REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVᵉ ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVᵉ ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1925

LES ÉMIGRANTS

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Erik Foss est en tête des six voitures en route par la prairie. *Gep up!* crie-t-il aux bœufs. *Get up!* crie aussi Kal Skaret à ses bêtes : il sait que cela veut dire qu'il faut trimer un peu. *You damned rascal!* hurle Erik Foss au bœuf de droite, et il lance un claquement de fouet au-dessus de son dos. *You damned rascal!* dit aussi Kal, menaçant l'un des siens, et il sait qu'il lui reproche ainsi d'être un fichu lourdaud. Et c'est ainsi que peu à peu Kal devient très fort en anglais.

Ils voyagent par la vaste plaine de la vallée de Red River. Tout autour d'eux, sous l'ardent soleil, ils ne voient que le ciel et la terre plate. Kal est assis sur le siège, en bonnet de fourrure, une épaisse écharpe autour du cou, et il a près de lui la petite Siri en robe bleue et mouchoir de tête rouge. On dit qu'il y a ici des serpents à sonnette, en sorte qu'il vaut mieux avoir la petite près de soi. Cinq des voitures sont la goélette de prairie des émigrants : une petite maison sur quatre roues avec un toit de toile à voile. L'intérieur forme une petite chambre, avec un poêle, et Karen y est assise; elle coud et répare des vêtements, tout en écoutant Oluf et Paulina, qui sont sur le lit et apprennent leur histoire sainte, car il ne faut pas perdre son temps, jour après jour. L'attelage de Per Fœll vient ensuite; mais celui-ci reste dans la chambre et surveille un bébé

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

aux cheveux noirs et aux yeux bruns qui est venu au monde, cet hiver, en Wisconsin, un fameux gaillard, hein ! Else et Anne marchent ensemble, tout près, un mouchoir serré autour de la tête à cause des moustiques, et le soleil leur a brûlé la peau du visage, qui est brunâtre et pleine de cloques.

Il leur paraît singulier qu'il y ait eu, dans le vieux pays, une si grande distance entre elles. Elles trouvent tant à se dire, et Else s'étonne qu'Anne ait pu avoir, comme jeune fille, une si mauvaise réputation, elle qui ne dit jamais un vilain mot : elle est d'humeur enjouée, mais ses propos sont fort sensés, et elle essaye de s'instruire en causant avec l'autre. Elles sont toutes deux grandes et sveltes, du même âge, et lancées dans une destinée qu'elles sont obligées de prendre telle qu'elle est. Elles parlent de leur vie, là-bas, quand elles étaient jeunes filles, racontent chacune son milieu, et trouvent constamment sujet de rire. Parfois l'instituteur Jo Berg vient leur tenir compagnie un moment, et il aime bien se rapprocher d'Else.

— Vous voilà paysanne maintenant, dit-il. Mais vous n'avez pas encore changé votre langue (1).

— Non, je la parle toujours.

— Le dialecte d'Ola n'est sans doute pas assez bon pour une fille de colonel.

— Il l'est certainement, mais la langue que je parle est assez bonne pour moi.

— Qu'est-ce qu'en dit Ola ?

— Il dit que ça ne regarde que nous deux.

Ola Vatne, sur le siège de sa voiture, fredonne. Il a un œil poché, suite d'une rixe à la porte d'une auberge où l'on avait campé la nuit précédente ; mais ce n'était pas sa faute, et Else comprend fort bien qu'il a été provoqué par deux maudits yankees. Tout de même, il faut avouer que ce n'est pas une position facile, d'être le mari d'une fille de famille : presque tout ce qu'il fait est lamentable, bien qu'elle ne le dise pas précisément, et puis, est-ce qu'il va passer toute sa vie à la

(1) Les émigrants parlent tous, sauf Else, le dialecte de la région de Trondhjem. De plus, lorsque l'auteur exprime les sentiments intimes des émigrants, sa langue se charge toujours plus ou moins d'expressions dialectales, en sorte qu'entre les parties de dialogue, qui sont en pur dialecte, et les parties de récit ou de description, qui sont en norvégien (*riksmaal*), il y a des parties écrites en une langue intermédiaire, tantôt plus rapprochée du dialecte, tantôt du riksmaal. On a renoncé à rendre ces nuances dans la traduction.

remercier d'avoir fait ce qu'elle a fait? Enfin..., il n'y a pas à revenir là-dessus.

Les bœufs marchent, marchent, et les roues tournent lentement. Anton Noreng et l'instituteur Berg ont bêtes de trait et voiture en commun; ils comptent habiter la même cabane et cultiver la terre ensemble pendant quelque temps. Pour le moment, ils sont dans leur chambre et jouent aux cartes : il faut bien s'occuper. Morten Kvidal vient ensuite; il reste des heures assis, les yeux fermés. Il a tiré un numéro à la loterie, il n'y a pas à revenir là-dessus. En queue, suit le camion avec des faux, des herses, des charrues, du blé à semer, des sacs de farine, des planches, des outils pour eux tous. Derrière chaque voiture, marche un couple de bœufs à la corde, et derrière le camion, le taureau, personnage important. On n'aura pas de voisins à moins de cent milles : il faut penser à tout.

Voilà un an bientôt qu'ils sont dans le pays. L'automne et l'hiver, ils ont travaillé dans le Wisconsin, à l'est, les hommes à une scierie, les femmes à faire la cuisine et laver pour leurs compagnons et pour quelques autres, car il faut bien avoir quelque argent, même pour ne commencer dans la prairie qu'avec des huttes de terre et des bœufs. Il y a une semaine, ils sont arrivés en chemin de fer à Northville, ici, dans le Dakota, et, après s'être équipés, ils ont commencé ce voyage vers leur nouveau foyer, bien loin à l'ouest. Où cela les mènera-t-il au juste? Quand arriveront-ils? Aucun d'eux ne le sait, ils comptent sur Erik. Pendant deux jours ils ont traversé des colonies norvégiennes, et c'était étrange de pouvoir causer en norvégien avec tous ceux qu'ils rencontraient. Ils ont vu des mutilés qui avaient pris part à la guerre civile, et ils ont entendu parler d'attaques menées par les Indiens, de meurtres et d'incendies, justement dans la région : histoires anciennes, sans doute, mais qui sait s'ils ne reviendront pas? Tous les gens qui en parlaient n'en étaient-ils pas encore épouvantés? Si les nouveaux venus s'arrêtaient près d'une église, ils pouvaient lire sur les tombes les noms, qui étaient tous norvégiens : c'était singulier, mais c'était ainsi. Maint Ola, et des Per, des Gunhild et des Maren avaient fait ce grand voyage depuis le vieux pays, pour venir reposer ici. Les nouveaux venus avaient le sentiment d'être chez eux; mais quoi! ils devaient s'en aller bien plus loin.

Erik Foss, son chapeau de paille enfoncé sur la tête, siffle

avec impatience : cette marche est terriblement lente, les bœufs ont besoin de mûrement réfléchir avant de faire un pas. Au commencement du printemps, il est parti en éclaireur et il a cherché des terres; il lui a fallu aller loin de toute habitation avant de trouver tout ce qu'il y avait de mieux; mais qu'importe? Il suffit que l'on s'y mette, et le chemin de fer sera bien obligé d'aller vous chercher un jour; de riches districts et des villes pousseront; c'est maintenant la manière habituelle : il s'agit seulement d'arriver à temps et d'avoir occupé un bon endroit.

Autour des voyageurs, les terres défrichées commencent à se raréfier, c'est la prairie inculte qui s'ouvre devant eux. On aperçoit encore, çà et là, une ferme isolée, dont les bâtiments peuvent avoir un étage, mais leur trace est insignifiante sur l'étendue noire de terre labourée qui les entoure; même les énormes meules de paille ont beau se dresser : elles ont l'air d'être aplaties sur le sol de la plaine immense. Aujourd'hui, les colons de ces fermes éparses labourent avec des chevaux agiles; mais sans doute ils ont débuté, eux aussi, quelques années plus tôt, par l'âge de pierre, avec des bœufs et des huttes de terre. Et c'est vers ce même âge de pierre que se dirige le cortège.

Le disque rouge du soleil descend lentement vers la plaine à l'ouest. Il est temps de faire halte. Au premier ruisseau, Erik crie ho! aux bœufs. Kal répète ho! aux siens. Les voitures se mettent en rang, les bœufs sont dételés, s'en vont boire, puis paître dans la prairie.

Les trois femmes ont d'abord à traire leurs vaches; Morten, l'instituteur et Erik doivent s'occuper des leurs; Kal installe les marmites pour la bouillie du soir; les enfants allument le feu avec de l'herbe sèche, qu'ils roulent comme de la corde.

C'est seulement au moment de s'asseoir pour le repas qu'ils restent un instant debout à regarder. Alors ils s'aperçoivent qu'ils ont pénétré si loin dans la prairie sauvage que tout vestige humain a disparu. Les deux ornières qu'ils ont suivies en dernier lieu provenaient des chasseurs de fourrures, à l'est de la baie d'Hudson, qui envoient tous les ans des caravanes à travers les déserts de l'ouest. Ces traces-là ont disparu, elles aussi. Nos gens sont tous debout, les yeux écarquillés. Jamais personne, sauf Erik, n'a rien vu de pareil. Jamais ils n'auraient pu s'imaginer la terre si grande, et le ciel aussi infiniment vaste. Si encore il y avait un arbre, un coteau, mais il n'y a

rien que cet océan de terre, qui bruit en sourds mugissements de houle, et s'éloigne en bleuissant, s'éloigne jusqu'à rejoindre le ciel même avec la dernière vague. Si tu te perds ici, personne ne te retrouvera. Est-ce une étendue de cent milles que tu découvres vers l'ouest, ou davantage? Retourne-toi, c'est pareil de tous les côtés. Plus tu regardes, plus cela s'éloigne. Tu peux marcher pendant des jours vers l'horizon : toujours il reculera.

Ils restent là, plantés, sans prononcer un mot. Le soleil, de son disque embrasé, touche la mer de la prairie et rougit leurs visages. Maintenant on dirait que leurs yeux inquiets cherchent les fjelds, les fjords, les forêts, les doux lacs et les coteaux verts de leur pays. Mais ils ont beau regarder fixement, rien de tout cela ne surgit de la plaine. L'image du pays, encore vivante en leur esprit, se confronte avec à cette plaine déserte, et accroît leur vertige.

C'est ici que la dérive les a portés. Il est trop tard pour s'en retourner. C'est sur cet inconcevable désert plat qu'ils vont dormir cette nuit; demain, ils s'y enfonceront plus loin, toujours plus loin. Ils y vivront le reste de leurs jours. Ils y mourront. Le vieux pays, on ne le reverra plus...

Ils finissent par s'asseoir autour des plats de bouillie, mais aucun d'eux n'a de goût à manger. Les femmes regagnent les voitures pour dormir. Les hommes restent un moment auprès du feu et fument. Ce soir-là, Ola oublie d'aller chercher la bouteille et d'offrir la goutte. Il réfléchit. Else a beaucoup marché toute seule, aujourd'hui, qu'est-ce qu'elle a ? Au moment où le soleil disparaît, ils entendent au loin un sourd chant plaintif.

— Qu'est-ce que c'est que ce musicien? demande l'instituteur.

— C'est le caïot, répond Erik, un loup de prairie un peu plus petit que celui de chez nous. Il se lamente toujours comme ça, quand le soleil se couche.

La nuit tombe vite : c'est bientôt l'immense ciel étoilé qui étend sa voûte au-dessus d'eux. Allons, il est temps de se coucher. Ils ont l'habitude de dormir chacun sous sa voiture, enveloppés dans la couverture de peau qu'ils ont apportée de chez eux, la tête enfoncée dans leur bonnet. Ils ferment bientôt les yeux, fatigués de la longue journée monotone, et s'endorment. Le ciel étoilé est immense et la prairie paisible.

Cependant, de l'une des voitures une forme sort avec précaution, à pas presque silencieux. C'est Else. Un châle sur les épaules, elle demeure un instant debout, le regard fixe dans l'obscurité, puis elle va vers ce qui reste du feu, s'assied, et de nouveau regarde. Elle ne peut rien voir que les faibles lueurs dans la cendre, et les myriades d'étoiles, là-haut. Mais elle est délicieusement seule et elle songe.

La destinée... qu'est-ce que c'est que la destinée? Else assise ici, à dix mille kilomètres des siens, mariée avec le valet de ferme Ola, n'est-ce pas une destinée? Cette plaine qui n'en finit pas lui donne le vertige, l'oblige à fermer les yeux et à trouver un appui, un soutien. Et que voit-elle? Le domaine du colonel, les coteaux boisés, le lac, il est si bon d'évoquer tout cela, elle voit aussi son père, elle voit toute sa jeunesse. Le valet de ferme Ola? Comment cela s'est-il fait? Qu'est-ce que la destinée?

Voici donc qu'Else a quitté père et maison, et qu'elle est mariée avec Ola, comment ça va-t-il marcher? Ça a coûté cher. Le père a envoyé une seule lettre, épouvantée, douloureuse à grincer des dents. Il a donné sa démission d'officier; tout le monde a parlé du scandale; il a quitté Dyrendal, la ferme; la maison d'Else est vendue à un paysan. La jeune femme, les yeux vagues, soupire. Ola... que sera-ce, à la longue, d'être mariée avec Ola? Elle s'absorbe dans ses réflexions. Le feu est éteint, mais le ciel étoilé est d'une étendue fantastique, oh! quelle nuit! Ola? Comment ça marchera-t-il?...

Nouvelle journée. Le cortège se remet en mouvement, la rosée de la nuit répand une vapeur sur la prairie, des ombres de bœufs, d'hommes et de voitures s'avancent latéralement. Les voitures roulent maintenant à travers une mer d'herbes; c'est peut-être la première fois que des pieds d'humains foulent ici le sol. Erik compte les jalons des sections et regarde sur une carte. Dans deux jours, les voyageurs seront arrivés.

Il fait une chaleur d'été, mais les masses de neige, au printemps, ont fondu si brusquement, qu'il est resté de grands lacs : le cortège doit alors faire un détour, les bœufs enfoncent souvent dans la boue jusqu'au ventre, les roues menacent de s'enliser. *You damned rascal!* rugit Kal en agitant son fouet. Ola chante.

Depuis combien de temps sont-ils en route ? Et quand arriveront-ils? Bah ! Ils se fient à Erik. Per Fœll grimpe auprès de lui, et il est étrangement pâle. On dirait que ce grand gaillard à barbe de prophète est sur le point de s'évanouir. Qu'est-ce qu'il a, se demande Erik.

— Dis-moi, au nom de Dieu,... n'y-a-t-il pas le moindre coteau, là où nous allons?

C'est un cri de détresse. Erik sourit :

— Tu t'y habitueras. Ne t'en fais pas.

Dernier jour ! Les bœufs avancent de leur air réfléchi L'herbe leur monte jusqu'aux flancs. Le gris-jaune de la plaine s'étend de plus en plus; le vent de la prairie agite l'herbe, dont la mer se couvre de vagues. Puis vient un espace nu de terre gris-clair, trop basique pour que rien y puisse pousser, — puis une plaine de fleurs, roses de prairies, lis de couleurs variées, immense jardin dont l'air est embaumé. Au-dessus d'eux, l'alouette des prés grisolle sous le ciel bleu. Ah ! ah ! il y a donc des oiseaux ici, tout de même?

On continue. On ne prend pas un long repos à midi, ce jour-là. Et enfin Erik, indiquant l'endroit avec son fouet, déclare : « C'est là ! »

Enfin. Le voyage est terminé.

Vers le soir, ils s'arrêtent. Les voitures sont groupées, les bœufs lâchés. Gars et femmes sont debout et regardent autour d'eux. Alors, c'est là ? Ils sont arrivés à leur nouveau foyer ? Il n'y a pas une maison, pas un arbre, pas un coteau. C'est l'océan de terre et le ciel, exactement comme auparavant. Ils croyaient qu'ils viendraient en quelque lieu bien défini... C'est là ?

On dirait qu'ils comprennent seulement alors combien Erik les a emmenés loin des hommes. Ils se regardent entre eux. Ils ouvrent de grands yeux devant cette immensité, ils ne parviennent pas à se ressaisir... C'est là?

De nouveau, feu de camp avec l'herbe de la prairie, traite des vaches, repas du soir autour des mêmes plats de bouillie de gruau. On parle peu, mais on n'en finit pas de regarder. Ils semblent vouloir se tenir serrés, à cause de la distance qui les sépare d'autres gens. Leur plus proche voisin, c'est la plaine infinie. Voilà où ils ont échoué.

Un croissant de lune jaune se montre au-dessus de cet océan

de terre. Ce doit être, du moins, la même lune que dans le vieux pays.

Et Karen Skaret dit qu'il lui semble qu'il faut chanter un psaume. Ils n'ont pas été à l'église depuis longtemps, et ils seront peut-être plus longtemps encore sans y aller. Plusieurs ont fait partie du chœur. Ola Vatne sait chanter. L'instituteur Berg fredonne un moment, ce qui prélude à *Notre Dieu est un sûr refuge...* C'est un chant que tous connaissent. Et ils s'y mêlent de plus en plus nombreux, sans élever la voix, mais de toute leur âme. Les femmes aussi. Kal recommande aux enfants de rester tranquilles. C'est un chœur à voix basse, auquel tous prennent part.

Dans le ciel, là-bas, la lune a monté. Jaune, elle regarde d'un air étonné ce pays désert.

II

Le lendemain matin, les six hommes furent debout au lever du soleil; ils avaient à s'entendre au sujet du partage des terres, et à se mettre au labour chacun chez soi, s'ils voulaient qu'une petite récolte fût possible dès cette année.

Ils circulent à travers la prairie, qui s'étend rouge sous le soleil rasant. Ils marchent dans l'herbe couverte de rosée, qui reste couchée où ils ont passé; au ciel, de grands nuages gris-clair projettent sur le sol des ombres errantes. Bonne terre, terre de prés, terre fertile, partout, jusqu'au point où elle bleuit et se confond avec le ciel. Mais pas un homme, pas un arbre, pas une maison, pas une route. On s'arrête devant le squelette blanc d'un gros animal. Qu'est-ce que c'est que ça? Un buffle, répond Erik, et il raconte que ces bêtes-là, les plus belles de la prairie, paissaient ici, autrefois, par énormes troupeaux. Alors, les Européens sont venus avec leurs fusils : ce fut un sport de tirer, tuer, massacrer sans rime ni raison. Exterminé, le buffle. En voilà un squelette.

Erik se met ensuite à donner des explications à ses camarades au sujet de la terre. Lorsqu'il est venu parcourir la région au commencement du printemps, il a pris des échantillons en beaucoup d'endroits : c'était ici le mieux. La difficulté dans la prairie est d'avoir de l'eau : ici, on n'a qu'à creuser des puits, il y a de l'eau. En beaucoup d'endroits, les maisons sont

emportées à la fonte des neiges, les lacs qui se forment ont plusieurs brasses de profondeur : ici, il y a une légère pente vers le sud, suffisante pour que l'eau s'écoule tout de suite ; les maisons, sur cette hauteur, seront en sécurité. Il a donc pris, au *Land-office* de Northville, un claim d'un quart de section pour chacun : c'est tout ce qu'on peut avoir gratuitement, ça fait 160 acres (1), ou 600 mesures norvégiennes. Mais il viendra un jour où ce sera trop peu, — c'est bien ton avis, hein ! Anton Noreng, toi, l'habile homme ? — Aussi, s'est-il arrangé de façon à laisser un quart de section vacant entre les claims : cela pourra être acheté par droit de préemption un dollar par acre, prix dérisoire.

— Voilà, vous aurez chacun douze cents mesures norvégiennes de bonne terre fertile pour vous amuser, et si, un jour, ça ne vous suffit pas, — qu'en dis-tu, Anton ? — la prairie est vaste, tu pourras acheter une section, deux, trois, cinq sections ; il y a des Norvégiens en Amérique qui ont dix à vingt sections, cinquante mille mesures norvégiennes au total. Le royaume de Ragna Adilsdatter n'était pas plus grand.

Les camarades se regardent. Kal se rappelle le temps où il montait de la terre sur son dos dans les rochers de Skaret, afin d'en avoir une profondeur suffisante pour qu'il valût la peine de semer. Le voilà en présence d'un monde entier de terre magnifique, sans souches ni pierres, où pousse une herbe haute d'une brasse, où pourrait se nourrir des milliers de vaches. Tu n'as qu'à prendre, Kal, six cents mesures aujourd'hui, douze cents demain, hé, hé ! Ça s'appelle un domaine dans le vieux pays. N'était-ce pas un rêve ?

Il fallut ensuite s'accorder sur le tien et le mien : choisissez vos places ! Les yeux d'Erik vont de l'un à l'autre. Les lots sont d'ailleurs aussi bons les uns que les autres, vous n'avez qu'à parler. Ils examinaient à l'est et à l'ouest, allaient d'un claim à l'autre. Y avait-il quelque différence ? Au cours de la journée, ils se mirent d'accord. Kal prit sa part le plus loin à l'ouest, « Je vais si rarement en ville ! » dit-il avec une grimace. « Oh ! le renard, pensa Morten, tu as bien ton idée en choisissant ainsi. » Erik prit son lot à côté de Kal ; puis venaient Anton Noreng, Jo Berg, Morten Kvidal, Per Fœll, enfin Ola Vatne. « Oui, tu

(1) Environ 65 hectares.

as besoin d'être le plus près de la ville, toi! » dit l'instituteur ironiquement, en tortillant sa moustache avec ses doigts sales. Et ils ne pouvaient plus voir le camp, ils distinguaient seulement la colonne de fumée. Oui, vraiment, ils étaient dans un pays nouveau, où les propriétés étaient grandes.

Vers l'heure du dîner, ils se rapprochèrent du camp : on sentait de loin une odeur de viande grillée. Les femmes étaient très occupées, l'une battait du beurre, l'autre cuisait de la galette, Anne lavait des vêtements, car il y avait là un petit ruisseau, c'était curieux de voir tout ce travail domestique à ciel ouvert.

Dès ce jour même, Kal Skaret, sans plus attendre, va s'installer sur sa propre terre.

Sa goélette de prairie, au cours du voyage, a recueilli bien des objets qui le font un peu plus riche que les autres : une vieille herse ou un soc, une table ou une chaise, en tel état qu'il les avait eus pour rien, une brouette, un râteau dont personne ne voulait plus, et même une vieille pierre à aiguiser, qui peut être bien utile en un endroit où l'on ne trouve rien. Kal amarrait tout cela extérieurement, bien serré, en sorte que la voiture, toute hérissée, semblait une grosse bête étrange. Pour achever, il avait renversé sur le toit une vieille charrette dont les quatre roues étaient sciées dans un énorme tronc, simple planche sur deux paires de roues, avec deux ais sur les côtés. C'était l'ancien moyen de transport de l'émigrant, qui lui servait à rentrer la récolte, à se rendre en ville et à sa noce, et à faire un jour, dans un cercueil, son dernier voyage. Kal ne pouvait manquer de s'emparer d'une telle charrette, quand il l'avait vue abandonnée au vent et à la pluie.

Il a chargé dessus le sac de farine, la charrue, la herse et les instruments, les planches et les caisses pleines d'objets divers qu'Erik lui a donnés comme sa part, et il a bien attaché le tout sur la goélette. « *Get up! Get up!* Bonne nuit, merci à la compagnie! » Les enfants conduisent les vaches au licou, Karen est à l'intérieur avec le panier aux poules et la caisse du petit cochon.

La marche s'arrête; les bêtes sont lâchées ; Karen descend; ils sont tous là et regardent autour d'eux. Ils possèdent six cents mesures de terre. Au milieu de la propriété se dresse la voiture, la petite chambre sur quatre roues, leur première

demeure ici. L'herbe monte jusqu'aux flancs de la voiture. La première chose que doit faire Kal est de sortir une faux et de faucher, afin qu'on ait la place de se retourner...

Et Kal, ce soir, veut dormir auprès de Karen : ce n'est pas une petite affaire de posséder six cents mesures, et, le premier jour, c'est presque comme une noce. Kal songe. Des six cents mesures d'ici sa pensée se reporte aux cabanes grises de Skaret. Il finit par chercher à tâtons la grosse main flétrie de Karen.

— Eh bien ! femme, en voilà une histoire.

— Oui, Kal, la route a été longue.

Ils pensent à tout cela, jusqu'à ce que leurs respirations soient devenues tout à fait calmes. Ils sont ensemble, au moins. Et insensiblement ils glissent au sommeil, et oublient de séparer leurs mains.

Au dehors, le ciel est étoilé, la nuit est tiède et paisible.

III

Kal n'a pas de cloche, mais il se réveille, se frotte les yeux, se lève. Il ne fait plus sombre, le coq chante : Kal est un gars qui sait la valeur du temps. Il descend de la voiture sans bruit, Karen peut avoir besoin de dormir encore.

Dehors, le disque solaire, bordé de jaune rouge, repose sur l'océan de terre. Allons ! voilà donc un nouveau jour. Kal a été bien souvent debout de bonne heure, dans le vieux pays, quand il devait s'en aller au travail chez les autres ; mais ce n'est plus ça, la journée est à lui, la terre est à lui, il est propriétaire : c'est une vie nouvelle. Il est là, tête nue, des brins de paille dans les cheveux. Il faut d'abord faucher... Non, hein, mais quel pré ! Il lance sa faux et coupe de larges andains. Lorsque les enfants se réveillent, ils voient leur père à l'ouvrage, la sueur ruisselle sur sa figure, il a déjà couché l'herbe sur une étendue aussi grande que toute la terre de Skaret.

C'est le lendemain qui est pour Kal le grand jour. Il attelle les bœufs à la charrue. Le soleil, en ce moment, montre à peine un arc d'or, mais Kal est déjà là. Et maintenant il peut labourer.

La terre d'un brun noir retombe derrière lui ; cela ne va

pas vite avec ces maudits bœufs, mais on suit la ligne droite, on avance : hue... *get up!* Enfin, il se retourne pour voir le premier sillon. Quelle terre magnifique ! Un terreau foncé, gras. Il faut qu'il en prenne dans sa main ; son visage s'adoucit comme s'il sentait une odeur de crème caillée : hé, hé, oui, ça, c'est de la terre.

Et il fait tourner les bêtes pour commencer un nouveau sillon. L'humus à nu est exposé aux rayons d'or du matin et brille. Il est resté là mille ans, à attendre. Et aujourd'hui, Kal est venu.

Erik Foss s'était aussi installé sur sa terre, mais il était très occupé à voir les autres se mettre en train. Chez son voisin, Anton Noreng, il n'y avait pas même de voiture, car il était associé avec Jo Berg, mais lorsqu'Erik Foss arriva chez celui-ci, l'instituteur était enfermé, lisant un livre, Anton était sorti avec un fusil pour tirer n'importe quoi. Il dit :

— Sais-tu que Kal est déjà en plein labourage? C'est qu'il n'y a pas à plaisanter ici ; qui veut vivre, doit travailler dur.

Morten Kvidal était en train de labourer. Il avait de la peine dans son travail, lui qui était seul; les racines se défendaient. Mais le premier sillon lui causa tout de même une émotion.

— Tu travailles comme un homme, dit Erik Foss, qui passe, et il s'arrête ; il se sent comme un inspecteur, qui veille à ce que tout marche à souhait.

Maintenant, c'est le colosse Per Fœll aux prises avec la charrue. Mais Erik s'arrête à grande distance. Qu'est-ce qu'il a vu? Per a de l'aide? Et qui? Une femme assise sur la flèche de la charrue : Anne? Voyez-vous ça. Elle n'est donc pas la femme que les gens croyaient. Voilà ce que c'est, quand on est arrivé dans la prairie.

— Bonne chance au travail ! salue Erik.

Anne ne l'a pas vu venir, elle sursaute, pousse un petit cri, et rit, confuse...

Erik s'éloigne : ce qu'il a vu est satisfaisant. Pourvu qu'ils persévèrent ! Mais que faire avec ces deux drôles, l'instituteur et le freluquet? Leur donner une rossée? Ils n'ont qu'à se bien tenir.

S'il y en a un qui vraiment se démène aujourd'hui, c'est bien Ola Vatne. Lui aussi laboure; il a ôté tout ce qu'il avait sur le

corps; nu jusqu'à la ceinture, il gouverne la charrue et les bœufs, jure, sue, et a l'air de vouloir envoyer tout promener. Lui qui est habitué à ce que ça marche, soit qu'il joue aux cartes, ou danse, ou cogne sur d'autres gars!

— Qu'est-ce que c'est que cette fichue terre où tu nous as menés, enjôleur! crie-t-il de loin.

Erik le regarde, gouailleur.

— Oui, va-t-en voir en ville, et loue-moi un homme!

— Hé, hé, Per Fœll a sa femme, lui, bien qu'elle ait un bébé.

— Elle... Anne?

— Oui, sa femme s'appelle Anne!

— C'est drôle! dit Ola, et il remet en marche l'attelage de ses bœufs. Else, peut-être, se trouverait trop grande dame pour l'aider; si Erik avait osé en souffler mot, il y aurait eu du vilain. Heureusement, Erik n'en a rien dit, il a continué son chemin dans la prairie.

Mais le soir, lorsqu'Ola raconta cette conversation à Else, elle bondit : « Oh! dire que je n'y ai pas pensé! » Le lendemain matin, levée dès l'aube, comme lui, elle l'accompagna. Le travail, alors, avança d'une autre allure.

— Vraiment, tu es une femme épatante, dit Ola.

La position d'Erik Foss n'était pas facile : il se sentait responsable pour tous les autres... Supposez que toute l'affaire aille mal! S'ils échouent, il est le coupable; si l'année est mauvaise, c'est lui qu'on accusera. Un jour, il alla prendre Anton Noreng, et lorsqu'ils furent assez loin de son camarade, Jo Berg, il s'arrêta brusquement et le regardant bien dans les yeux :

— Vous n'avez pas encore labouré, dit-il.

— Pas encore. On s'y mettra demain.

— Demain, oui. C'est une chanson qui commence à être vieille. Tu vas t'y mettre aujourd'hui, sur ta propre terre. C'est compris?

— Écoute : j'ai idée de rentrer au pays.

— Et moi, j'ai idée de te rosser. J'ai promis à ton père d'essayer de faire de toi un homme, et si tu ne m'obéis pas, tu auras une rossée.

— De quoi te mêles-tu?

— Si tu dis encore un mot, je te bats comme plâtre.

Le freluquet avait un mot sur les lèvres, le sobriquet de la mère d'Erik, Olina-l'Efflanquée, mais l'injure lui resta dans la gorge, car l'autre semblait prêt à le rouer de coups.

Enfin Erik dit :

— Rappelle-toi qu'ici tu ne peux pas recourir à ta pauvre mère... Ici, c'est moi qui commande. Toi et l'instituteur Jo, il ne faut pas que vous fassiez honte aux autres. Tu vas commencer aujourd'hui. Bœufs et charrue, tu les trouveras chez moi. Je te les prête.

Erik Foss s'en va. Le garçon le suit des yeux un moment. A-t-il peur des coups que lui donnerait le fils d'Olina-l'Efflanquée? Oui et non. S'ils avaient été dans le canton natal, tous les deux, il aurait réduit l'autre à l'impuissance, rien qu'en blaguant sa mère. Mais ici, railler ne servirait de rien. Erik Foss semble avoir poussé à même la prairie; tous sont pareils, que leur père soit sacristain ou colonel : la prairie est égale pour eux tous.

Au dîner, Anton annonça à Jo Berg :

— Aujourd'hui, je commence à labourer mon terrain.

Jo Berg se frappe la cuisse.

— Alors, mon petit, tu vas atteler des moustiques?

— Non, j'aurai la charrue et les bœufs chez Erik.

Et Anton se rengorgea, il prit un air d'autorité. Il ajouta :

— Je ne peux pas perdre ainsi mon temps.

Sur chaque lot de terre, sauf chez l'instituteur, il y eut bientôt des surfaces noires de terre labourée.

Mais l'instituteur Jo trouvait qu'Anton Noreng se conduisait comme un imbécile, de s'être laissé ainsi effrayer par le fils d'Olina-l'Efflanquée. Erik n'avait qu'à venir, et Jo saurait dire son mépris pour un individu qui, par ses belles paroles, avait attiré des gens honorables dans ce désert, où il n'y avait pas même un bout de bois sur quoi faire bouillir une bouillotte de café. Anton et l'instituteur devaient traire les vaches et préparer le repas alternativement, chacun son jour; et maintenant, Anton arrivait avec une faim de loup, et voulait avoir une table servie, oui, vraiment! Pourquoi, en somme, était-il ici, dans cette plaine inculte? Pendant des années, toutes les fois que ses affaires allaient mal, il s'était bercé de la même chanson : c'était la faute des autres, il était d'un pays de réaction, à vues étroites, où un homme libre ne parvenait

à rien, quelles que fussent ses capacités! Vous n'avez qu'à voir comment les autorités se sont comportées envers lui. Et maintenant, il est là. Erik Foss avait promis des merveilles : terres en abondance, magnifiques champs de froment, richesses à perte de vue. La terre, c'est vrai qu'on l'avait. Mais il fallait recommencer le travail d'esclave. Peiner, peiner, peiner toujours. Le pis était qu'ici, il ne pouvait pas accuser les autorités. Si loin qu'il pût voir dans la prairie, aucune autorité ne s'y trouvait. La société? Certes, elle a le devoir de procurer du pain à ses enfants. Mais il avait beau regarder au loin, il n'y avait pas de société, il n'y avait que le ciel, la terre et lui. Peine! Il faut nager, si tu ne veux pas te noyer. Est-elle assez absurde cette loi cruelle du monde!

Et voilà qu'un jour il n'a plus de tabac : c'est une nouvelle pièce que lui jouent ses adversaires; mais il lui faut du tabac. Il va trouver Erik Foss. Il ne veut pas d'une saleté comme le tabac en paquet, non, c'est du vrai tabac en corde qu'il lui faut, pour le réduire en miettes avec ses doigts et en bourrer sa pipe.

— Bien, dit Erik, quand tu auras labouré dix acres de terre, tu auras du tabac.

Jo Berg, restait là, ironique. Allait-il dire son fait à Erik Foss? Erik ajoute :

— Et cet hiver, quand tu n'auras rien à manger, tu pourras mourir de faim ou tirer le diable par la queue. Chez nous autres, tu n'auras rien.

C'était le couteau sur la gorge.

Jo Berg ne dit tout de même pas ce qu'il pensait d'Erik. Il alla chez les voisins, et obtint un peu de tabac chez chacun, mais ils dirent tous qu'ils n'en avaient que pour leur consommation personnelle... C'était une indication. Jo pensait à s'en aller. En ville? Oui, mais la société y était ainsi faite qu'il devrait de nouveau peiner comme un esclave. Chez lui, dans le vieux pays? Ah! grand Dieu!

Et le résultat fut que, les champs des autres déjà commençaient à germer, lorsque Jo Berg se mit à labourer.

Les camarades étaient assez avancés dans leur travail pour se construire des huttes de terre. Ils allèrent donc trouver Erik et lui demandèrent conseil, car nul d'entre eux n'avait jamais construit une hutte de terre. Lui non plus ne l'avait pas fait, mais il n'osait pas l'avouer.

— Avant tout, il faut une bonne cave, dit-il. L'hiver, il fait rudement froid dans la prairie, et une pièce est nécessaire pour les provisions et le lait.

Un jour, les deux gamins, Anders et Oluf, sans prévenir, s'en vont à l'aventure, ils marchent, pieds nus, à travers la prairie; ils veulent seulement aller assez loin pour ne plus voir aucune colonne de fumée. Quel événement, s'ils s'égaraient ! Ils seraient peut-être pris par des Indiens et mis à la torture. Anders a les pommettes saillantes de sa mère, et de grands yeux; sa bouche est si large qu'elle semble faite pour crier sur les collines. Oluf est plus petit, mais plus massif : ses yeux sont malins, c'est un pince-sans-rire. Oh ! comme ils allongent le pas, et courent de plus en plus loin ! Ils font lever un étrange animal gris-brun, au groin pointu, dont l'odeur est si forte qu'ils se bouchent le nez. Anders jure, Oluf crache et dit : fi ! Ils ont maintenant parcouru un long chemin : s'ils n'allaient plus le retrouver pour rentrer ! Mais ils courent plus loin, toujours plus loin, l'herbe de la prairie leur monte parfois jusque sous les bras, mais ils courent, et soudain, ils font la culbute, suivie d'un plongeon dans une rivière, ils se débattent, et remontent, complètement trempés. Les voilà debout, soufflant, qui se regardent et regardent l'eau. Ils s'aperçoivent alors qu'il y a là du sable et des pierres.

— Hé ! vois-tu ça? s'écrie Anders en montrant du doigt. Père qui voudrait tant avoir de la pierre !

Il y a là aussi du bois flotté, que la rivière a rejeté, lorsqu'elle était plus grosse, sur la berge. Ce bois est sec maintenant, parfait pour être mis sous la marmite.

Lorsqu'ils apportèrent chez eux de si grandes nouvelles, Kal, d'un air sévère, les pria de n'en pas dire un mot. Et il roula ses yeux dans la direction des voisins. Puis, avec les garçons, attelant les bœufs à la vieille charrette, il part; ils sont assis dans ce véhicule, qui boite et saute. Kal trouve ça drôle ; les roues ont un air de pierres à aiguiser, les axes de bois claquent comme des sabots; mais on avance. Il avait tant besoin de pierres pour le mur de soutien de sa cave ! Il y en a ici bien assez pour lui et pour les autres.

Un autre jour, comme ils étaient à la pêche, les garçons découvrent au bord de la rivière, en amont, quelque chose de nouveau... des arbres. Ils sont en groupe et forment presque

un petit bois dans la vallée : c'est si loin que, du camp on n'en peut rien voir. Comme on manque de poutres pour les toits, il y aurait là de la ressource. Et les huttes de terre s'élèvent : elles n'ont qu'une seule pièce, on en ajoutera peut-être une seconde l'année prochaine.

Si l'on était très occupé toute la semaine, les dimanches étaient longs. Il ne servait à rien de regarder de tous les côtés la plaine. Pas le moindre clocher d'église. Kal Skaret se levait à l'aube, sans bruit, le dimanche aussi, et travaillait, jusqu'à ce qu'il entendit les autres s'éveiller. Notre Seigneur devait bien voir qu'il travaillait. Mais il est certainement plus facile de s'accorder avec le Seigneur qu'avec les hommes.

Ensuite ils se lavent, s'astiquent et mettent leurs beaux habits. Ils s'asseyent dehors et regardent le pays indéfiniment plat, coloré par le soleil miroitant. Alors se dressent les images du vieux pays. Ils ne se rendent pas compte de la différence des temps. Ils croient que les cloches d'église sonnent maintenant au canton. Les gens vont à l'église, en voiture ou à pied. Sur quoi peut bien prêcher le prêtre aujourd'hui ?

Ou bien mari et femme longent les champs et supputent la promesse de l'année. De la pluie serait nécessaire. Le froment à larges feuilles sort de sa base carrée, l'avoine est délicate comme du velours. Ainsi, ils célèbrent le dimanche en se promenant et souhaitant le succès de leurs semailles.

IV

C'est de nouveau dimanche. Else et Ola ont fait la promenade ordinaire le long des champs ; ils sont mollement assis maintenant, sur du foin, l'après-midi, et ils causent. Ola est tête nue, sa blonde crinière est bien fournie, et il a son violon, qu'il pince de temps en temps. Else lui demande de jouer un air. Mais la musique semble lointaine, comme si elle disparaissait par delà cette plaine infinie, et Else comprend qu'une danse pareille a jailli d'une nature toute différente de celle qui est devant eux. Cette musique évoque des cascades, des précipices, des croupes boisées et les nuits d'été blondes. Celui qui n'a pas eu le mal du pays l'aura en écoutant cet air.

Ola n'a pas l'oreille fine. Ses notes sont traînantes, souvent fausses. Else a joué du piano et appris la musique. Elle prend

le violon et essaye les cordes; elle ne sait pas jouer, mais accorde l'instrument, donne un coup d'archet et rectifie.

— Je me demande s'il n'aura pas un plus beau son maintenant? dit-elle en le lui rendant.

Il prend l'archet; c'est vrai, lui aussi entend que c'est mieux. Et de nouveau il comprend qu'elle lui a épargné une critique; elle s'est seulement servie de la finesse de son oreille pour le guider. C'est sa manière de le diriger. Hé oui! elle est comme ça. Mais il se dit tout de même qu'il n'est pas l'homme qu'il faut pour jouer chose qui soit digne d'elle. Ne vaut-il pas mieux renoncer au violon?

Lorsqu'il fait sa sieste après dîner, Else traverse la prairie pour aller voir Anne.

— Tu as bien fait de venir, dit Anne. Per a filé : je crois qu'il est allé voir Morten.

Else veut voir le bébé d'Anne et, le regard baissé, demande si c'est difficile de soigner un enfant.

Anne a une lueur malicieuse dans le regard

— Oh! les soigner, ce n'est rien, mais ce qui est pénible, c'est de les mettre au monde comme il faut.

Else s'oublie et regarde l'autre avec une mine épouvantée :

— C'est vrai? Tu as beaucoup souffert, Anne?

Anne veut l'effrayer un peu. C'est pour la punir de croire qu'elle peut lui cacher son état.

— Oh oui,... phui! dit-elle; quand j'y pense, je m'en ressens encore.

Else reste aujourd'hui longtemps à bavarder. Une angoisse la force à s'ouvrir à l'autre de plus en plus. C'est que, mon Dieu, Anne est une femme, et une camarade ici dans la solitude. La destinée, sans tenir compte des différences de situation, les a jetées toutes deux ici ; elles doivent se soutenir, être bonnes l'une pour l'autre.

Anton Noreng aussi est dehors, ce jour-là. Lui qui était si habitué à consulter sa mère à propos de tout, doit naturellement avoir recours à une autre femme qui la remplace, — à Karen Skaret. Celle-ci a la figure large et pâle, et des yeux de presbyte, qui la lui rappellent. Il se sent tout à fait à l'aise, quand elle est près de lui. Il a des bas qu'il faut réparer, un pantalon qui laisse passer le genou : « qu'est-ce que tu en dis, Karen ? » Et des chemises qu'il ne parvient pas à laver, si

bien qu'il les frotte avec du savon : « Karen, sais-tu ce qu'il faut faire? » Il a une mine de gamin découragé, il l'implore du regard. Or, Karen est faite comme elle est, n'est-ce pas? Aucune des femmes de la colonie n'a autant à recoudre, laver et réparer qu'elle, mais elle a Paulina qui l'aide, et puis... dire non à ce garçon, elle ne le pourrait pas. « Qu'est-ce qu'il y a encore? lui demande-t-elle. Crois-tu que je n'aie rien d'autre à faire que de m'occuper de toi? » Mais cela est dit si gentiment que c'est absolument comme lorsqu'une mère gourmande un peu son propre enfant. « Allons, c'est bon, tu en parleras à Paulina. » Elle sait bien, pourtant, qu'il faudra qu'elle le fasse elle-même... Et Anton est presque humble en s'adressant à Paulina, car la petite a douze ans passés; elle est une petite femme; son nez a des taches de rousseur, mais quand ses cheveux blonds sont peignés et tressés, le dimanche, on aurait presque envie de lui écrire une lettre de prétendant. Paulina rit sous cape, regarde Anton de côté, et imite sa mère disant qu'il y aura moyen. « Tu peux le laisser là,... je verrai si j'ai le temps avant de me coucher. » C'est tout à fait comme sa mère.

Morten Kvidal, étendu sur son grabat, fume sa pipe et lit un livre. Sa mère avait mis dans sa caisse une bible et un livre de psaumes, et lui-même avait ajouté *Synnœve Solbakken*, les *Contes* d'Asbjœrnsen et Snorre. C'est dans les *Contes* qu'il est en train de lire. Il n'est pas difficile de s'envoler vers le vieux pays, et d'en respirer l'air, quand on a en main un pareil livre. Ces êtres, humains ou fabuleux, sont comme des forces jaillies de l'esprit même de Morten. S'il ferme les yeux, il les voit tous présents. La fée, qu'est-ce que la fée? Ainsi que le disait le directeur de l'école régionale, la fée, c'est le coteau boisé qui s'anime. Et le coteau boisé est une partie de notre propre nature. Jamais Morten ne l'a si bien compris, maintenant que tout cela est loin. Tout de même il est parti, mais non sans esprit de retour, oh! non, bien sûr. Ne sent-il pas toujours en lui-même le vieux pays? Ah! si l'on pouvait se remettre à écrire des vers. Il écrirait sur les vallées, les cascades, les rochers, les bois, les nuits claires, reflétés dans un cœur d'homme. Hélas! il est couché ici, à des milliers de lieues de tout cela.

Ici, en ce calme du dimanche, il aime à rêver et laisser flotter ses pensées. Il a reçu deux lettres d'Helena, l'hiver der-

nier; elles étaient gentilles; la jeune fille le regrettait et soupirait après lui, voyez-vous ça! Comment comprendre qu'elle refuse de le rejoindre ici? Tu n'en vaux sans doute pas la peine, après tout. Tu es bon pour un rendez-vous, on peut t'écrire, mais descendre jusqu'à toi, non, elle ne le veut pas. Tu n'en vaux pas la peine, non. Et maintenant la distance est énorme jusqu'à la ville et la poste; tu écris une lettre de plus tous les dimanches, mais elles ne partiront pas avant l'hiver prochain, ce sera un chargement de lettres à envoyer, la moitié de la récolte passera en timbres. Des lettres d'elle... il y en a peut-être en ville, et elles doivent attendre, elles aussi. Quant à la semaine, c'est un labeur continu : Morten trime, tenace, les dents serrées : il a enfin un bel espace maintenant. Six cents mesures aujourd'hui, douze cents demain : plus tôt il aura cultivé le tout, construit une maison et vendu le bien des milliers de dollars, plus tôt il pourra rentrer chez lui, et se lancer dans ce qui l'attend, là-bas. Mais le dimanche, c'est le dimanche. Il se relâche aujourd'hui, demain il reprendra son élan.

Des pas résonnent dehors, la porte s'ouvre, c'est Per Fœll. Ce grand corps doit se courber pour entrer, il est en habits du dimanche, en manches de chemise claires, le gilet boutonné, ses cheveux et sa barbe sont peignés.

— Tu es couché?

— Comme tu vois. Assieds-toi.

Le banc craque, lorsque Per Fœll s'y assied. Il se penche en avant, et appuie son menton sur ses mains.

— C'est long, un dimanche, dit-il, en essayant de rire.

— Tu dis cela, toi qui as femme et enfant!

Per ferme les yeux, songeur.

Morten regarde ce visage régulier qu'entourent des cheveux bouclés et une grande barbe soyeuse. Per n'a pas l'air d'être bien satisfait pour le moment. Qu'est-ce qu'il peut y avoir? Il sent que, tout au fond de Per, un trouble l'agite. Un appel au secours veut sortir, une confidence à un ami. Toute la semaine il est seul à son travail, il n'y a que le ciel, la prairie et lui. Un loup hurle au loin quand le soleil se couche, puis c'est le silence du désert. On est désespérément seul avec des pensées qui ne sont pas bonnes. Morten connaît cela.

Per ferme de nouveau les yeux.

— J'ai réfléchi, ces derniers temps, et je me suis demandé

ce que c'est au juste que la vie de l'esprit. Je crois que c'est d'être mécontent de ce qu'on a.

— Hé! en voilà, une idée.

Per prend sa pipe, la bourre et l'allume. Morten en fait autant, et s'allonge davantage sur le lit. Et Per dit un mot des femmes d'ici. Est-il possible de tirer au clair jusqu'où une fille a été, dans ses relations avec d'autres gars, avant le mariage?

Morten n'ose plus le regarder. Il se dit : « Aïe, aïe ; voilà que Per se creuse la tête, maintenant, à propos de tous les gars avec qui Anne a couru la campagne avant qu'elle l'ait enfin accepté. Peut-être aussi à propos d'un bébé qui a les cheveux noirs et les yeux bruns, et qui a montré trop d'impatience à venir au monde. Eh bien! tu as fort à faire! »

Il essaye de changer le sujet de la conversation. Mais il y a une éternité que l'on n'a vu un journal ; on ne peut que rabâcher les questions qui étaient à l'ordre du jour quand on est parti. Morten lance quelques mots sur le droit de vote, et Per s'échauffe encore un peu à ces sujets dont il parlait si savamment, dans les séances de discussion de l'école régionale : la liberté du peuple, Sverdrup, Bjœrnson, l'ouvrier, le progrès. Tout l'ancien catéchisme. Per trouve cela drôle, d'avoir à répéter ces mots encore une fois : à quoi bon les retourner, les exprimer sous des formes nouvelles, à quoi bon? La terre est assoiffée par la chaleur, ces jours-ci, et il en va de même de leur pensée : elle se dessèche faute d'aliment nouveau. Qu'est-ce qui peut s'être passé dans le monde ? Et sans avoir bien songé à ce qu'il dit, Per suggère cette idée qu'un jour la colonie sera sans doute assez grande pour qu'il devienne possible de construire une église.

Morten réfléchit.

Encore la solitude et la prairie, qui ont donné à Per un tel vertige qu'il est près d'appeler au secours. Dieu ait pitié de nous! Oh! oui, Morten connaît cela. Morten est bien d'accord avec Per. S'il venait ici assez de gens, la construction ne tarderait guère, à son avis. Ils continuent à en parler un moment, puis, comme un gémissement, Per laisse échapper :

— Et le pardon, qu'en dis-tu? Crois-tu qu'on puisse pardonner?

Morten lui jette un regard de côté. Le pardon ? Est-ce encore à Anne qu'il pense ? Faut-il croire que cet homme

lourd a parcouru la plaine, seul, et a découvert des fautes d'Anne, de plus en plus nombreuses, dont l'accumulation est devenue si effroyable qu'il n'a plus vu d'autre salut que le pardon de Dieu ! Oh ! ces yeux rouges inquiets. Morten ne les aime pas.

Enfin, Per se lève; il a jugé qu'il était temps de rentrer. Il dit adieu, se baisse à la porte, met son chapeau, et gagne par la prairie une hutte de terre, tout là-bas.

Il marche lentement, ce gros homme. Il y a le ciel, la prairie et lui. Le soleil, devenu livide, plonge son disque dans l'océan de terre; bien loin, la prairie est rougeâtre et sombre; elle s'abîme dans une étrange mélancolie, qui enveloppe tout sur la terre. Per s'assied sur une motte. Il regarde le crépuscule, qui s'épaissit autour de lui. Le disque solaire ne dépasse plus l'horizon qu'à demi. Adieu, jour ! Tu es assis là, Per. Il n'y a plus que la nuit et toi.

On entend le caïot hurler à l'ouest. C'est comme la voix de la prairie. Dans la hutte, le dernier bout de chandelle est brûlé; on n'a pas de lampe, il faut se coucher quand l'obscurité vient et se lever avec l'aube. Maintenant, il fait sombre. Les étoiles scintillent au ciel. Per découvre la grande Ourse, une connaissance de chez lui. Vraiment, elle aussi a fait ce long voyage.

Il se rappelle un tertre de pins en face de Fœll : ce tertre était un ami. Il doit toujours être là, attendant le retour de Per. Et Per se rappelle qu'il lui arrivait d'être bien triste; mais il n'avait qu'à sortir et regarder un moment autour de lui; alors il se sentait soulagé : les fjelds, les collines boisées, la mer, tout cela le pénétrait et le fortifiait. Il comprend cela maintenant... Pas d'église officielle, pas de prêtres, il faut penser librement, il faut croire librement. Il en avait les moyens, dans ce temps-là. Et maintenant? Il n'y a plus d'obstacle. Pas de réaction, ni de cultivateurs richards, ni d'église, rien. Alors? Qu'est-ce que tu crois? Que penses-tu, dans ta liberté? Que vois-tu, aujourd'hui? La plaine, qui s'étend, s'étend indéfiniment. Il n'y a ici aucun arrêt, rien que l'on puisse pousser de l'épaule, rien au monde. Tu ne peux pas grimper afin d'avoir une vue plus large; tu ne peux pas descendre dans un creux, d'où la vue s'élève vers les hauteurs. Tu as seulement le vertige, à voir combien le monde est immense, et toi, petit. Entre la plaine et Per, il s'est établi des rapports singuliers. Elle se

moque de lui. Elle le rend méchant, méfiant. Il est complètement isolé, avec des pensées diaboliques. Quelle tentation lui vient d'entrer dans la hutte, de prendre l'enfant et de le jeter dehors, d'appeler Anne des pires noms et de la chasser? A-t-elle eu vraiment une aventure avec le fils du docteur... et avec celui-ci et celui-là, et d'autres, et beaucoup d'autres encore? Oh! ces cheveux, ces cheveux de l'enfant, ces yeux bruns! Attends, je viens!

Et il reste assis, et regarde autour de lui, comme en quête d'un secours. Si Notre Seigneur n'est pas là-haut, parmi les étoiles, il faut bien qu'il soit quelque part. Si tu n'as pas la force de pardonner, au moins tu le trouveras, et il te sauvera, et tu ne perdras pas l'esprit ni la raison. Pardonne, c'est chrétien. Per le sait maintenant, il lève la tête et laisse errer ses yeux. Toujours la prairie : elle recule, recule indéfiniment, moqueuse et mauvaise. Ça lui est bien égal, ce que tu feras. Venge-toi ou pardonne, tue la femme, étouffe l'enfant! Ou bien pardonne. La prairie et le caïot hurlent la même chanson.

Il a bien mal à la tête. S'il pouvait au moins dormir cette nuit! Le voilà qui fredonne un psaume. On dirait la plainte d'un enfant qui ne trouve pas sa mère. Mais nul ne l'entend, que la prairie, les étoiles et la nuit.

V

Et la chaleur vint pour de bon. Les gars circulaient en pantalon et chemise, les femmes en jupon et caraco, et ils étaient en sueur dès qu'ils bougeaient. Les portes des huttes étaient ouvertes et comme haletantes, on avait peine à dormir la nuit, avec l'air tel que dans un four, et les moustiques, oh! les moustiques! Les gars battaient l'air et juraient, même s'ils sommeillaient, et l'enfant d'Anne ne cessait de crier, il était en sang à force de piqûres.

L'année sera mauvaise, il n'y a pas à dire, maintenant. La prairie est gris-jaune, elle souffre du soleil, on dirait que ciel et terre sont abandonnés de tout, excepté du soleil. Karen Skaret a accroché une vieille jupe au mur de la hutte : si cela ne sert à rien, c'est qu'il n'y a rien à faire. Karen a fait cela sans rien dire. C'était un jupon, autrefois rouge, noir de vieillesse, avec des reprises par ci, des pièces par là. Il est

accroché, il fait la nique au soleil. Elle-même circule dans le voisinage; elle lave, bat le beurre, prépare à manger, s'occupe des fromages, trait matin et soir : quand une ménagère est-elle oisive? Sa large figure est maintenant comme du cuir tanné, ses yeux sont grands et lointains. Et le jupon reste accroché, jour après jour, et le soleil cuit. « Attends voir demain », dit Karen. Car il faut bien que ça s'arrange.

Il y a un homme qui est fort en peine, par ces jours de chaleur, c'est Erik Foss. Si la première année est tout à fait mauvaise, il sera le bouc émissaire : les autres peuvent perdre courage, peut-être exiger, tout simplement, que l'on s'en aille. Et lui, avec ses projets, reste en plan. Le bruit se répandra dans le canton qu'il les a trompés, entraînés dans une sotte aventure et dans la misère, et alors il pourra rentrer chez lui et se tenir à l'entrée de l'église, être encore une fois le personnage principal, ah oui! On peut perdre le sommeil pour moins que cela.

Maintenant, l'instituteur Berg circule : il a de nouveau trouvé contre qui exciter à la révolte. Ce n'est pas un pouvoir d'État, ni un tyran, non, mais un petit pape; Erik vaut tout de même mieux que rien. C'est pour l'instituteur Berg un vrai renouveau : son visage s'illumine, il a des saillies amusantes: « qu'en dites-vous, bonnes gens, nous avons un Moïse, et il nous a conduits au désert? Eh bien! êtes-vous satisfaits? Si nous décidions de nous en aller tout de suite? »

Et l'instituteur Jo dit quelques mots encore. D'où vient qu'Erik était si disposé à leur prêter de l'argent? Quelle était donc son idée? Personne lui a-t-il demandé ce qu'il compte prendre d'intérêts? Tout cela n'est-il pas une forme sournoise d'exploitation? Attendez un peu, vous verrez!

Cependant, et que ce fût oui ou non à cause du jupon de Karen, un matin, le ciel fut gris, et dans la journée, il plut. Les femmes, tête nue, laissaient l'eau tomber sur leurs cheveux; les bêtes eurent de l'herbe mouillée, la terre but, les puits se remplirent de nouveau. Ce ne fut pas une année merveilleuse, le lin avait déjà trop souffert. Ce qu'ils pensaient vendre en ville pour avoir de l'argent fut manqué, le froment fut piteux, mais l'avoine reprit assez pour donner du grain. Lorsque les champs furent coupés et les gerbes entassées, les gars se regardèrent. Pas de grange. Pas même de machine à battre. Le résultat est que l'on suit l'exemple antique d'Israël, on étale les gerbes et

on les fait piétiner par les bœufs, qu'un gars suit avec un seau, afin de ne pas leur laisser lâcher de saletés dans la récolte. Hé oui ! c'est la première année. La paille est mise en meules, les tas de grain doivent rester dehors au vent et au mauvais temps. Erik circule et soutient les courages. Avec le temps, ça ira bien mieux. Il a un moulin à bras, avec lequel les gars peuvent moudre un peu de farine. Plus tard, en automne, il faudra tout de même faire un tour en ville, afin de se procurer des vivres pour l'hiver. Alors ils prennent l'avoine aussi, et en font de la farine. Et Karen moud le froment dans le moulin à café. En une heure ou deux, il y en a suffisamment pour la bouillie de gruau.

Puis, ils se remettent à labourer. Kal est debout le matin avant coq et soleil. Toute cette bonne terre l'excite, les six cents mesures ne lui suffiront bientôt plus. Après la pluie, le terrain est plus facile, un gars s'en tire tout seul. Voilà ce sale type de Jo Berg qui veut que l'on s'en aille. N'a-t-il jamais, avec tout son savoir, entendu parler d'une année de sécheresse ?

Morten laboure aussi, acharné, impatient d'en avoir fini avec son quart de section. De plus en plus de champs, c'est la richesse; une grande ferme à vendre un jour, c'est la richesse : de l'argent, de l'argent ! Maintenant il a du moins de l'espace, maintenant il peut abattre de la besogne. Les autres ne veulent pas se laisser distancer ; Ola laboure, toujours le buste nu ; on verra bien qu'il ne le cède à personne. Per trime, cela le soulage de se fatiguer de travail, il dort d'autant mieux. Et puisqu'il a eu la fille de Ramsœy, les gens verront qu'un beau jour elle siégera tout de même dans une grande ferme. Ils verront ça. Même le freluquet laboure comme un vrai gars, il ne veut pas que la petite Paulina se moque de lui, et il emprunte toujours les bœufs d'Erik. Mais Jo s'irrite. On ne veut pas l'écouter. On ne veut pas s'en aller.



Par un chaud après-midi de soleil, Kal est derrière la charrue et raconte à ses bœufs qu'ils sont des *damned rascals*, quand il s'arrête soudain et ouvre de grands yeux.

Des troupes d'oiseaux passent, et c'est un vol ininterrompu de canards, d'oies et de grandes grues noires, qui jettent de vilains cris. Et, par terre aussi, le sol s'anime, lièvres et lapins courent et filent dans la même direction que les oiseaux ; c'est

dommage de n'avoir pas un fusil, voici un loup de prairie aussi, toute une bande de loups passe en courant, comme si le diable était à leurs trousses, et que diable est-ce là? Des serpents à sonnettes qui courent sur le sol, et ils crient et sifflent d'effroi, et là..., le vrai loup lui-même, holà! Et au loin, Kal aperçoit un troupeau d'antilopes aux longues jambes, qui volent comme le vent, la tête rejetée en arrière; qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu? Voilà les vaches qui arrivent de la plaine : elles sautent comme si elles couraient la pretantaine; est-ce les huttes et les gens qu'elles veulent rejoindre? Même les fauves n'ont plus peur de l'homme! Un renard vient buter en plein contre la charrue de Kal et détale à toutes jambes. Non, mais!... Toute la vie de la prairie, à l'ouest, se déroule comme un tapis. Qu'y a-t-il, Seigneur?

Est-ce la pluie? Un nuage fume en l'air, bien loin à l'ouest; alors, c'est bien, on a besoin d'eau. Mais non! ce nuage contient comme du rouge sang, et, à mesure qu'il grandit, le ciel aussi rougit. Le vent doit être bien fort, qui pousse cette masse? On dirait que la plaine elle-même brûle en dedans. Çà et là, une flamme jaillit; à un endroit, une lueur énorme s'élève : c'est l'incendie de la prairie, et le vent le dirige tout droit sur Kal.

Erik n'a fait qu'un saut jusqu'à lui.

— Laboure, Kal! Laboure le long de ton terrain! Vite, vite! La prairie est en feu! Brûle l'herbe autour de ta hutte!

Et il s'en va, se précipite chez le voisin, et crie de nouveau :

— Laboure, laboure le long de tes champs! Deux sillons, ça suffit. Brûle l'herbe autour de ta hutte, vite, vite!

Et il court plus loin, répète le même cri à tous. Heureusement, les vaches rentrent, heureusement les bœufs sont attelés partout à la charrue, excepté chez l'instituteur.

— Laboure, laboure le long de ton claim, deux sillons suffiront! Brûle l'herbe autour de ta hutte!

Il le leur avait dit d'avance : s'il y a incendie de la prairie, il s'agit d'allumer un contre-incendie, de brûler l'herbe sur une certaine étendue autour de soi : ainsi le grand océan de flammes n'a plus de prise, et doit se répandre par les côtés. Et maintenant, gars et femmes s'empressent et se démènent autour des huttes, des meules de foin et des meules de paille! « Charge-toi du reste, Karen! » dit Kal. Et il gagne, avec les bœufs, un bout de sa section; un sillon est tracé, qui fait angle avec la longue bande qu'il a déjà labourée.

— Tournons, tournons! Un sillon de plus, pour que le feu ne puisse pas sauter par dessus..., voilà! Vite, au trot, à l'autre bout de la section, pour creuser deux sillons en angle, là aussi.

Lorsque l'incendie leur était apparu, il devait être à bien des lieues, mais le vent souffle, et il se propage plus vite que l'oiseau ne vole. Il faut du temps pour creuser ces deux sillons, le feu brille plus proche, de plus en plus proche, inquiétant surtout pour Kal, qui en est le plus près. Il excite les bœufs, et laboure, la gorge serrée.... si c'était trop tard! Il jette un coup d'œil vers l'ouest: ça vient, la mer de feu lance en avant une flamme en pointe, de plus en plus haute, de plus en plus proche; on en sent déjà la fumée ici, on sent l'odeur d'herbe brûlée: laboure, laboure, laboure, si tu veux sauver ton petit foyer.

Karen a été agile: autour des huttes l'herbe est brûlée, les vaches sont rentrées, sur le tas de blé battu elle a jeté une bâche qu'elle a arrosée. Mais... les enfants? Ils ne sont pas à l'intérieur. On ne les voit pas. Où sont les enfants? Sont-ils chez l'un des voisins? Ou sont les enfants? Elle bondit vers Kal, qui n'arrête pas de labourer, et lui crie de loin:

— Kal, Kal, où sont les enfants?

Mais Kal est sourd, Kal n'a pas d'autre pensée que d'achever avant qu'il soit trop tard. Le feu est tout près, les volutes de fumée le précèdent, des lueurs de flammes rouges s'élancent de la plaine dans le voisinage: laboure, laboure! Alors, c'est un cri de détresse, presque à son oreille:

— Kal, Kal, les enfants! Où sont les enfants?

— Les enfants! C'est toi qui dois le savoir!

Il continue.

— Non, tu ne le sais pas? Ils ne sont pas à la maison!

Il laboure et laboure. Et Karen se rappelle:

— Les enfants sont partis à la pêche, c'est sûr, crie-t-elle épouvantée. La petite est certainement avec eux.

Alors Kal s'arrête. Le sillon n'est pas terminé, mais il lâche la charrue et ne fait qu'un bond vers Karen:

— Que dis-tu, femme? Vite! Les enfants sont dans la prairie!

— Oui, oui, à la rivière!

Kal se tourne du côté de la rivière; elle est bien loin; une mer de flammes ne tardera pas à s'interposer entre elle et lui. Et les enfants sont là.

— Occupe-toi des bœufs ! dit-il, et il jette son bonnet et part au pas de course.

Karen n'a pas le temps de s'évanouir. Il faut finir ce sillon, labourer n'est guère son affaire, mais il faut que ce soit fait; elle donne une tape aux bœufs, qui s'ébranlent; la terre verse, ça ne va pas trop bien, mais ça va. La mer de flammes projette une lumière rouge sur les bœufs et la charrue; l'air est bien chaud à respirer; Karen doit mener les bêtes effrayées dans la direction même de tout ce feu et de cette fumée; elle laboure, elle laboure. Enfin le sillon est creusé, elle tourne les bœufs vers l'intérieur et les dételle : les bêtes épouvantées courent par sauts, la queue en l'air, vers les huttes.

La journée s'avance, le soleil descend à l'Ouest, on dirait qu'il va tomber dans la mer de flammes et y cuire. Si loin que l'on voie vers l'Ouest, la terre n'est que feu et fumée en mouvement. Kal a maintenant le feu sur son côté, et ce feu approche. Kal court et incline un peu sa route, mais conserve sa direction vers la rivière. L'air est de plus en plus chaud et chargé de fumée, Kal a de plus en plus de peine à respirer, mais il court. Les enfants sont-ils déjà en chemin pour rentrer, ou bien ont-ils assez d'idée pour se confier à la rivière ? Kal court et saute dans ses grosses chaussures, il souffle, et sue, prêt à tomber, mais ce n'est pas le moment, il faut sauter de plus en plus vite. La colonne de flamme tantôt monte vers le ciel, tantôt s'abaisse, mais toujours elle s'avance, et traîne derrière elle une plaine de feu. Kal détourne légèrement son chemin, et court et saute. Les enfants, les enfants ! Il sent qu'il lui serait maintenant impossible de rejoindre Karen, s'il voulait revenir, mais... la rivière, les enfants ! Il a un goût de sang dans la bouche, mais il saute. Il tombe et culbute dans la fumée, mais il se relève, l'herbe brûle sous ses pieds, il saute dans le feu, ses semelles sont chaudes comme charbon ardent, c'est comme s'il piétinait des flammes, les pieds nus, mais il saute... la rivière, la rivière. La voilà enfin.

Sur la terre fumante et brûlante, ses jambes de pantalon roussies, il va, il sent que ses cheveux sont grillés, il ne voit que le rouge des flammes, c'est là,... c'est là, il va y arriver. Le large lit de la rivière s'annonce par une couleur plus grise, le niveau a baissé, laissant une bordure de sable et de pierres. Kal fait une culbute, le voilà les pieds dans l'eau, son pantalon

brûle, il s'assied dans la rivière, verse de l'eau sur ses mains, sa figure, ses cheveux. Le lit de la rivière ne donne aucun aliment à l'incendie ; la mer de flammes qui dévaste les deux rives, et ne cesse d'avancer, a là une large coupure.

Mais les enfants ? Kal se met à marcher, suivant le courant, et il appelle : « Anders ! Oluf ! Paulina ! Siri ! Siri ! »

Et enfin on répond. Et à cette réponse, il s'affale. Les enfants sont vivants ! Il se remet sur pieds. Ils vivent. Les enfants se sont aperçus si tard de l'incendie, qu'ils se sont vus coupés. Anders, l'aîné, a usé de force et de son autorité pour retenir les autres. Ils sont là, dans le lit de la rivière, et poussent des hurlements lorsqu'ils voient leur père. Les fillettes appellent : « Mère, mère », mais s'accrochent à leurs frères.

Kal s'empresse; il est parmi eux. Il y a maintenant des murs de flammes et de fumée des deux côtés; la chaleur est effroyable, bien qu'il se couche ainsi que les enfants dans l'eau, de façon que les têtes sortent seules. Il comprend alors que gens, bétail, huttes, tout est condamné sans merci, là-bas, dans la mer de feu.

Cependant, tous les gens de la colonie s'étaient rassemblés. Ils constatèrent que la grande surface de terre défrichée récemment par Kal Škaret à l'ouest de ses huttes arrêtait le feu de ce côté-là; le vent poussait les flammes sur les premiers sillons, à quelques pas, mais il n'y avait pas d'aliments, la fumée allait plus loin, des étincelles allaient plus loin, mais le feu ne trouvait pas de quoi vivre... il s'arrêtait. Même les étincelles n'atteignaient pas bien loin, en passant sur les nombreux sillons, tandis que plus haut et plus bas, où restait de l'herbe de prairie sèche, le vent poussait la mer de flammes toujours plus loin ; mais lorsque le feu voulait entrer par le côté, et menacer les huttes, il n'avait plus le vent pour lui ; de plus, deux sillons étaient creusés là en travers, ils barraient la route et le feu, n'ayant pas d'accès par là, continuait son chemin sous le vent, joyeux comme danseur au bal. Le quart de section non cultivé, entre les voisins, pouvait bien commencer à brûler un peu, vers le haut ou vers le bas, mais le vent n'y aidait pas, et le quart suivant était de nouveau de la terre récemment labourée : arrêt, là aussi. Nos gens regardent donc la prairie brûler aussi loin que s'étende leur vue, au-dessus et au-dessous, et ils sont comme dans une île au milieu

de cet océan de feu. Et ils courent çà et là, contemplent le spectacle et se plaignent un peu. Ils forcent les bêtes à entrer dans leur hutte; elles sont sauvées, tout est sauvé, mais il faut qu'ils aillent les uns vers les autres et s'assemblent.

Ils allèrent trouver Erik Foss, qui était pâle, mais s'efforçait au calme.

— Il n'y a plus de danger, dit-il. Et quand tout sera cultivé ici, cela n'arrivera plus.

Il parlait d'une voix essoufflée, ne pouvait tenir en place, et personne ne l'écoutait. Ils ne faisaient qu'ouvrir de grands yeux et piétiner çà et là. Le jour commençait à baisser, et le feu semblait d'autant plus vif et fort. L'instituteur Jo Berg arriva le dernier, il avait attelé les bœufs et achevé de tracer ses deux sillons, lui aussi, et il venait, tête nue, tout abasourdi, regardait partout d'un œil égaré, ne savait où il était. Est-ce le jugement dernier? Soudain, il essaya de réunir tout le monde et s'écria :

— Ici, tous, allons..., tombons à genoux et prions.

Qu'est-ce qu'il lui prenait? Y avait-il en lui, caché, un coin d'ancienne dévotion, que la frayeur ressuscitait, chassant sa jactance de libre pensée?

— A genoux, tous! crie-t-il, et il se jette lui-même à genoux. Il faut prier!

La lueur de l'incendie l'éclaire dans le crépuscule, et il lève les mains au ciel. L'exemple agit sur les femmes, qui déjà sont agenouillées. Anne a son bébé sur le bras, elle est à genoux, et le petit se cramponne à son cou. Per Fœll est à genoux. Erik Foss fait comme les autres. Else est à genoux; seuls Ola Vatne et Morten sont debout et regardent. Impossible pour Ola de perdre son sang-froid, lui qui semble aux aguets. Et l'instituteur clame :

— Notre père qui êtes aux cieux... notre père qui êtes aux cieux!

Mais Karen arrive tout essoufflée, criant : « Kal!... Et les enfants! Kal... et les enfants... ils... ils ne sont pas là! » Les autres se relèvent d'un bond, l'entourent. Que dit-elle? Et, avec des sanglots, elle répète que Kal et les enfants sont là-bas! là-bas! Elle montre du doigt, prête à tomber à la renverse.

Leurs regards fixent la plaine embrasée, mais ils n'ont aucune consolation à offrir. Ils restent serrés les uns contre les autres,

les yeux fixes. Il devrait faire nuit noire maintenant, mais l'incendie couvre le monde entier, la terre n'est que feu et fumée, on ne voit au ciel qu'une lueur de flamme. Karen ne cesse de dire : « Kal ! Kal ! Et les enfants ! » Elle s'est affaissée par terre, son buste se balance, elle contemple le feu. Elle sanglote et regarde, elle ne peut pleurer, ni gémir ; elle murmure seulement, indéfiniment : « Kal, Kal,... et les enfants ! »

La nuit se passe ; ils ne peuvent se séparer : il faut qu'ils soient ensemble. Else tient Ola par la main tout le temps ; elle est, d'ailleurs, étonnamment calme. Lui, toujours debout, les yeux fixés sur la prairie, semble éprouver quelque désir. Mais il ne sait pas bien de quoi. Ce fut Erik Foss qui s'avança vers Karen pour essayer de la consoler.

— Tu peux compter, en tout cas, dit-il, que tu ne souffriras pas la misère à l'avenir, tant que j'aurai une miette.

Elle le regarda, ses yeux étaient tout grands. Et il eut positivement honte. Ce n'était vraiment pas le moment de lui parler de manger.

Lorsque l'aube se leva le matin, la prairie était encore enfumée, mais le vent n'emportait plus que de rares étincelles. L'air répandait une épaisse odeur d'incendie, de terre, de foin et de mousse brûlés : c'était un air roussi et sec, qui rendait la respiration pénible.

Maintenant Karen voulait aller dans la prairie à la recherche.

— Impossible ! dit Erik Foss. Tout n'est que cendre et braise, si loin que tu puisses voir.

Rien n'y fit. Elle voulait partir. Elle voulait chercher les enfants et Kal.

— De quel côté est-il allé ? demanda Ola Vatne, qui semblait avoir enfin trouvé ce qu'il lui fallait.

— Là, dit-elle, indiquant l'endroit.

Ola Vatne regarde ses chaussures de cuir épais, regarde Else, qui le tient encore par la main, il lui presse la sienne, et se met en route.

— Non, Ola ! crie l'instituteur Jo.

Certes, Ola devait y aller. Voilà des années qu'il n'a chassé l'ours, qu'il n'a couru en ski sur des terrains difficiles, qu'il n'a eu danse, ni rixe, ni rien, enfin, d'excitant. Les camarades le voient sauter, tête nue et en manches de chemise, d'abord vers un puits, où il enfonce ses deux pieds, puis à travers le

pays fumant; des étincelles volent sous chacun de ses pas, ses pieds deviennent de plus en plus légers, absolument comme s'il sentait une piqûre sous la semelle, puis on ne le voit plus, la fumée l'a pris, il a disparu.

Ils regardent Else. Elle est pâle, mais peuvent-ils concevoir cela ? Elle est debout, ses yeux brillent, et elle sourit.

Ils attendirent. Quelques-uns se décidèrent à rentrer chez eux. Et, chose curieuse, il se mit à pleuvoir.

Mais personne ne pouvait plus retenir Karen. Morten Kvidal offrit de l'accompagner, mais elle dit qu'elle ne voulait pas, qu'il devait se rappeler qu'il avait une mère au vieux pays. Morten baissa la tête et ne sut plus ce qu'il fallait faire. Ça l'ennuyait, mais il resta. Il voulait lui être utile, naturellement, mais c'était vrai qu'il avait une mère. Karen se dirige vers la rivière. Elle est bientôt dans la fumée et les cendres, elle lève ses jupes et marche sur la cendre et le feu, cela fait mal, mais elle pense à Kal et aux enfants. Tant pis pour les pieds, mais où sont les enfants et Kal? Où est la rivière? Karen n'y a jamais été. Elle sait seulement la direction. Elle trébuche sur des corps d'animaux grillés, que l'incendie a rattrapés ; celui-là doit être un loup de prairie, ou même un vrai loup. « Kal, Kal ! » Elle se hâte, et appelle : « Kal, Kal ! »

Est-ce qu'on ne répond pas? On dit : « Oui ! » Et soudain ils s'estompent dans la fumée, là-bas : eux, ce sont eux ! Kal a Siri sur son épaule, Ola, Paulina sur son dos, les garçons marchent à côté d'eux. Ils arrivent, parmi la fumée et les étincelles. Karen joint les mains, va-t-elle s'effondrer? Non, la chaleur, sous ses pieds, fait qu'elle doit avancer sans arrêt.

— Siri ! crie-t-elle, un sanglot dans la voix, et elle appelle : Kal ! Anders ! Oluf ! Paulina !

JOHAN BOJER.

Traduit par P.-G. LA CHESNAIS.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'ÉLECTION DE HINDENBURG ET LA PAIX DU MONDE

Au mois de septembre dernier, pendant que l'Assemblée de la Ligue des nations était réunie à Genève pour déclarer la paix au monde et, ce qui est moins facile, pour tâcher de la garantir, le maître Forain a résumé et apprécié la situation par un de ces crayons synthétiques où nous trouvons plus de vérité profonde que dans tant de discours, de traités et même de conférences.

Ce dessin représentait l'aigle allemand, non plus tout ébouriffé d'orgueil et de colère, mais bien sage, juché sur un perchoir au pied duquel cependant gisaient les reliefs affreux d'un festin de chair fraîche et de sang chaud. Près de lui, M. MacDonald, le désignant d'un geste évangélique et s'adressant à ce public spécial, composé, selon l'expression d'un illustre journaliste anglais, M. Wickham Steed, de vieilles femmes des deux sexes, disait : « Nous allons pouvoir le lâcher... il est devenu végétarien. »

Simple cure d'après-guerre ou régime définitif? La cure, si c'en est une, a été salutaire pour l'Allemagne, sinon pour le monde. L'aigle impérial qui étincelle aujourd'hui sur le casque à pointe de Hindenburg, élu président du Reich, est trop vigoureux pour se laisser apprivoiser. Le bec et les serres en bataille, il promène autour de lui un regard où éclate la nostalgie des grands espaces et des proies palpitantes. Il déploie ses ailes. A quand, dans quelle direction, sa première sortie, son premier vol? Cependant, ayant perdu quelques plumes entre 1914 et 1918, il aggrave de prudence son astuce. Le rapace s'efforce de nous persuader qu'il est métamorphosé en

blanche colombe. Il se présente à nous tenant au bec, en guise de rameau d'olivier, un pacte de sécurité. Se mettant à la mode du jour, il veut, lui aussi, déclarer la paix au monde. Par bonheur, son rameau d'olivier, étant germanique, est colossal, gros comme une poutre dans l'œil de notre voisin et allié britannique. De notre côté, évitons qu'en face de l'aigle allemand, le coq gaulois se complaise dans la politique de l'autruche.

***

Après avoir mis à sa tête le maréchal Hindenburg, l'Allemagne ne saurait se flatter de nous abuser sur ses intentions. Saluons dans cet événement une bombe éclairante fort opportune. Scrutons attentivement les horizons et les abîmes qu'elle montre, si nous ne voulons pas qu'elle devienne un engin à retardement assez formidable pour détruire l'ancienne civilisation et l'ordre nouveau de l'Europe.

Cet examen est d'autant plus nécessaire qu'il paraît inutile à la majorité du public. Le triomphe du nationalisme en Allemagne est aggravé par la réaction ou plutôt par l'absence de réaction des pays alliés. C'est précisément parce que ce phénomène est accepté, oublié même, quand, par un comble d'aberration, il n'est pas célébré comme un gage de paix, que nous devons y revenir. Pour rechercher le sens de cet avertissement et la nature des devoirs qu'il nous impose, n'attendons pas que l'avenir lui donne une publicité retentissante, ce qui se fait le mieux dans le genre, ce que Sarah Bernhardt appelait une publicité de catastrophe.

Dans sa chronique du 15 mai, M. René Pinon, avec sa pénétration coutumière, a interprété l'événement pour les lecteurs de la *Revue*. En nous montrant ses causes profondes dans l'âme et l'histoire de l'Allemagne, il nous aide à prévoir ses répercussions lointaines, lointaines dans l'espace, car, dans le temps, elles risquent d'être prochaines. Il nous a dit ce qu'est le maréchal Hindenburg, comment, par qui, pourquoi il a été choisi. Celui dont la foule en délire a criblé la statue de bois d'ex-votos, sous forme de clous, sans doute pour y accrocher son idéal, est un symbole très simple et très clair : le symbole des traditions et des aspirations du pangermanisme, du prussianisme qui en est le foyer, de la revanche qui en est l'espoir. Ce n'est pas un

homme, c'est un dieu ; c'est mieux qu'un dieu, une idole; mieux qu'une idole, un fétiche. Ce dernier titre constitue l'avancement suprême pour le maréchal. Il lui confère un pouvoir maximum d'expression et de suggestion dans l'état d'hypnose collective où le peuple allemand est plongé. Un dieu, jaloux avant tout, veut être adoré exclusivement, ce qui est peu ; l'idole, dont le principal attribut est la stupidité, demande à être adorée aveuglément, ce qui est mieux ; le fétiche, fabriqué par ses fidèles et à leur image, est aimé, ce qui est plus sûr et plus durable. Ils l'aiment pour lui-même, comme eux-mêmes, naturellement et passionnément, puisqu'ils se reconnaissent en lui, y retrouvent leur rêve avec joie et l'y exaltent avec ivresse.

Nous savons encore que si Hindenburg est porté sur le pavois par les masses, il l'est aussi par les élites, surtout si l'on entend par là les catégories d'électeurs qui constituent les facteurs essentiels de l'avenir. Représentant de la vieille Allemagne, il est en même temps le représentant de la jeune Allemagne. Il a pour lui la force matérielle, avec l'armée et les associations de combattants; la force économique, avec l'industrie lourde, qui contrôle la plus grande partie de la presse ; la force morale et intellectuelle, avec l'enseignement supérieur, détenteur et propagateur de la bonne doctrine, de cette mystique pangermaniste qui se résume dans le dogme de la prédestination de la race allemande, dogme proclamé par Luther, formulé par Fichte, Hegel et leurs disciples; dogme appliqué surtout par les hommes d'État et les généraux allemands pour qui, selon le précepte des maîtres de la pensée d'outre-Rhin, dans l'intérêt de la grandeur nationale, « toutes les considérations morales sont suspendues ».

Plus significative encore est l'élection du maréchal Hindenburg, si on l'apprécie d'après le programme de ses adversaires et le choix de son compétiteur. Dans le domaine de la politique extérieure, le programme des partis de gauche est nettement nationaliste ; il comprend l'annexion de l'Autriche, la révision des frontières orientales et, afin de nous enlever notre seul moyen de peser sur l'Allemagne et de la contraindre à l'exécution des traités, l'évacuation de la rive gauche du Rhin. N'oublions pas non plus que les millions de socialistes qui ont voté pour M. Marx sont monarchistes. Le parti socialiste, orga-

nisation professionnelle plutôt que politique, a approuvé le retour du kronprinz. Un de ses représentants autorisés, M. Fritz Ebert, disait, le 7 décembre 1918 : « Nous, socialistes, nous pensons comme les monarchistes, et nous voulons maintenir la couronne impériale et le trône prussien au premier petit-fils de Guillaume II ». Ceux qui s'imaginent, en France, que les mêmes étiquettes politiques recouvrent partout les mêmes choses, méditeront avec fruit ces paroles. Quant aux démocrates, les seuls qui soient plus ou moins sincèrement républicains, ce sont précisément eux qui ont subi le recul le plus sensible. Ils ont perdu 350.000 suffrages, soit un sixième des voix sur les élections de décembre. Enfin, la question religieuse a joué un grand rôle dans le plébiscite. Beaucoup de catholiques se sont comptés sur la candidature Marx. « Si le maréchal Hindenburg était catholique, dit-on en Allemagne, il aurait eu peut-être plus de 20 millions de voix. »

En tout cas, l'unanimité dans les questions nationales étant déjà faite avant les élections, l'instinct grégaire et l'esprit de discipline de la race la consolideront après. Face à l'étranger, face à la France, Hindenburg a toute l'Allemagne derrière lui.

***

C'est demander trop à l'esprit de parti que d'abdiquer ou, du moins, de se taire devant un pareil résultat. Certains journaux français ont tenté de donner le change sur ses véritables causes en l'attribuant à l'occupation de la Ruhr. C'est nier ou plutôt falsifier les données les plus certaines d'un problème dans lequel il y a assez d'inconnues pour que nous ne négligions pas ceux de ses éléments qui sont trop connus. C'est précisément dans la Ruhr et en Rhénanie, régions occupées par les troupes françaises, que Hindenburg a eu le moins de voix. Là c'est Marx qui obtient la majorité (1). Les populations rhénanes, riches et prospères, sont naturellement attachées à la paix. Elles redoutent aussi que leur pays ne soit le théâtre d'une nouvelle lutte. Elles préfèrent l'occupation française à la guerre. La vieille Prusse, pauvre et conquérante,

(1) Dans les six circonscriptions de Westphalie-Rhénanie, 3 300 000 voix pour Marx, contre 1 900 000 pour Hindenburg ; la Prusse, le Brandebourg et la Poméranie donnent au chef de guerre : 1 200 000 voix de plus qu'au bourgeois du Centre.

demeure le foyer du militarisme; et, pour elle, la guerre est toujours l'industrie nationale, pourvu que cette industrie en soit vraiment une, c'est-à-dire pourvu qu'elle paie. Le seul moyen de la rendre pacifique, c'est de lui démontrer que la guerre serait une affaire détestable, entraînant la faillite et la ruine. Seules, l'union et la fermeté des Alliés inspireront de la sagesse à l'Allemagne en la convainquant de l'impossibilité d'une revanche victorieuse. Pour être décisive, cette démonstration doit être rigoureuse et prolongée. Elle devrait durer pendant une génération, afin de pénétrer une Allemagne nouvelle d'un esprit nouveau et d'y déterminer cette démobilisation morale hors de laquelle il n'y a pas de paix possible.

L'énergique revendication de nos droits, tels qu'ils sont inscrits dans les traités, ne réveille pas la réaction et le pangermanisme, pas plus que l'abandon de ces droits ne fortifie outre-Rhin les courants pacifiques. C'est même exactement le contraire qui se produit. Le maximum de démocratie en Allemagne a coïncidé avec le maximum de vigueur de la part des Alliés. Guillaume II s'est enfui et les socialistes se sont emparés du pouvoir après la défaite de 1918, quand les bourgeois de Berlin s'attendaient à voir camper les armées alliées dans leur capitale. Les nationalistes allemands n'ont pas attendu l'occupation de la Ruhr pour assassiner Erzberger et Rathenau, ni pour dominer la Bavière, ni pour étouffer avec la Reichswehr les mouvements socialistes en Saxe et en Thuringe. Inversement, le maximum de faiblesse de la part des Alliés coïncide avec le maximum de nationalisme en Allemagne. Les deux mouvements obéissent à deux rythmes qui sont à contre-temps l'un de l'autre. Notre politique de conciliation aboutit donc à faire à de faux démocrates qui passent, d'authentiques concessions qui restent. Peut-être même, ces concessions destinées à consolider la démocratie allemande, contribuent-elles à l'ébranler. Ce n'est pas sans raison qu'on a rappelé à ce propos la parole d'un homme politique français sur « la main de l'étranger, cette main qui porte malheur à ceux qu'elle protège ».

A une politique de renoncement, pratiquée par les Alliés depuis un an, répond l'élection de Hindenburg.

Pourtant cette réponse ne paraît pas claire à tout le monde. Prenant des libertés plus grandes encore avec l'histoire d'avant-

hier qu'avec l'histoire d'hier, certains commentateurs nous disent : « Mais, après tout, de quoi nous plaignons-nous ? N'en avons-nous pas fait autant après notre défaite de 1871. Hindenburg n'est que le Mac Mahon de l'Allemagne. »

Pour la mémoire du chevaleresque soldat que la France a surnommé le « Bayard des temps modernes », cette assimilation avec un des principaux criminels de guerre est injurieuse. Elle ne l'est pas moins pour la vérité historique. Ce que signifiait l'élection de Mac Mahon est exactement le contraire de ce que signifie l'élection de Hindenburg. Dans nos écoles primaires, si on y enseigne encore l'histoire de France, tous les élèves savent que Mac Mahon fut porté au pouvoir par les conservateurs qui étaient les partisans de la paix, les républicains étant alors groupés autour de Gambetta qui incarnait la défense nationale et la guerre à outrance. En outre, la France, après ses défaites, part de l'idée monarchique pour aboutir, sept ans après, en 1877, à la République devenue tout à fait pacifique. Dans le même laps de temps, mais selon une courbe inverse, l'Allemagne, partie de la République et même de l'anarchie en 1918, évolue vers la monarchie, c'est-à-dire vers la revanche.

Le délire de certains fakirs de l'optimisme va plus loin. L'élection de Hindenburg est représentée par eux comme un événement heureux, non parce qu'il dissipe toute équivoque et ne nous permet pas d'hésiter sur notre devoir, mais parce que la paix sera mieux assurée avec lui qu'avec Marx. Le premier soin de Hindenburg n'a-t-il pas été de déclarer que son gouvernement maintient l'offre du gouvernement précédent au point de vue de la sécurité ? Or, à cet égard, la signature de Hindenburg a une tout autre valeur que celle de Marx. N'est-ce pas le fin du fin que de se faire garantir la paix par ceux qui la menacent le plus ? Si Marx l'avait emporté, l'opposition des nationalistes ne lui eût pas permis de nous donner cette garantie ou, du moins, de la respecter. On découvre que, dans cette affaire, la caution des socialistes n'est pas bourgeoise. Elle ne saurait engager les représentants du sentiment national allemand. Mais si la paix nous est garantie par les plus farouches revanchards, que nous faut-il de plus pour être bien tranquilles ?

*
* *

Afin de n'être pas taxés de pessimisme systématique, recherchons quels seront les développements de cette situation en prenant pour base, non le programme des revendications nationalistes, mais le programme minimum, celui des socialistes eux-mêmes. Admettons même que les nationalistes sont provisoirement sincères en renonçant officiellement à l'Alsace-Lorraine, leur sincérité devant avoir la durée de leur impuissance.

Ce programme minimum comporte la garantie de la frontière franco-allemande, la neutralisation de la Rhénanie et, en échange de ces « avantages », la revision des frontières orientales et l'incorporation de l'Autriche au Reich. En s'attaquant d'abord à ses voisins du Nord, de l'Est et du Sud, avant de se retourner contre ses voisins de l'Ouest, et en cherchant à chloroformer ceux-ci par la garantie de leurs frontières, l'Allemagne revient, pour reconstituer sa grandeur, à la méthode dont Bismarck a usé pour la fonder. L'affaire des Duchés danois, — Sadowa, — Sedan, 1864-1866-1870, telle est la trilogie sinistre dont on nous offre une reprise, mais avec des transformations à l'échelle des événements qui se sont accomplis depuis.

Comme en 1865, à l'entrevue de Biarritz entre Napoléon III et Bismarck, l'Allemagne fait entrevoir des compensations illusoires ou dangereuses, afin d'obtenir sa liberté d'action sur les points essentiels pour elle. On nous offre l'Alsace-Lorraine, comme si nous ne l'avions pas, et on nous tâte pour un mariage des « industries lourdes » des deux pays, mariage qui, par la menace d'une hégémonie continentale du charbon et du minerai, consommerait notre divorce avec la Grande-Bretagne, à moins que nous ne l'invitions à en faire un ménage à trois. Mais à Berlin, c'est le tête-à-tête qu'on veut, afin de nous isoler. La métallurgie allemande remplace dans ce plan la Belgique offerte à Napoléon III par Bismarck pour semer la suspicion entre Paris et Londres. L'industrie lourde est aujourd'hui l'artillerie lourde de la diplomatie allemande.

C'est le cas de nous rappeler que, selon l'aphorisme anglais : « Il faut une longue cuiller pour souper avec le diable. » Sinon la France d'aujourd'hui cumulerait dans ses rapports avec

l'Allemagne les erreurs du second Empire et celles des fondateurs de la troisième République. C'est déjà trop de n'avoir pas su profiter de l'erreur commise par M. Thiers qui, cependant, savait son histoire, en s'imaginant qu'après la chute de Napoléon III, l'Allemagne serait plus traitable. Il fut étonné de constater que l'Allemagne faisait la guerre non à un homme, mais à la France. Malgré cette expérience, en 1905, notre Gouvernement se flatta de désarmer l'hostilité de Berlin, en sacrifiant M. Delcassé. Et, ce fut aussitôt à Berlin un redoublement de mauvaise foi, d'arrogance et de brutalité à notre égard. Plus récemment, en 1924, après la Ruhr, nous avons, sur l'autel du rapprochement franco-allemand, sacrifié une nouvelle victime qui ne fut pas plus propitiatoire, si l'on en juge par l'élection de Hindenburg. Ces holocaustes individuels nous exposent à un holocauste collectif en justifiant l'outrecuidance du gouvernement allemand et en lui inspirant des exigences telles qu'elles ne nous laisseraient d'autre alternative que la rupture ou l'abdication.

Une récidive simultanée de la politique des compensations ne serait pas moins désastreuse. En échange d'une nouvelle signature allemande, garantie dérisoire de notre frontière, et de concessions économiques calculées pour irriter l'Angleterre, nous livrerions les garanties réelles de paix que les traités ont établies dans le centre et l'orient de l'Europe, ainsi que sur le Rhin. Nous signerions l'arrêt de mort de nos plus fidèles amis, les peuples qui trouvent dans le traité de Versailles leur acte de naissance ou la charte de leur affranchissement. En même temps, la *neutralisation* de la Rhénanie, qui nous est proposée comme une sécurité, serait pour nous la vassalité. Substituée à la *démilitarisation* de cette région, prévue par le traité de Versailles et qui nous suffit, pourvu qu'elle soit contrôlée, la *neutralisation* serait opposable à la France comme à l'Allemagne. En cas d'agression contre la Pologne, elle nous paralyserait, nous empêcherait d'utiliser le territoire allemand pour porter secours à la victime ou exercer une pression utile sur Berlin. Ce serait, en fait, la neutralisation de la France. Si nous étions dupes d'une manœuvre aussi grossière, elle nous laisserait isolés en présence d'une Allemagne plus puissante qu'en 1914. Nos mains ne seraient pas seulement vides et liées; elles ne seraient même pas nettes, car nous aurions commis une félo-

nie à l'égard de nos alliés polonais. Ce serait pour la France victorieuse la servitude et la honte.

Ce ne serait même pas la paix. Ce serait la guerre et la guerre générale. Ce serait, en laissant le champ libre à l'Allemagne à l'Est, l'inviter à y faire jaillir l'étincelle qui, dans un monde saturé d'électricités contraires, déterminerait, de proche en proche, une conflagration universelle. Bon gré, mal gré, tous les peuples y seraient entraînés. Une inexorable fatalité ne permettrait pas même à la lâcheté de trouver un refuge dans la neutralité.

***

Les revendications les plus impatientes et les plus unanimes du Reich sont tournées du côté du couloir de Dantzig et de la Haute-Silésie. Aux yeux des Allemands, le couloir de Dantzig qui ménage à la Pologne un débouché sur la mer, entre deux territoires prussiens, est une sorte de phénomène de tératologie politique. C'est à la fois un outrage à la nature et, ce qui est plus grave, à l'orgueil germanique. N'est-il pas intolérable pour les deux millions d'habitants de la Prusse orientale de ne pouvoir communiquer avec l'Allemagne sans traverser quelques kilomètres de territoire polonais? A côté des susceptibilités de ces deux millions de représentants du peuple élu, que pèse l'indépendance de la Pologne? On ne voit pas comment les Polonais pourraient consentir à livrer ce point vital à leurs pires ennemis. On ne voit pas non plus les éléments d'une cote mal taillée sous les auspices de la Société des nations. C'est là surtout qu'il serait exact de dire que le propre d'une cote mal taillée, c'est d'être mal taillée. Les « facilités » qui, par hypothèse, seraient laissées à la Pologne, seraient l'origine de difficultés inextricables. Le contrôle de la Société des nations, s'il était établi en droit, serait inopérant en fait. La Société des nations, qui n'a pu envoyer une compagnie à Vilna pour y montrer le fanion interallié et faire respecter ses décisions, serait encore plus impuissante dans le couloir de Dantzig où la présence de l'Allemagne rendrait toute intervention autrement grave.

L'Allemagne, exprimant l'intention de procéder légalement, devra saisir la Société des nations de sa requête. Elle invoquera l'article 19 du Pacte, ainsi conçu : « L'Assemblée peut, de temps

à autre, inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables ainsi que des situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. »

En l'espèce, le traité ne serait inapplicable que parce que le Reich refuserait de l'appliquer, et la situation ne serait dangereuse pour la paix que parce qu'il songerait à la modifier par la guerre. Les décisions de la Société des nations étant prises à l'unanimité des voix, rien ne pourrait être fait sans l'assentiment de la Pologne. En théorie, elle aurait la faculté d'user de ce *liberum veto*, apanage de tous ses gentilshommes dans ses anciennes diètes. Tout cela serait très bien si le problème ne débordait les formules juridiques. Le Reich, sans s'émouvoir de l'opposition de la Pologne, compterait et pèserait les interventions des autres Puissances A l'abri des fictions diplomatiques, la procédure des Conférences est surtout un procédé de sondage. On a dit que la guerre de 1914 est sortie de la Conférence d'Algésiras, parce que l'Allemagne y a constaté l'impossibilité de faire prévaloir ses vues par les voies diplomatiques. Elle arrêtera ses projets à Genève d'après l'attitude de ceux qui se nomment encore les Alliés, en première ligne de la France et de l'Angleterre. Si le Reich trouve la voie barrée, il battra en retraite. Si elle est libre, il s'y engagera résolument et ouvertement, malgré toutes les protestations qui ne seraient pas sanctionnées par des actes.

S'il y a doute, si l'attitude des Puissances ne donne pas une indication nette, le jeu du Reich sera plus complexe et plus sournois. Par exemple, il lancera sur le couloir les « organisations » anti-polonaises de Dantzig, de Poméranie, de Kœnigsberg, auxquelles se joindraient celles de Lithuanie qu'il a aussi le moyen de manœuvrer. Simple procédé pour prendre la température de l'Europe, de la France surtout. Si la France réagit, les « organisations » seront désavouées et le général von Seckt leur enjoindra d'évacuer le couloir. Dans le cas contraire, il leur enverra des renforts de la Reichswer.

Ou bien, le Reich encouragera une agression de la Pologne par la Russie avec laquelle il a partie liée. En même temps, il provoquera dans le couloir de Dantzig, des incidents qu'il exploitera pour l'occuper, au besoin à la demande plus ou moins spontanée d'une partie de la population. Il justifiera son

initiative par la nécessité de maintenir l'ordre, de protéger ses nationaux, et peut-être même d'arrêter la Russie! En même temps, par un coup de *jiu-jitsu* au bon endroit, il étranglera la Pologne, tout en prétendant être en état de paix avec elle. Il se dira que la Société des nations sera trop heureuse si elle parvient à lui faire lâcher prise, en reconnaissant, pour commencer, une partie du fait accompli. En agissant ainsi, à la faveur d'une agression russe concertée dans la coulisse, le Reich réduirait au minimum les risques d'intervention française. En fait, cette intervention s'exercerait bien difficilement contre la Russie. En droit, le traité franco-polonais (19 février 1921) étant antérieur au traité russo-polonais de Riga (18 mars), le Reich se demandera si notre garantie s'applique aux frontières qui sont établies par ce dernier traité. Je serais surpris qu'un pareil scénario n'eût pas été examiné à Berlin et que le gouvernement de Varsovie ne s'en inquiétât pas.

Simultanément ou ultérieurement, selon le degré de résistance que le Reich rencontrera ou pressentira, il réclamera la revision du partage de la Haute-Silésie. Là, on est en présence d'une décision arbitrale rendue par la Société des nations après une étude approfondie et consciencieuse du problème. Comment demander à la Société des nations de se déjuger sans ruiner son autorité et même sans ruiner le principe de l'arbitrage, espoir de l'humanité? C'est ce qu'exprimait dans une forme pittoresque, en septembre dernier, un journal polonais de gauche, le *Kurjer Poramy*, en commentant le discours dans lequel M. MacDonald proposait l'arbitrage pour le règlement de tous les conflits internationaux et demandait cependant comme à Berlin, la revision de la décision arbitrale la plus importante qui ait été rendue par la Société des nations, celle qui a pour objet le partage de la Haute-Silésie. « M. MacDonald, disait ce journal, commet un infanticide sur son propre enfant. »

Ajoutez à cela que la partie de la Haute-Silésie attribuée à la Pologne constitue un organisme économique indivisible, et que, sur ce point, elle ne sera pas moins intransigeante que pour le couloir. Personne ne conteste, même en Allemagne, l'énorme prédominance de la population polonaise dans cette région. Le seul argument invoqué contre la Pologne est qu'elle exploite moins bien les richesses de la Haute-Silésie que ne ferait l'Allemagne. La thèse allemande, qui est soutenue par

une grande partie de l'opinion anglo-saxonne, s'inspire d'une conception matérialiste des rapports internationaux. Si l'exploitation polonaise n'est pas parfaite, elle est sans doute perfectible. Faut-il s'indigner de ce que la Pologne ne sorte pas du tombeau techniquement équipée comme l'Allemagne ou la Grande-Bretagne? Et, au lieu de lui faire crédit, faut-il, afin de lui apprendre à tirer un meilleur parti de ses richesses, les lui enlever et lui enlever en même temps ses enfants pour les replacer sous la férule prussienne? Ce serait la rendre responsable des conséquences fatales de l'oppression séculaire qu'elle a subie, et la punir dans le présent de ses douleurs passées. Qu'une pareille iniquité fasse sourire à Berlin, c'est naturel. Ce qui l'est moins, c'est que chez certains alliés, les partis socialistes adoptent, par sympathie pro-allemande, la thèse de Berlin dans la question de Haute-Silésie, prenant ainsi le parti des capitalistes et exploiteurs prussiens contre les ouvriers polonais. En Silésie, toute la population ouvrière est polonaise et, avant le retour à la Pologne, elle était soumise par les maîtres allemands à un régime inhumain d'exception.

En appuyant les revendications allemandes sur la Haute-Silésie, le socialisme international ne prend pas seulement parti contre des ouvriers qui ont le tort d'être patriotes et catholiques. Il prend en même temps parti pour la guerre. En effet, si le Reich attache une telle importance à la récupération de la Haute-Silésie, c'est parce que cette région doit doubler la Ruhr comme arsenal de guerre, la Ruhr inapte à ce rôle aussi longtemps qu'elle est sous le canon français. Actuellement, l'Allemagne, malgré toutes ses infractions au Traité de Versailles, ne pourrait former qu'un front défensif, faute d'un matériel suffisant. Le jour où elle aurait occupé et organisé la Haute-Silésie, incontrôlable pour nous, elle y trouverait les moyens de constituer, à l'abri de ce front défensif, de quoi le transformer en front offensif. Pour mesurer l'étendue du péril, il faut ne pas oublier que la mobilisation industrielle est très perfectionnée en Allemagne, et que l'industrie chimique y est plus puissante que partout ailleurs. Quant à la mobilisation morale, on peut la juger par l'élection de Hindenburg, et, si cela ne suffit pas, par le fait que, dans les provinces rhénanes, les plus pacifiques du Reich, un jeune homme, s'il n'a pas accompli, comme volontaire, les périodes d'instruction qui sont

un des moyens d'éluder le Traité de Versailles, est disqualifié au point de ne pas trouver une fiancée, ni même une petite amie.

Le troisième article du programme des modérés, le rattachement de l'Autriche, est d'une exécution plus facile. L'Allemagne y préluderait par un plébiscite afin de se prévaloir de la volonté des intéressés. Dans un pays fortement impressionné par le relèvement économique de l'Allemagne et avec les moyens dont elle disposerait pour y solliciter les suffrages, le résultat serait embarrassant pour la Société des nations et pour les signataires d'un traité fondé sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Il faut reconnaître que si le rattachement de l'Autriche est contraire à la lettre des traités, il serait conforme à la logique interne d'une paix qui a fait de l'Allemagne un État super-unifié. La première conséquence de l'entrée de l'Autriche dans le Reich serait de couper la Tchéco-Slovaquie de toute communication avec la Yougo-Slavie et la mer. Nos alliés de Prague perdraient, comme les Polonais par la suppression du couloir de Dantzig, les conditions d'une vie indépendante.

*
* *

Un pareil programme, — rappelons que c'est celui des socialistes et des pacifistes, — supprime l'indépendance et menace l'existence de nations fières, héroïques, passionnément attachées à leur souveraineté reconquise. Ce programme ne peut leur être imposé par ce qu'on nomme les voies diplomatiques. Il signifie la guerre et la guerre générale.

Le jeu des alliances exclurait toute possibilité de localiser le conflit. L'agression de l'Allemagne contre la Pologne serait accompagnée ou même précédée de l'agression russe. Automatiquement, la Roumanie, qui serait elle-même attaquée ou menacée en Bessarabie, entrerait en lice en vertu de son traité avec la Pologne. L'exemple de l'Allemagne entraînerait à sa suite tous les vaincus de 1918. La Hongrie, la Bulgarie, s'ébranleraient. Les États de la Petite Entente mobiliseraient, non seulement pour tenir leurs engagements, mais parce que ce serait pour eux une question de vie ou de mort. La France ne pourrait laisser s'accomplir un double Sadowa, l'un en Autriche, l'autre sur la Vistule, sans signer une double déchéance, déchéance politique devant le pangermanisme

triomphant, et déchéance morale, car sa neutralité serait contraire non seulement à ses intérêts essentiels, comme en 1866, mais aussi à ses engagements formels. Ce serait bientôt l'Europe de nouveau divisée en deux camps, comme pendant la dernière guerre, avec cette différence que la Russie serait du côté de l'Allemagne.

L'intimité germano-russe scellée sur les dépouilles de la Pologne et consolidée par le plus fort de tous les liens, celui de la complicité, c'est le plus grave danger de demain. Grâce à ce pacte monstrueux entre la Domination universelle et la Révolution universelle, chacune se flattant d'accomplir son rêve en utilisant l'autre comme moyen, l'enchainement implacable des conséquences affecterait le monde entier. Dans l'apport de la Russie figurerait son influence en Asie où, par les méthodes et avec le personnel du tsarisme, les soviets l'ont puissamment développée. A la solidarité des problèmes européens et à l'interdépendance de toutes les régions de la planète, s'ajouterait, pour étendre le champ des répercussions et du conflit, la mise en œuvre par l'Allemagne et la Russie des incalculables ressources de l'Asie. Une synthèse de la situation impose donc un examen rapide de ce que serait aujourd'hui ce péril jaune. Le diplomate doit doubler son échiquier européen d'un mah-jong.

Le péril jaune a été créé avec une sollicitude persévérante par l'Europe, surtout par l'Allemagne, comme si cette Puissance avait pressenti qu'elle y trouverait un jour l'instrument de sa revanche. C'est elle qui, en 1894, pour détourner la Russie de l'Europe la pousse à intervenir en Extrême-Orient et à limiter le butin du Japon après sa victoire sur la Chine. La politique allemande cultive ainsi le premier germe du conflit russo-japonais. C'est encore l'Allemagne qui, à la suite du meurtre propice de ses missionnaires, donne le signal du premier dépècement de la Chine, point de départ de la révolte des boxers qui, à son tour, motive une répression à laquelle les contingents de toutes les Puissances prennent part sous le commandement d'un maréchal allemand. Toujours à l'instigation de l'Allemagne, la Russie occupe la Mandchourie. Puis, lorsque l'Angleterre, pour contenir la poussée russe, a conclu le traité anglo-japonais de 1902, une fois de plus le tentateur de Berlin pousse la Russie contre le Japon, afin de paralyser l'alliance franco-russe en Europe. C'est alors, après la défaite de la Russie

et la révolution qui s'ensuivit à Pétersbourg, le coup de Tanger en 1905.

Ce coup manqué, l'Allemagne va-t-elle le tenter de nouveau, toujours avec le concours de la Russie, et en calculant les incidences des événements d'Asie sur l'Europe ?



Depuis le commencement du xxe siècle, ces événements se combinent avec les maléfices de l'Allemagne pour dresser l'Asie contre l'Europe. C'est, d'abord, en 1904, la défaite de la Russie, la défaite de l'homme blanc par l'homme jaune. Le prestige de l'Europe ne s'en est jamais relevé. Du moins, si l'Europe n'était pas invincible, elle restait unie en face de l'Asie. Mais voici que la guerre de 1914 rompt cette solidarité qui était notre dernière garantie à l'égard de cette masse de 900 millions d'hommes entraînés, par nos soins, à mettre nos techniques nouvelles au service de leurs rancunes anciennes. Battu par l'homme jaune en 1904, divisé contre lui-même en 1914, l'homme blanc se discrédite en se chargeant de tous les crimes pendant la guerre et en se traitant lui-même de barbare. La paix venue, par sa déraison il excite l'ironie et rassure la prudence de l'homme jaune. Cependant des contingents de couleur levés en Asie et en Afrique se sont sacrifiés sur nos champs de bataille. Une fois de plus, les races sont broyées pour être mêlées. Désormais, l'homme jaune n'a pas seulement les mêmes armes que nous. Dans cette contamination mutuelle, je ne sais ce que nous lui devons. Il nous doit le microbe, ou l'étincelle, de l'indépendance. Ces peuples auxquels nous avons fait appel pour nous défendre, réclament en liberté le prix du sang. L'Évangile wilsonien donne, avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, un principe et une formule aux revendications de l'Asie.

A tous ces éléments d'effervescence, s'ajoute le conflit survenu entre les États-Unis et le Japon au sujet de l'immigration. L'ostracisme infligé à l'homme jaune par l'homme blanc est ressenti dans toute l'Asie. Il donne au Japon la tentation et le moyen de se présenter comme son champion, et de lui imposer une direction. Il se prépare à ce rôle avec une ardeur silencieuse et farouche. Des citoyens japonais se tuent pour ne pas survivre à l'affront fait à leur race. Et leur cénotaphe est un lieu de pèle-

rinage pour les jeunes filles aux bras chargés de fleurs, les fleurs du souvenir et surtout de l'espérance.

Devant un terrain ainsi préparé, le Japon est libre de tout engagement depuis que la Grande-Bretagne, pour mieux assurer ses rapports avec les États-Unis et les Dominions, a rompu son alliance avec lui. L'avènement au pouvoir du parti conservateur anglais fortifie, dans le Pacifique, la solidarité anglo-saxonne qui se manifeste par la reprise des travaux de la base de Singapour. En même temps, l'élection du président Coolidge atteste la volonté des États-Unis de persévérer dans la même attitude à l'égard de la race jaune.

Le Japon profite de sa liberté pour se rapprocher de la Russie également hostile aux États-Unis, cette Puissance super-capitaliste qui s'oppose plus fortement que toute autre aux soviets. La Russie s'entremet pour réconcilier le Japon et la Chine. Unie à l'Allemagne par le traité de Rapallo, — « petite source d'un grand torrent » selon le mot de Rathenau à Gênes (1), — la Russie est bien placée pour faciliter une entente entre Berlin et Tokio. En prévision d'un conflit dans le Pacifique, le Japon ne peut négliger la possibilité de fixer l'Angleterre et la France en Europe par une crise que l'Allemagne y provoquerait à l'heure convenue. Inversement, Berlin compterait sur le Japon et la Russie pour soulever l'Asie, l'Inde notamment.

Sur ce mélange détonant de haines, de convoitises et d'intrigues, la Russie répand la propagande explosive du bolchévisme. Cette opération était l'objet du Congrès panasiatique réuni récemment à Bakou par les soviets. Entre le bolchévisme et le panasiatisme, les affinités sont étroites. Le bolchévisme, s'inspirant du génie destructeur des Gengis-Khan et des Tamerlans, s'efforce, à la faveur du désarroi intellectuel où la guerre a jeté l'Europe, de ruiner la civilisation occidentale. Or, cette même civilisation l'homme jaune se dit qu'il a le devoir de la détruire pour se libérer, et que la folie de l'homme blanc lui en donne le pouvoir. Le gouvernement de Moscou s'appliquant à utiliser les mouvements nationaux de l'Asie et de l'Afrique pour ses fins internationales, les deux courants se confondent. De leur rencontre naît une de ces forces invisibles qui, en

(1) Mot d'autant plus significatif que Rathenau se flattait, non sans raison, d'être le plus « Européen » des Allemands.

politique comme en physique, sont les plus puissantes, ondes qui parcourent et ébranlent le monde. Déjà, à intervalles de plus en plus rapprochés, des accidents prémonitoires dans l'Inde, en Égypte, en Tunisie, dans la cathédrale de Sofia, dans la rue Damrémont et au Maroc, révèlent, à la lueur d'un éclair, l'imminence et l'immensité du péril.

***

Sommes-nous donc à la veille d'un conflit gigantesque où s'affronteraient les nations, les races et les continents? Dans cette constellation qui clignote à l'horizon, Japon, Chine, Russie, Allemagne, devons-nous reconnaître de sinistres présages? Où est pour l'Europe la sagesse? Quand elle voit ces signes, est-elle la proie d'une hallucination enfantée par l'insomnie et la fièvre? Quand elle ne les distingue plus, est-ce l'effet d'une torpeur mortelle? Les augures qui les interrogent depuis des années, alors qu'ils étaient moins clairs qu'aujourd'hui, nous répondent. En Angleterre, en Russie, aux États-Unis, on annonce l'inévitable conflagration du Pacifique. Dans la presse anglaise, on invite l'Europe à s'unir pour défendre la civilisation occidentale. En France, les avertissements n'ont pas manqué (1). On prédit un drame mondial dont la guerre de 1914 ne serait que le prologue. Allons-nous voir de terribles choses?

Depuis l'explosion du bolchévisme, nous ne sommes plus en sûreté. L'Empire russe était autrefois pour l'Europe un isolateur contre l'orage qui gronde en Asie : il est devenu conducteur et générateur de foudre.

Une question domine tout : quel sera le rôle de l'Allemagne ? Déjà liée à la Russie, sera-t-elle l'avant-garde de l'Asie contre l'Europe, ou saura-t-elle se dégager pour devenir l'avant-garde de l'Europe, non *contre* l'Asie, mais *vers* l'Asie (2)?

En ce dernier cas, on peut espérer que les peuples chré-

(1) Voir la très remarquable Conférence faite le 21 novembre 1924, par M. Albert Sarraut à l'Université des Annales et publiée dans *Conferencia* (n° du 15 décembre 1924).

(2) Cette politique à retournement, — et de chantage, — serait renouvelée de celle des Saxons à la bataille de Leipzig. Un prince Saxon, le tsar Ferdinand de Bulgarie, disait en 1910 à un diplomate de l'Entente : « On me croit l'avant-garde de l'Europe contre la Turquie; mais je puis aussi bien être l'avant-garde de la Turquie contre l'Europe. » Dans l'immense bataille des nations qui s'annonce, verrons-nous tous les Allemands se comporter comme les Saxons à Leipzig?

tiens, comprenant leur devoir et leur intérêt, feront leur salut et celui du monde par la justice, en s'unissant dans une croisade, non pour la conquête et l'exploitation de l'Asie, mais pour la collaboration avec elle, dans le respect mutuel de tous les droits, de tous les intérêts, de tous les sentiments et même de tous les préjugés, l'homme blanc et l'homme jaune se souvenant que, s'ils ne sont pas de la même race, ils sont de la même espèce. Dans cette générosité, qui serait surtout de l'égoïsme bien entendu, est la seule chance, s'il y en a une, de résoudre les antagonismes actuels non par la force ou, du moins, non par la force seule, mais avec le minimum de violence et en faisant la plus large part à l'effort fraternel de toute l'humanité.

Nul ne peut dire si le monde va être partagé entre deux camps, de chaque côté d'un front allant de nos rivages de l'Atlantique jusqu'à l'extrême pointe du continent asiatique; ou si, par la plus éclatante victoire de notre génie créateur sur le génie destructeur, la famille humaine réconciliée, ayant enfin pitié d'elle-même, s'unira pour les œuvres de vie. Au lieu d'un front européo-asiatique, qui serait le calvaire de l'humanité, construirons-nous une route qui serait la voie de son salut? une rue de la Paix universelle? Trouverons-nous en Asie le tombeau de notre civilisation ou le berceau d'un avenir meilleur, le champ du carnage ou celui du rajeunissement? Et cette vieille terre funéraire, mère des invasions, des mythes et des Dieux, quand l'homme blanc l'aura retournée, sera-ce pour libérer plus de germes que de miasmes?

Cette immense sépulture de milliards d'êtres humains, quand nous nous pencherons sur elle pour exhumer ses trésors, vomira-t-elle la mort comme le cercueil de Tout-ank-Amon ou répandra-t-elle la vie comme cet hypogée d'Égypte où fut recueilli un grain de blé, desséché depuis des millénaires, qui, semé, produisit un épi?

Ce sont là des énigmes qui dépassent l'entendement humain et à plus forte raison les calculs des diplomates. Appliquons-nous du moins à ne pas gêner, dans le ciel d'Asie, le vol des génies favorables. Une seule chose est certaine, c'est que si l'Allemagne déserte l'Europe, tout espoir de faire face à cette crise mondiale par des solutions qui ne seraient pas exclusivement celles de la force, est ruiné. Son intérêt évident serait de

s'associer aux Alliés dans un bloc qui deviendrait ainsi assez puissant pour décourager les assauts du bolchévisme et entraîner le monde dans sa gravitation. Avec un peu de bon vouloir, l'Allemagne trouverait dans les possibilités infinies de l'Asie, sans violer aucun droit, des avantages auprès desquels le butin qu'elle convoite en Europe, au mépris de tous les droits et au risque de toutes les catastrophes, apparaît dérisoire.

Là serait la sagesse. Mais les traditions de l'Allemagne, ses passions, les positions prises la sollicitent dans l'autre sens. Elle serait fidèle à elle-même en jouant une fois de plus la carte de l'Asie contre l'Europe, — et aussi celle du bolchévisme, comme pendant la guerre. Elle se considère, dans son orgueil, comme immunisée contre le virus et, dans sa haine, elle est impatiente de l'inoculer aux autres. Puis, en prenant de nouveau pour point de direction *nach Paris*, l'Allemagne rentre dans le plan divin, dans ce mouvement cosmique qui, depuis l'origine des temps, entraîne les globules du sang, les habitants des cités, les peuples de la terre, les astres du firmament toujours vers l'ouest, comme si le cœur de l'univers y battait. C'est en ce sens seulement que l'Allemagne va à gauche et se rapproche de la France.

Que si cette migration nouvelle comporte quelque risque, cela est moins pour décourager sa volonté de puissance, que pour exciter sa soif de vivre dangereusement. Et puisqu'on a voulu lui lier les bras, elle ébranlera, comme Samson, les colonnes du temple, mais non pour s'ensevelir sous ses ruines, au contraire pour s'en élever un à elle-même, sur les cadavres de ses ennemis, un temple où elle serait vraiment chez elle et où elle s'offrirait sans partage à l'adoration des peuples prosternés. L'Allemagne estime que l'égalisation des points de départ dans le chaos universel la favorise, grâce à la supériorité de son génie, de sa race, de son organisation. La solution catastrophique n'est donc pas une catastrophe, à son point de vue. Et quelle tentation pour sa haine et son orgueil que de préparer sa vengeance en prenant le commandement suprême des races coalisées contre ses ennemis, en créant une nouvelle *ligne Hindenburg*, une ligne, considérablement revue, corrigée, augmentée, dont celle qui a si longtemps déchiré notre bonne terre de France ne serait qu'un secteur, une ligne Hindenburg de l'Atlantique au Pacifique, axe de la terre et instrument du ciel!

Tel est l'aboutissement logique de la politique actuelle de Berlin. La collaboration avec les Alliés exclurait la destruction des traités et l'alliance avec le bolchévisme. L'attentat qui se prépare contre la Pologne, avec la complicité de Moscou, engagera, s'il s'accomplit, tout l'avenir. Ce serait, dans l'alternative qui s'offre à l'Allemagne, l'option pour le cataclysme. En ajoutant son poids à celui de la Russie, au lieu de l'équilibrer, elle fait basculer l'Europe dans l'abîme.

* * *

Ce périple autour du monde et autour des hypothèses nous ramène à son point de départ, en Europe et en France. Si les destins du monde sont suspendus aux décisions de l'Allemagne, celles-ci dépendent de l'action des Alliés, laquelle sera déterminée par celle de la France.

La France a le devoir de prendre ce rôle dirigeant. Ce n'est pas qu'elle prétende au magistère de l'Europe, ni qu'elle se flatte d'être, comme on l'on l'a dit, une nation de cadres. Mais elle est tout au moins l'armée de couverture de l'idéal interallié. Le président Wilson n'a-t-il pas proclamé que le Rhin est la frontière de la liberté ? A défaut d'autre supériorité, celle du risque justifie notre initiative, qui, loin de nous isoler, reformerait le faisceau de nos amitiés. Nous ne sommes pas sans alliés. Nous pouvons compter sur la fidélité chevaleresque de la Belgique dont, en face de l'Allemagne, les intérêts vitaux s'identifient aux nôtres. Son autorité morale donne à son appui une valeur sans égale dans les conseils des peuples, parce que sa voix y retentit comme celle de la justice et de la paix.

La France peut compter aussi sur le concours, peut-être même, en cas d'inertie de sa part, sur l'impulsion de ses alliés de l'Europe orientale et centrale. Ces États, Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Yougo Slavie sont les plus immédiatement et gravement menacés per le retour offensif du pangermanisme. C'est sur eux que, dans la direction de la Pologne et de l'Autriche, se déploie son aile marchante. Ces pays qui groupent environ 65 millions d'habitants représentent, s'ils sont unis, une force considérable. Le miracle de leur résurrection atteste leur vitalité. Leurs souffrances séculaires, le légitime orgueil de leur indépendance reconquise, l'héroïsme qui en a été le prix, ont développé chez eux une capacité de

sacrifice qui justifie leur grandeur nouvelle, et la garantit. Leur collaboration, dans l'intérêt de la paix, devient chaque jour plus active et plus étroite. La Petite Entente, premier effort d'organisation permanente entre alliés, donne à ce qui devrait être la Grande Entente un appui et un exemple. Formé, à l'origine, entre la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie, comme nne société d'assurance mutuelle contre un retour offensif de l'impérialisme hongrois, leur ennemi commun, ce système tend à élargir sa base et son objet. Sans en faire officiellement partie, la Pologne, déjà alliée de la Roumanie, vit dans son intimité, surtout depuis qu'elle a fort heureusement aplani ses différends avec la Tchéco-Slovaquie. En se développant, ce consortium détacherait par la Roumanie et la Yougo-Slavie, une antenne vers la Grèce qui, en cas de conflit balkanique, serait, comme ces deux Puissances, exposée aux revendications bulgares. L'hellénisme, qui a montré tant de vitalité dans ses épreuves et qui reste attaché aux Alliés malgré leurs torts graves envers lui, ne doit pas être négligé par eux. Par la Pologne et la Roumanie, une autre antenne pourrait établir le contact de la Petite Entente avec la Turquie, limitrophe comme elles de la République des soviets et livrée, comme elles, en cas d'isolement, aux entreprises d'un impérialisme qui trouve dans le bolchévisme un prétexte et un moyen plutôt qu'un dérivatif.

Si, à l'approche du danger, les États de la Petite Entente se serrent les uns contre les autres et se serrent autour de la France, l'Italie ne doit pas se sentir moins menacée. Par le rattachement de l'Autriche qui deviendrait l'avant-garde du pangermanisme vers le Sud, le Reich serait son voisin immédiat. Les revendications de l'Allemagne sur le Haut-Adige rédimé opposeraient demain les deux pays plus fortement que les liens économiques ne les rapprochent aujourd'hui. Comme le dit *l'Idea nazionale*, l'Allemagne va regarder vers le Brenner et au delà. De son côté, la France doit regarder au delà des Alpes, mais pour y cultiver avec soin tout ce qui doit faire de l'amitié franco-italienne une force agissante et féconde. Rome, mère du droit, et la France, qui fut si souvent le soldat du droit, sont prédestinées à s'entendre. A la fraternité de la race et de l'idéal s'ajoute, pour les unir, la communauté du danger. Elles ont ensemble des intérêts et des devoirs qui dominent de très

haut leurs malentendus. Les questions qui se posent entre elles se régleront aisément, pourvu que, de part et d'autre, on les considère dans leur essence et dans leurs proportions. N'oublions jamais que l'Italie est entrée dans la guerre après en avoir contemplé l'horreur et en mesurant toute l'étendue de son sacrifice. N'oublions pas la part glorieuse qu'elle a prise, par son offensive sur la Piave, à l'effondrement des Puissances centrales. Notre presse sera bien inspirée en tenant toujours compte de la juste fierté que ce grand pays puise dans ce passé récent et dans un présent qui assure son prestige au dehors ainsi que l'ordre et une prospérité croissante au dedans.

***

Comment admettre qu'une fois installé au balcon autrichien, d'où on a vue sur l'Adriatique et où on respire déjà les parfums de la Méditerranée, l'ogre germanique assisterait longtemps en spectateur au festin des peuples assemblés autour de la mer latine? Même initié aux rites de la Société des nations, il ne se contenterait pas de l'apéritif autrichien, des *Zakouski* polonais, ni de la gamelle de Genève. Il lorgnerait bientôt quelque chose de plus substantiel, le plat de résistance, l'Empire britannique. Aspirant à redevenir une Puissance mondiale et à conquérir l'hégémonie industrielle, l'Allemagne se heurtera fatalement à la Grande-Bretagne, plus fatalement qu'à la France où elle ne trouverait pas de quoi se rassasier et à laquelle elle s'oppose pour des raisons historiques et sentimentales plutôt que géographiques et économiques.

C'est pourquoi la France est le rempart continental de la Grande-Bretagne. Il faudrait de longs développements pour expliquer ou tenter d'expliquer l'incompréhension mutuelle des deux pays et la divergence de leurs politiques à l'égard de l'Allemagne. On peut dire que si la France et l'Angleterre sont à la fois incompréhensibles et indispensables l'une à l'autre ; elles sont d'autant plus ceci qu'elles sont devantage cela. Elles ne se comprennent pas parce qu'elles sont très différentes et, étant très différentes, elles doivent être complémentaires l'une de l'autre, politiquement comme elles le sont économiquement. Et, de même que leurs productions ne se faisant pas concurrence, les deux pays sont l'un pour l'autre le client idéal, chacun trouverait dans l'autre l'allié idéal, — mais à condition

qu'ils soient alliés. L'Entente, qui n'est pas morte, qui dort seulement depuis l'armistice, se réveillera quand les deux pays éprouveront de nouveau le sentiment qui l'a fait naître : le sentiment d'un danger commun. Toute la question est de savoir si ce sentiment, — qui n'a jamais cessé d'être très vif en France, — l'Angleterre l'aura avant que le danger soit mortel, alors que nous aurons encore le temps de le conjurer. La collaboration des deux pays doit être rétablie en deçà de la catastrophe. Malgré les erreurs commises des deux côtés du détroit, on peut espérer qu'il en sera ainsi. Rudyard Kipling, qui a eu, comme d'autres grands poètes, comme Lamartine, des intuitions prophétiques en politique, a dit : « Nous devons avoir confiance en l'Allemagne pour rapprocher la France et l'Angleterre, mais nous ne devons avoir confiance en elle que pour cela. » Comment l'Allemagne justifiera-t-elle cette confiance? Sera-ce en redevenant un grave danger économique pour la Grande-Bretagne avant d'être un grave danger militaire pour la France? Sera-ce en combinant son impérialisme avec le bolchévisme dans une propagande menaçante pour l'Empire britannique en Asie? C'est le secret de l'avenir, mais d'un avenir prochain, car le relèvement de l'Allemagne, voulu par les Alliés, produira des fruits amers dont l'élection de Hindenburg ne nous donne que l'avant-goût. Elle a trop repris confiance en elle-même pour nous inspirer confiance, si ce n'est comme Rudyard Kipling l'entend.

Le jour où la France et l'Angleterre marcheront la main dans la main, tout redeviendra plus facile pour tout le monde et la paix sera assurée autant qu'elle peut l'être. Ceux qui en doutent ne connaissent pas l'Angleterre ou la méconnaissent. Parce que, en temps normal, elle n'a pas d'armée immédiatement utilisable sur le continent, on est porté à sous-estimer son concours. Il est cependant précieux par la puissance financière, secourable ou redoutable dans la paix comme dans la guerre, et par la puissance navale, également tutélaire dans la paix et dans la guerre, car, sans la marine anglaise qui assure la police des mers, elles seraient, dans l'état actuel du monde, livrées à la piraterie et l'Europe serait privée des matières premières nécessaires à sa subsistance. Au point de vue militaire, s'il est exact que les disponibilités de la Grande-Bretagne sont limitées, en revanche ses possibilités ne le sont pas. Il est vrai

que, sous l'influence des dominions, elle tend à se désintéresser de l'Europe et à déplacer l'axe de son action vers l'Asie. Mais nous avons vu comment l'interdépendance de tous les problèmes actuels ne permet pas d'isoler l'Europe de l'Asie et y ramène fatalement l'Angleterre. Il est vrai aussi que l'émancipation des dominions et leur évolution économique vers les États-Unis entravent les mouvements de la politique britannique; mais la spontanéité vitale de l'Angleterre lui permet de s'adapter aux situations les plus complexes et d'en tirer parti. C'est ainsi que les dominions sont entre elle et les États-Unis, non des obstacles, mais des liens, qui l'engagent dans une politique commune avec Washington. Ce qu'elle semble perdre par le relâchement de l'Empire, elle le récupère, et au delà, par un resserrement de la cohésion du monde anglo-saxon qui, dès lors, représente, en face du continent européen, un formidable potentiel humain et économique. Et, comme cette cohésion est née de la solidarité anglo-saxonne en Asie, elle entraînerait la Grande-Bretagne et les États-Unis, dans l'hypothèse d'un conflit mondial déchaîné par la collusion germano-bolchéviste, à défendre sur le Rhin leur situation dans le Pacifique.

L'amitié de l'Angleterre nous est précieuse encore, parce que ce noble pays est mieux qu'une banque, une maison de commerce et une compagnie de navigation. Il est avant tout une conscience. Si on ne s'en aperçoit pas toujours, sur le continent, est-ce parce que l'Angleterre, comme l'a dit un de ses écrivains, consacre six jours de la semaine aux affaires, et un seul jour à l'idéal? Même si l'idéal n'était pour elle qu'un sport de *week-end*, il n'en serait pas moins sacré. Notons que la semaine anglaise empiète de plus en plus sur la veille et le lendemain du dimanche. Quand il le faut, elle devient même permanente, et tous les jours sont les jours de l'idéal. C'est ce qui est arrivé pendant la Grande Guerre. On oublie trop, en France, le spectacle sublime que la Grande-Bretagne nous a alors donné, par son ardeur à embrasser une cause juste et à se sacrifier pour la sauver. Si des raisons politiques ont déterminé le Gouvernement anglais à déclarer la guerre à l'Allemagne, c'est la passion de la justice qui a suscité, de l'autre côté de la Manche, un mouvement d'enrôlements volontaires sans exemple dans l'histoire. C'est la première fois qu'on a vu plus de trois millions d'hommes prendre les armes librement, sans que leur patrie

fût envahie, ni même, aux yeux de « l'homme dans la rue », directement et immédiatement menacée. On oublie trop, aussi, que parmi ces trois millions de soldats, qui constituaient déjà une immense élite dans l'humanité, l'élite anglaise, l'élite intellectuelle et morale était largement représentée. C'est par milliers que les jeunes gens des Universités anglaises se sont enrôlés, dans un élan religieux. Pour eux, la guerre était une croisade, la bataille un sacrement et la mort une vie plus haute.

Un tel peuple ne s'expose pas à de tels sacrifices à la légère. L'Angleterre hésite à prendre des engagements parce qu'elle n'hésite pas à les tenir, et même à les dépasser, dès qu'ils apparaissent comme l'expression de ses intérêts. De là l'extrême difficulté d'une entente sur les garanties de la sécurité, entre un pays épris de logique et de précision, comme la France, et l'Angleterre, qui, aux principes rigides, préfère les formules assez souples pour se modeler sur une réalité toujours mouvante.

***

L'étude de ces principes et de ces formules a fait éclore toute une littérature, ou plutôt une idéologie, qui souvent n'est qu'une phraséologie. Les considérations les plus usagées sur les horreurs de la guerre s'y rencontrent avec les anticipations les plus hasardeuses sur les moyens de l'éviter. Il faut savoir gré aux hommes d'État qui s'efforcent d'y introduire quelque réalisme. Le plus souvent, ces projets ne sont qu'un leurre. Ils peuvent être un piège. Tel est le cas du projet de pacte de garantie offert par Berlin. Il tend à substituer le désarmement de la France à celui de l'Allemagne. A quoi bon entretenir une armée, si nous prenons la garantie allemande au sérieux? Et comment insister pour le désarmement de l'Allemagne, si nous avons confiance en elle? En même temps, par la distinction qu'il établit entre les frontières garanties, comme la nôtre, et les frontières non garanties, comme celle de la Pologne, ce pacte garantirait (ce serait sa seule garantie sérieuse) l'impunité d'une agression contre cette deuxième catégorie de frontières, dont toutes les autres frontières fixées par les traités sont, en fait, solidaires. Accepter cette garantie partielle et illusoire serait abandonner tout le reste. Et ce serait abandonner aussi l'objet même de la garantie, car ce serait avouer que nous ne

comptons, pour le conserver, que sur la bonne volonté de l'Allemagne. Un pareil pacte de sécurité serait pour les Alliés le nom diplomatique du minimum d'effort et du maximum d'insécurité. Ce serait, par la démission de la raison, la défaite de la victoire.

Mais le piège est trop grossier pour que les Alliés y tombent tout à fait. Il dépendrait d'eux d'y prendre l'Allemagne ellemême en utilisant, pour démasquer ses intentions, une proposition faite en partie pour découvrir les leurs. Si, au contraire, la garantie de l'Allemagne devait être acceptée avec l'endossement de l'Angleterre et avec des réserves en faveur de nos alliés polonais et tchèques, l'essentiel serait alors pour nous de ne pas confondre les apparences et les réalités.

Entre la France et l'Angleterre, l'essentiel n'est pas de conclure un pacte qui, s'il ne consacre pas leur accord général, soulignera les points où elles sont en désaccord. Il importe avant tout de manifester dans la pratique la solidarité profonde de leurs intérêts. Cette démonstration suppléera au pacte en attendant qu'elle l'engendre et le vivifie. Elle aurait aussi pour effet de changer le climat politique de l'Europe et du monde de telle sorte que la vraie paix s'y épanouirait enfin. La mésentente franco-anglaise est la principale cause du chaos européen. L'Entente, ressuscitée dans les faits, exercerait une attraction irrésistible sur toutes les forces d'ordre et de progrès. Les États de la Petite Entente, souvent écartelés par les tendances opposées de Londres et de Paris, seraient soulagés et réconfortés. A quel point, on peut en juger par ce mot d'un de leurs hommes d'État : « Quand la France et l'Angleterre se disputent, c'est comme si papa et maman se jetaient des assiettes à la figure, et nous quittons la maison. » L'Italie, qui peut parfois hésiter entre l'Allemagne et la France, n'hésiterait pas entre l'Allemagne et le bloc anglo-français. Comme l'Italie, l'Espagne est dans la Méditerranée en contact avec la France et l'Angleterre. Une politique commune de Londres et de Paris obtiendrait plus facilement à Madrid une collaboration précieuse non seulement au Maroc, mais encore dans la Société des nations où le représentant de l'Espagne a conquis une légitime autorité. L'Entente franco-anglaise aurait aussi un effet immédiatement salutaire dans l'Islam, où les intérêts des deux pays sont identiques.

Principe fédérateur en Europe et ordonnateur en Asie et en

Afrique, l'accord de la France et de l'Angleterre reconstituerait, peut-être même en le prolongeant, le front unique des Alliés contre toutes les forces de désordre qui menacent notre civilisation et, en même temps, il neutraliserait par le fait même de son existence une partie de ces forces. Ainsi serait conjuré le péril de cette monstrueuse ligne Hindenburg, que l'Allemagne et la Russie amorcent et occupent même déjà comme front de propagande, avec un fourmillement d'agents et d'intrigues à travers l'Asie et l'Europe, l'Asie qu'on réveille par le bolchévisme, l'Europe qu'on endort par le pacifisme. Est-il téméraire d'espérer que si ce vaste consortium de l'ordre et de la paix se fondait, avec le concours des États-Unis, qui y trouveraient la sauvegarde de leurs intérêts dans le Pacifique, l'Allemagne en subirait bientôt l'attraction et, après une liaison dangereuse avec le bolchévisme, rentrerait au bercail occidental?

***

Mais, pour que l'Occident soit un bercail où reviennent les égarés, il lui faut de bons bergers. Il n'en est pas de meilleur que le génie français. Il est le génie de l'ordre et de la prévoyance. Il est aussi le génie de la clarté, de l'unité. Ce sont les vertus indispensables pour exorciser le désordre, les ténèbres, les discordes qui assaillent l'Occident. Il est aussi le génie de la paix. Il l'est plus que jamais.

La France, ayant atteint les limites de son expansion, est, — en dehors de toute métaphysique, pour des raisons physiques, — essentiellement conservatrice, comme la Grande-Bretagne l'est pour les mêmes raisons, ce qui devrait suffire à leur imposer la même politique. De plus, la paix étant fondée sur la libération de toutes les Alsaces-Lorraines, la France est le champion de l'ordre nouveau. Le principe de son intégrité se confond avec celui de l'Europe actuelle. Comme Talleyrand, au Congrès de Vienne, qui a défendu les droits de la France en invoquant contre les coalisés leur principe devenu le nôtre, le principe de légitimité, nous pouvons défendre les traités en invoquant, à l'égard de nos alliés, notre principe devenu le leur. A cela près, que la légitimité, c'est maintenant la démocratie, la situation est la même qu'alors, avec la victoire en plus et Talleyrand en moins. Enfin, la victoire des Alliés, étant le triomphe des forces morales, une victoire non de conquête,

mais de rayonnement, elle est sœur du génie de la France qui rayonne partout et ne violente personne. Rayonnement qui se mesure non à la masse d'un peuple, mais à sa densité, ainsi qu'à l'ardeur de son foyer intérieur. Or, le peuple français est celui dont la cohésion est la plus étroite et il est lumineux par lui-même plus qu'éclairé par autrui.

Pour toutes ces raisons, la cohésion de la France devrait être le principe de la cohésion des Alliés, de laquelle procéderait ensuite celle de l'Europe et de notre planète. Si la France concentre pour l'usage externe le fluide qu'elle gaspille pour l'usage interne, elle peut encore aimanter le monde.

Le génie de la France est sujet à de brusques et passagères éclipses. Il traverse une crise d'intelligence, de volonté et de mémoire. La crise de la mémoire est la plus grave, car, ne suffirait-il pas de nous souvenir pour prévoir et pour vouloir? Le *memento* des morts doit être le salut des vivants. Inspirons-nous de leur message en nous donnant une doctrine pour nous guider, une discipline pour l'appliquer, surtout un seul cœur pour acccomplir notre mission qui est d'être unis pour unir. C'est en répondant à l'appel de son destin que la France guérira. Pour les peuples, comme pour les individus, qui n'est pas dans sa voie n'est pas dans sa force.

Concevoir clairement le résultat à atteindre, vouloir fortement ce résultat et en vouloir les moyens, y subordonner étroitement tous les intérêts subalternes, travailler dans la concorde avec continuité, telles sont les conditions à remplir. Mais quelles sont les conditions de ces conditions? Ces truismes de la politique extérieure deviennent-ils des paradoxes par le fait de notre politique intérieure? Et, l'élection de Hindenburg, cette détonation de Bertha, n'est-ce pas encore assez pour nous arracher à notre torpeur et à nos discordes?

Les fanfares guerrières qui saluent, au milieu des cris de haine contre la France, l'entrée du vieux chef de guerre dans sa bonne ville de Berlin, sonnent à Paris le rassemblement de toutes les énergies nationales, et l'appel au devoir, devoir âpre demain, mais doux aujourd'hui, car il consiste avant tout à nous réconcilier.

Les amis et les alliés ne manqueront pas à la France, si elle ne se manque pas à elle-même. Si nous voulons être aimés par les autres, recommençons à nous aimer nous-mêmes. Alors les

cris d'alarme et les cris de ralliement, — qui sont des cris d'amour, — couvriront les clameurs discordantes du Forum. Ils nous inviteront à cet examen de conscience qui, dans la doctrine de l'Église, est la voie de la conversion, du perfectionnement et du salut. Actuellement, la seule chose pratique pour nos hommes politiques, c'est d'être des mystiques; c'est de se recueillir et de méditer, en attendant, sans rien engager, que l'unanimité morale du pays donne à ceux qui parleront en son nom, la force nécessaire pour convaincre et entraîner. Il s'agit maintenant, non de faire du pugilat devant les rostres, mais de faire oraison devant l'autel de la patrie. Une oraison où le *mea culpa* précède le *sursum corda*, l'acte de contrition l'acte d'espérance.

L'espérance nous redevient facile, si nous quittons le guignol politique pour contempler la génération montante qui a reçu de la génération de la guerre les consignes de la patrie. L'humanité ayant perdu son printemps dans le cataclysme, il est naturel que la première récolte soit déficitaire. Mais les exemples des héros ont ensemencé les cœurs et les esprits. Ceux qui n'ont pas été choisis pour être des martyrs savent qu'ils doivent à la France d'être des apôtres. A certains signes, on reconnaît qu'à la discorde impie, à la frénésie stérile, à la torpeur aveugle, l'élite de notre jeunesse répond par une fraternité sainte, une calme énergie et une ardeur lucide. L'avenir de la France n'est pas dans l'ombre des comités, ni dans le tumulte des assemblées. Il est dans le miracle éternel de sa jeunesse; il est moins sur les genoux des dieux que dans les mains de nos enfants. Il luit surtout dans la profondeur de leur âme, dans la clarté de leur esprit, dans la flamme de leur regard, aube des temps nouveaux.

SAINT-AULAIRE.

LE SECRET DU CÈDRE

LAMARTINE EN ORIENT

II (1)

IV. — LAMARTINE AUX LIEUX SAINTS

A Beyrouth, écrit le Père de Géramb dans son *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï* en trois gros volumes, « je trouvai M. et Mme de Lamartine avec leur jeune fille Mlle Julia. Je ne saurais vous dire combien fut vif le plaisir que j'éprouvai à voir l'illustre auteur des *Méditations*. Ses poésies m'ont fait passer des moments si doux, et surtout ses beaux vers sur *l'Espérance* ont si souvent soulagé mon cœur! Ce fut un bonheur pour moi que de lui en témoigner ma reconnaissance. M. de Lamartine allait faire le même voyage que je terminais comme pèlerin. Ne pouvant m'arrêter que peu de jours à Beyrouth, je ne laissai dans ce court intervalle échapper aucune occasion de profiter de sa société et de jouir de ses aimables entretiens. »

Imaginez le général trappiste baron de Géramb tombant chez un Balzac, un Dickens ou même un Gérard de Nerval : la belle éponge à presser, pour en faire couler tous les événements de la Révolution et de l'Empire, les chevauchées héroïques, la campagne d'Autriche et la guerre d'Espagne, les Cours et les Empereurs, le faste et la misère, les ambassades et les prisons, et là-dessus la main de Dieu, la conversion, le

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

couvent, le pèlerinage en Terre Sainte ! Il ne demandait qu'à parler, il était un causeur intarissable, plein d'anecdotes et d'humour, de gaieté, de fantaisie et d'édification. Du monde il avait gardé de belles manières et un air avantageux sur quoi soufflait son humilité dès qu'il se souvenait de son état. La riche mine à exploiter pour un romancier ! Lamartine n'en sut rien tirer. Lui qui cite si complaisamment dans le *Voyage en Orient* les consuls et les émirs, même les plus chétifs, n'accorde pas une mention à ce moine imposant, corpulent et superbe qui venait tous les jours lui rendre visite.

Car il venait tous les jours, enthousiaste, exubérant, admiratif, charmant, — assommant. En vérité, il dut importuner Lamartine, sans quoi son silence serait inexplicable. Que pouvait être cette distinction autrichienne auprès de la sienne? Rappelons-nous le portrait d'Henry-Wyndham Phillips qui est au Louvre, et qui sans doute est bien postérieur au voyage en Orient, car les cheveux grisonnent et la maigreur s'accentue : mais quel royal port de tête, quel profil élégant, quelle fierté et quelle race dans ce visage redressé et si naturellement noble ! La gloire militaire n'était-elle pas, depuis la mort de l'Empereur, périmée, et par surcroît ce Père de Géramb lui remplissait les oreilles de tout ce qu'il allait voir, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, lui gâtait son voyage par avance, lui annonçait que la peste l'empêcherait de l'accomplir et que le danger des Bédouins était imaginaire, organisé pour contraindre les pèlerins à payer très cher d'inutiles escortes. « J'avais quitté, écrit le moine dans le récit de son voyage à Jérusalem et au Mont Sinaï, mes habits de religieux qui m'eussent trop gêné pour la défense. Ne soyez pas surpris de voir un trappiste armé : à cet égard, j'avais cherché à mettre ma conscience en règle. On m'avait dit que je pouvais porter des armes, d'autant plus que ce n'était point pour aller à la guerre que je prenais la précaution de m'en munir, mais pour sauver ma vie ou celle de mes compagnons, si elle était attaquée. Je sentis bien au retour que cette raison n'était pas sans réplique. Auparavant, je n'y regardais pas de si près. » Avait-il traîné en Palestine la malle où dormait l'uniforme de général? En outre, il écrivait, et à tour de bras, et il faisait des vers qui étaient mauvais. Lamartine flairait en lui un concurrent, non redoutable, mais gênant. Il y avait bien de quoi s'en agacer.

Cependant le bon père, avec sa rondeur, sa bonhomie, son vacarme, distrayait par ses visites les maisons arabes, jointes par un escalier de bois, aux fenêtres encore absentes, — mais les charpentiers y travaillaient, — où s'étaient installés les Lamartine et leurs amis, et qui étaient alors le théâtre d'un drame douloureux. La santé de Julia, de nouveau, causait des inquiétudes à son entourage, et spécialement à sa mère qui devait renoncer pour elle à ce voyage de Terre Sainte, son seul désir en Orient. « Hélas! écrit Mme de Lamartine, le 20 septembre, à Cécile de Cessiat, je suis destinée à toujours faire des sacrifices... Alphonse va partir pour Jérusalem, et je ne puis pas songer à y aller. Julia a besoin de tous mes soins, et douze jours de voyage à mulet pour aller, autant pour revenir, n'est pas une chose praticable pour elle. Ce qui m'a le plus contrariée, c'est de faire rester quelqu'un pour me garder : enfin c'est décidé que M. de Capmas reste. Je ne vous cache pas que j'ai le cœur un peu gros de tout cela : être venue si loin pour rester seule ici. C'est un peu triste. Mais si le bon Dieu veut bien bénir mes soins pour Julia, Dieu me garde de murmurer (1)... » Si l'*Alceste* était resté au port de Beyrouth, il aurait pu les conduire tous à Jaffa, d'où l'on peut gagner Jérusalem en douze heures de cheval, mais Lamartine a renvoyé le brick en France. Elle se rend compte aussi de toutes les difficultés d'organiser un tel voyage dans un pays de laisser-aller et de nonchalance. Elle espère que son mari renoncera à l'expédition d'Égypte et se contentera de la Palestine. La séparation, d'avance, lui fait peur. Elle ne peut en prendre son parti, et puis elle ajoute bravement : « Mais avec le temps on se fait à tout... à tout, excepté les inquiétudes de la santé de mon enfant. Faites bien prier pour elle. Je vous en prie. Mais il n'y a pas besoin d'en effrayer mon père ni mes tantes, car il ne faut que des soins, à ce qu'il paraît. Vous savez combien je me tourmente; ainsi vous comprenez que je suis triste... » (2)

Ces lettres de Mme de Lamartine nous la révèlent uniquement occupée de son mari et de Julia, et soucieuse de renseigner de loin sa chère famille de Mâcon. Elle sera toujours pareille jusqu'à la mort. Vingt ans plus tard, à la veille d'accompagner une seconde fois en Orient le poète devenu ministre des

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.*

Affaires étrangères dans le Gouvernement provisoire, membre de la commission exécutive à l'Assemblée constituante, puis membre de l'Assemblée législative, elle écrira à sa confidente, cette belle-sœur qu'elle aime comme une sœur : « J'ai bien mal aux nerfs parce qu'il doit parler. Mais je désire vivement qu'il parle ; ainsi il faut prendre son parti d'un peu de fièvre (1). » Elle s'identifie à son mari, au point de souffrir pour lui, mais jamais elle ne sera une entrave dans son existence et saura dominer une santé assez frêle et délicate pour ne pas lui être à charge. Lui, il accepte comme un hommage naturel ces sacrifices cachés. Mais, à son tour, il les reconnaîtra dans la préface de *Jocelyn* où il inscrit le nom de sa femme :

Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme...

Cependant, pour intéresser la famille de Mâcon, Mme de Lamartine, dans ses lettres, donne force détails pratiques et domestiques. La vie à Beyrouth serait à bon marché, s'il ne fallait pas tant recevoir. On n'y mange guère que du mouton et pour légumes des courges et des concombres. Parfois ces messieurs rapportent de la chasse des canards sauvages, des sarcelles et des cailles, mais il faut les manger sans retard : le gibier est tout de suite gâté à cause de la chaleur. Adèle, la femme de chambre, est devenue insupportable. On ne se promène en ville que précédé d'un superbe janissaire turc, muni d'une grande canne à pommeau d'argent. Il faut apprendre un peu d'arabe pour les marchés.

L'heure du départ pour la Terre Sainte approche. Lamartine achève ses préparatifs. « Alphonse, écrit-elle à Mme de Cessiat le 23 septembre, arrange tout pour son voyage de Jérusalem, et moi, je tâche de me résigner à mon sort de n'y pas aller. C'est pourtant bien triste, mais c'est bien prudent. La saison est trop avancée, les pluies viendraient nous surprendre en route, et les tentes seraient un bien faible abri pour un enfant délicat. Ici, matériellement, il ne manquera rien. Ainsi il faut se résigner, et pour longtemps, à ma réclusion, car après Jérusalem, Alphonse étant si loin sur la route *doit*, si tout va passablement, continuer jusqu'en Égypte. Revenir pour repartir serait inutile. Il s'exposerait aux pluies de novembre,

(1) Lettre inédite sans date (1850) à Mme de Cessiat. Collection Hanoteau.

au lieu qu'en continuant sa route depuis Gaza, il entre promptement dans le désert où il a dix jours de marche à chameau, où il ne pleut jamais. En Égypte, au Caire, il ne pleut pas non plus. Ainsi il pourra éviter la mauvaise saison et être de retour ici en trois mois environ, lorsque les pluies seront passées. Ensuite, il a tant d'autres pays à visiter, Damas, Alep, Baalbeck et le reste du Liban, qu'il n'a pas de temps à perdre pour être prêt à repartir d'ici définitivement au 1er mai, comme j'espère le faire. Ainsi il faut que je m'accoutume à être seule ici. J'étais bien loin de prévoir ma position lorsque je me suis embarquée. Mais il n'y a rien à faire maintenant qu'à le supporter avec le plus de résignation qu'on peut (1)... »

M. de Capmas lui tiendra compagnie, puis il sera remplacé par M. de La Royère, le médecin, lorsque Lamartine quittera la Palestine pour l'Égypte. Suit une nomenclature de toilettes, — fort simples, mais on ne trouve rien en Syrie, — qu'elle réclame en France pour le printemps. Cependant elle ne se déplaît point au Levant. Devant les fenêtres qu'on lui aménage, la vue de la mer est belle, le coteau est planté d'arbres, et en arrière se dresse le Liban. On ne peut se promener qu'à cheval, à cause du sable rouge où les pieds enfoncent, ou des rochers brisés qui rendent la marche pénible. Et Alphonse, ajoute-t-elle, « vient de faire de bien jolis vers à cette dame qui nous a si bien reçus et qui est si pittoresque dans son costume oriental. J'ai fait une course à cheval avec elle : elle monte en homme et lance son cheval à toute bride comme l'Arabe du désert. C'est curieux à voir. » On se souvient des vers de Lamartine dans le *Voyage en Orient* sur Mme Jorelle fumant sa pipe :

... Quand ta main, approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer ;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

. . . .

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau.

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant :

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !...

C'est du Lamartine oriental, facile, voluptueux, et un peu bâclé. Mme de Lamartine, qui a si tendrement accepté que Julia portât le nom de l'inspiratrice du *Lac*, est la première à s'extasier sur la gentillesse de Mme Jorelle et à exhorter son mari à célébrer en lyriques hommages la plaisante Italienne d'Alep au pantalon turc.

Le *Voyage en Orient* brouille volontiers les jours. Lamartine annonce pompeusement son départ pour Jérusalem à la date du 8 octobre, à trois heures de l'après-midi, afin d'accorder avec ce voyage ses précédentes excursions à Djoun chez Lady Stanhope et à Beït-Eddin au palais de l'émir Béchir. En réalité, il était parti dès le 3 ou le 4. Le 6, Mme de Lamartine confie à Cécile de Cessiat la tristesse de sa solitude, depuis qu'Alphonse a disparu avec son brillant cortège. Elle espère qu'il n'ira pas jusqu'en Égypte. La séparation prolongée serait trop cruelle. Cependant un mieux sensible s'est produit dans l'état de Julia. Elle se promène toute la journée sur son ânesse. La gorge ne laisse plus entendre de râle. Les pulsations sont toujours rapides, mais cela est fréquent ici. « Il paraît vraiment, ajoute-t-elle, que ce climat est excellent, le meilleur qu'on puisse désirer pour remettre la santé. Dieu veuille qu'Alphonse et Julia s'en trouvent bien, et alors je me consolerais bien de quelque temps d'ennui. Mais cela a été, et est encore une terrible épreuve pour moi que de rester seule ici et voir partir Alphonse pour Jérusalem : vous pouvez le concevoir, il n'y a pas besoin que je vous raconte mon chagrin, car il a été plus fort que je ne voudrais le dire et il y a des moments où je n'en suis pas maîtresse. Alphonse nous a engagées pour nous distraire de faire une course dans le Mont Liban à deux ou trois couvents qui sont bien beaux à voir, mais je ne sais si j'aurai le courage de me mettre en route sans Alphonse : il y

aurait assez de monde pour m'accompagner, mais il faut du courage pour entreprendre quelque chose quand on est triste. Ce n'est qu'autant qu'on me dira vraiment que le changement d'air ferait du bien à Julia... » (1).

Quelle charmante mélancolie dans cette réflexion : *il faut du courage pour entreprendre quelque chose quand on est triste!* Elle est bien entourée cependant. Tout le monde est *gentil* pour elle. M. de Capmas se multiplie. Le consul sarde lui vient rendre visite, même le soir, car son jardin a une issue en dehors des murs de la ville dont les portes sont fermées au coucher du soleil, et les maisons où logent les Lamartine sont hors des remparts, dans la campagne. Les Lazaristes lui prodiguent leurs consolations, et aussi un frère trappiste assez bizarre qui est à Beyrouth depuis quelque temps, le baron de Géramb. Lamartine ne le mentionne pas; mais sa femme le met en scène : « Il était militaire autrichien, très ennemi de Bonaparte qui l'avait fait passer deux ans à Vincennes d'où il n'est sorti qu'en 1814. Après cette vie si agitée et ayant tous les ordres de toutes les Cours, il a fini par se retirer à la Trappe, et maintenant il fait un pèlerinage. Il est très grand *parleur* et raconte beaucoup. Il a au moins soixante ans, peut-être plus. Il est un peu exalté, mais il m'amuse par sa conversation. Malheureusement, il n'a pas longtemps à rester ici (2) ». Après quoi elle parle de sa pèlerine, de son chapeau, de ses bas, de ses ceintures, et aussi de ses vaches et du beurre qu'Adèle « qui aime mieux *patasser* que soigner ses affaires » fabrique dans une beurrière prêtée par le consul sarde. « Cela nous amuse un peu, conclut-elle. Les vaches sont à côté de nos fenêtres, et de l'autre côté il y a l'ânesse, l'ânon, la chèvre et le cheval. Lorsque les chevaux d'Alphonse y étaient avec les tentes plantées dans le jardin, c'était tout à fait un khan arabe (3). » La châtelaine de Saint-Point est à l'aise parmi tous ces animaux. Elle a l'habitude des travaux de la campagne et n'est pas embarrassée, comme le serait une belle dame de Paris. Mais comme on l'imagine sur sa terrasse, regardant du côté de Jérusalem, et écoutant si elle n'entend pas le retour de la caravane, tout en surveillant les jeux de Julia qui reprend ses belles couleurs!

Car Julia se fortifie : elle n'est plus essoufflée quand elle

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

marche. La lettre suivante, du 20 octobre, en apporte le témoignage. Alphonse, de son côté, a donné de ses nouvelles de Nazareth. Il était temps : les communications sont si lentes dans ce pays! N'a-t-il pas fallu envoyer deux courriers pour porter les correspondances et rassurer le père sur la fille? Mme de Lamartine envoie force détails à Màcon sur la vie domestique : le lait, le pain, le service. Mais voici une distraction : « Le gouverneur de Beyrouth a été changé depuis peu. C'était un Turc, très bon homme qui était venu nous voir. Maintenant, c'est un prince de la montagne qui est chrétien. Nous avons été le voir faire son entrée avec toute sa suite : il y en a de toutes les tribus, de tous les costumes possibles, c'était très curieux à voir. Les Turcs sont très mécontents de se voir gouverner par des chrétiens, et, s'il y avait la moindre réaction, ils se vengeraient probablement d'une manière exemplaire, mais la peur d'Ibrahim Pacha les contient. Nous avons ici maintenant un légat du Pape : c'est un évêque piémontais et un homme comme il faut. Mais figurez-vous l'effet d'un évêque habillé comme les Arabes, avec une très longue barbe, un turban sur la tête, de longues robes de couleurs claires, — gris, lilas, mauve, — une grande chaîne d'or pour sa croix et des souliers de maroquin jaune. L'autre jour, il m'a accompagnée à cheval et par-dessus tout ce que je vous dis là, il avait une espèce de redingote blanche. Cela paraît très extraordinaire au premier abord (1)... » Cela, surtout, devait amuser follement Julia, toute réjouie de ce pittoresque de bazar et de cet éclat multicolore.

Julia est d'ailleurs l'objet de tous les soins. Quand elle galope sur son ânesse, elle est toujours flanquée d'un cavalier de chaque côté. « Si elle était plus grande, ajoute Mme de Lamartine, elle serait gâtée par toutes les attentions qu'on a pour elle, mais, à son âge, elle a le temps de se remettre à la mode de France où la politique ou l'écarté absorbe les hommes et les laisse (*sic*) rarement le loisir de s'occuper des femmes comme dans les autres pays (2). » Sur ce coup droit à la galanterie française, elle suspend sa lettre sans l'envoyer, car il n'y a point de bateau en partance. Quand elle la reprendra, un grand événement aura bouleversé heureusement sa vie solitaire : Alphonse, après cinq semaines d'absence, sera revenu, aban-

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.*

donnant le voyage en Égypte pour revoir plus tôt sa femme et Julia.

Lamartine était donc parti le 3 ou le 4 octobre pour les Lieux Saints. Dès qu'il débouche dans les plaines de la Galilée, dès qu'il touche la terre des prodiges, il a l'impression qu'il retrouve, entre ces milles figures inconnues ou étrangères qu'offre le voyage, la figure d'une mère, d'une sœur, ou d'une femme aimée. Puis, comme s'il redoutait la profondeur de telles sensations, voici qu'il les atténue en les comparant à celles d'autres pèlerinages, pour les surélever, il est vrai, et les magnifier. Mais le seul fait de les comparer n'est-il pas déjà quasi sacrilège? « Le pays qu'un grand homme a habité et préféré pendant son passage sur la terre, écrit-il, m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même, une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. » Et il évoque ses rêveries sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des cascades de Tibur, au tombeau de Virgile au bord de la mer de Naples, sous les châtaigniers des Charmettes où l'attirait le souvenir de Jean-Jacques. N'y a-t-il pas toujours ou presque toujours « une analogie secrète et profonde entre le pays et le grand homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré »? Puis, sur ces considérations tout humaines, il ajoute enfin : « Mais ce n'était plus un grand homme ou un grand poète dont je visitais le séjour favori ici-bas, — c'était l'homme des hommes, l'homme divin, la nature et le génie et la vertu faits chair; la divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages mêmes où il en imprima le plus, sur les flots mêmes qui le portèrent, sur les collines où il s'asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait, de ses yeux mortels, vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres; ou plutôt cette mer, ces collines, ces pierres l'avaient vu; il avait foulé cent fois ce chemin où je marchais respectueusement; ses pieds avaient soulevé cette poussière qui s'envolait sous les miens; pendant les trois années de sa mission divine, il va et vient sans cesse de Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade; il se promène dans les barques des pêcheurs sur la mer de Galilée; il en calme les tempêtes; il y monte sur les flots en donnant la main à son

apôtre de peu de foi comme moi : main céleste, dont j'ai besoin plus que lui dans des tempêtes d'opinion et de pensées plus terribles. »

Les scènes de l'Évangile ne sont en effet, Lamartine a raison, nulle part demeurées plus sensibles qu'au bord de ce lac de Tibériade. J'y arrivai, je me souviens, dans l'après-midi et voulus sans retard prendre une barque pour en faire le tour. Au temps de Jésus, il était bordé de villes et de villages blancs comme le sont aujourd'hui le lac de Côme ou le lac Majeur; maintenant, sauf la bourgade de Tibériade, ses rivages sont déserts. A peine aperçoit-on çà et là quelque cabane de paysan. Cependant me voici sur un bateau de pêche. Il faut se hâter, si je veux revenir avant la nuit au couvent des Franciscains. Les vents ne sont guère favorables et n'emplissent pas la haute voile latine. Nos pêcheurs se mettent à ramer en psalmodiant une mélopée arabe. Je regarde ces hommes. C'est parmi leurs pareils que le Christ a choisi Pierre et les apôtres. Ils accomplissaient, vêtus des mêmes costumes bariolés et sales, les mêmes travaux journaliers. Nous passons devant le coteau où fut jadis Magdala; c'était alors une petite ville d'eaux où Marie-Madeleine était fêtée : rien n'en subsiste aujourd'hui. Voici Capharnaüm où Jésus parla : des fouilles récentes ont mis à nu la synagogue. Le soir vient et je regarde avec passion ce lac, ces collines de Galilée, au loin les neiges de l'Hermon. L'horizon n'a pas changé et l'on éprouve l'envie de lui tendre les mains. Puis la nuit, brusquement, nous entoure, comme elle tombe subitement en Orient. Notre voile latine, presque immobile, semble accrocher les étoiles qui, de partout, sont accourues dans le ciel. Nos bateliers continuent de chanter en ramant. C'est une douce nuit calme. On songe sans parler; ces eaux, ces plaines, ces collines, une invisible présence les habite encore et l'on craint, par un mot, par une pensée même, de rompre le charme divin...

Après le lac de Tibériade, Lamartine s'arrête complaisamment à Nazareth, au Mont Carmel, à Jaffa. Il doit errer plusieurs jours avant d'entrer à Jérusalem, alors ravagée par la peste que lui avait complaisamment annoncée, sans nul doute, le Père de Géramb. Est-il vrai qu'au jardin des Oliviers il ait offert au sol sacré une libation ? « Avant le repas, écrit en France un de ses compagnons de route, M. de Lamartine prit une bou-

teille de vin de Milly, près Mâcon, et en arrosa la terre qui fut jadis imprégnée de la sueur de Jésus-Christ (1). » La peste l'empêchera de visiter Bethléem, mais il descendra jusqu'au Jourdain et à la Mer Morte.

Ce serait un jeu littéraire divertissant de comparer ses descriptions à celles de Chateaubriand. La mémoire visuelle de Lamartine est excellente et, partout où j'ai passé après lui, j'ai presque toujours reconnu son exactitude. Mais Émile Gebhart, refaisant la partie de l'*Itinéraire* relative à la Grèce, rendait un pareil hommage à Chateaubriand. En général, les deux illustres voyageurs ne se contredisent pas. Cependant, quand Lamartine arrive au bord de la Mer Morte, il ne se tient point de désapprouver la peinture romantique de son devancier qui fait de ces lieux un abîme de désolation. « L'aspect de la Mer Morte, écrit-il, n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. » Plus tard, un autre pèlerin, M. Louis Bertrand, devait s'attaquer à Chateaubriand avec une autre vigueur (2). Il nous montre un Chateaubriand courant d'un lieu à l'autre en Palestine, pressé, énervé, fatigué, mal nourri, manquant d'eau, et par-dessus tout épouvanté : « D'un bout à l'autre de son voyage, il eut une peur affreuse d'être assassiné par les Bédouins, ou même par les émissaires du pacha de Jérusalem. Pour peu qu'on le lise attentivement, on devine que cette peur lui empoisonne ses rares minutes de plaisir ou d'exaltation. Le moindre burnous qui surgit à l'horizon l'affole, lui suggère des idées de massacre et d'embuscade. » Le pauvre homme « tremblait de laisser ses os dans les fourrés du Jourdain. » Il parvint à la Mer Morte à la nuit close et en repartit de très bonne heure sans avoir rien vu, qu'un lever de soleil. C'en fut assez pour consacrer, après les historiens Josèphe et Tacite, « le mensonge d'une Mer Morte hideuse et asphyxiante comme un cercle de l'Enfer de Dante. » Or les Hérodes avaient fait de la Mer Morte un lieu de plaisir : leurs palais sur les pentes des monts de Moab leur offraient la vue de ses eaux. La vue, oui sans doute, et pour ma part, j'ai contemplé une Mer Morte d'un

(1) *Journal de Saône-et-Loire* du 23 mars 1833 : Lettre signée *** (vraisemblablement Amédée de Parseval), datée du couvent de Saint-Jean Baptiste, porte de Jérusalem, 26 octobre 1832 et parvenue à Mâcon seulement le 21 mars 1833.

(2) *Chateaubriand à la Mer Morte*, par M. Louis Bertrand (*Revue hebdomadaire*, du 19 décembre 1908).

admirable bleu de turquoise entre ces monts de Moab et les derniers contreforts des monts de Judée. Mais les demeures estivales des Hérodes en étaient assez éloignées, afin d'éviter la chaleur, les moustiques et la réputation méphitique de la région. Cependant je n'ai point trouvé dans l'*Itinéraire* les traces d'une peur contre quoi protestent également le caractère et le passé de Chateaubriand. L'orgueil est une armure contre la crainte, et l'auguste vicomte en était pétri. Il avait connu l'émigration, la guerre, les solitudes d'Amérique, les tempêtes, et il était cuirassé. Jéricho est à deux heures et demie de cheval de la Mer Morte : pourquoi n'y a-t-il pas couché, s'il redoutait un danger? Il voyage sans grand équipage, dans un pays constamment rançonné par les Bédouins, — il n'y a qu'à lire les annales des pèlerinages en Terre Sainte, — et à une époque où le désordre de l'Europe autorise l'Orient à toutes les audaces, où le faible gouvernement de la Porte est incapable de faire la police des pachaliks : exagère-t-il vraiment quand il parle des risques de sa descente au Jourdain et à la Mer Morte où, sauf Jéricho, il n'y a pas une maison, pas un secours à attendre? Le P. de Géramb se moque des escortes, mais il en avait une et la Palestine qu'il parcourait n'était déjà plus la Palestine agitée du temps de Chateaubriand. Nos expéditions actuelles ne sauraient en rien être comparées à celle de l'*Itinéraire;* or, quand je suis allé d'Alexandrette à Antioche, ces nomades qui passaient aisément le Taurus venaient d'assassiner une femme et un gendarme sur la route même qui me semblait de tout repos et qui riait au soleil. Les faits divers de Syrie et de Palestine sont nombreux, aujourd'hui encore. Soyons plus indulgents pour ce Chateaubriand sans suite et sans escorte.

Le P. de Géramb qui a visité la Judée quelques mois avant Lamartine trouve le moyen de s'accorder à la fois avec Chateaubriand et avec Lamartine. Il admire les eaux limpides de la Mer Morte qui laissent voir au fond les cailloux, mais il ajoute : « Le bruit des vagues n'interrompt jamais le silence de mort qui règne dans cette contrée, encore épouvantée des crimes qui s'y sont commis et de la vengeance qu'en tira le Seigneur. Son sein ne renferme aucun être vivant; aucun vaisseau ne fend ses eaux; aucun oiseau ne fait son nid dans ses environs et n'y chante ses amours; aucun arbre n'y croit;

aucune plante n'y fleurit : à peine y voit-on quelques broussailles maigres et desséchées (1). » Mais la douleur de ce paysage abandonné, sans végétation et sans vie humaine, est corrigée par l'éclat incomparable des eaux.

Lamartine revient à Beyrouth le 5 novembre (1832) et son cœur se fond de joie lorsqu'il revoit sa fille. Malgré les courriers que, dans un généreux oubli de soi, lui a expédiés sa femme pour le rassurer, il a porté, durant tout le pèlerinage de Palestine, le poids de son inquiétude paternelle et il a renoncé aisément au voyage d'Égypte pour revenir plus tôt aux petites maisons de Beyrouth cachées dans les pins et les oliviers. Julia qui s'amusait avec des jeunes filles libanaises accourt dès qu'elle entend la voix paternelle : « Elle entre, écrit-il dans le *Voyage en Orient*, elle se précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : « Oh ! que je suis contente ! oh ! que je suis contente ! » et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux Jésuites du Liban en visite chez ma femme ; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse : muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme d'un enfant pour son père et devant l'éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils restaient debout, frappés de silence et d'admiration ; nos amis et notre suite arrivent et remplissent les champs de mûriers de nos chevaux et de nos tentes. »

Retenons la scène de ce retour : elle nous donnera la clé du *Voyage en Orient*. Cependant, le 6 novembre, Mme de Lamartine reprend sa lettre à Cécile de Cessiat commencée le 20 octobre : « ... *Alphonse est de retour* (c'est elle qui souligne) et bien portant, grâce à Dieu ! Je lui laisserai conter son voyage à loisir ; je vous dirai seulement qu'une quarantaine établie entre la Syrie et l'Égypte l'a empêché d'exécuter son projet de voyage à travers le désert. Je crois même qu'il aurait eu de la peine à se décider sans cela à être si longtemps absent, maintenant qu'il éprouve ce que c'est que d'être sans aucune nouvelle ni communication pendant si longtemps : il m'a fallu envoyer

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï*, par le P. de Géramb.

deux exprès d'ici à Jérusalem pour avoir un mot de lui et lui apprendre que Julia était bien portante. Sans cela, nous étions aussi inquiets l'un que l'autre (1)... » Nouvelle interruption, puis continuation de la lettre le 9 novembre : « Julia a encore beaucoup profité... Nos voyageurs ont été étonnés de la voir fortifiée, engraissée à un point étonnant, qui me récompense de tous mes sacrifices et dont je ne saurais assez remercier Dieu (2). » Son mari a l'intention de l'envoyer dans le Liban avec M. de Capmas et Amédée de Parseval, tandis que lui-même gardera Julia et rangera ses notes. L'air est d'une douceur incomparable et l'automne en Orient est comme un printemps. Quelques heures de pluie font reverdir toute la végétation. Les Cèdres ne sont déjà plus accessibles, car il y a de la neige sur le Liban; on la voit des terrasses. Mais il y a d'autres excursions. « Si nous étions ici, ajoute-t-elle, une colonie de famille et d'amis, on y serait très heureux, malgré mille ennuis de choses qui ne sont pas dans nos mœurs, mais dont on ne ferait que rire si on était ensemble (3). » Et de nouveau elle insiste sur la bonne santé de Julia.

De son côté, Lamartine enthousiasmé écrit à Edmond de Cazalis le 12 novembre (1832) ce résumé dithyrambique de son voyage en Terre Sainte :

« Je viens de passer 45 jours, sous la tente ou à cheval, à visiter toute la grande scène du drame biblique et évangélique, depuis les cèdres du Liban jusqu'au désert d'Égypte, depuis la grande mer jusqu'à la mer de Galilée, à la mer Morte, et aux montagnes d'Arabie. Arrivé à Jérusalem, j'y ai trouvé la peste dans toute son horreur. J'y suis entré néanmoins, trouvant que c'était une belle occasion de risquer quelque chose. J'ai tout vu, tout parcouru, tout compris. Je suis depuis hier, de retour à Beyrouth, près de ma femme et de ma fille. Je pars un de ces jours pour Damas, Baalbeck, Palmyre, et ensuite Alep et l'Euphrate. Malgré le choléra, la peste et la guerre, nul voyageur n'eut jamais autant de facilité que moi pour visiter à fond ce beau pays. Ibrahim-Pacha m'a traité comme aucun prince européen ne traiterait un musulman, s'il venait visiter notre Europe. Les troupes mêmes sont à mes ordres quand j'en ai besoin pour explorer les tribus arabes les plus redoutées. Je

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

voyage toujours avec une suite de 40 personnes au moins; mais la vie du voyageur arabe est dure, et la tente est moins confortable que poétique.

« Nous nous portons tous bien : ce ciel est divin. J'ai établi à merveille ma nichée ici, dans ma maison que j'ai arrangée pour l'hiver. Nous avons à nous louer de tout le genre humain. Turcs, Arabes, Égyptiens, Chrétiens, Maronites et Druses. Il y a même, ici seulement, quelque société douce et bonne. Après le printemps, j'entrerai en Turquie par le Taurus; j'irai à Smyrne et à Constantinople, et de là vous revoir, si Dieu nous protège contre la peste, la guerre et les lames. Priez-le pour nous : je l'ai prié, pour vous et tous mes amis, au tombeau du Sauveur du monde.

« Je viens de recevoir la série des journaux français. Je vous l'ai déjà dit, pour bien voir l'Europe, il faut être en Asie. Tout ce bruit, tous ces systèmes de Paris font pitié quand on les voit du haut du Liban ou du milieu du désert. Il faudrait chercher le bien sous tous les noms et sous toutes les formes. Il faudrait s'élever au-dessus des partis pour dépendre de Dieu seul, et de l'idée du bien et du beau qu'il grave en chacun de nous. Cette politique nous sauverait; mais on ne sauve rien; les choses humaines vont leur cours, quelque barrière qu'on leur oppose : ce n'est pas le cours qu'il faut changer, c'est l'eau du fleuve et goutte à goutte. Œuvre de chacun et de tous, de Dieu, des hommes et du temps. La parole est le seul moyen d'action pour cette époque : écrivez donc et parlez donc !... Adieu ; donnez de mes nouvelles à ce qui nous reste d'amis, et dites-leur que je reviendrai, j'espère, en septembre 1833. »

Cazalis, à son habitude, ne se contenta pas de donner des nouvelles aux amis du poète. Il publia sa lettre (1). Cette lettre, sans doute rédigée hâtivement, contient quelques exagérations. Le voyage n'a pas duré quarante-cinq jours, mais trente-cinq. Lamartine n'est pas allé tout à fait jusqu'au désert d'Égypte, la peste était en décroissance, etc. Enfin il n'a pas encore rendu visite aux Cèdres du Liban et n'entreprendra cette excursion qu'au mois d'avril suivant. Le P. de Géramb, lui, avait quitté Beyrouth pour s'acheminer précisément avant les neiges vers les fameux Cèdres.

(1) Cette lettre ne figure pas dans la Correspondance. Elle est ici reproduite d'après le *Journal de Saône-et-Loire* du 6 mars 1833.

V. — VIE ET MORT DE JULIA

Julia, du retour de son père, manifeste une joie triomphante. Le *Voyage en Orient* de Lamartine n'est pas qu'une vision de lumière ; il contient un drame intime, le drame de la douleur paternelle, et peut-être, — bien que je n'en sois pas très sûr, — un drame religieux, cette douleur paternelle intervenant dans la pensée de l'écrivain, non pour le conduire aux espérances éternelles, mais au contraire pour lui retirer la foi sous l'action du désespoir et l'amener à se contenter d'une religiosité mêlée de panthéisme où ce désespoir trouve une sorte d'asile fleuri et se repose sans consentir à disparaître. M. René Doumic a posé la question dans un article de la *Revue* (1). Il avait reçu de la famille du poète et publié les lettres écrites à Mme de Lamartine au cours du voyage en Palestine et, les confrontant avec la partie du *Voyage en Orient* consacrée à la Terre Sainte, il y avait surpris, outre des divergences de dates, une différence d'élan, de piété, d'enthousiasme divin. Puis un érudit de grand mérite, M. Christian Maréchal, a, dans un livre excellent, rétabli la version primitive du *Voyage*, d'après les manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale (2) : or, dans cette première rédaction, certains traits de christianisme se retrouvent, qui auraient été remplacés dans le livre par une vague philosophie déiste et humanitaire. Par exemple, Lamartine écrit dans le manuscrit : « Ce pèlerinage, sinon du poète, du moins du chrétien, aurait plu à ma mère », et il corrige dans le livre : « Ce pèlerinage, sinon du chrétien, au moins d'homme et de poète, aurait tant plu à ma mère. » J'avoue n'avoir pas été très sensible, dans la comparaison des lettres et des manuscrits avec l'ouvrage, à ces légères différences de dates, de forme et parfois même de pensée. Il reste assez clairement que la partie du *Voyage en Orient* consacrée aux Lieux Saints est d'une émotion sincère, profonde et franchement religieuse. Que l'on compare les sensations de Lamartine au tombeau du Christ à celles de Pierre Loti, et l'on mesurera l'abîme

(1) *Lamartine en 1830, et le Voyage en Orient, lettres inédites*, par M. René Doumic *Revue* du 15 août 1908).

(2) *Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine*, par M. Christian Marécha Bloud, 1908).

qui sépare le désir de croire et la foi, même incertaine et vacillante.

Le drame paternel me retient davantage. Il a certainement contribué à faire abandonner à Lamartine la visite de l'Égypte ; il le confinera quatre ou cinq mois à Beyrouth, il lui ôtera le courage des autres expéditions lointaines qui l'attiraient, comme cette Palmyre dont lui avait parlé Lady Hester Stanhope ; il tempérera l'ivresse où l'avait plongé à son arrivée la splendeur orientale.

Au retour de Palestine, il retrouve avec émotion sa fille engraissée, prompte, ardente et mieux portante, et il ne sait pas qu'il va la perdre dans peu de jours. Julia avait alors dix ans et demi (née le 4 mai 1822 à Milly), mais elle en paraissait davantage. Elle avait passé la plupart de ses vacances précédentes au château de Saint-Point, et dans tout le pays la délicieuse fillette du poète, héritant de sa popularité, était fêtée et adorée. Un jour, Victor Hugo est venu à Saint-Point avec sa famille (juillet 1825). Julia a joué avec Léopoldine toute petite. Les deux pères ont pu contempler ensemble, sous les arbres, le tableau des deux mères et de ces enfants dont l'une devait mourir noyée à dix-neuf ans, et l'autre bien plus jeune encore s'évanouir comme une ombre sur une terre lointaine.

L'enfance de cette petite Julia n'a été qu'un rêve, une féerie. Elle a été emmenée à Florence et à Rome, partout choyée et gâtée. « Julia semble jouir de tout, note Lamartine en voyage, autant que nous, et surtout parce qu'elle nous voit captivés et heureux, car l'âme de cette enfant vit de la nôtre. » Et la mère du poète, à leur retour à Saint-Point, écrit sur son journal : « Alphonse est arrivé avec sa femme et sa si charmante petite fille. Il est impossible de rien voir de plus joli et de plus aimable en tout pour son âge que Julia; sa mère l'élève à merveille, c'est un trésor. »

Mme de Lamartine, qui possède un assez joli talent d'amateur, la peint comme si elle désirait de fixer en hâte ses attitudes, ses gestes, ses mines, ses expressions, ses sourires, comme si, déjà, elle eût peur de la perdre. J'ai vu au château de Saint-Point ces toiles : elles sont mignonnes et médiocres, dans la manière de Greuze, mais toutes gracieuses de gentillesse maternelle. Voici Julia relevant ses jupes remplies de fleurs, et la

voilà caressant la tête de son lévrier, Fido. Elle est blonde avec des yeux noirs : une ronde petite figure entourée de boucles, des bras potelés, des pieds minuscules. La bouche, surtout, est exquise. Tout l'ensemble respire la force, le plaisir de vivre et ce don de soi à l'instant présent qui contient tout le charme de la nouveauté.

Sa mère l'a peinte. Son père l'a chantée, vivante :

> Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
> Lève-toi dans ta grâce et ta sérénité ;
> Que ton beau front, voilé sous ses boucles de soie,
> Répande autour de nous un peu de sa clarté...

Dans une lettre à Mme de Girardin, ne l'avait-il pas appelée : *mon vivant chef-d'œuvre* (1) ?

Elle avait toutes les apparences de la santé, et elle était frappée. Quand ses parents se doutèrent de son mal, ils résolurent de chercher pour elle ces climats chauds d'où l'on attendait alors la guérison. De là, ce voyage en Syrie qui flattait par surcroît tous les désirs de Lamartine. Elle n'avait pas très bien supporté la traversée. Les débuts à Beyrouth n'avaient pas donné ce qu'on espérait. Mais peu à peu elle avait repris ses joues roses, et toute l'impétuosité de sa jeune existence. Les courses à cheval ou sur son âne la passionnaient, chacun s'entendait à lui plaire, la vie orientale l'amusait. C'était une enfant extrêmement précoce, sensible à la moindre intonation, et dont la sensibilité s'épanouissait librement. Son père n'avait-il pas recommandé à sa mère de la ménager, de ne pas la laisser travailler longtemps de suite ? De là une spontanéité, une vivacité de sentiments qui mettaient en lumière l'esprit et le cœur le plus délicats.

En vue des côtes de Grèce, le 7 août (1832), il la regarde qui s'émeut : « Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur les haubans ; la figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure ; ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes les scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà

(1) Une jeune fille de Mâcon, lauréate du concours de poésie aux fêtes de la victoire de l'Académie de Mâcon, Mlle Marguerite Bourcet, a réuni les textes de Lamartine sur sa fille dans un article publié par *les Veillées des chaumières*, nos des 19 et 23 janvier 1924.

connus. Qu'elle est belle ainsi!... » Et la vieille appellation de Beyrouth, n'est-ce pas *Felix Julia* ?

Ainsi accueilli dans sa maison syrienne au retour, Lamartine se reproche de s'être rendu seul aux Lieux Saints. Il n'acceptera plus de se séparer de sa femme et de sa fille. Déjà il prépare les excursions à Baalbeck, à Damas, peut-être à Palmyre, et il décide qu'il les emmènera. Et pour accoutumer l'enfant aux longues randonnées à cheval, il la conduit avec lui en promenade autour de Beyrouth. Le récit de l'une de ces promenades est une des plus belles pages du *Voyage en Orient* et devrait figurer dans toutes les anthologies du poète. Ils montent ensemble sur l'un des plateaux formés au-dessus de la mer par l'un des derniers contreforts du Liban. Ils déjeunent sur une pierre, au bord d'une source. En redescendant, ils rencontrent une tribu de Bédouins dont les *keffiyés*, les *abayes* et les tatouages divertissent Julia, et ils rentrent le soir, quand le soleil est déjà couché. A l'arrivée, Julia, après un long silence, se tourne vers son père et lui dit avec ivresse : « N'est-ce pas que j'ai fait la plus belle promenade de ma vie? Que Dieu est bon pour moi de me laisser voir si tôt de si belles choses!... » « Il était nuit, ajoute Lamartine, quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison; nous projetâmes d'autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas. »

Le voyage à Damas, il ne devait l'entreprendre que longtemps plus tard, et seul. Cette belle promenade au-dessus de Beyrouth devait être la dernière de Julia.

Le plus grand poète lyrique du XIXe siècle avec Lamartine, Victor Hugo, raconte pareillement dans les *Contemplations* ses promenades avec sa fille, cette Léopoldine qui avait joué avec Julia à Saint-Point et qui, peu de mois après son mariage avec Charles Vacquerie, devait périr en mer, à Villequier, à dix-neuf ans :

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.

Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

. . . .

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant...
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Julia de Lamartine mourut à Beyrouth le 6 décembre 1832. Le mal mystérieux qui l'habitait l'emportait en deux jours quand ses parents la croyaient revenue à la santé. « Elle n'a pas vu la mort, écrit Lamartine : elle n'a vu que le visage de son père qui s'efforçait de la lui dérober.. C'est de mes bras qu'elle est montée au Ciel. Et voilà tout le bonheur, tout l'espoir, tout l'intérêt de notre existence détruits à jamais. » L'enfant avait exprimé le désir de revenir à Saint-Point qu'elle aimait. Son père, afin d'accomplir cette petite volonté, la fit embaumer, afin de la pouvoir ramener en France. Elle fut momentanément déposée sous un caroubier, dans le voisinage. Un jeune Syrien, élevé dans le culte du souvenir de Lamartine et de Renan, m'y a conduit pendant mon séjour à Beyrouth. Mais je sais toute la vanité de ces recherches d'emplacements dans un pays où les légendes se dorent et s'évanouissent à la fois. Sous un arbre indifférent, j'ai donné une pensée pieuse au foyer tout à coup éteint des Lamartine.

Le désespoir du poète fut tel que pendant quatre mois il ne put quitter la petite maison de Beyrouth où Julia, toute neuve, s'était ouverte à l'intelligence de la nature et de la vie. Là il

composa l'élégie où il rappelle son voyage en Terre Sainte et se reproche d'avoir perdu par l'absence quelques-uns des derniers jours de son enfant. Il se revoit au Jardin des Oliviers et il y répand, lui aussi, des larmes d'agonie :

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor;
Son front à chaque été s'accomplissait encor;
Mais son âme avait l'âge où le Ciel les rappelle.
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer;
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et sans se retourner pour me porter envie
Nul père ne la vit passer...
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit...

Ce poème n'a d'égal dans notre littérature que celui de Victor Hugo : *A Villequier*. Nos deux grands lyriques ont pareillement porté la couronne d'épines de la douleur paternelle et ils en ont fait un signe de royauté. Tous deux se retournent vers Dieu, Lamartine d'un élan farouche et désespéré, Victor Hugo d'un accent plus humain, plus tendrement plaintif, peut-être même plus chrétien. Mais on pressent chez Lamartine quelque chose de brisé que la vie ne réparera pas. Il a perdu sa paix intérieure. Il se révélera dans l'avenir plus inquiet, moins équilibré. La politique lui procurera ces agitations où l'on entend moins le rythme de son cœur.

Et l'on songe au chagrin de Mme de Lamartine qui n'avait pas cessé un jour de veiller sur cette enfant...

VI. — LE PÈRE DE GÉRAMB AUX CÈDRES

Donc, le Père de Géramb a fait ses adieux à Mme de Lamartine et à Julia qu'il a vues si souvent pendant le voyage du poète en Palestine, et il s'est embarqué pour Tripoli afin de monter de là, par Ehden, aux Cèdres du Liban. Le chemin s'élève très vite au-dessus de la mer pour gagner un premier plateau recouvert de bois d'oliviers. C'est un balcon d'où l'on domine la molle Tripoli vautrée dans ses vergers de citronniers. Puis on traverse Zghorta, gros bourg bien bâti, qui sert

aujourd'hui de station d'hiver aux notables d'Ehden quand ils descendent à l'automne de leur montagne, et bientôt l'on s'engage dans la vallée de la Kadischa, qui coule au bas de parois à pic. Les villages colorés sont, de chaque côté du fleuve, suspendus sur les falaises comme des grappes de clématites. Et ces falaises sont parfois creusées de cavernes aménagées en monastères. Au-dessus des sources, on atteint le village d'Ehden.

« Ce qui me frappa le plus, écrit le P. de Géramb, en entrant au village, ce furent des noyers d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, dont on abattait les fruits. Ces arbres énormes étaient entourés d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles qui chantaient, dansaient et faisaient éclater une joie bruyante. Ces chants, cette joie, ce mouvement, donnaient à Ehden un air de vie et de bonheur que, depuis mon départ de Suisse, je n'avais aperçu nulle part. » Ces villages du haut de la Kadischa ressemblent en effet à ceux de nos vallées de Suisse ou de Savoie. Il y neige un ou deux mois d'hiver, et la neige, qui persiste presque tout l'été sur les sommets voisins, y maintient de la fraîcheur. Leurs toits rouges et leurs terrasses se superposent gracieusement au-dessus du fleuve. Les eaux qui jaillissent de partout entretiennent une végétation abondante. J'y ai vu des arbres de chez nous, des peupliers argentés, des noyers d'un magnifique essor. Le maïs, la pomme de terre, l'orge, le mûrier y poussent, et même la vigne basse.

A Ehden, notre père de Géramb est reçu par le cheik Karam qui le présente à sa femme et à ses quatre filles. Il est même trop bien reçu et en éprouve quelques tribulations : « Lorsque j'entrai, raconte-t-il, elles me saluèrent profondément et me baisèrent la main. Elles étaient uniformément vêtues d'une robe de casimir bleu, brodée d'argent. A peine étais-je assis sur le divan, que l'aînée des filles vint me couvrir la figure d'un voile sous lequel elle promena une cassolette de parfums d'où s'élevait une fumée d'une très agréable odeur, et finit par m'arroser d'eau de rose avec une telle profusion qu'accablé par la chaleur, et ayant la tête nue, j'en éprouvai une espèce de saisissement. Imaginez, si vous le pouvez, mon embarras pour concilier avec la politesse les efforts que je fis, afin de me soustraire à une si singulière cérémonie. Ce fut inutile ; il me

fallut la subir. » Ainsi l'hospitalité orientale peut-elle se muer en supplice. C'est à Bcharré, village rival d'Ehden, que nous fûmes à notre tour aspergés copieusemenl d'eau de rose.

Le 21 octobre, il monte enfin jusqu'aux Cèdres. Le récit, bien oublié aujourd'hui, de sa visite est un des meilleurs que les arbres de Salomon aient inspirés. Il contient même des détails romanesques et mystérieux qui n'ont pas dû être imaginés. Après la rude ascension du rocher, il s'avance au cœur de l'aride montagne. « Une touffe considérable de verdure, note-t-il, s'élève au milieu des plateaux et se fait d'autant plus remarquer qu'elle contraste davantage avec tout ce qui l'environne. Cette touffe se montrait ou disparaissait à nos yeux selon la sinuosité des chemins que nous étions obligés de suivre. Enfin, nous arrivâmes assez près pour reconnaître une petite forêt et distinguer des arbres d'une prodigieuse grosseur : c'étaient les Cèdres. Impatient d'y être le premier, je hâte le pas. J'allais y pénétrer quand tout à coup j'aperçois quatre chevaux richement harnachés, et auprès d'eux un jeune Arabe fort élégamment vêtu. Ce jeune homme se précipite au-devant de moi comme pour m'interdire le passage, et m'adresse des paroles que je ne puis m'expliquer que par la violence de ses mouvements et le feu qui étincelle dans son regard. Je m'arrête et j'attends, afin de savoir plus précisément par mon interprète ce qu'il veut, et quelle est la cause de sa colère. Au même instant, j'entrevois une jeune femme fuyant à toutes jambes avec un enfant dans ses bras et se dirigeant vers les chevaux. Suivant l'usage des dames du Liban, elle était parée d'une énorme corne et portait un grand voile. Tandis que je l'observais, l'Arabe disparut. Peu de minutes après, je les revis s'éloignant à la hâte, accompagnés de deux domestiques armés. Je trouvai, à l'endroit qu'ils avaient quitté, un autel de pierre, et sur cet autel un brasier allumé dans lequel brûlait de l'encens ou une espèce de gomme qui découle des cèdres. Mon costume, la vitesse avec laquelle j'approchais avaient sans doute effrayé le jeune homme et sa compagne. Qu'étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Étaient-ce des Druses ? Ce feu sur l'autel avait-il servi à quelque cérémonie superstitieuse ou païenne ? Je l'ignore. » Scène qui eût intrigué Maurice Barrès, soucieux de surprendre en Orient, comme dans la marmite des sorcières, toutes ces superstitions, tous ces germes de religion, tous ces mys-

tères et ces initiations qui foisonnent sur les pentes des Monts Ansarieh.

Cependant le voyageur pénètre dans la forêt. Il compte treize ou quatorze cèdres de 6 ou 7 toises de circonférence. Ceux-ci pourraient remonter aux temps bibliques. Quelques-uns ont dû périr : de ces ancêtres on ne compte plus que sept ou huit aujourd'hui. Le temple de Salomon, le temple de Diane à Éphèse utilisèrent ce bois précieux. On en fit aussi des statues colossales. Trois ou quatre cents arbres, d'une grosseur moindre, sont rassemblés auprès des géants. Mais voici qui va nous intéresser plus que ces nomenclatures : « En quittant Beyrouth, explique enfin le Père de Géramb, j'avais promis à une jeune personne, l'une des plus aimables que j'aie rencontrées dans ma vie, à une fille de dix ans, d'une figure angélique, et qui réunissait à un degré remarquable l'esprit, la candeur et la bonté, à Mlle Julia de Lamartine, de graver sur le plus gros cèdre du Liban le nom de son père, celui de sa mère, et le sien auprès d'eux. Je tins parole, bien que l'exécution fût beaucoup moins facile que je ne me l'étais imaginé, et je jouis d'avance du succès de mon travail en pensant que lorsque l'illustre poète arriverait aux Cèdres, il apercevrait de loin les noms de son épouse et de son enfant, *ces deux parts de son cœur*. »

C'est donc le 21 octobre 1832 que l'inscription du Cèdre fut gravée par le Père de Géramb. Déjà, dans sa jeunesse, il avait inscrit son nom à la craie sur la croix qui surmonte la boule de Saint-Pierre de Rome et, pris de vertige, il avait cru ne jamais pouvoir redescendre. « Nous restâmes aux Cèdres environ quatre heures, ajoute-t-il. Longtemps je m'y promenai seul, au milieu de l'obscurité religieuse dont ils m'environnaient. Je repassais dans mon esprit les souvenirs de leur antique gloire; puis, méditant sur la longue durée de leur vie, qui me faisait salutairement sentir la brièveté de celle de l'homme, mon âme se consolait de la rapidité avec laquelle s'écoulent mes jours, par la pensée de ces années éternelles qui l'attendent dans un monde meilleur, et dont la longévité des arbres que j'admirais n'est pas même l'ombre. Je ne m'en éloignai point sans tourner vingt fois la tête, sans les regarder vingt fois, et sans trahir longtemps involontairement par mes soupirs les profondes impressions qu'ils me laissaient. » Et il

entreprend l'ascension du Col des Cèdres pour redescendre sur Baalbeck.

Le baron de Géramb, chambellan de l'empereur d'Autriche, qui, pendant la procession de la Fête-Dieu à Vienne, jette son dolman brodé d'or sous les pas de l'Impératrice pour qu'elle ne touche point de ses pieds la terre, n'est-il pas dépassé par le Père de Géramb qui devance Lamartine aux Cèdres pour y inscrire le nom de sa fille et lui causer cette surprise? Tout de même, il y avait chez ce gentilhomme une imagination charmante et d'une fraîcheur éternellement jeune. Quelques mois plus tard, Julia était morte et Lamartine ne pouvait aborder les Cèdres.

L'inscription est bien authentique. Car le Père de Géramb l'a signée. Après le nom de Lamartine et celui de Julia, il a gravé *Géramb*, et il a fait suivre son nom de la croix, signe de son caractère religieux. Et même, — la vanité humaine est-elle si lente à mourir sous une robe de moine? — il a signé *Géramb* en caractères plus gros que ceux du nom de Lamartine...

Veut-on savoir la fin du Père de Géramb? Sa biographie par dom Ingold va nous renseigner. Après la Palestine et la Syrie, il visite l'Égypte. Les Pyramides lui inspirent un sentiment d'horreur : « Ces prodigieux amas de pierres énormes, après tout, que sont-ils? Des tombeaux vides, où n'ont même pas reposé les puissants qui les avaient préparés pour leur dernière demeure! Des rois impies, oppresseurs de leurs sujets, ennemis de Dieu, objets de la haine, de l'exécration universelle, réduits à prendre les plus secrètes précautions pour soustraire leur cadavre au jugement public qu'ils prévoyaient devoir les priver des honneurs de la sépulture! Des princesses déshonorées par l'infamie de leur vie : voilà les souvenirs que rappellent les plus magnifiques pyramides... »

A Suez, il loge dans la chambre de Bonaparte, ce qui lui inspire une méditation inspirée du prophète Isaïe. De sa fenêtre, on lui montre l'endroit où le général, revenant des *Fontaines de Moïse*, traversa le gué au commencement de la nuit, comme la marée montait, et faillit se noyer. « La vague qui l'eût alors emporté, écrit-il à la manière de Joseph de Maistre, eût épargné à l'Europe bien du sang et bien des larmes. Mais il avait une mission de châtiment à remplir à

l'égard du monde trop longtemps et trop orgueilleusement coupable : il ne devait disparaître, comme tous les fléaux, que quand cette mission serait accomplie. » Mais il a beau dire, il est fasciné par la vision de cet homme à cheval au milieu des flots, calme, imperturbable, et comptant sur sa fortune. L'ancien prisonnier de Vincennes hait et admire l'Empereur.

De là il va au Sinaï. Puis il visite encore la Haute-Égypte avec le comte d'Estournel. Après une absence de plus de deux ans, il rentre en France, s'y occupe de la publication de son livre et retourne enfin au couvent du Mont des Olives en Alsace. Je ne pense pas qu'il y fut reçu avec grand enthousiasme. Le calme y était si grand pendant qu'il en était éloigné! Heureusement, le pape Grégoire XVI, qui a entendu parler de l'étrange religieux, a la bonne inspiration de le mander à Rome. Sur le parcours, lisant les *Paroles d'un croyant* qu'il qualifie avec assez de bonheur d'ouvrage *infernalement beau*, il écrit à Lamennais pour le supplier de l'accompagner et de venir se jeter aux pieds du Pape. Lamennais dédaigna de lui répondre. A Paris, il s'occupe de la vente de ses ouvrages moyennant une rente viagère de 2200 livres, ce qui prouve qu'il ne manquait pas de lecteurs. Le voici enfin à Rome chez les religieux Camilliens dont le costume est seyant, dont les bâtiments sont vastes, l'église de beau style et les orgues parfaites (1). Il plait au Pape qui s'ennuie et que cette exubérance amuse. Il séduit même les cardinaux Lambruschini, de Gregorio, Polidori. Pour le fixer définitivement dans la Ville éternelle, Grégoire XVI le nomme abbé et procureur général de la Trappe. Je crois bien qu'il n'avait reçu que les ordres mineurs. Les Trappes de France et d'Alsace durent trouver cet avancement scandaleux, mais pourvu qu'il ne revînt pas, elles ne pouvaient être que satisfaites.

Cette indulgence du Pape envers le Père de Géramb ne se démentit jamais. Il se déplaçait pour lui aller rendre visite à son ermitage et pour le prier à déjeuner. Il pensa même le nommer cardinal. La robe rouge eût avantageusement remplacé l'uniforme de général. Il se contenta de l'envoyer aux chapitres généraux, ce qui donna l'occasion au procureur général de la

(1) *Voyage de la Trappe à Rome*, par le Père de Géramb.

Trappe de rendre visite à Louis-Philippe et à la reine Marie-Amélie. A son retour à Rome, il voulut démissionner. Il invoquait la fatigue, l'âge, et puis son humilité, sans cesse combattue par ses souvenirs glorieux, était néanmoins très réelle, très sincère. Le Pape refusa. « Mes jambes, supplia le religieux, me refusent leurs services. — Eh bien! quand on ne peut plus faire ses courses à pied, on les fait en voiture... » La fille du Père de Géramb, informée, fournit l'équipage.

Il survécut peu de temps à Grégoire XVI et mourut à Rome le 15 mars 1848, à l'âge de soixante-seize ans. Jusqu'à la fin, il montra cette imagination charmante qui se mêlait à sa piété. Quand on lui porta l'Extrême-Onction, il demanda que les corridors par où le Christ-Hostie devait passer fussent parsemés de fleurs et de verdure. Et dans son testament, il légua une part de ses biens aux malades qui sortent des hôpitaux et qui ont grand besoin d'être aidés pour se reprendre à la vie normale. Ainsi vécut et mourut cet homme extraordinaire, religieux hors cadres, trappiste nomade, apôtre remuant et tintinnabulant, homme excellent et sympathique.

VII. — LE RETOUR DE LAMARTINE

Quatre mois après la mort de sa fille, Lamartine se décida à entreprendre le voyage de Baalbeck et de Damas. Il ne pouvait être venu si loin pour rentrer en France sans avoir visité ces merveilles d'Orient. Pour se rendre à Baalbeck, il faut traverser la chaîne du Liban et tomber sur la plaine de la Bekha. Lamartine fit une étape à Hammana, village druse perché au-dessus d'une gorge où s'engouffre un torrent. Il y fut reçu et logé par le cheik. « Le château du cheik d'Hammana, écrit-il dans le *Voyage en Orient*, surpasse en élégance, en grâce et en noblesse tout ce que j'avais vu dans ce genre, depuis le palais de l'émir Beschir à Deir-el-Kamar. On ne peut le comparer qu'à un de nos plus merveilleux châteaux gothiques du moyen âge, tels du moins que leurs ruines nous les font concevoir, ou que la peinture nous les retrace. Des fenêtres en ogive décorées de balcons; une porte large et haute surmontée d'une arche en ogive aussi qui s'avance, comme un portique, au-dessus du seuil; deux bancs de pierre sculptés en arabesques et tenant aux deux montants de la porte; sept ou huit marches de pierre circu-

laires descendant en perron, jusque sur une large terrasse ombragée de deux ou trois sycomores immenses et où l'eau coule toujours dans une fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit Druses armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leur turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef ; un ou deux nègres vêtus de vestes bleues ; quelques jeunes esclaves ou pages assis ou jouant sur les marches du perron ; et enfin plus haut, sos l'arche mêm e de la grande porte, le cheik assis, la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate, et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du repos : voilà les personnages. — Ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte. »

Cette peinture est une des plus décoratives du *Voyage en Orient*. Sur le palais de l'émir Beschir, à Beït-ed-Din, Lamartine a pu se livrer aux plus merveilleuses évocations des *Mille et une nuits*, sans craindre d'altérer la vérité. Mais le château du cheik d'Hammana n'aurait-il pas été créé par son imagination lasse des quelques mois de repos et de chagrin passés à Beyrouth après la mort de Julia ? Nous quittâmes à Sofar la route de Damas, pour nous engager dans cette partie sauvage du Liban, comparable au massif de la Grande-Chartreuse, qui aboutit à Hammana. Des genêts d'or et des touffes de rhododendrons colorient les rochers. Le village est comme porté sur les abîmes. Là nous cherchâmes la demeure où coucha Lamartine.

Lamartine ? Nom sonore que personne ne semble plus connaître. Mais l'oubli est une plante qui ne pousse pas qu'en Orient. Je me souviens d'avoir demandé à Aoste la Tour du Lépreux : Xavier de Maistre n'était plus qu'un disparu. Enfin, un jeune garçon, qui a passé par une école et parle un français assez pur, a compris notre question et nous sert de guide. Il nous conduit au-dessus du village, sur une sorte d'éperon, devant une maison ancienne, dont les fenêtres ogivales sont, en effet, régulières et rares. Nous pénétrons, le commandant Denain qui commande l'aviation du Levant, ma fille et moi, dans une cour intérieure, où nous sommes reçus par deux magnifiques Druses, aux traits nobles et calmes, avec des barbes en éventail fort bien taillées, des traits accentués, de hauts turbans blancs, des robes noires, que nous sommes

tentés de prendre pour des prêtres ou des mages à leur gravité sacerdotale. Ils tirent une célébrité locale du passage presque séculaire de ce Français lointain. Ou plutôt ils ne comprennent pas très bien, tout d'abord, l'intérêt que nous prenons à ce pèlerinage... Puis le regard de l'un d'eux s'éclaire. Lamartine? Est-ce une leçon apprise ou quelque tradition recueillie? Ils nous montrent une terrasse d'où l'on domine à pic l'eau bondissante. C'est là que Lamartine aurait appelé Hammana la perle du Liban... Certes, la vue en est belle, mais il y en a cent autres pareilles dans la montagne. Est-ce bien là le château du cheik? Mais peut-être le contraste avec la sauvagerie des lieux suffit-il à lui conférer des titres de noblesse et de grandeur. Les esclaves noirs ni les pages ne jouent sur les marches du perron. Pourtant, voici les deux jeunes et belles femmes que les Druses contemplent avec amitié : leurs épouses ou leurs filles? Elles sont charmantes et modestes dans leur pose hiératique, et nous réconcilient avec la description du poète.

Sur les ruines du temple du Soleil à Baalbeck, c'est encore le fantôme de Julia que Lamartine évoque. Et c'est encore à Julia qu'il songe lorsqu'il décrit, à Damas, — avec quel art! — la beauté des jeunes filles arméniennes : « Presque partout, écrit-il, nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées, des yeux où la lumière sereine de l'âme prend une lumière de sombre azur et jette des rayons de velours humides que je n'ai jamais vus briller dans des yeux de femme; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquise que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur; les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie dans ces admirables apparitions... » Où sont aujourd'hui les belles Arméniennes? Quand j'allai d'Alep à Deïr-ez-zor en avion, pendant mon séjour dans cette ville dont le nom signifie *couvent des forêts* et qui s'élève dans une oasis au bord de l'Euphrate, on me montra, le long du fleuve, les ossements des caravanes d'Arméniens emmenés par les Turcs pendant la guerre et massacrés.

A son retour de Damas, Lamartine voulut accomplir enfin le

pèlerinage des Cèdres du Liban. Il partit au début d'avril (1833) par le chemin habituel, Tripoli et Ehden, celui qu'avait pris au mois d'octobre précédent le Père de Géramb, mais nous savons que les neiges l'empêchèrent de réaliser son projet.

Cependant *l'Alceste* qui les avait amenés en Syrie était revenu à Beyrouth chercher les Lamartine. Il ne rapporta en France que le cercueil de Julia. Le poète avait frété un autre brick, *la Sophie*, pour sa femme et pour lui, afin de ne pas infliger à Mme de Lamartine cette compagnie trop douloureuse. « Au point du jour, écrit-il le 15 avril 1833, nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois et nous quitta pour le ciel. Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé de tant de larmes ! cette maison était pour moi comme une relique consacrée ; je l'y voyais encore partout : oiseaux, colombes, son cheval, le jardin, les deux belles jeunes filles syriennes qui venaient jouer avec elle et qui logent sous nos fenêtres dans le jardin. Elles se sont levées avant le jour et, vêtues de leurs plus riches parures, elles élèvent leurs mains vers nous et arrachent les fleurs de leurs cheveux... »

De Jaffa, Mme de Lamartine put se rendre à Jérusalem et à Bethléem comme elle l'avait désiré en des temps plus heureux. Puis, ce fut le long retour par Smyrne, Constantinople et l'Europe. Lamartine avait été élu député du Nord, bien qu'absent de France, par 196 voix contre 153 rassemblées par ses trois concurrents. Sa popularité, qui devait s'épanouir en 1848, commençait. Mais son deuil était encore trop récent pour que le goût de la politique l'eût repris. De Smyrne il écrit le 29 mai (1833) à un apôtre du saint-simonisme, du nom de Cognat, qui avait tenté de le convertir à ses chimères : « Je retourne en France, monsieur, porter comme les autres ma pierre à l'édifice moderne, s'il est donné toutefois à notre génération de fonder quelque chose. A défaut de la lumière et de la force que Dieu seul peut donner, j'y porte de la bonne volonté, du dévouement et de l'espérance... (1) ». Il revient lentement, par petites étapes à travers l'Autriche et l'Allemagne. Le *Journal de Saône-et-Loire* donne, le 23 octobre 1833, cette nouvelle à ses lecteurs : « M. et Mme de Lamartine sont de

(1) *Journal de Saône-et-Loire* (24 août 1833).

retour dans le sein de leur famille depuis vendredi dernier 18 octobre. »

Il restait, pour Lamartine, un dernier devoir à remplir : chercher à Marseille le cercueil de sa fille et le ramener à Saint-Point, selon le vœu de l'enfant. Il raconte ce douloureux voyage dans une lettre à Aimon de Virieu : « C'est hier que je suis arrivé de Marseille où j'étais allé chercher tout ce que la mort pouvait me rendre. Arrivé de nuit, j'ai été, à Saint-Point, reporter un moment dans notre chambre vide ce qui la remplissait autrefois de vie, de bonheur, d'avenir et, le jour venu, j'ai porté de mes propres mains et déposé ce cercueil sur celui de ma mère... Maintenant, tout est fini... » (1).

Au château de Saint-Point, auprès des souvenirs glorieux de la vie politique et littéraire de Lamartine, on peut voir les portraits et les jouets de Julia, comme si elle habitait encore la demeure qu'elle aimait tant. Ses restes, rapportés de Beyrouth, reposent à l'ombre de l'église, dans le caveau réservé à ses parents, à la mère de Lamartine, à la mère de Mme de Lamartine, et à Valentine de Cessiat.

En 1850, Lamartine retourna en Orient. Désabusé de la politique, il entrevoyait le déclin de sa popularité. Son élection dans dix départements à l'Assemblée constituante était déjà presque oubliée. Ce sont là d'assez heureuses dispositions pour un voyage, et pour un voyage qui se rattache à d'émouvants souvenirs. Comme en 1832, Mme de Lamartine l'accompagnait. Il en a publié la relation dans un livre, lui aussi oublié, *Nouveau voyage en Orient*, paru en 1853. Mais il n'alla, de Constantinople, sur le bateau l'*Oronte*, qu'à Smyrne où une concession importante lui avait été accordée à Bourgad-Ovassi, à huit ou dix heures de cheval de la ville (2).

(1) *Correspondance de Lamartine*, vol. III.

(2) Le journal *Stamboul* du 17 mai 1925, cité par les *Nouvelles littéraires* du 30 mai, analyse une brochure publiée à Constantinople par Ahmed Refik bey sur l'histoire de cette concession de quelques fermes accordées à Lamartine par le gouvernement turc. Le plus grand intérêt de cette brochure vient évidemment de la lettre inédite où Lamartine adresse sa demande au Grand Vizir Rechid Pacha le 24 avril 1849 et que je transcris ici d'après les *Nouvelles* :

« J'ai constaté la nécessité de m'expatrier pour gagner ma vie à l'étranger. Le mouvement révolutionnaire qui a éclaté dans mon pays, tandis que j'y occupais une situation officielle, et les services que j'avais rendus en cette qualité ont donné lieu à des difficultés en ce qui concerne mes propriétés et mes revenus.

Concession chimérique dont il attendait des merveilles et la reconstitution de sa fortune compromise.

Dans ses lettres inédites à Mme de Cessiat, Mme de Lamartine donne de charmants détails sur la maison d'habitation : « Je trouve la maison tout à fait jolie à la mode orientale... L'aspect sous mes yeux est extrêmement pittoresque. Figurez-vous une longue galerie ouverte soutenue par des piliers de bois à arcades moresques donnant sur un espace couvert de chameaux, de chevaux, de mulets, de tentes et de personnes de toutes conditions, depuis les bergers vêtus de grosses peaux de moutons, jusqu'aux Grecs à la petite veste rouge et jupe blanche; les cawas ou janissaires avec leurs belles armes à la ceinture, leur longue pique à la main, leurs chevaux en laisse, avec un air de commandement; les femmes couchées sur des nattes avec cinq ou six enfants autour d'elles, à moitié voilées, à moitié découvertes, et les Grecques découvertes tout à fait, vêtues de toute sorte de pièces et de morceaux selon leur costume ; tout cela brille sous un beau soleil. A droite, nous avons la verdure éclatante des mûriers, la teinte bleue des saules, puis des platanes, des peupliers de toute beauté. Cela constitue ce qu'on appelle le *jardin*, mais comme il ne touche pas à la maison, il en faut planter un sous les fenêtres pour rejoindre l'autre, et c'est là qu'il serait facile d'avoir toutes les fleurs et fruits d'Europe avec quelques sillons de charrue. Nous avons à gauche un grand champ de tabac d'une croissance incroyable et les herbes graminées sont beaucoup plus hautes qu'un homme. L'horizon est borné par des lignes de montagnes de différentes élévations, les unes boisées, les autres rocheuses. Le vent de mer vient rafraîchir l'air depuis dix heures du matin jusqu'au soir, ce qui fait que la chaleur n'est pas forte (1)... »

« Ma prédilection et mon affection pour les Ottomans, connus de vieille date, et l'appréciation dûment acquise, au cours de mon voyage, de leurs qualités morales, — ainsi qu'en font foi les livres où je les ai consignés avec de vifs éloges, — vous sont connus. J'éprouve donc le désir d'aller m'installer parmi eux.

« Ayant passé la moitié de ma vie dans les champs, je suis au courant de tous les procédés agricoles. Je voudrais donc, Sa Majesté Impériale daignant me faire don d'une propriété, y créer une ferme dont je dirigerais l'exploitation. Il faudrait aussi qu'elle contînt au moins cent cultivateurs.

« L'emplacement que je souhaiterais le plus à cet égard serait du côté d'Ismid, non loin de la Marmara, ou bien dans les environs de Smyrne, car, de cette façon, je ne priverais pas ma femme des distractions de Constantinople. »

(1) Lettre inédite du 16 juillet 1860. Collection Hanoteau.

Elle-même est obligée de se ménager, mais son mari montre une activité merveilleuse. La chaleur n'a pas raison de ses forces : il va, il vient, à cheval, sur son immense domaine. Il est rajeuni, il est loin des méfaits de la politique et de l'ingratitude des hommes, il est presque heureux. Mais les fermes d'Asie Mineure, pas plus que les revenus des terres du Mâconnais, plus fertiles, qu'il avait reçues de divers héritages, ne devaient suffire à payer ses dettes, ni même à calmer la troupe de ses créanciers. Le poète renoncera à la concession turque, trop difficile à exploiter, et se remettra courageusement à sa tâche littéraire, à ce *Cours de littérature*, inégal, mais rempli de pages merveilleuses, qui va de nouveau, sans doute, être morcelé et utilisé en morceaux maintenant que les œuvres de Lamartine sont tombées dans le domaine public, puisque l'écrivain, ou l'artiste, est destiné à laisser une descendance dépouillée de tous ses propres droits de propriété cinquante ans après sa mort, et ne recoit en échange aucune faveur du fisc.

Le mari et la femme revinrent ensemble par le prochain bateau. Ils ne retournèrent pas à Beyrouth, ils ne revirent pas la maison du bonheur et de la douleur. Lamartine ne monta jamais jusqu'aux Cèdres du Liban. Il ne vit jamais sur le tronc de l'un des plus beaux son nom et celui de Julia. Et peut-être mit-il en doute la pieuse inscription signée du Père de Géramb...

HENRY BORDEAUX.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES [1]

XII

LE DOYEN BERTHÉLEMY

Le 2 avril dernier, cinq mille, d'autres disent dix mille jeunes gens, des étudiants, défilaient gravement rue Jean-Bart, une de ces rues de province, peut-être la moins longue, qui servent de ceinture au jardin du Luxembourg, et saluaient silencieusement une petite maison, un petit hôtel d'aspect provincial lui aussi, mais propret et coquet. Et il y avait dans cette manifestation, dans cette volonté d'ordre, dans tant de respect uni à une ardente sympathie, dans cette attitude que la jeunesse scolaire, bien inspirée, s'était imposée à elle-même, très différente des gestes plus bruyants des jours précédents, quelque chose de grand, d'infiniment honorable pour qui en était l'occasion et l'objet.

Cette petite maison de la rue Jean-Bart n'était jusqu'ici populaire que dans la rue où elle est située. Les pensionnaires d'un hôtel d'étudiants voisin troublent de temps en temps le silence nocturne de la rue, en criant, devant la maison où une théorie juridique célèbre a été conçue : « Il n'y a pas de fonctionnaires de gestion ! » Chahuts modérés et bienveillants. La maison est encore signalée par les habitants de la rue comme celle devant laquelle s'arrêtent le plus de taxis avec une valise ou une malle. D'où une réputation d'hospitalité. Les indiscrets la disent hospitalière même aux bêtes. C'est une maison sans

(1) Voyez la *Revue*, 15 janvier 1920 — 1er décembre 1924.

enfants. Et cette privation longtemps ressentie explique, certaine qualité d'âme étant donnée, bien des choses dans les mœurs et les sentiments de l'habitant, et une partie de sa carrière morale. Cette maison sans enfants est le paradis des enfants des autres. L'étudiant y est accueilli un peu comme l'enfant attendu. C'est une maison de braves gens. C'est la maison du doyen Berthélemy. — Des événements récents ont donné au doyen Berthélemy une notoriété que n'atteint pas d'ordinaire un professeur de droit. Quel est l'homme auquel cet accident est arrivé?

Au physique, taille moyenne, et maigreur qui dépasse la moyenne; barbe en pointe, cheveux en brosse. Rien du légiste compassé et solennel. Les professeurs de droit ne s'efforcent plus de ressembler à des conseillers à la cour, qui d'ailleurs ressemblent de moins en moins eux-mêmes à leur type traditionnel. L'allure chez M. Berthélemy est vive, comme la parole. Mais il est toujours si pressé qu'on le voit rarement à pied. Il a soixante-sept ans et ne les porte pas. L'activité conserve. Il est né, d'un père fonctionnaire, dans une vieille maison familiale de Loir-et-Cher. Mais il n'a pas en réalité de petite patrie. Son père suit sa carrière, et il suit son père, avec Paris comme centre d'attraction vers lequel on revient le plus souvent possible. C'est ainsi que le jeune Berthélemy, ayant appris à lire dans une pension d'Asnières, après des étapes chez les Jésuites de Vannes et au lycée d'Évreux, vint achever ses études à Condorcet. Il y est camarade de Bergson et de Capus. Dans un temps où il n'y avait pas de travaux pratiques de chimie pour les élèves de nos lycées, il fait, de complicité avec Capus, de la chimie privée, au grand effroi de leurs deux familles.

Bachelier, Berthélemy entre dans l'administration des contributions indirectes où servait son père, mais avec l'intention de n'y pas rester. Il fait son droit en dehors des heures de bureau, et peut-être même pendant lesdites heures. Puis, s'orientant vraiment vers les carrières qu'ouvre l'étude du droit, il entre au parquet de la Cour de cassation. Il est resté très fidèle envers la mémoire du procureur général qui était M. Bertauld : il a publié en volumes ses discours politiques. C'est M. Bertauld qui, découvrant chez lui de réelles aptitudes juridiques, lui conseilla de se présenter à l'agrégation. Il est reçu à son premier concours en 1884. Il est nommé à Lyon.

***

Il y a de cela quarante ans. Il y avait alors à Lyon un homme qui, avant d'être un grand ambassadeur, fut un grand préfet, Jules Cambon. Le préfet diagnostiqua, chez le jeune professeur de droit, une bonne volonté à utiliser. Il le nomma membre de la commission de surveillance des prisons de Lyon. Il déterminait, par ce choix, toute une carrière de bienfaisance. La commission de surveillance des prisons de Lyon pouvait jouer un rôle plus actif que les commissions similaires d'autres villes : elle avait des rentes. Il fut un temps où c'était la charité privée qui fournissait la paille des cachots. Elle avait fourni à Lyon tant de paille, ou tant d'argent pour acheter de la paille que les intérêts de cet argent, qui seuls étaient à sa disposition, permettaient à la commission de surveillance de soulager des souffrances méritées, des souffrances tout de même. Donc Berthélemy visite et réconforte beaucoup de prisonniers. Il arriva que l'un d'eux fut exécuté. Berthélemy a raconté son histoire qui est la plus banale. Rien d'un crime sensationnel. Busseuil a tué pour voler. Mais c'est l'ascension vers le crime final, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui est instructive, justement parce qu'elle est elle-même très banale. Busseuil a déserté la maison paternelle à dix ans. Évidemment, ce n'est pas un enfant de tout repos. Mais quelle est la part respective de responsabilité de la maison et de l'enfant dans cette désertion? Busseuil a sans doute toujours été un enfant *moralement abandonné*. Il est maintenant vagabond et se fait acrobate. « Sa spécialité était de tenir un poids en équilibre en haut d'une baïonnette dont la pointe reposait sur son menton. Nous trouvions cela drôle. » Et Berthélemy se fait et nous fait presque des reproches. Bientôt, en effet, montant en grade, Busseuil devient souteneur, puis voleur, puis assassin à vingt ans. En dix ans, toutes les étapes ont été franchies.

Dans la même session d'assises qui condamna Busseuil, voici M... qui gagne sa vie depuis l'âge de quatre ans; voici S... qui, à vingt-quatre ans, a déjà été condamné six fois; D..., d'une famille de sept enfants: sa sœur dans une maison de prostitution et quatre frères déjà condamnés. C'est le recrutement ordinaire des criminels et c'est la genèse ordinaire du crime, disent les criminalistes. Mais le jeune professeur de

droit qu'est Berthélemy ne se contente pas de cette explication. Dès cette date il se crée, parmi les criminalistes, une spécialité: il ne s'occupe pas de réprimer, mais de prévenir. L'enfant, pense-t-il, a droit à l'éducation, comme à l'instruction. Un honnête homme ne se fait pas tout seul ; il y faut des exemples, des conseils, la protection contre d'autres influences. « L'abandon moral est la première étape de la plupart des criminels. Venons au secours des moralement abandonnés, et nous supprimerons d'avance les assassins. » M. Berthélemy était jeune quand il exhalait ces plaintes et formulait ces espérances. Il l'est resté. Il a gardé la jeunesse qu'il faut pour entreprendre.

De l'enfance des prisonniers il passa aux enfants des prisonniers, à tous les enfants sans éducation et sans soutien, aux petits mendiants de Lyon, sur lesquels il fit des enquêtes qui rappellent celles de Maxime du Camp et du comte d'Haussonville sur les petits mendiants de Paris. Une loi de 1874 sur la mendicité des enfants était restée inopérante. Les sociétés charitables s'ingéniaient en vain. Les familles reprenaient les enfants aussitôt que leurs vices pouvaient être de quelque rapport. Si les œuvres refusaient de les rendre, le parquet les forçait à céder. C'était la loi. Ce ne fut plus la loi à partir du 24 juillet 1889. A cette date, une loi nouvelle fut votée, d'après laquelle les parents indignes pouvaient être déchus de la puissance paternelle. Alors des sociétés se fondèrent pour provoquer des jugements de déchéance et pour sauver les enfants des parents déchus. La première en date est l'*Union française* que présida Jules Simon. La cadette est la *Société lyonnaise pour le sauvetage de l'enfance*. Mais le sauvetage va impliquer l'éducation. Ici l'action propre de Berthélemy prend corps et se dessine. La loi de 1889 lui a fait trouver sa voie.

Ce serait être incomplet que de ne pas dire le milieu favorable où allait s'exercer sa jeune activité pour le bien. Outre qu'une vague de charité déferlait alors sur les âmes françaises (il y a ainsi des heures dont on ne sent qu'après coup combien elles étaient bienfaisantes), Lyon a toujours été la ville des œuvres ; elle l'était plus que jamais. Des hommes qu'on aurait pu appeler des magnats à d'autres titres, Mangini, Gillet, Aynard, Sabran, s'évertuaient à être surtout des magnats de la charité. Et leur exemple, avec leur ascendant, entraînait. Mais l'associé et le complice de Berthélemy fut surtout Garin,

âme exquise qui s'est définie elle-même en confiant à un journal de jeunesse, retrouvé après décès, cette ambition : « Faire tout le bien possible, sans que jamais personne s'en aperçoive. » On s'en est aperçu un peu plus que Garin ne voulait. Les honneurs le cherchèrent, et aussi la politique (il était le beau-frère du président Dubost) dont il repoussa les avances, trop idéaliste pour elle. C'est cet idéalisme qu'il ajoutait à l'esprit plus pratique, plus agissant de M. Berthélemy. Et il y eut dans leur amitié, qui fut grande, l'instinctif sentiment qu'ils se complétaient l'un l'autre. A eux deux, ils fondèrent Brignais.

Ils étaient tous deux vice-présidents de la *Société lyonnaise pour le sauvetage de l'Enfance*. Berthélemy se fit, pendant longtemps, une règle de n'être pas président des œuvres où il comptait jouer le rôle le plus actif, règle que, l'âge venant l'amena d'ailleurs à confirmer par quelques exceptions. Que va faire la *Société lyonnaise* des enfants qui lui sont confiés ? Elle pratique le placement familial à la campagne. Les filles sont envoyées dans différents couvents. Des moyens de fortune sont employés. Mais le besoin se fit vite sentir à la *Société lyonnaise* d'une maison à elle. Ce fut Brignais.

Brignais, à 12 kilomètres de Lyon, était un pénitencier tenu par les Cisterciens, évacué par mesure générale en 1888. La *Société lyonnaise* le loue d'abord, et plus tard l'achète. Ce ne sera plus un pénitencier, mais une maison de réforme, de prévention, pas du tout de correction. Adaptée aux besoins nés de la loi de 1889, elle recueille quelques pupilles de l'Assistance publique, elle n'en accepte pas de l'administration pénitentiaire. Les enfants y reçoivent l'instruction, et l'éducation morale et religieuse. Celle-ci est donnée par des femmes, des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, celle-là par des instituteurs laïques de l'État. Comment Berthélemy réussit-il à obtenir cette collaboration ? Les enfants sont confiés à la *Société lyonnaise* ; l'éducation morale est son affaire. Mais ils ont droit à l'instruction, Berthélemy va trouver l'inspecteur d'Académie et lui dit : « Je vous préviens que j'envoie mes enfants (deux cents et plus) à l'école publique. » L'excellent fonctionnaire lève les bras au ciel. « Mais il n'y a pas de place ; et puis, si bien que vous les éleviez, les parents des autres ne seront pas très flattés. — Alors créez une école chez moi. » La combinaison fut acceptée, M. Léon Bourgeois étant ministre de l'Instruction publique,

M. Ferdinand Buisson directeur de l'enseignement primaire. Elle dure encore. Elle est caractéristique de la méthode de Berthélemy pour résoudre les difficultés, à l'aide même de la loi.

Les enfants de Brignais reçoivent en outre l'enseignement professionnel; l'école prépare à tous les métiers courants. Les résultats furent et sont excellents. La majorité des élèves est rendue à la vie normale. A la guerre, Brignais a eu des croix.

Mais, entre la famille à laquelle on l'arrache et l'école de Brignais, l'enfant était passé par une sorte d'étuve morale; on l'appelle, faute d'un autre nom, l'asile temporaire, et cet asile est situé, à Lyon même, rue du Béguin. C'est le berceau de la nouvelle vie dans laquelle l'enfant doit entrer. On l'y nettoie d'abord physiquement. On lui donne un habillement neuf, qui comprend une chemise, nouveauté pour lui le plus souvent. Après cette transformation, symbole de toutes celles qu'on espère, il va rejoindre les camarades, — peu nombreux; car il doit recevoir l'impression d'une vie de famille. Il va connaître ses bienfaiteurs, M. Berthélemy, Mme Berthélemy, qui l'a elle-même souvent épouillé à l'arrivée, et d'autres personnes qui s'occuperont désormais de lui. Et c'est une première impression, combien réconfortante pour ces pauvres êtres ! que le contact de braves gens qui désormais s'intéresseront à eux et les aideront à s'évader du mortel isolement moral. On les garde là trois semaines environ ; on établit leur diagnostic physiologique, en vue de moyens curatifs à faire intervenir, leur diagnostic moral, en cherchant moins leurs défauts, qui sont faciles à découvrir, que les bons instincts par où le jour peut entrer dans leurs âmes. On pratique aussi, avant que le mot ait été inventé, l'orientation professionnelle, pour savoir vers quel métier on peut les diriger. L'asile temporaire (combien le mot est décidément insuffisant !) restera pour eux la maison de famille: de là viendront chaque année les vêtements neufs; de là viendront les étrennes. Ils y sont ramenés, s'ils sont souffrants. Ils ont retrouvé, ou plutôt ils ont trouvé un foyer. Plus encore que Brignais, l'asile de la rue du Béguin fut l'œuvre, non seulement administrative, mais morale et sentimentale de M. Berthélemy. Il y paya de sa personne. De combien d'enfants ne fut-il pas le vrai père pendant les semaines prévues, et au delà ! Durant les dernières années de son séjour à Lyon, il passait à l'asile ses meilleures heures de liberté.

* * *

Lorsque sa carrière appela M. Berthélemy à la Faculté de Paris, les galons dans l'armée de la charité qu'il avait conquis à Brignais le désignèrent à l'état-major de Mettray, qui se l'annexa. La célèbre colonie de Mettray n'a pas été fondée pour les enfants moralement abandonnés, comme Brignais, la loi de 1889 n'existant pas alors; elle a été fondée pour les enfants déjà traduits en justice, pour tâcher de faire mieux avec eux que ne fait l'administration pénitentiaire officielle, en usant de ces deux moyens fixés par les fondateurs, « par la terre et par la foi ». Les chances de salut sont moindres qu'avec les enfants de Brignais, moins avancés dans le mal. Il y a cependant de nombreuses réussites. Dans l'administration de cette œuvre considérable, qui abrite cinq cents enfants, Berthélemy fut successivement le collaborateur actif de Georges Picot, de Bérenger, du baron de Courcel. C'est lui qui est, même nominalement, à la tête de l'œuvre aujourd'hui.

Ce n'est pas seulement Mettray qui réclama M. Berthélemy, dès que sa présence fut signalée à Paris, mais toutes les œuvres qui avaient quelque affinité avec son activité sociale de Lyon, et d'autres encore. Il en est de ceux qui luttent contre toutes les formes du mal comme de ceux qui sont de l'autre côté de la barricade. Les bonnes volontés sont repérées comme ailleurs les mauvaises, et on est pris dans l'engrenage du bien, comme dans celui du mal, avec cette différence qu'il ne mène pas à l'échafaud. Berthélemy fut pris dans l'engrenage. Mais, si nous avons parlé un peu longuement de Brignais et de l'asile temporaire, parce qu'une vocation s'y révèle et qu'un caractère d'homme s'y dessine, nous passerons sous silence les œuvres qui se partagent, à Paris, son activité bienfaisante. Elles sont trop. Si ces pages lui tombent sous les yeux, ce qui est, après tout, assez probable, il protestera, au dedans de lui-même, pour les œuvres auxquelles il n'eût pas été fâché de valoir un peu de réclame, et pour des collaborateurs dont il eût été heureux de voir les noms associés au sien. Mais, cher monsieur Berthélemy, c'est à vous seulement que nous en avons pour l'instant. Excusez-nous donc.

Donc, vous êtes un homme d'œuvres. Quelques-uns, qui méritent ce nom, apportent aux œuvres dont ils s'occupent

beaucoup d'argent ou un grand nom, qu'ils l'aient reçu grand, ou qu'ils l'aient fait grand. Il y a trente ans, vous n'étiez pas à même de donner beaucoup d'argent, et votre nom n'était pas grand. Votre apport personnel a été votre science juridique et votre art à faire apparaître la loi comme une brave personne avec laquelle les braves gens doivent toujours s'entendre. Avec vous a pris fin, pour beaucoup d'œuvres, l'ère des difficultés, qui étaient des malentendus ou des maladresses réciproques. Vous avez aussi le don de l'organisation, une organisation à la française, sans caporalisme, où la bonne humeur et la persuasion jouent le principal rôle. Vos voisins de campagne le savent bien, qui ont fait de vous le président d'un syndicat de propriétaires qui a amélioré quelques mètres de notre côte, puis, aux heures tragiques, l'administrateur d'un hôpital pour les blessés. Où que vous soyez, et de quoi qu'il s'agisse, vous organisez. C'est votre manière d'être.

Or, pendant longtemps, rien n'a été moins organisé en France que la charité. L'aumône tenait à rester individuelle et secrète ; ainsi se créait un lien d'une nature spéciale entre bienfaiteur et obligé, et celui qui recevait le plus n'était pas toujours celui qui recevait l'aumône. Et de cette charité-là il faut bien espérer qu'il restera quelque chose. Cependant, il a bien fallu lui apprendre que, dans les grandes villes au moins, elle était le plus souvent dupe, et que bien faire le bien n'est pas chose aisée. L'idée que la charité doit être utile, et pas seulement à celui qui la fait, a gagné du terrain. Un office central des œuvres de bienfaisance a été fondé pour établir, entre la demande et l'offre, d'autres rapports que ceux qui naissent du hasard ou de la fraude. C'est un rudiment d'organisation. Il y a là un mouvement auquel Berthélemy a participé, mais qu'il n'a pas déterminé.

Il n'a pas créé non plus l'union sacrée pour la charité qui, dans de modestes proportions, a précédé l'union sacrée pour la patrie. Cependant son rôle ici a été plus actif. Il avait préludé comme adjoint au maire de Lyon, chargé des services de l'assistance publique. Une circonstance l'avait servi. On voulait offrir aux marins russes, en visite à Lyon, le spectacle de l'embrasement de Fourvières. Or Fourvières, la colline mystique, n'était guère peuplée que de couvents. Il fallait donc le consentement de l'archevèque. On délégua l'adjoint Berthélemy chez l'arche-

vêque. Celui-ci consentit et offrit même de faire les frais. D'où visite de remerciements du maire radical, suivie d'une visite de l'archevêque. Les rapports tendus deviennent cordiaux. Les Russes avaient cette fois contribué à notre paix intérieure. Et l'adjoint à l'assistance fit bénéficier les œuvres de cette paix momentanée. Mais il restait des préjugés à vaincre à Lyon et à Paris. La bienfaisance collective a été longtemps exclusivement confessionnelle. La plupart des œuvres sont encore aujourd'hui des œuvres religieuses. D'où un soupçon général de cléricalisme. Quel danger pour l'assistance d'être mêlée à nos querelles politiques et religieuses, comme l'instruction elle-même! M. Berthélemy est de ceux qui, avec infiniment de souplesse et de libéralisme, surent limiter ce danger.

Mais la tâche plus personnelle qu'il s'est assignée a été de réconcilier l'administration et les œuvres. Il y avait eu des irrégularités commises dans la comptabilité de certaines œuvres, des faits plus graves peut-être. D'où un vent de suspicion (1882). Une surveillance parut nécessaire. Elle se fit tatillonne. Bref, ce fut la guerre. M. Berthélemy entreprit une double campagne : persuader aux représentants de l'État qu'il y a des choses qu'ils ne peuvent pas faire; d'autre part, persuader aux représentants des œuvres que la tâche à remplir les dépasse. L'assistance, et même « l'assistance intégrale », comme écrit M. Berthélemy, est devenue un devoir social, parce qu'elle est d'intérêt social. L'infirme et le vieillard n'ont pas de droit, de droit subjectif, comme dit le professeur de droit, pas plus que l'enfant. « Mais c'est chose nécessaire pour tous que l'enfant soit élevé, que le malade soit recueilli, que le vieillard soit pensionné, comme c'est chose utile pour tous qu'il existe des chemins, des phares et des postes. » Les individus font de la charité, la société a en vue son intérêt. Les fins diffèrent, mais les moyens coïncident au moins partiellement. Une vue perçante des choses, observait avec noblesse Georges Picot, dont M. Berthélemy aime à suivre les traces, découvre l'harmonie des efforts humains, là où ceux qui regardent en bas ne voient que la lutte. La consécration de cette harmonie fut un décret sur la réforme du conseil supérieur de l'assistance publique et la création de commissions départementales d'assistance publique et de bienfaisance privée. Dans toute l'étendue de la République, les œuvres privées ayant leurs représentants élus dans

ces conseils et dans ces commissions, le rapprochement est provoqué, la collaboration est organisée entre les œuvres et les services de l'assistance. Les unes apportent leur élan, leur foi, tout ce qui vient du cœur, les autres la pérennité, la certitude des ressources, la force des lois et des règlements. Il n'y a pas de résultat dont M. Berthélemy soit plus fier.

* * *

M. Berthélemy est professeur de droit administratif. Il avait subi le concours d'agrégation en un temps où le succès rendait apte à tous les enseignements que donne une Faculté de droit. Il eût pu se faire qu'une chaire d'économie politique ou de procédure lui fût attribuée. Il eut la chance d'avoir un enseignement qui bénéficiait de son activité extérieure, et dont celle-ci aussi bénéficiait. Il avait enseigné, à Lyon, l'histoire des institutions, ce qui l'avait préparé à enseigner les institutions elles-mêmes. L'enseignement du droit administratif n'avait pas, avant lui, bonne réputation : on ne le suivait pas. M. Berthélemy y apporta les qualités de vie et d'entrain, d'ardeur polémique que nous avons déjà devinées en lui. Il fait salle comble, et cela depuis trente ans. Dans les articles innombrables dont il a été récemment l'objet, des étudiants, ou d'anciens étudiants sans doute, le représentent essoufflant l'huissier qui est censé le précéder, quand il se rend à la salle de cours. A sa parole, dit l'un d'eux, « les textes qui, avec d'autres, paraissaient morts, s'animent, prennent une physionomie, une personnalité ». Des batailles s'engagent entre thèses diverses. Et l'on se passionne, quoique ce soit du droit administratif, et qu'il s'agisse de pompes funèbres, des emprunts des communes, ou de la modification des primes à la construction maritime. Le même article nous représente le professeur, à la fin du cours, entouré d'étudiants, continuant la discussion, déambulant, et finalement décourageant l'huissier, qui l'abandonne.

M. Berthélemy a publié son cours qui en est à sa dixième édition, et qui grossit à chacune. Il dépasse maintenant mille grandes pages. M. L. Renault, en présentant une de ces éditions à l'Académie des sciences morales, y vante le don du concret : « on sent que l'auteur parle de choses qui sont, pour lui, des réalités vivantes », et la souveraine clarté. La clarté est, pour M. Berthélemy, une obligation de l'enseignement, et aussi une

forme de la probité juridique ; elle est sa nature intellectuelle enfin. S'il a une lacune, c'est bien celle-là : son esprit est imperméable à ce qui est obscur.

De là, en partie, son opposition instinctive à la conception allemande de l'État, sorte d'entité divinisée, source de droits et de pouvoirs. Pour M. Berthélemy, on ne doit se servir de la fiction de la personnalité morale de l'État que pour justifier les droits de l'État dans l'ordre privé, pour expliquer comment l'État peut être propriétaire, débiteur, créancier, plaideur, etc. Cette fiction est dangereuse, si on en fait un principe mystique d'autorité. La souveraineté du peuple elle-même est une figure de rhétorique, si on lui fait dire autre chose que ces deux choses, qui sont déjà d'importance : la nation française est souveraine en ce sens qu'aucune autre nation ne commande chez elle ; elle est souveraine, parce qu'elle n'a pas de maître, même au dedans, plus de roi exerçant un droit héréditaire. En fait, que voyons-nous dans nos constitutions? Elles disent que les législateurs feront les lois, que les juges rendront les jugements, que les administrateurs rédigeront les règlements, donneront les ordres, accompliront les opérations administratives. Elles ne disent pas que ces différentes personnes exerceront les droits de l'État. L'État est ici une complication inutile et, nous l'avons déjà dit, dangereuse. Les fonctionnaires ont directement, et sans émanation mythologique, les pouvoirs qu'ils tiennent de la constitution et des lois. D'ailleurs, ces pouvoirs ne sont pas des droits. Ils ne se transmettent, ni ne se délèguent ; leur exercice est une obligation, et non une faculté. Voilà la théorie de la fonction publique impliquée dans tout le cours de droit administratif.

La théorie opposée est dangereuse, disions-nous avec insistance. L'État souverain, en fait représenté par des êtres humains, risque en effet de manquer de discrétion. On ne sait pas où ses droits s'arrêteraient. Pour les Allemands, ils ne s'arrêtent nulle part ; et, s'il arrive à l'État souverain de se soumettre volontairement à l'observation d'un droit autre que le sien, c'est lorsqu'il y trouve son intérêt. Il limite ses exigences pour consolider son pouvoir. Or, même si l'on ne fait pas du droit quelque chose d'absolu, comme l'ont fait les philosophes, c'est le dégrader que d'en faire une création de la force, un moyen employé par elle pour réaliser ses fins, fussent-elles

honorables. Au contraire, la pensée de Berthélemy est la pensée traditionnelle, la pensée révolutionnaire, la pensée libérale. Il faut ajouter qu'elle est la pensée latine, et que les pays latins, autres que la France, lui sont d'avance acquis. On devine comment elle réussit à animer son cours, et en combien de doctrines de détail elle se ramifie, qu'il est impossible d'énumérer. M. L. Renault, dans la circonstance que nous rappelions, songeait combien les droits de l'individu seraient trop facilement sacrifiés au Dieu-État. Les élèves de Berthélemy sont moins disposés à ces sacrifices.

***

M. Berthélemy pourrait nous apparaître, en tant qu'auteur, comme l'homme d'un seul livre, si nous ne songions aux articles sans nombre qu'il a publiés, et dont quelques-uns, qui forment un ensemble, comme les articles de science financière, devraient bien être réunis en volume. Mais il est très peu auteur, au sens littéraire du mot. Ses articles sont toujours des actes. Quand ils ont produit leur effet, il passe à autre chose. Et il y a toujours autre chose à faire pour lui. Les amis de Berthélemy lui ont souvent entendu dire qu'une des bonnes fortunes de sa vie fut que, fils de fonctionnaire, de fonctionnaire arrivé même, mais médiocrement rétribué, il dut, comme nous l'avons vu, gagner sa vie pour faire son droit. Il connut l'administration par le dedans et par le menu, au lieu qu'il eût pu lui arriver de ne l'étudier que du dehors et de haut. Pour un futur professeur de droit administratif, il était, sans le savoir alors, à la meilleure école. Une autre bonne fortune de sa vie fut, ayant été candidat à la députation, de n'avoir pas été élu. A Lyon, sa participation à l'administration municipale, son action philanthropique, tout l'avait désigné comme candidat. L'élection semblait sûre : il échoua. Il eût eu une belle carrière politique, il eût été ministre comme tout le monde, il n'eût pas eu la carrière qu'il a eue, il n'eût pas joué le rôle qu'il a joué.

Il a la passion de la chose publique et du bien public. Mais il n'est pas dans la mêlée, il n'est pas d'un parti. Il ne juge pas du point de vue d'un parti. Il donne son avis, qu'on lui demande souvent. Il le donne même quand on ne le lui demande pas. Reconnaissons qu'il aime à le donner. Et cet avis a le double prestige de la compétence unanimement reconnue, et du désintéres-

sement, dicté qu'il est par l'amour seul des idées et du pays. M. Berthélemy s'est constitué ainsi, peu à peu, pour tout ce qui est organisation et administration des services publics, une sorte d'emploi de conseiller gouvernemental, sans titre et sans gages. Il a été consulté, avec deux autres juristes éminents, dans la grave affaire du rétablissement des rapports normaux de l'Église et de l'État sous la loi actuelle. Il est, en titre cette fois, conseiller pour le contentieux de plusieurs administrations. Les commissions dont il fait partie ne se peuvent compter. Il inspire des lois qu'il n'a pas à voter. Ne jetons qu'un regard circulaire sur ses campagnes diverses, où les problèmes juridiques soulevés par l'aviation côtoient le régionalisme, dont il est l'adversaire, et le vote des femmes dont il est le partisan. Et retenons seulement celles qui ont trait à l'enfant, l'enfant, objet de sa première pensée et de sa première action charitable.

C'était, il y a plus de vingt ans, la campagne pour la répression des violences commises envers les enfants. Le martyre du petit Grégoire avait ému l'opinion. Des faits de même nature étaient révélés : ce misérable père, par exemple, qui, par manière de punition, « désonglait » son enfant ; cet autre qui, pour complaire à une maîtresse, mettait le sien à cheval sur des pincettes rougies au feu. On s'indigna quand on apprit que de pareils faits n'étaient punis que de quelques mois de prison. Renforcer la répression fut le premier mouvement. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que la pénalité, quelle qu'elle soit, ne joue pas, parce que ces forfaits restent inconnus. Qui les dénonce ? Pas l'enfant. Le voisin..., s'il s'appelle don Quichotte. Alors apparaît le rôle des sociétés chères à Berthélemy, les sociétés de protection de l'enfance, moins timorées, parce qu'elles sont des collectivités et des forces.

C'était, il y a dix ans, l'angoissante question des pupilles de la patrie, on dit aujourd'hui pupilles de la nation. Question d'argent ; mais alors, de semblables questions n'en étaient pas. Une question plus délicate était l'organisation de la tutelle de nos innombrables orphelins. Il y avait un problème de la tutelle dès avant la guerre. La guerre en rendait la solution urgente. Le ministre Albert Sarraut eut le grand honneur de déposer le projet de loi sur les pupilles. Il n'est pas indiscret de dire que M. Berthélemy avait été le collaborateur du ministre.

Car les lecteurs de la *Revue* (1) l'avaient deviné en lisant l'ardent plaidoyer signé de son nom. On eût pu le deviner rien qu'à lire le texte du projet. Car il prévoyait, pour l'éducation des orphelins sans famille, un large recours aux œuvres privées, sous la surveillance d'organismes administratifs, constitués dans un esprit franchement libéral. Or on reconnaît là les idées de M. Berthélemy. A aucun prix, il ne lui paraissait tolérable, comme d'autres projets le faisaient craindre, que la pitié fût le prétexte d'une entreprise déguisée contre la conscience des familles, et d'une mainmise des partis politiques sur l'éducation des orphelins de la guerre. Il reste heureusement quelque chose du projet Sarraut dans la loi actuelle.

Cet homme si occupé n'a jamais manqué un cours. Il va toujours à la Faculté avec un nouveau plaisir, et il en sort ragaillardi. Il n'y a pas, pour lui, de fatigue qu'une heure d'enseignement ne dissipe. Et il n'enseigne pas seulement à la Faculté, il a enseigné à l'École de Sèvres, à l'École supérieure des postes et télégraphes; avec lui, on n'est même jamais sûr de ne pas oublier une des tâches qu'il accumule. Il ne refuse jamais une conférence, en France ou à l'étranger. Il a beaucoup voyagé pour le droit français, dans toute l'Europe, et même hors d'Europe. Lorsque les services rendus et la sympathie de ses collègues le portèrent au décanat, peu après son élection à l'Académie des sciences morales et politiques, ces nouveaux honneurs l'attachèrent davantage à l'enseignement auquel il les devait, loin de déterminer chez lui la lassitude de l'homme arrivé. Ce fut avec sa chère École de droit une nouvelle lune de miel. Si on l'attaque, on a affaire au doyen. Et on l'attaque quelquefois. La Faculté de droit ne ressemble pas à ses sœurs des sciences et des lettres. Elle prépare à des professions qui ne sont pas scientifiques; c'est une école professionnelle. D'où des comparaisons parfois mal intentionnées. Mais, à côté de cette tâche, M. Berthélemy la montre remplissant aussi des tâches scientifiques, et les remplissant bien, s'adaptant aux exigences du temps et s'enrichissant d'enseignements nouveaux. De l'exercice même de sa tâche professionnelle, ajoute-t-il, elle peut tirer vanité, puisque « la pratique française du droit n'est inférieure à la pratique juridique d'aucun

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1916.

pays civilisé ». C'est dans ces dispositions d'esprit que les récents événements, dont la Faculté fut le théâtre, trouvèrent le doyen Berthélemy.

Une nomination de chargé de cours a causé un sursaut de conscience chez les étudiants. Que les partis en aient profité, c'est possible; on leur avait fourni une trop belle occasion. Mais il n'y eut pas que les partis à manifester une émotion, qui était générale. Émeute à la Faculté le 9 mars; des dégâts matériels sont commis. Le doyen fait appeler la police. Il en vint plus, et avec plus de manifestation extérieure de force qu'il n'eût désiré et qu'il ne convenait au lieu. Le lendemain, le doyen avait cours lui-même. Quand il entre, aux applaudissements traditionnels se mêlent des sifflets partant du haut de la salle; on crie : à bas la police! Le doyen fait taire les applaudissements et, pouvant enfin parler, il explique à tous la doctrine traditionnelle de l'administration universitaire. Quand il y a délit commis, dommage causé aux personnes ou aux choses (et il y a eu dommage causé à l'immeuble), la police doit entrer dans une Faculté, comme elle entrerait partout; dans les autres cas, non. « Maintenant, vous qui sifflez, allez-vous-en, et laissez vos camarades écouter et travailler. » Les siffleurs s'en vont, mais se massent à la sortie du cours. On veut faire passer le doyen par une porte dérobée. Il s'y refuse et, faisant ouvrir à deux battants la porte par laquelle les professeurs sortent normalement, toque en tête : « Messieurs, laissez passer votre doyen. » On s'écarte, et on applaudit, comme presque toujours devant le courage.

Lorsque le cours contesté dut à nouveau être ouvert, le doyen refusa, tous les moyens dont il disposait ayant été mis en œuvre d'ailleurs, l'invasion préventive de la force armée; il refusa de fournir à un collègue, qui se fût déshonoré en l'acceptant, et qui ne l'acceptait pas, un auditoire d'agents de police; il refusa enfin d'exposer une jeunesse qui avait des torts, mais dont il avait la charge, et pour laquelle il avait une tendresse (le mot de paternel a été prononcé par lui et par d'autres, en cette circonstance, et non comme un mot mis au hasard), à une répression où tout le monde savait que le sang aurait coulé. Ses collègues, le conseil de l'Université se solidarisèrent avec lui. Pour ce refus, il n'en fut pas moins suspendu, suspension dont on pouvait prévoir qu'elle aurait une fin, mais non une

fin aussi rapprochée, et qui fut pénible à son âme administrative. On le rendait responsable de ce qu'il n'était dans les moyens de personne d'empêcher.

Les étudiants parisiens l'en dédommagèrent, comme nous l'avons vu. Toutes les Facultés de province, les associations d'étudiants de partout s'associèrent au mouvement parisien. Et voilà un homme célèbre, pour avoir eu le sens du juste et du possible, τὸ δυνατὸν καὶ τὸ πρέπον, eût dit Aristote, et le courage de résister à des suggestions aussi dangereuses qu'impérieuses, le tout nuancé de bonté. Cela est d'un bon exemple. Il y a donc des célébrités de bon aloi. Quarante années de vie consacrées au vrai et au bien ne lui avaient pas donné ce qu'une heure lui a donné. Mais ces quarante années étaient derrière lui pour le soutenir, et pour soutenir l'opinion publique à son égard, si elle en avait eu besoin. Il était déjà le doyen Berthélemy, une autorité morale qu'on a pu s'étonner de voir méconnaître, de voir même frapper, comme pour provoquer à plaisir une pénible comparaison entre celui qui fut frappé et celui qui frappa.

Du même coup une jurisprudence était confirmée, avec plus de précision qu'elle n'en avait jamais obtenu, et que personne n'en demandait pour elle. La force publique protège contre les délits et les réprime, dans un établissement universitaire comme partout. Mais chahuter, qui est une faute scolaire, n'est pas un délit. La force publique n'a pas d'emploi pédagogique, et n'est pas mise à la disposition d'un professeur pour se faire écouter. Ce que l'on appelle à tort un privilège universitaire n'est au contraire que la négation d'un droit qui serait exorbitant. Se faire écouter, c'est l'affaire du professeur. C'est celle des étudiants de protéger leur maître contre une obstruction. En cas de conflit entre les étudiants, la police trouverait de nouveau peut-être la porte entr'ouverte. Mais, dans l'espèce, il n'y avait pas de conflit. Voilà une thèse que, par un contre-coup inattendu, ceux qui ont suspendu le doyen de la Faculté de droit ont contribué à établir pour quelque temps. M. Berthélemy à la prochaine édition de son cours de droit administratif pourra ajouter cette page que son décanat a écrite.

FIDUS.

LE RETOUR A L'ÉTALON D'OR

Une fois de plus, nos amis britanniques nous donnent une leçon de saine finance. Ils maintiennent leur budget en équilibre et même en excédent, et ils restaurent l'étalon d'or. Le chancelier de l'Échiquier, M. Winston Churchill, estime le moment venu d'affirmer sa politique monétaire. L'heure lui semble favorable : le change américain s'est raffermi et consolidé; l'Angleterre n'a pas, d'ici à plusieurs mois, de remises importantes à faire de l'autre côté de l'Atlantique. Elle décide en conséquence que, bien qu'une loi antérieure défende l'exportation de l'or jusqu'au 31 décembre 1925, la Banque d'Angleterre sera dès maintenant autorisée à exporter le métal jaune. La Grande-Bretagne redeviendra ainsi, au point de vue international, un pays à étalon d'or.

M. Winston Churchill demande à ses compatriotes de continuer, dans l'intérêt public, à se servir de billets et de ne pas modifier à cet égard les habitudes prises depuis le début de la guerre, et grâce auxquelles les réserves de la Banque d'Angleterre ne seront pas mises à contribution pour la circulation intérieure. Il dépose un projet de loi décidant que les billets de la Banque d'Angleterre et du Trésor seront remboursables en espèces à la volonté de la Banque et que le droit de porter des lingots à la Monnaie pour être frappés en souverains (pièces d'une livre sterling) n'appartiendra à l'avenir qu'à la Banque d'Angleterre, comme c'est du reste le cas dans la pratique depuis fort longtemps.

La Banque d'Angleterre sera tenue de vendre de l'or par quantités d'au moins 400 onces de fin (environ 12 kilogrammes) en échange de billets ayant cours légal. Nous rappelons ici que depuis 1914 la circulation anglaise comprend, outre les billets

de la Banque, ceux que l'État a été autorisé à créer sous le nom de *Currency notes* et dont le chiffre s'élève à l'heure actuelle à environ 290 millions de livres.

Avant de se prononcer sur l'assimilation des billets de la Banque d'Angleterre et de ceux du Trésor, le chancelier pense qu'il y a lieu d'attendre le développement que prendra le marché international de l'or à la suite des mesures nouvelles dont il demande l'adoption. Afin de concentrer les réserves, il transférera les 27 millions d'or, affectés spécialement à la garantie des billets d'État, à la Banque d'Angleterre, qui fournira en échange un montant égal de billets. La Trésorerie, de son côté, a accumulé les provisions en vue du paiement de la dette anglaise aux États-Unis jusqu'à la fin de 1925, à concurrence de 166 millions de dollars; tout en estimant que l'Angleterre peut s'acquitter de cette tâche, elle a pris la précaution de se faire ouvrir à New-York des crédits d'ensemble 300 millions de dollars, cette somme pouvant même être augmentée en cas de nécessité. Le Chancelier ne s'attend pas à avoir besoin de recourir à ces crédits : il les a constitués à titre d'avertissement solennel aux spéculateurs qui tenteraient de porter atteinte à la parité de la livre avec l'or, que la Grande-Bretagne a maintenant instituée.

M. Winston Churchill n'a pas oublié les attaques dont, au mois de mars 1924, le franc a été l'objet, et il veut, lui aussi, préparer une masse de manœuvre qui lui permette de déjouer les offensives qui se dessineraient contre la livre sterling.

Tels sont les projets monétaires du cabinet anglais. Ils ont chance de se réaliser, parce qu'ils s'appuient sur une situation budgétaire des plus solides.

* * *

Voici, en effet, comment le chancelier de l'Échiquier établit ses prévisions pour l'année fiscale, qui s'étend du 1er avril 1925 au 31 mars 1926. Les charges fixes du Fonds consolidé, c'est-à-dire celles qui ne sont pas soumises au vote annuel du Parlement, et qui comprennent le service de la dette, la liste civile, un certain nombre de pensions et de traitements de magistrats, s'élèvent à 392 millions de livres; dans ce chiffre, l'intérêt de la dette figure pour 305 millions, et l'amortissement pour 50 millions. Les dépenses soumises au vote annuel atteignent

408 millions, soit, au total, 800 millions de livres. Ce chiffre représente le quadruple du budget d'avant-guerre.

Le chancelier de l'Échiquier se plaint que, des élections générales pour le Parlement ayant eu lieu trois années de suite à l'automne, les travaux de la Trésorerie n'ont pas pu être conduits avec la sévérité voulue. Il considère comme indispensable que les demandes des différents ministères soient régulièrement soumises à un examen approfondi. Tout ce qu'il a pu faire, dit-il, a été de ramer contre le courant des exigences nouvelles, et de se maintenir à peu près en équilibre, sans se laisser entraîner à des augmentations. Il voudrait que les demandes des départements fussent toutes entre les mains de la Trésorerie au commencement du mois de novembre, et que la discussion à leur sujet fût poussée à fond, avant que le budget soit soumis à la Chambre des communes. M. Winston Churchill estime que, chaque année, les dépenses devraient être réduites d'au moins 10 millions de livres, soit, au change actuel, près d'un milliard de francs. Quel contraste avec nos budgets, dont les dépenses administratives sont en progression en quelque sorte automatique!

Quelles sont maintenant les estimations de recettes?

Les douanes et l'accise doivent donner 235 millions de livres. Dans ce compartiment, le droit sur les automobiles figure pour 17 millions et demi; tel est le produit de la taxe que M. Lloyd George institua, il y a seize ans, et qui augmente régulièrement.

En ce qui concerne la taxation directe, l'impôt sur le revenu fournira plus que l'an dernier, parce qu'il sera calculé sur la moyenne des trois exercices 1922, 1923, 1924, lesquels ont été favorables aux affaires, tandis que l'année 1921 avait été marquée par une dépression profonde. Déjà en 1924, le produit de l'*incometax*, de la *supertax* et des droits de succession a dépassé de 16 millions de livres les prévisions budgétaires. Dans l'ensemble, le chancelier estime que le revenu interne produira 459 millions de livres, au lieu de 439 millions l'année dernière.

Quant aux revenus qui ne proviennent pas des impôts, celui de la poste est estimé à 57 millions, celui des domaines de la couronne à 1 million, l'intérêt perçu sur diverses avances à 12 millions, d'autres recettes spéciales à 44 millions, soit ensemble 114 millions. En y ajoutant les 712 millions que

fournit l'impôt, on arrive à un total de rentrées de 826 millions de livres sterling, soit un excédent de 26 millions sur les dépenses, évaluées à 800 millions.

Le chancelier ne compte les paiements de l'Allemagne à la Grande-Bretagne que pour 9 millions, au lieu de 12 millions reçus l'an dernier ; il ne fait état d'aucun remboursement des alliés européens de la Grande-Bretagne : les négociations avec la France se poursuivent à ce sujet. Les principes qui dirigent, en cette matière, l'action du gouvernement anglais ont été exposés dans une correspondance que le chancelier de l'Échiquier a échangée avec M. Clémentel. Ces principes sont d'accord, d'une façon générale, avec ceux qu'énonçait la note Balfour, émanée du gouvernement dont M. Lloyd George était le chef. M. Winston Churchill déclare qu'il ne cessera pas de s'efforcer d'obtenir le remboursement des sommes dues à l'Angleterre. Il propose d'augmenter les droits qui frappent les héritages compris entre 12.500 livres et 1 million de livres. Il limite ses élévations de tarifs à cette catégorie, parce que, selon lui, les héritages supérieurs à un million supportent des tarifs déjà excessifs.

D'autre part, il suggère une série de droits qui ont ce caractère commun de frapper des objets de luxe. Ce sont, dit-il, des droits somptuaires, qu'il est au pouvoir du contribuable de ne pas acquitter en s'abstenant de certaines consommations. La soie entre en Angleterre sous différentes formes, soie grège, déchets de soie, fils de soie ou tissus. Le chancelier dresse une échelle de droits à l'importation ; la base du droit serait de 4 shillings par livre de soie brute, soit à peu près le cinquième de la valeur actuelle de la marchandise ; ce nouvel impôt produirait 4 millions de livres en 1925 et 7 millions de livres en 1926. M. Churchill établit un droit de 4 livres par quintal de houblon et, par voie de conséquence, une taxe additionnelle sur la bière importée, de façon à compenser, pour les brasseurs indigènes, la surcharge résultant du nouveau droit. Enfin il propose de remettre en vigueur les droits d'importation qui avaient été votés en 1916 sur l'initiative de M. Mac Kenna, chancelier de l'Échiquier à l'époque. Ces droits ne frappent que des objets qui ne sont pas de première nécessité. Le chancelier en attend 6 millions de livres en 1925, et 10 millions pour une année complète.

Le chancelier, fidèle aux promesses faites par les conservateurs lors des dernières élections, construit un nouveau plan d'assurance sociale. 15 millions d'ouvriers sont assurés aujourd'hui. Ils représentent avec leur famille plus de 30 millions d'âmes, soit 70 pour 100 de la population du royaume. La première question que s'est posée le ministre est celle de savoir quelle est la contribution hebdomadaire supplémentaire qui peut être demandée aux ouvriers et aux patrons. Il l'évalue à 4 pence par homme et 2 pence par femme et la fait payer en partie par les employeurs, en partie par les employés. Cette contribution peut être fournie d'autant plus facilement par les travailleurs qu'ils viennent de bénéficier de dégrèvements considérables sur le thé et le sucre.

Les deux grandes lois sociales qui sont en vigueur en Angleterre sont celles de la santé nationale (*national health insurance*) et du chômage (*unemployment insurance*). D'après la première, chaque employeur verse une contribution de 5 pence par travailleur adulte, chaque travailleur mâle 5 pence et chaque femme ouvrière 4 pence. La loi sur le chômage impose aux patrons une contribution de 10 pence par ouvrier, de 8 pence par ouvrière, tandis que, en vertu de la même loi, chaque ouvrier paie 9 pence, chaque ouvrière 7 pence. La nouvelle loi imposerait au patron le versement de 4 pence par ouvrier, de 2 pence par ouvrière, l'ouvrier et l'ouvrière fournissant une contribution égale. La charge additionnée des trois lois serait, pour le patron, de 1 shilling 7 pence par ouvrier, de 1 shilling 3 pence par ouvrière. L'ouvrier de son côté paierait 1 shilling 6 pence, et l'ouvrière 1 shilling 1 penny.

En admettant que le nombre des chômeurs soit réduit à 800 000, la somme à verser annuellement du chef des trois lois par les employeurs et les employés s'élèverait à 80 millions de livres sterling. L'État, c'est-à-dire la masse des contribuables, y ajouterait 81 millions de livres, ce qui porterait à 161 millions l'ensemble des sommes annuelles à fournir pour l'exécution de la législation sur les assurances sociales.

Le chancelier estime que le législateur a le droit d'imposer de pareilles charges aux générations futures, à cause de la réduction graduelle des pensions de guerre. Ces pensions coûtent actuellement 67 millions de livres; dans dix ans les paiements de ce chef seront tombés à 43 millions, dans vingt

ans à 35 millions, dans trente ans à 8 millions, dans cinquante ans ils auront entièrement disparu. Dès lors, si l'on compare les dépenses croissantes résultant du nouveau projet et de la législation sur les pensions de vieillesse d'une part et les dépenses décroissantes des pensions de guerre d'autre part, on constate que la réduction de celles-ci compense la progression des premières. En outre, à l'époque où seront payées les dernières pensions de guerre, la Grande-Bretagne aura achevé d'acquitter sa dette vis-à-vis de l'Amérique et rendu ainsi disponible une somme annuelle de 40 millions de livres. La génération actuelle ne saurait donc encourir le reproche d'avoir voulu se décharger de son fardeau fiscal aux dépens de ses successeurs.

Malgré ces dépenses, le chancelier propose de réduire le taux de l'impôt sur le revenu de 4 shillings 6 pence à 4 shillings par livre, c'est-à-dire de 22 et demi à 20 pour 100. En dépit d'une contribution plus large aux assurances sociales, le budget reste en équilibre.

***

Ce budget, tout en faisant une place à l'amortissement, apporte donc des dégrèvements aux contribuables. En même temps, il restaure l'étalon monétaire ; il proclame de nouveau, à onze ans de distance, la valeur immuable de la livre sterling, que M. Lloyd George affirmait au mois d'août 1914. C'est aussi l'idée maîtresse de M. Winston Churchill en 1925. Il a compris que la fixité de la monnaie est la condition première d'une saine finance et il ne s'est pas laissé égarer par le préjugé d'après lequel la dépréciation de l'étalon favorise les exportations.

Cette décision virile n'a pas seulement exercé son action sur l'économie nationale : d'autres pays ont emboîté le pas et se préparent à suivre l'exemple de la Grande-Bretagne. Chacun sent que, aussi longtemps que l'instrument monétaire est un billet non remboursable, les prix sont instables et la notion de la valeur incertaine. C'est pourquoi d'autres nations ont affirmé leur volonté de se rattacher à l'étalon d'or.

Ainsi que nous n'avons cessé de l'affirmer, les lois économiques se sont vérifiées pendant et après la guerre aussi bien qu'aux époques plus calmes d'autrefois. Toutes les expériences monétaires, tous les systèmes de papier inconvertible ont eu

les résultats inévitables que la théorie enseigne et que la pratique démontre. Que les États en mal de finance essaient de s'arrêter aux milliards ou qu'ils se laissent entraîner au vertige des quintillions, du moment où le métal n'est plus à la base de l'étalon, on perd pied et on est noyé dans le déluge des billets que les presses les plus diligentes n'arrivent pas à imprimer assez rapidement pour répondre aux demandes du public. Afin de sortir de cette situation, il n'est qu'une voie : celle du rétablissement de la fixité de l'étalon monétaire. A cet effet deux solutions s'offrent : le retour à la valeur qu'avait la monnaie avant que l'inflation l'ait dépréciée, ou la réduction de cette valeur à une fraction de son ancien cours. Il est bien évident que le premier système est celui de l'honnêteté et de la logique. Le régime normal étant celui de l'étalon métallique et non pas de l'étalon papier, ce dernier tire sa valeur fondamentale du fait qu'il est échangeable contre de l'or ; à partir du moment où il cesse de l'être, un doute commence à naître dans l'esprit de ceux qui sont forcés de le recevoir en paiement. Ce doute s'aggrave à mesure que se prolonge la période exceptionnelle qui marque la dissociation entre les deux éléments de la circulation, le papier et les espèces.

N'oublions pas qu'en temps normal le billet, qui n'est que la représentation du métal, garde sa pleine valeur en raison de cette identité. Le problème ne se pose pas alors, mais il se dresse dans toute sa gravité à partir de l'heure où l'État demande au public de lui faire crédit, c'est-à-dire d'accepter un papier qui porte le nom d'une monnaie à la délivrance de laquelle il ne donne plus droit, et qui cependant continue à lui servir de support. Si on ne croyait pas à la survie d'une relation entre le franc d'avant-guerre, qui était un poids d'or certain, et le franc d'aujourd'hui, quelle serait la base sur laquelle reposerait la détermination de sa valeur actuelle ? Celle-ci résulte à la fois du souvenir de l'époque où elle était au pair et de l'espoir d'un retour à cette situation. Plus cet espoir paraît fondé et moindre est l'écart entre le cours du billet et le pair métallique ; plus au contraire la perspective de voir l'espérance se changer en réalité s'éloigne, et plus s'élargit le fossé qui sépare les deux cotes ! C'est pourquoi la quantité de papier monnaie qui circule dans un pays est un facteur essentiel de sa valeur, puisqu'il est d'autant plus difficile d'envisager la

reprise de la convertibilité que la masse de papier est plus considérable par rapport à celle du numéraire.

Cette reprise de la convertibilité s'opère de deux manières : le retour pur et simple à l'état de choses antérieur, c'est-à-dire le maintien dans sa plénitude de la monnaie, ou bien la réduction, dans une proportion plus ou moins forte, de la quantité d'or qui désormais constituera la nouvelle unité monétaire. Celle-ci dès lors a beau conserver le même nom, ce n'est plus la même chose. Si la loi décidait par exemple que désormais un franc sera constitué par vingt, quinze ou dix centigrammes de métal et non plus par 29 centigrammes comme l'ordonnait la loi fondamentale de germinal an XI, ce serait une nouvelle monnaie qui sous le même nom serait établie, et non l'ancienne qui serait restaurée. Ce serait ce qu'on appelle la dévaluation du franc, c'est-à-dire la diminution légale de la teneur métallique de l'étalon. Les arguments qui militent contre cette solution du problème se résument dans le principe du respect des contrats; l'émetteur du papier-monnaie s'est engagé à le rembourser à un taux déterminé : il n'a donc pas le droit d'imposer aux porteurs un remboursement inférieur à celui qui a été promis. Ceux qui le soutiennent arguent du fait que la dévaluation s'est opérée graduellement, que le billet s'est pour ainsi dire effrité au cours des années, à mesure que le papier perdait une fraction de plus en plus importante de sa valeur et que par conséquent l'opération qui consacrera la substitution du nouvel étalon à l'ancien est loin de constituer pour le porteur actuel un préjudice égal à celui que semblerait indiquer l'écart entre sa valeur initiale et celle d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, chez les nations qui ont recours à ce procédé, c'est l'arbitraire qui préside à la fixation de la nouvelle valeur et des écarts énormes peuvent se produire. C'est ainsi que nous avons vu, à la fin du XIXe siècle, la Russie reprendre ses paiements en espèces en donnant au rouble nouveau une teneur égale aux deux tiers de l'ancien, 2 francs 67 centimes au lieu de 4 francs, l'Autriche-Hongrie, vers la même époque, refaire un florin de 2 francs 10 au lieu de 2 francs 50, c'est-à-dire avec une perte de 16 pour 100 seulement. Ces écarts entre l'ancien et le nouvel étalon étaient faibles relativement à ceux qui se sont produits depuis la guerre et qui ont atteint des proportions invraisemblables.

***

Le retour de l'Allemagne au mark de 1913 s'est fait après une dépréciation totale de ce même mark qui avait été multiplié par millions, milliards, trillions, quatrillions et quintillions, et qui, noyé dans un déluge de papier, avait virtuellement disparu de la scène monétaire, où il n'était plus qu'un figurant destiné à s'effacer devant un successeur pourvu des éléments de vie qui faisaient de plus en plus défaut au mark agonisant.

Mais cette solution, dans sa brutale simplicité, n'empêche pas une foule de questions de se poser, notamment au sujet des rapports entre débiteurs et créanciers. Ces derniers, contraints de recevoir un papier déprécié en paiement des sommes à eux promises lorsque la monnaie avait sa pleine valeur ou une valeur supérieure à celle à laquelle elle a été ramenée au jour de l'échéance, subissent de ce chef des pertes considérables.

Ils protestent contre une législation qui les ruine. C'est ainsi que l'Allemagne a été conduite à établir, en faveur des créanciers de diverses catégories, un système de revalorisation qui a été désigné du nom de *Aufwertung* et qui édicte des règles pour les divers cas qui se présentent. La complexité des situations est grande; il est extrêmement difficile de tenir compte des droits exacts de chacun. On a proposé de proportionner l'indemnité à l'étendue de la période durant laquelle le propriétaire du titre l'a possédé. Cela semble à première vue équitable; mais que d'obstacles, dans la pratique, à l'établissement de cette chronologie, surtout lorsqu'il s'agit de titres au porteur! Dans la plupart des cas, le taux de la revalorisation paraît faible. Le projet qui vise les fonds publics les réduit d'abord au vingtième de leur montant et organise une combinaison compliquée d'intérêts progressifs et de tirages au sort, au moyen desquels certains porteurs privilégiés toucheraient 25 pour cent de la valeur primitive de leurs titres. Indépendamment de ces avantages, les porteurs anciens, dont le revenu ne dépasse pas 600 reichsmarks par an, recevraient une rente égale à 2 pour cent du capital de leurs titres primitifs, mais limitée à un maximum de 600 marks.

Les emprunts des États particuliers et des communes seraient valorisés dans la même proportion du vingtième de leur valeur

or. Les États et les municipalités émetteurs seraient autorisés à établir, eux aussi, une discrimination entre les porteurs anciens et récents, l'intérêt des nouveaux titres devant être de 5 pour cent au minimum et l'amortissement de 10 pour cent par an au maximum.

Le montant global des emprunts du Reich et des États particuliers garantis par le Reich représente 70 milliards de marks-papier, qui seraient réduits à 3 milliards et demi de marks-or, somme inférieure au total de la dette qui existait en 1913. C'est un fardeau léger pour un pays de 65 millions d'habitants.

Un second projet de loi est relatif à la valorisation des hypothèques et autres créances de droit privé. Le taux général de réduction est fixé à 15 pour cent de la valeur or des créances. Pour les créances antérieures au 1er janvier 1918, la valeur or est égale au montant nominal ; pour les créances postérieures à cette date, la valeur or sera calculée à l'époque de l'acquisition d'après un indice intermédiaire entre le cours du dollar et l'index des prix de gros. La valorisation des hypothèques et créances hypothécaires pourra, dans certains cas, être majorée de 10 pour cent, le montant nouveau ne devant jamais excéder la moitié de la valeur de l'immeuble. Le paiement en capital ne pourra pas être exigé avant le 1er janvier 1932.

On voit à quelles complications le législateur est entraîné lorsqu'il essaie de régler les difficultés multiples nées du désordre monétaire au milieu duquel des situations chaque jour différentes se sont créées. D'une façon générale, pendant la période d'avilissement de la monnaie, la position des débiteurs allait sans cesse en s'allégeant et celle des créanciers en empirant, puisque chaque semaine, chaque jour, chaque heure, enregistrait une valeur moindre de la somme fixe que les uns avaient à fournir et les autres à recevoir. Il s'agit aujourd'hui d'accorder quelque dédommagement aux créditeurs qui ont été remboursés au moyen d'un papier dont la valeur s'est volatilisée.

L'Allemagne nous fournit une double démonstration des maux qu'entraîne la dépréciation totale d'une monnaie et de la nécessité qui s'impose de chercher à réparer en partie au moins les désastres causés par cette dépréciation. Voici des mois, bientôt des années, que les réclamations chaque jour plus nombreuses et plus pressantes se font entendre et que des protestations s'élèvent contre des règlements de contrats opérés

au moyen d'un signe monétaire qui n'existe plus qu'en vertu d'une fiction légale. C'est le cas de se souvenir de l'adage : *Summum jus, summa injuria*; l'application stricte du droit entraîne la plus grande injustice. Il faut alors, par un long et minutieux effort, essayer de réparer ce que l'on peut des maux accomplis et construire à cet effet des formules empiriques. Le Reich s'y emploie, mais les nombreuses victimes de l'inflation ne retrouveront, en tout état de cause, qu'une faible partie de leur patrimoine englouti.

Pour opérer le sauvetage, il a fallu recourir au remède classique, auquel les nations sont ramenées tour à tour par la force des choses, le rétablissement de l'étalon d'or. L'Allemagne a décrété l'équivalence d'un billion de marks papier et d'un mark-or, elle a fait disparaître des dizaines de zéros de la droite des nombres qui exprimaient la valeur monétaire des choses; grâce à la réorganisation de la Reichsbank, elle veut rétablir la stabilité des changes; elle accomplit ainsi une des premières étapes du plan Dawes, qui posait comme condition des nouveaux arrangements la reconstitution de l'organe d'émission, créateur et distributeur de la monnaie fiduciaire. La Reichsbank, après avoir, de 1920 à 1925, été l'éditeur responsable de la plus extravagante débauche de papier-monnaie que l'histoire ait connue, revient aujourd'hui à la politique que l'expérience répétée des communautés humaines nous apprend être seule capable de les faire vivre normalement.

Combien furent sages les nations qui sont restées fidèles à l'étalon d'or, ou qui, ayant été contraintes par les nécessités de la guerre de s'en écarter momentanément, se sont hâtées d'y revenir! La stabilité de la monnaie est la condition fondamentale de l'équilibre budgétaire; seule, elle permet de faire des prévisions de recettes et de dépenses qui ne seront pas bouleversées au lendemain même de leur établissement par des variations de l'étalon. Nous en savons quelque chose en France, où les indemnités de vie chère et les augmentations de traitement des fonctionnaires sont venues, à diverses reprises, démolir, en cours d'exercice, l'équilibre péniblement échafaudé de nos budgets.

Le papier-monnaie est un expédient dangereux qui porte en lui-même un germe mortel. Tous les gouvernements le proclament, quelquefois même à l'heure où ils font de l'inflation; nous en avons eu récemment une preuve mémorable. Puisse

l'exemple des autres nations nous garder de tomber dans l'abîme que nous côtoyons! Voyons à cet égard ce que plusieurs d'entre elles sont en voie d'accomplir.

***

Plusieurs communautés de l'Empire britannique suivent l'exemple de la mère patrie. L'Afrique du Sud, qui est le plus grand producteur de métal jaune dans le monde, a fait étudier, par une commission, la question de la reprise des paiements en espèces. La conclusion a été entièrement favorable. Non seulement les banques seront autorisées à racheter leurs billets, mais l'hôtel des monnaies de Pretoria frappera les pièces nécessaires pour alimenter la circulation.

Depuis plusieurs mois déjà on s'attendait à voir la Hollande rétablir théoriquement l'étalon d'or, auquel elle était revenue en fait depuis plusieurs années. La valeur du florin s'est maintenue, depuis un an, au pair du dollar américain, c'est-à-dire de l'or, et a parfois dépassé ce niveau. La Banque néerlandaise a même dû, à de certaines époques, abaisser le taux de son escompte pour ralentir l'afflux des capitaux étrangers à Amsterdam et acheter des devises pour en empêcher la dépréciation par rapport à la monnaie hollandaise.

A la suite du discours du chancelier de l'Échiquier, le ministre des Finances de Hollande, M. Colyn, a fait une déclaration analogue au Parlement néerlandais. A l'exemple de M. Winston Churchill, il ne rétablit pas la convertibilité en or du billet en ce qui concerne la circulation intérieure, pour laquelle les billets lui paraissent suffisants. Mais il autorise la Banque à donner de l'or pour l'exportation, tout en se réservant de contrôler la direction que prendront ces envois. A la fin du mois d'avril 1925, l'encaisse de l'établissement était d'un demi-milliard de florins, dont 479 millions d'or et 20 millions d'argent, sa circulation de 895 millions : la couverture métallique était de 56 pour 100. L'encaisse est inférieure au niveau le plus élevé qu'elle ait jamais atteint, à savoir 730 millions en avril 1918. Mais il faut remarquer qu'à l'encaisse métallique actuelle s'ajoutent un portefeuille étranger de 146 millions et des avances extérieures de 73 millions; au total, 718 millions de valeurs-or. Ce chiffre n'est inférieur que de 15 millions à l'ensemble des ressources de même ordre que la Banque possédait

le 3 janvier 1921, alors que la circulation était de 1 116 millions. Celle-ci a baissé de 221 millions. La situation de la Banque s'est donc beaucoup fortifiée.

La Hollande est mûre pour le retour légal à l'étalon d'or, qui en fait est déjà rétabli.

La Tchéco-Slovaquie songe également à instituer l'étalon d'or. Sa circulation fiduciaire, depuis la fondation de la République, était réglée par une section du ministère des Finances en vertu d'une loi de 1920. Elle envisage aujourd'hui la fondation d'une Banque au capital de 12 millions de dollars, dont un tiers serait souscrit par l'État : cet établissement aurait pour mission de veiller à la stabilité du change qu'il maintiendrait aux environs du cours actuel de 3 dollars pour 100 couronnes, ce qui donne à celle-ci une valeur d'environ 60 centimes français. La Banque prendrait la charge des billets d'État qui circulent ; l'encaisse serait égale dès maintenant à 20 pour 100, et s'élèverait en quinze années, à raison de 1 pour 100 par an, jusqu'à 35 pour 100 de la circulation.

L'Autriche, qui avait souffert d'une inflation excessive, a fondé une Banque nationale chargée de rétablir la circulation sur des bases normales et d'instituer un nouvel étalon d'or, le shilling. La circulation de 800 millions est couverte par des espèces à concurrence d'environ 50 pour 100. A l'instar de ce qui s'est passé en Allemagne, les Sociétés par actions ont dû transformer leur bilan de couronnes-papier en or.

La Hongrie s'efforce de retrouver la stabilité monétaire en se donnant une base fixe, la couronne-or, qui sert théoriquement aux évaluations budgétaires. Mais comme en fait ce sont encore des couronnes-papier qui circulent et sont employées dans les transactions quotidiennes, on arrête un nombre à l'aide duquel se calcule la transformation des couronnes-or en couronnes-papier ; ce multiplicateur est actuellement 17 000, c'est-à-dire que le débiteur d'une couronne-or doit fournir 17 000 couronnes-papier. La rentrée des impôts au cours des derniers mois a été remarquable, plus que double des prévisions, ce qui hâtera le rétablissement monétaire auquel travaille le Gouvernement.

La Pologne a fait un effort vigoureux, elle aussi, pour se donner une monnaie saine. Elle a fondé une banque d'émission (*Bank Polski*), dont le capital de 100 millions de *zloty* a été

entièrement souscrit à l'intérieur du pays. Le zloty est l'unité monétaire et correspond exactement au franc-or. La circulation doit être couverte, jusqu'à concurrence de 30 pour 100, par du métal jaune ou des traites sur l'étranger. Cette couverture a oscillé, depuis que la Banque est en activité (janvier 1924), entre 50 et 70 pour 100. Le change s'est maintenu aux environs du pair. C'est un résultat remarquable.

La Suisse s'achemine vers l'étalon d'or, dont l'adoption lui sera facilitée par l'état de son change. Elle fait, il est vrai, partie de l'Union latine, c'est-à-dire de l'Association monétaire conclue sous le second Empire entre la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce pour l'unification de leurs monnaies d'or et d'argent; mais depuis longtemps l'introduction du cours forcé et la différence des régimes fiduciaires ont détruit l'égalité de valeur que les fondateurs de l'Union avaient espéré voir s'établir d'une façon durable entre le franc des cinq associés. Des écarts considérables se sont produits au cours des dernières années. Le franc belge a subi, par rapport au nôtre, une perte de plus de 20 pour 100; aujourd'hui, il se rapproche du pair. La *lira* italienne a perdu jusqu'à 40 pour 100; elle vaut en ce moment 82 centimes. La drachme grecque a, pendant une partie de la guerre, valu beaucoup plus que le franc français; elle est actuellement cotée 35 centimes. Le franc suisse vaut quatre fois le nôtre. Des conventions sont intervenues à diverses reprises entre les signataires du pacte primitif pour en modifier certaines clauses, notamment pour interdire la circulation des pièces divisionnaires d'une des puissances sur le territoire des autres.

A l'heure qu'il est, le franc suisse est la monnaie du monde qui a la cote la plus élevée; au mois de mai 1925, il a dépassé le dollar; la couverture métallique des billets de la Banque nationale suisse est de plus des deux tiers; les circonstances sont très favorables pour une reprise des paiements en espèces. Le dernier rapport de cette banque est particulièrement intéressant. Il déclare que l'année 1924 a vu la situation s'éclaircir en ce qui concerne les questions monétaires par le retour général du principe de l'étalon d'or. « Cet étalon, dit l'auteur du document en question, constitue la seule base solide d'un régime monétaire bien ordonné, et son rôle ne sera sans doute de longtemps plus sérieusement discuté. Toutes les opérations

d'assainissement reposent en fin de compte sur le rétablissement de l'étalon d'or, bien que, dans certains cas, on ait fondé cet assainissement sur une autre monnaie qui, tout en pouvant être considérée comme saine, n'avait pas encore atteint la parité de l'or. » Ce passage fait allusion à la réforme de la Reichsbank allemande dont le capital a été fixé en livres sterling et à la réforme autrichienne établie sur la base du shilling anglais. « L'année 1924, poursuit le rapport, n'aura pas seulement vu se confirmer le retour au principe de l'étalon d'or; mais elle aura aussi enregistré une hausse de certains changes les rapprochant sensiblement de l'ancienne parité métallique. Cela permet d'entrevoir le rétablissement effectif du libre jeu de l'étalon d'or dans les relations internationales; ceci n'est vraisemblablement plus qu'une question de temps. Il faut espérer que même les pays dont la monnaie ne répond pas encore aux conditions voulues trouveront le moyen de s'adapter à la situation. »

Tel est le langage que tiennent les dirigeants de l'institut d'émission du pays dont la monnaie est cotée le plus haut parmi toutes celles du monde, et qui ont par conséquent une autorité particulière pour juger la question. Leur conclusion est nette : « Lorsqu'un plus grand nombre de pays ayant une importance économique prépondérante auront rétabli la circulation de l'or, la Banque nationale suisse pourra songer, elle aussi, à réintroduire graduellement la circulation effective de l'or, premièrement de son libre consentement, pour passer, après expérience faite, à l'obligation légale du remboursement. L'abolition du cours forcé constituera la dernière étape du retour à une saine situation monétaire. »

***

Les divers pays que nous venons de citer cherchent à revenir à l'étalon d'or. Ils sont plus ou moins près du but; mais ils sont unanimes dans leur désir de l'atteindre. En terminant, jetons un coup d'œil sur la communauté chez laquelle cet idéal est pleinement réalisé; rappelons la situation dominante qu'occupent dans le monde les États-Unis de l'Amérique du Nord au point de vue monétaire et qui est d'ailleurs une conséquence de leur prépondérance économique. Nous n'avons cessé de montrer depuis un demi-siècle les progrès incessants

de la grande République, dont le sol et le sous-sol sont d'une richesse incomparable, dont la population augmente chaque année, en dépit des restrictions apportées à l'immigration. La Grande Guerre a accéléré cet enrichissement ; les Américains ont approvisionné les belligérants avant et après leur entrée en campagne; le solde actif de leur commerce extérieur est devenu de plus en plus considérable : en 1924, ils ont exporté pour 970 millions de dollars, c'est-à-dire, au change actuel, une vingtaine de milliards de francs de plus qu'ils n'ont importé. En outre, leurs placements à l'étranger, qui dépassent 9 milliards de dollars, leur ont rapporté 600 millions. Aussi détiennent-ils aujourd'hui à peu près la moitié du stock mondial de métal jaune, 3 milliards de dollars, alors que les chiffres des autres pays, comparés à ceux de décembre 1913, sont les suivants (en millions de dollars).

	Stock d'or des principales nations du globe.	
	Décembre 1913.	Mai 1925.
Allemagne	344	239
Angleterre	150	743
Autriche-Hongrie (ou les États successeurs)	318	40
Belgique	59	65
Espagne	232	489
France	806	1 070
Hollande	64	201
Italie	234	173
Suède	28	62
Suisse	37	92
Totaux (en dehors des États-Unis)	2 272	3 174
États-Unis	400	3 000
Total général	2 672	6 174

Alors que l'ensemble du stock d'or visible a plus que doublé, il n'a augmenté que d'environ 44 pour cent dans l'ensemble des pays autres que l'Amérique, tandis que, chez celle-ci, il a plus que septuplé, passant de 400 à 3000 milliards de dollars. Et le mouvement ne se ralentit pas : un courant continu porte vers New-York et Washington un flot d'or destiné à payer l'excédent des marchandises, principalement des matières premières expédiées en Europe et dans d'autres parties du monde, et d'y remettre le montant des revenus des placements effectués par les nationaux américains hors de chez eux.

C'est un facteur dont il y a lieu de tenir compte dans les programmes de reprise des paiements en espèces et de retour à l'étalon d'or qui s'élaborent de divers côtés. Toutefois, la production aurifère ne se ralentit pas. Elle verse chaque année dans la circulation 400 millions de dollars, c'est-à-dire 2 milliards de francs de métal, qui alimentent les encaisses nécessaires à la reconstitution des fondements de l'instrument monétaire. Le monde ne manque donc pas d'or, mais le métal ne restera que là où les finances seront restaurées et la balance commerciale assurée. A cette double condition, les peuples qui ont tant souffert de la guerre retrouveront la santé monétaire, condition indispensable de la prospérité économique.

L'exemple de la Grande-Bretagne, qui surveille avec un soin jaloux l'allure de ses budgets et qui accumule les ressources en vue du règlement de ses dettes internationales, montre la voie aux nations soucieuses de sortir des difficultés de l'heure présente. Imitons-la dans la mesure du possible. Nous avons un commerce extérieur plus favorable qu'elle ; nous nous sommes depuis trois ans rapprochés à grands pas de l'équilibre budgétaire. Rassemblons toute notre énergie pour atteindre le but et recueillir la récompense des efforts répétés du contribuable français.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

SŒURS DE GRANDS HOMMES[1]

HENRIETTE RENAN

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais, sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées. Tu me dis un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il te plaisait. Si parfois tu craignais pour lui les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire. Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure, je me réveillai seul !... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer.

On a reconnu là l'exquise dédicace de la *Vie de Jésus*. Il fallait citer ces lignes. Mieux que tous les commentaires, elles nous révèlent l'action secrète et profonde qu'a exercée sur la

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1909 et du 1er mai 1925.

destinée et sur l'œuvre d'Ernest Renan « l'âme pure de sa sœur Henriette », « la personne qui a eu la plus grande influence sur sa vie ».

I

Elle avait douze ans de plus que son frère, étant née comme lui à Tréguier le 22 juillet 1811 (1). Même aujourd'hui, cette petite ville du littoral breton, qui fut jadis fondée par un moine et qui, neuf ou dix siècles durant, fut ville épiscopale, a gardé son charme austère, recueilli et triste. Tassée autour de sa cathédrale, avec ses longues rues désertes bordées d'anciens couvents, ses vieilles demeures canoniales entourées de jardins, ses écroulements de toits rustiques, elle est restée au fond ce qu'elle était il y a cent ans, une sorte de cité ecclésiastique, ignorante et fièrement dédaigneuse des bruyantes vulgarités de notre vie moderne. Toute l'âme de l'antique cité s'est réfugiée et comme retranchée dans l'admirable cathédrale, dont les hautes nefs audacieuses, le svelte et hardi clocher montent d'un si noble élan vers le ciel. Entrez-y au déclin du jour : là, près du tombeau de saint Yves, vous retrouverez toutes vives les impressions qui bercèrent l'enfance d'Henriette et d'Ernest Renan. « Le soir, écrit ce dernier, on la laissait ouverte fort tard aux prières des personnes pieuses; éclairé d'une seule lampe, rempli de cette atmosphère humide et tiède qu'entretiennent les vieux édifices, l'énorme vaisseau vide était plein d'infini et de terreurs. »

C'est là, dans ce « nid de prêtres et de moines », dans ce milieu « plein de poésie et de douce tristesse » qu'Henriette Renan passa son enfance et sa première jeunesse : elle y contracta

(1) *Henriette Renan : Souvenir pour ceux qui l'ont connue.* Cet opuscule de 77 pages pet. in-8, daté de Paris, septembre 1862, n'avait été tiré qu'à 100 exemplaires, offerts par Renan à ses amis. Il a été réimprimé en 1895, avec illustrations d'après Henri Scheffer et Ary Renan, sous le titre de *Ma sœur Henriette* (Calmann-Lévy), et reproduit en tête des *Lettres intimes* (1842-1845) d'Ernest et d'Henriette Renan (C. Lévy, 1896). — Voyez aussi Ernest et Henriette Renan, *Nouvelles lettres intimes* (1846-1850), C. Lévy, 1923; — Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 1883; *Lettres du Séminaire* (1838-1846), 1902; — E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance* (1847-1892), 1898. — Charles Le Goffic, *Une déracinée : Henriette Renan* (dans *l'Ame bretonne*, Champion, 1902). — Cf. encore Jean Pommier, *Renan, d'après des documents inédits*, Perrin, 1923; et Pierre Lasserre, *la Jeunesse d'Ernest Renan*, 2 vol. Garnier.

« un indestructible pli », et d'abord le goût de la vie intérieure. La modeste maison des Renan était à deux pas de la cathédrale. Ils tenaient un fonds d'épicerie qui n'allait guère. Le père était marin : il avait servi dans la marine de l'État, puis avait commandé des bateaux pour son propre compte. Mais il s'était laissé entraîner peu à peu à un commerce considérable. C'était un sentimental et un faible, sans défense dans les luttes de la vie, totalement inapte aux affaires : il y engloutit la petite fortune qu'il avait héritée de sa famille. Alors il s'était remis à voyager. Mais un jour de juin 1828, l'équipage du sloop qu'il commandait, le *Saint-Pierre*, revint sans lui. Quelques jours après, on retrouva son cadavre sur une grève lointaine. Que s'était-il passé ? Accident ou suicide ? On ne sait. Ce fut, pour cet humble foyer très uni, non seulement une affliction profonde, mais la gêne et presque la misère, une misère que la pauvre veuve, avec ses deux derniers nés, alla « cacher » à Lannion, dans sa famille maternelle. Mme Renan était vive et gaie, et son robuste optimisme, dont son fils a hérité, avait survécu même à ses malheurs. Très pieuse, peu instruite, peu ouverte aux nouveautés, — les chemins de fer lui paraissaient une invention diabolique, — elle aimait à lire cependant : son livre d'heures, des cantiques, des feuilletons, c'était là sa pâture intellectuelle. Elle ne vivait que pour ses enfants, et dans la profonde tendresse qu'ils n'ont cessé de lui prodiguer elle a trouvé tout le bonheur que la vie dût lui réserver encore.

Au bout de trois ans, on revint à Tréguier. Alain, l'aîné des enfants, qui avait dix-neuf ans à la mort de son père, était parti pour Paris où il « commença dès lors cette vie de travail et de constante application qui ne devait pas avoir toute sa récompense ». Le petit Ernest venait d'avoir neuf ans ; Henriette allait en avoir vingt. Elle tenait de leur père, à qui elle ressemblait, qu'elle aimait tendrement, et dont elle ne pouvait parler sans pleurer, « une disposition mélancolique qui lui laissait peu de goût pour les distractions vulgaires et lui inspirait même une certaine disposition à fuir le monde et ses plaisirs ». Elle y joignait, à ce qu'il semble, une énergie de caractère que ni son père, ni son second frère ne paraissent avoir eue en partage. De bonne heure la vie lui avait révélé son visage austère et triste : les épreuves paternelles, les préoccupations et les inquiétudes qui en étaient le résultat, tout ce drame obscur d'une destinée

sur laquelle le sort injuste semble s'acharner, et dont elle avait été le témoin douloureusement impuissant, toute cette amère et précoce expérience avait trempé son âme, favorisé son penchant à la concentration, à la gravité, à la tristesse. « Dès l'âge de douze ans, c'était une personne sérieuse, fatiguée de soucis, obsédée de pensées graves et de sombres pressentiments. »

Elle était très pieuse. Élevée à l'ombre de la vieille cathédrale, elle trouvait dans la religion un aliment pour sa vie intérieure, le réconfort moral et les espérances consolatrices dont sa jeunesse avait besoin pour réagir contre tant d'impressions désolantes. Intelligente, réfléchie et studieuse, elle avait appris à lire et à réciter les psaumes en latin auprès de vieilles religieuses qui, chassées de leur couvent par la Révolution, s'étaient improvisées maîtresses d'école. Sachant par cœur tout ce qu'on chante à l'église, elle finit, plus tard, en appliquant sa réflexion à ces vieux textes, en les comparant au français et à l'italien, par savoir pratiquement beaucoup de latin. Une demoiselle noble dont l'éducation très soignée s'était faite en Angleterre et qui, ruinée au retour de l'émigration, s'était mise à donner des leçons, compléta très heureusement les lacunes de cette instruction première : ainsi furent jetées les bases d'une culture féminine qui devait être un jour fort étendue.

Dans cette vie peu ensoleillée, la naissance tardive du petit Ernest avait été une grande joie. Comme il arrive assez souvent dans les familles, la grande sœur s'attacha à cet enfant chétif et doux « de toute la force d'un cœur timide et tendre, qui a besoin d'aimer » ; elle reporta sur lui les inépuisables réserves de dévouement et d'affection qu'une âme de femme, ardente, passionnée, un peu ombrageuse et jalouse comme la sienne peut recéler; elle fut littéralement pour lui une seconde mère. Et lui tout naturellement, tout naïvement aussi, se laissa aimer. Que sa tendresse à lui ait été, en même temps que très profonde, assez exigeante et tyrannique, un peu égoïste même, — et qu'elle le soit toujours restée, — c'est ce qui ressort de ses propres confidences et ce qui est d'ailleurs conforme à l'habituelle, à l'humaine réalité. Dans l'ordre du cœur, l'homme, bien souvent, reçoit plus qu'il ne donne et la femme qui n'est pas entièrement payée de retour est presque toujours l'ouvrière, consciente ou inconsciente, de ses propres déceptions. Trop aimer encourage à moins aimer. L'égoïsme est si profondément ancré

au cœur de l'homme que, même chez les natures élevées et généreuses, pour peu qu'on le favorise, il empiète invinciblement sur les droits ou les intérêts d'autrui. Ernest Renan s'est ressenti toute sa vie d'avoir été l'enfant gâté, et trop gâté, de sa sœur Henriette. Il conte que lorsqu'elle sortait pour se rendre à des réunions de jeunes filles, il s'attachait à sa robe, la suppliant de revenir; et elle rentrait, retirait ses habits de fête et restait avec son frère. Geste symbolique que, pendant près de quarante ans, elle a moralement renouvelé tous les jours.

Sa piété, son manque de fortune, sa distinction d'âme, le tour habituel de ses pensées, tout l'inclinait à la vie religieuse. Elle se sentait très attirée vers le cloître. Si elle n'eût écouté que ses aspirations, elle serait entrée au couvent de Sainte-Anne, à Lannion, où l'on se partageait entre les soins donnés aux malades et l'éducation des jeunes filles. « Hélas! écrit trop justement Renan, peut-être, si elle eût suivi cette pensée, eût-elle mieux travaillé pour son repos! » Mais il y avait des dettes paternelles à éteindre. D'autre part, et peut-être surtout, elle était préoccupée de la destinée de cet enfant que le soir, en hiver, elle emmenait sous son manteau à l'église, et qui se blottissait frileusement contre elle. Un jour, elle s'aperçut qu'il cherchait à dissimuler l'usure d'un vieux vêtement : elle pleura et, courageusement, acceptant la lutte, elle se promit de remplir auprès des siens la lourde tâche matérielle et morale que la mort du père avait laissée inachevée. Elle avait rêvé de se consacrer à Dieu; elle se consacra à son frère.

C'est alors que la famille Renan retourna à Tréguier. On était au lendemain de la Révolution de juillet. M[me] Renan reprit son commerce d'épicerie; Henriette se fit institutrice. Dans cette situation nouvelle et difficile, elle eut d'assez gros déboires. Peut-être Renan exagère-t-il en les attribuant uniquement aux « sottes prétentions », aux « susceptibilités mesquines » de la vie provinciale. Que les familles nobles et bourgeoises du pays aient mieux aimé confier leurs enfants à des communautés religieuses qu'à une institutrice libre de vingt ans, et qui n'avait pas fait ses preuves, c'est ce qui était bien naturel et à quoi l'on aurait dû s'attendre. Il est fort possible aussi que les meilleures qualités d'Henriette, sa modestie, sa discrétion, sa réserve l'aient mal servie dans des fonctions qui exigent avant tout de l'autorité, un certain entre-

gent, des dons d'initiative et d'organisation. Quoi qu'il en soit, son école périclitait; on la payait mal; elle regrettait d'avoir quitté Lannion. On lui proposa une place de sous-maîtresse dans une petite institution parisienne de jeunes filles. C'était en 1835 : elle avait vingt-quatre ans; elle accepta et partit, « sans protection, sans conseils, pour un monde qu'elle ignorait ».

Entre temps, elle avait fait aux siens un nouveau sacrifice. Un homme fort intelligent, dégagé des préjugés vulgaires, et qui semble avoir été d'une condition supérieure, l'avait recherchée en mariage. « Ma sœur, nous dit Renan, malgré une marque de naissance à laquelle il fallait quelque temps pour s'habituer, — il s'agissait d'une *envie* au menton, — avait, à cet âge, un charme extrême. Les personnes qui ne l'ont connue que tard et fatiguée par un climat rigoureux, ne peuvent se figurer ce que ses traits avaient alors de délicatesse et de langueur. Ses yeux étaient d'une rare douceur, sa main était la plus fine et la plus ravissante qui se pût voir. » La photographie que nous avons d'elle laisse surtout apparaître un front haut et pur (1). Bref, elle avait plu. En dépit d'un penchant réciproque, elle refusa, car elle aurait dû se détacher des siens, « pour lesquels on supposait qu'elle avait assez travaillé. Elle préféra la pauvreté à la richesse non partagée avec sa famille. » Une fois de plus elle replia ses habits de fête pour ne point quitter son frère. Elle était de celles qui, non sans en souffrir parfois dans le secret de leur cœur, choisissent toujours la voie étroite du plus haut devoir.

« Ses débuts à Paris furent horribles. » Qu'elle ait exagéré, et Renan après elle, la « froideur », la « sécheresse », le « charlatanisme », qu'elle a tout d'abord rencontrés, la chose est possible, probable même. Mais les événements du dehors ne valent que par leur répercussion en nous-mêmes; et il est indéniable qu'Henriette Renan, timide, concentrée, scrupuleuse comme elle l'était, dépourvue d'amis, brusquement séparée de sa famille, de son pieux et honnête milieu breton, a profondément souffert de la transplantation. Elle a subi et vérifié

(1) M. Charles Le Goffic, dans un bien pénétrant article, écrit de son côté : « Au témoignage des personnes qui l'ont connue alors, Henriette Renan, sans être précisément belle ni même jolie, dégageait un charme extrême. Tout en elle était grâce accueillante et communicative. Un pli léger de la bouche, une courbe délicate du cou, un regard nuancé des sentiments les plus tendres, c'est assez pour lier les cœurs. »

la loi qui veut que, chez presque tous les *déracinés* bretons, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, à une violente crise de nostalgie désespérée succède une phase d'affranchissement, de révolte même contre les traditions dont a été nourrie leur enfance (1). Renan, qui a traversé lui aussi ces deux phases, surtout la seconde, a bien finement décrit la première. « Ce qu'il y a de cruel, écrit-il, pour le Breton dans ce premier moment de transplantation, c'est qu'il se croit abandonné de Dieu comme des hommes. Le ciel se voile pour lui. Sa douce foi dans la moralité générale du monde, son tranquille optimisme est ébranlé. Il se croit jeté du paradis dans un enfer de glaciale indifférence; la voix du bien et du beau lui paraît devenue sans timbre; il s'écrie volontiers : « Comment chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère? » C'est ce qui arriva à Henriette. La désolation où elle tomba compromit sa santé, et il lui fallut toute son énergie pour persévérer et ne pas rentrer au pays.

Elle se ressaisit pourtant. Après diverses expériences fâcheuses, elle se vit confier, car on avait fini par l'apprécier, la direction des études d'une maison d'éducation, « cette fois très honnête ». Mais là encore, elle fut en butte à bien des étroitesses, et elle ne put jamais goûter beaucoup ce genre d'enseignement. Elle aspirait à en sortir. Elle conquit de haute lutte les diplômes qui lui faisaient défaut. Elle travaillait seize heures par jour. Sa culture s'approfondissait, s'élargissait en tous sens. « Elle étudia, nous dit son frère, les travaux de l'école historique moderne, et il me suffit plus tard de quelques mots pour lui donner le sens de la plus fine critique. » Renan nous laisse entendre à ce propos que la foi d'Henriette, qui était jusqu'alors restée très vive, ne résista pas à ce flot d'information nouvelle qui lui venait des livres : comme si la science positive à l'état brut, en quelque sorte, et indépendamment des conclusions philosophiques qu'on en dégage, entraînait nécessairement la disparition de la foi religieuse, et comme si tout ne dépendait pas exclusivement de l'état d'esprit particulier avec lequel on aborde telle ou telle étude ! Le plus vraisemblable est qu'un

(1) M. Le Goffic, à qui j'emprunte cette très juste observation, note que « presque tous les grands Bretons, de Pélage à Félix Le Dantec, ont offert des exemples de cet étrange revirement d'esprit ». On pourrait ajouter à ces deux noms ceux de Chateaubriand et de Lamennais.

sourd travail intérieur s'était produit en elle; que, n'étant plus encadrée par son milieu originel, elle s'est progressivement détachée des idées et des préoccupations qu'elle y avait puisées; qu'elle a subi l'influence du nouveau milieu où elle se trouvait plongée; qu'elle n'a pas su se dérober aux mille impressions dissolvantes qui lui venaient des personnes, des choses et des livres; et qu'avec cette énergie passionnée qui fait le fond de l'âme bretonne, elle a réagi d'autant plus vivement contre les croyances ancestrales qu'elle en avait jadis reçu plus fortement l'empreinte. Quand donc Renan écrit, en nous parlant des études historiques de sa sœur : « Du même coup ses idées religieuses se modifièrent. Elle vit par l'histoire l'insuffisance de tout dogme particulier », il se trompe sur sa sœur comme il s'est trompé sur lui-même. L'histoire ne nous révèle rien de semblable. En quoi l'histoire, je le demande, peut-elle bien établir la vérité ou la fausseté du dogme de l'immortalité de l'âme ou de la Trinité? « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » Henriette, à son insu, avait déjà trouvé l'incroyance quand elle en a cherché la justification dans l'histoire.

Cette crise d'âme ne nous est pas directement connue. Le témoignage indirect d'Ernest Renan n'est peut-être pas entièrement désintéressé, et il a le tort d'être unique et d'être un peu bref. Il est donc bien difficile de se représenter avec exactitude et de décrire avec précision les diverses phases de l'évolution morale qui a détaché Henriette du catholicisme, les origines, les circonstances, les caractères, les péripéties peut-être et l'issue finale de ce drame intime. Il semble qu'il se soit prolongé pendant plusieurs années, mais qu'il n'ait pas été très douloureux, bref, qu'il ait été comme la réplique anticipée de la crise de conscience qui, un peu plus tard, devait écarter Renan de l'autel.

Ce frère si tendrement aimé faisait alors ses études au petit collège ecclésiastique de Tréguier. Excellent élève, très aimé pour sa gentillesse et sa douceur de tous ses maîtres, on le destinait et il se destinait tout naturellement à être prêtre. Pourtant sa vocation ne paraît pas avoir été tout d'abord irrésistible. « Souvent distrait » à l'église, il « ne paraît pas avoir grande piété »; son attitude y est d'un « indifférent ». Ces notes de collège nous sont confirmées par son propre témoignage. « Durant les offices, nous avoue-t-il, je tombais dans de véri-

tables rêves ; mon œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi : *je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres.* » Dès l'âge de six ans, il rêvait d'écrire. Mais après sa première communion, sa piété devient exemplaire, et même « édifiante » : et son dernier professeur, l'abbé Pasco, ne met pas en doute qu'il ne soit « appelé au sacerdoce ». Ses succès scolaires étaient grands et faisaient la joie et l'orgueil de sa sœur Henriette. Au mois d'août 1838, elle montra le palmarès de Tréguier au médecin de l'institution où elle enseignait : le jeune Ernest avait tous les premiers prix de la classe de troisième. Le docteur Descuret parla de cette recrue éventuelle à l'abbé Dupanloup, qui dirigeait alors le petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet : une bourse fut offerte, qui serait valable « jusqu'à l'âge de 25 ans »; Henriette, « folle » de bonheur, et à qui « la joie ôtait toute raison », s'empressa d'écrire à son frère, pour lequel « un avenir tout entier » allait désormais s'ouvrir. Il fallait se hâter : aucune hésitation n'était permise. Et le 6 septembre, le petit Breton, qui avait en lui un si joli et troublant « carillon », débarquait par la malle-poste « dans ce gouffre immense », « au milieu de ce fracas qui contrastait si singulièrement avec la tranquillité » de son Tréguier natal.

II

Il avait quinze ans et demi. Il eut lui aussi un « terrible accès de nostalgie ». A l'en croire, « l'internat le tuait »; il tomba malade ; « selon toutes les apparences, il était perdu » et « il aurait dû mourir ». Je ne sais si, dans ses *Souvenirs*, il n'a pas, après coup, un peu dramatisé ses premières impressions parisiennes : ses lettres à sa mère, — à laquelle, il est vrai, peut-être cachait-il une partie de la vérité, — nous le montrent content et s'adaptant fort bien à sa vie nouvelle. Elles sont bien, comme il le dit, ces lettres, « pleines d'un sentiment tendre », mais non pas « tout humides de regrets ». En tout cas, il travaillait avec acharnement, se plaçait aux premiers rangs de sa classe, et, dans les trois années qu'il passa à Saint-Nicolas, s'ouvrait à toute sorte d'idées et d'impressions inédites ; ses rêves de gloire littéraire se précisaient. « Malgré plus d'un trouble », sa foi était d'ailleurs intacte, et si elle était devenue sans doute moins « naïve », il ne semble pas qu'elle fût diminuée

Des « troubles » auxquels Renan fait allusion Henriette a-t-elle été plus ou moins responsable ? Nous ne savons. Au moment où elle faisait venir son frère à Paris, son christianisme à elle avait déjà reçu plus d'une atteinte. « Ma sœur, écrit Renan, dont les croyances catholiques commençaient à s'ébranler, voyait déjà avec quelque regret la direction toute cléricale de mon éducation. Mais elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. Jamais elle ne me dit un mot pour me détourner d'une ligne que je suivais en toute spontanéité. » Est-ce absolument certain, et, avec la meilleure foi du monde, l'auteur des *Origines* ne romance-t-il pas ici un peu sa vie passée ? Henriette était-elle femme à ne jamais rien laisser percer de ses dispositions nouvelles ? Lui-même, avec cette vivacité d'intelligence subtile et comme tactile qu'il possédait, n'a-t-il rien pressenti du drame intérieur qui se jouait à ses côtés ? Ce qui va suivre m'inspire à cet égard quelques doutes. Il faut si peu de chose pour avertir une sensibilité juvénile ! Un mot, un geste, un silence, une intonation de voix, une attitude involontaire suffisent à éclairer ceux qui nous sont chers sur nos sentiments intimes, à déposer au fond de leur âme des impressions, d'abord à peine conscientes, mais qui cheminent obscurément en elle, et qui, plus tard, se complétant et se renforçant les unes les autres, finissent par déterminer des réactions assez imprévues. Oui, je me demande si, sans l'avoir assurément voulu, Henriette n'a pas, peu à peu, amené son frère à l'état d'esprit qui était désormais le sien.

Elle veillait sur lui avec une sollicitude toute maternelle. Chaque semaine elle venait le voir, quelque temps qu'il fît, traversant tout Paris, car son institution se trouvait à Auteuil, et lui apportant, sous son modeste châle breton de laine verte, le réconfort de sa douceur, de sa raison aimante et grave. Son travail, ses soucis, la vie qu'elle menait avaient altéré sa santé ; elle était assez souvent malade ; elle le fut sérieusement en 1840. Son frère ne paraît pas avoir prêté grande attention à ses souffrances, et il fallut, plus tard, qu'on lui en fît toucher du doigt la gravité ; il avait une tendance à accepter bien aisément les sacrifices dont il était l'objet.

Certaines âmes ont une soif inextinguible de dévouement. Il ne suffisait pas à Henriette d'être la Providence attentive de son frère ; elle s'était promis, à elle toute seule, d'éteindre les

dettes laissées par leur père. Dans cet honnête pays aux mœurs patriarcales, les créanciers n'étaient pas pressants : il avait été convenu que M[me] Renan garderait sa maison de famille et qu'elle payerait ce qu'elle pourrait et quand elle pourrait. A tout prix, Henriette voulut liquider ce passé. En 1840, d'avantageuses propositions lui furent faites pour une éducation particulière en Pologne, dans la famille du comte André Zamoyski; elle accepta; et, en dépit des tristesses d'une longue expatriation, des rigueurs d'un climat qui l'éprouvait, elle n'eut pas, cette fois, à se repentir de sa décision : la délicatesse des procédés qu'on eut à son égard, l'attachement et la confiance que lui témoignèrent ses trois élèves, l'heureux résultat de ses leçons, tout cela atténua pour elle l'amertume de l'exil et de la séparation. « Elle s'attacha à la Pologne, nous dit Renan, et conçut en particulier beaucoup d'estime pour le paysan polonais, en qui elle voyait une créature bonne, pleine de hauts instincts religieux, rappelant le paysan breton, mais avec moins d'énergie (1). »

« Pauvre Ernest! écrivait-elle un jour à son frère, que mon cœur a souffert en te quittant! » On n'a pas de peine à se représenter les sentiments de douloureuse résignation que dut éprouver la courageuse fille en se séparant de ce frère qu'elle avait, avec tant de joie, vu venir à Paris, dont les succès scolaires la remplissaient d'orgueil, et dont elle se disait « la première amie ». Elle partit au mois de janvier 1841, traversa la Forêt Noire et l'Allemagne du Sud, ensevelies sous la neige, rejoignit à Vienne la famille Zamoyska, et après avoir franchi les Carpathes, arriva enfin au château de Clemensow, sur les bords du Bug, sombre demeure où elle devait séjourner dix ans. Elle avait vingt-neuf ans. Plusieurs voyages qu'elle fit avec ses élèves en Allemagne, en Autriche et en Italie furent pour elle la plus instructive et la plus agréable des diversions. Les

(1) Certaines lettres d'Henriette rendent pourtant un tout autre son : « Le paysan polonais, écrit-elle le 30 octobre 1842, est l'être le plus pauvre, le plus abruti que l'on puisse se représenter : les deux tiers de la population des villes sont formés de juifs, malpropres et dégoûtantes créatures qui vivent dans un état d'abjection inimaginable. Nulle part on ne pousse plus loin que dans ce pays l'esprit de fanatisme et de haine religieuse ; nulle part, on ne couvrit plus souvent les passions des hommes du nom de la divinité ; battre un juif est une action méritoire pour un chrétien ; voler un chrétien est le seul but de l'israélite. » (*Lettres intimes*, p. 112-113).

lettres que, pendant ces dix années, elle écrivit à son frère, et qu'on a publiées, sont pour nous la source la plus précieuse de sa biographie morale.

Quel était, à son départ, et au point de vue qu'elle avait longtemps considéré comme essentiel, son exact état d'esprit? C'est ce qu'il est assez difficile de démêler, ses lettres étant, sans doute à dessein, à peu près totalement muettes sur cet article. Il semble que son évolution philosophique et religieuse ne fût pas alors entièrement achevée, mais qu'elle fût déjà fort avancée. Son détachement de toute foi positive s'accompagnait d'une religiosité un peu vague qui paraît ne l'avoir jamais abandonnée. « Le fond religieux qui était en elle par le don de la nature et par le fait de l'éducation première, nous dit son frère, était trop solide pour être ébranlé. Tout ce développement qui eût pu être dangereux chez une autre femme, fut ici sans venin; car elle le garda pour elle seule. La culture de l'esprit avait à ses yeux une valeur intrinsèque et absolue; elle ne songea jamais à en tirer une satisfaction de vanité. » Peut-être aussi avait-elle le sentiment obscur que, certaines idées étant étroitement liées à la moralité intime chez la plupart des hommes, il pourrait être dangereux, et en tout cas souverainement imprudent, par une propagande indiscrète, de les ruiner dans d'autres esprits.

A l'automne qui suivit le départ de sa sœur, Ernest Renan quittait Saint-Nicolas du Chardonnet pour le séminaire d'Issy, où il devait faire deux années de philosophie. Cette étude nouvelle l'enchanta : « pour rien au monde, il ne voudrait désormais retourner aux déclamations de la rhétorique. C'est la science des mots opposée à celle des choses. » « Elle forme à une raison inflexible, elle apprend à tout voir à nu et sans voiles. » Elle pourrait être aisément, il est vrai, une école de « scepticisme universel... » « *On serait porté à douter de tout*, si la nature le permettait et si rejeter toute vérité n'était pas plus absurde encore que d'embrasser toutes les erreurs. » Le jeune philosophe a-t-il d'ailleurs toujours bien résisté à la tentation? » J'aime beaucoup, déclare-t-il dans cette même lettre à sa sœur, la manière de tes penseurs allemands, *quoique un peu sceptiques et panthéistes*. Si tu vas jamais à Königsberg, *je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant.* » Et il met à profit « la liberté d'esprit » dont il jouit pour « réfléchir un peu

sur lui-même et sur son avenir ». « Se rappelant *tout ce que sa sœur lui a souvent répété* » sur l'importance « prodigieuse » des premiers actes de la vie, il s'applaudit de n'avoir encore fait aucune démarche décisive et irrévocable. Certes, la carrière qu'il se proposait jusqu'ici d'embrasser, présente d' « énormes inconvénients ». « Toutefois, ajoute-t-il, après avoir bien pesé mes convictions (*quelque ébranlées qu'elles aient pu être par les premières études de la philosophie*, qui donne toujours un peu de fièvre), j'ai cru que je n'avais pas à me repentir des premiers pas que j'avais faits, et que si j'étais à refaire le choix, je ferais le même... J'ai cru remarquer qu'aucun autre état ne me mettait plus à portée de me livrer à mes goûts. Une vie retirée, libre, indépendante des volontés ou caprices d'un autre, utile toutefois, *en un mot une vie d'études et de travail*, tel est depuis longtemps mon but et mon désir... Cela posé, je dois donc regarder comme fermée pour moi toute carrière qui n'est pas d'étude et de méditation. Dès lors, la question est bien simple et le choix facile; de plus, la sublimité du sacerdoce, quand on le regarde d'un œil élevé et vrai, m'a toujours frappé; *quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin...* »

A cette curieuse lettre du 15 septembre 1842, qui témoigne déjà d'une vocation si peu sacerdotale, et même d'un christianisme un peu ébranlé, que va répondre Henriette? Va-t-elle combattre ces premiers doutes, raffermir par de solides arguments ces convictions et ces résolutions chancelantes? Bien loin de là, et comme si elle s'attendait à des confidences qu'elle aurait elle-même provoquées, elle « ne peut qu'être heureuse » de cette grave confession : « Mon Ernest bien-aimé, puisses-tu, en lisant ces lignes, *comprendre la joie qu'elle m'a donnée!* » Et elle insiste sur la nécessité d'ajourner toute décision définitive : « Oui, mon bon ami, les premiers débuts de la vie ont une influence *souvent irréparable* sur toute l'existence et je le sentais profondément *lorsque j'appelais sans cesse tes réflexions sur cette vérité...* Je ne saurais trop te le répéter, mon Ernest chéri, et *te le demander avec une tendresse presque maternelle* : que rien de précipité ne te lie; que tu sois capable de connaître, avant de les accepter, les engagements qui fixeront ton sort. » « Une vie retirée, libre, indépendante, laborieuse et surtout utile; mais où la trouver? » surtout « dans une société dont la

hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse »? Assurément, Henriette se défend de « combattre » ce que lui a dit son frère de « l'élévation de ce ministère »; mais elle « pose » tant de « questions » et elle soulève tant d'objections que, de toute évidence, ses aveux touchant la supériorité morale du sacerdoce sont pures concessions verbales. Laissant même échapper sa pensée de derrière la tête, elle ajoute : « Si précédemment il avait dépendu de moi de guider ta carrière, je ne me serais pas contentée de te laisser une entière liberté, car tu n'étais encore qu'un enfant ; *j'aurais cru devoir résister longtemps avant de céder aux goûts que tu témoignais.* » Aujourd'hui, elle agit différemment, croit-elle; elle s'interdit de donner des conseils; elle envisage tout simplement avec « son enfant d'adoption » tous les aspects du problème; la conscience et la raison fraternelles le trancheront. Qu'Ernest ne se laisse arrêter par aucune considération de famille. « Souviens-toi que, *quoi qu'il arrive*, tu as pour tout partager avec toi une sœur dont tu seras toujours l'affection chérie ! »

Cette lettre, pleine de réticences presque involontaires, ne pouvait qu'encourager Ernest Renan dans son irrésolution et ses ajournements; elle correspondait si bien à ses propres sentiments qu'il en fut tout réjoui. L'état ecclésiastique, avec son « heureux mélange de vie privée et publique », lui paraissait toujours d'ailleurs « le beau idéal de la vie heureuse et parfaite »; mais la trop humaine réalité de cette vie le décevait et le troublait un peu. Il s'en consolait par une pensée déjà très renanienne : « L'homme, déclarait-il, a toujours une ressource assurée : c'est de *se retrancher en lui-même*, et là, de se venger, en *jouissant de lui*, de toutes les servitudes extérieures. » Henriette approuvait ces dispositions; elle insistait avec force sur les inconvénients que comporte la carrière sacerdotale, notamment en ce qui concerne « cette chère indépendance » à laquelle ils tenaient tant tous les deux; à cet égard, l'enseignement public, dont elle laissait entrevoir la possibilité, si difficile qu'il fût, lui paraissait « bien préférable ». Et ces objections, ces suggestions, ces conseils faisaient tout naturellement leur chemin dans l'esprit du jeune philosophe.

Le résultat de « ses propres réflexions » et des « conseils » de sa sœur fut qu' « appelé à la tonsure » à la fin de son séjour à Issy, il crut devoir ajourner cette démarche, encore qu'elle

n'eût rien d'irrévocable. Au reste, cet ajournement, qu'approuvait son directeur, n'était, à ses yeux, qu'un délai. Même, ce qui était à prévoir, et ce qui paraît le surprendre, la résolution qu'il a prise semble l'avoir fixé : « jamais, écrit-il, je n'ai cru plus intimement, jamais mes supérieurs ne m'ont assuré avec plus de concert que la volonté de Dieu était que je fusse prêtre. » Il croit enfin à la possibilité, dans cet état, « de conserver cette douce liberté et cette honnête indépendance si nécessaire pour la pleine action des facultés intellectuelles et morales ». Et comme sa mère semble « n'avoir pas été trop affectée » de sa décision, le voilà tranquille.

Quelques mois se passent, et après de bonnes vacances à Tréguier qui ont rétabli sa santé ébranlée par le travail et les émotions morales, il entre au séminaire de Saint-Sulpice. Là il s'initie à la théologie et à l'hébreu. Mais on l'a invité discrètement à « faire un premier pas », et ses perplexités recommencent. Une résolution ferme est désormais inévitable. « Car enfin, l'éviterais-je *en renonçant à l'état ecclésiastique?* Non, sans doute : c'est une décision pour une décision : *or, ce mot est terrible*. S'il y avait un parti pour éviter la décision, bien certainement je le prendrais : mais il n'y en a pas ; c'est un dilemme d'une inflexible rigueur. » Ses idées, à vrai dire, ne se sont guère modifiées : « *l'a priori* l'attire et l'expérience l'épouvante »; et l'expérience ne lui a pas ménagé les désillusions : « *si je persévère*, conclut-il, ce ne sera pas sans sacrifice de moi-même. » Enfin, cédant aux « sollicitations de son directeur particulier », il se décide, aux fêtes de Noël 1843, après d' « accablantes hésitations », à recevoir la tonsure. « Et depuis ce moment, écrit-il, huit jours plus tard, à sa mère, pas un mouvement de regret, pas le plus léger sentiment de crainte; mais un calme et une sécurité qui m'étaient depuis longtemps inconnues. » « Je n'ai fait cette démarche, écrit-il peu après à sa sœur, que parce que je voyais que ne la pas faire, c'était faire la démarche contraire, à laquelle après tout je me sentais plus opposé. J'ai donc dû me décider : d'autant plus que l'engagement que je contractais n'avait encore absolument rien d'irrévocable devant Dieu et devant les hommes. » Henriette lui avait suggéré l'idée « de voyager avant son entrée définitive dans l'état ecclésiastique ». Il écarte cette idée pour l'instant; il entrevoit, après son temps de séminaire, la possibilité,

pour compléter ses études, d'aller passer quelques années comme professeur à Saint-Nicolas; après quoi, n'ayant aucun goût pour « le ministère des paroisses », il a un peu l'espoir d'être appelé à prêter son concours à la fondation d'une maison de hautes études, que médite Mgr Affre.

« Je relis et *j'embrasse encore une fois ta lettre*, mon bon et mille fois cher ami, lui répond sa sœur, cette lettre si longtemps désirée et enfin reçue avec une si vive joie! *Mon cœur n'existe que dans ma correspondance*; quand cet aliment vient à lui manquer, il mesure avec une double amertume l'immense solitude qui l'entoure. » Cette chaude explosion d'émouvante tendresse est-elle destinée inconsciemment à faire passer quelques discrètes réserves? On pourrait presque le croire. A propos du premier engagement auquel s'est décidé Ernest : « Je n'ai pas à y revenir, *mon pauvre ami*, pas plus qu'à te conseiller dans ceux qui t'attendent; mon premier devoir, mon premier désir est de laisser en liberté pleine toutes tes décisions. *Pourquoi faut-il seulement que tu doives les prendre dans un âge où l'on connaît si peu les rudes sentiers de la vie?* » Et elle insiste; elle « conjure » son « pauvre frère » en termes pathétiques de « ne jamais s'engager dans aucune agrégation qui lui ôterait toute liberté d'agir », de « toujours conserver son esprit de droiture et de vérité », et elle combat avec vivacité son idée d'accepter une place à Saint-Nicolas. « Le dernier malheur de ma vie, dit-elle, serait de te voir entraîné dans des voies qui ne seraient pas celles de ton âme. »

Elle prêchait un converti; et Ernest Renan n'allait pas tarder, sur ce point, à « calmer les sollicitudes de son triste cœur ». En même temps, il annonce à sa sœur qu'il a reçu les ordres mineurs, « qui n'entraînent aucun lien, ni aucune obligation », à la différence du sous-diaconat qui lui sera imposé dans un an au plus tôt, et qui déjà l'inquiète. Et il revient de lui-même à l'idée, suggérée par Henriette, d'un voyage d'études : « il y trouverait le moyen le plus simple de faire agréer un refus au moins momentané à ses supérieurs »; un séjour en Allemagne lui plairait fort, car, dit-il, « j'ai toujours été surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et de ses écrivains », et « *mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes intimes pensées* ». Naturellement, Henriette encourage de tout son pouvoir ces

dispositions que, plus que personne, elle a contribué à faire naître : « J'ai joué en tout ceci, écrit-elle, le triste rôle d'une Cassandre : *j'ai prévu, j'ai prédit* la cruelle incertitude qui t'accable : *nul n'a voulu me croire*, et seule je ne pouvais résister. » Mais elle ne se contente pas de « pleurer douloureusement » avec son frère ; elle relève son courage ; elle le rassure du côté de leur mère ; elle va agir pour « qu'il soit libre pendant deux années » : après quoi, il se décidera en toute liberté. « Je ne veux, dit-elle, *ni t'offrir ni te conseiller une rupture ;* mais *si tes convictions et ta conscience t'y poussaient,* ne crains pas le blâme de ceux dont l'opinion doit seule compter. »

Enfin, le 11 avril 1845, réconforté par ces tendres avis, Ernest Renan écrit à sa sœur la lettre décisive qui va libérer son âme. Oui, certes, il a souffert, mais « il se consolait en songeant qu'il souffrait pour sa conscience et pour la vertu. La pensée de ce Jésus de l'Évangile, si pur, si beau, si calme, mais si peu compris de ceux mêmes qui l'adorent, lui était surtout d'un admirable soutien. » « D'ailleurs, déclare-t-il, jamais toute lueur d'espérance n'est sortie de mon cœur ; et même *dans ces rares moments* où la mort m'a semblé le seul remède à mes maux, eh bien ! *même alors, il y avait encore au fond de mon être une région assez calme.* » D'abord, « conformément aux conseils » d'Henriette, il a refusé d' « avancer » cette année au sous-diaconat. En fait, « la carrière ecclésiastique a cessé de lui sourire ». L'unique raison de ce changement d'attitude, c'est, « en un seul mot », qu' « *il ne croit pas assez* ». Du jour où sa raison s'est réveillée, il a « entrepris la vérification rationnelle du christianisme » ; et « tout a dû céder à la perception de la vérité ».

Dieu me garde de dire que le christianisme est faux... Mais autre chose est de dire que le christianisme n'est pas faux, autre chose qu'il est la vérité absolue, au moins en l'entendant comme l'entendent ceux qui se portent pour ses interprètes. Je l'aimerai, je l'admirerai toujours... Sa morale sera toujours ma règle... Jésus surtout sera toujours mon Dieu. Mais quand on descend de ce christianisme pur... à toute cette mythologie qui tombe devant la critique... Henriette, pardonne-moi de te dire tout cela (1) : je n'adhère pas à ces

(1) Faut-il voir dans ce mot si fugitif le délicat scrupule d'un incroyant qui craint de scandaliser une âme croyante ? Je ne le pense pas ; et plus que tout le

pensées, mais je doute, et il ne dépend pas de moi de voir autrement que je vois. Et pourtant ils vous disent qu'il faut admettre tout cela, qu'on n'est pas catholique sans cela... Mais tout doit céder au devoir. Il n'y a que maman qui me déchire le cœur ; là, il n'y a pas de remède.

Sur l'article de ses projets d'avenir, Renan restait un peu vague : voulant se ménager la possibilité d'un revirement, il croyait pouvoir « en conscience » rester au séminaire, et il recommandait à sa sœur la plus grande prudence dans les démarches qu'elle tentait pour lui.

« Rien ne peut ajouter à la tendresse que je te porte, mon Ernest bien-aimé, lui répond Henriette ; mais, si cela était possible, rien aussi n'y eût été plus propre que ta dernière lettre. » Et après lui avoir parlé des démarches qu'elle a engagées, elle écrit : « Comment, mon bon Ernest, pourrais-je te blâmer du doute qui agite ta pensée? *Ne sais-je pas, par expérience, que nous ne sommes point les maîtres de repousser ce que notre conscience nous suggère*, ce que l'amour de la vérité nous inspire? » Sur le fond des choses, elle se défend, par une louable discrétion, de rien dire; mais pourtant, elle ne peut s'empêcher d'ajouter : « Je t'avoue que, d'après ce que j'ai entrevu, *j'ai peine à croire que tu reviennes à ta première manière de voir*, à tes précédentes dispositions. Lorsque certaines idées ont été agitées, elles laissent toujours quelques traces, et *la moindre* [c'est elle qui souligne] de ces traces, mon Ernest, doit suffire pour t'arrêter. » Puis elle envisage les différentes solutions que comporte pour lui le problème de l'avenir : préceptorat en Allemagne ou études libres à Paris; et elle calme à ce sujet les « craintes délicates » de son frère : « Te créer un avenir, lui dit-elle, est ma première pensée, mon premier désir, *le seul but de tous mes travaux* ; pouvais-je donc être arrêtée par la considération d'une dépense bien minime, quand on songe qu'il s'agit de toute ton existence? » Quant à leur mère, ses

reste, l'absence de ce sentiment si naturel dans une telle lettre me fait croire que, depuis longtemps, Renan a deviné que sa sœur n'a plus la foi, et qu'elle est, comme il le dit, « une intelligence capable de le comprendre ». — On notera aussi que, dans cette lettre capitale, il n'est pas du tout question des « raisons de l'ordre philologique et critique », qui, d'après Renan, l'auraient *seules* écarté du christianisme, mais simplement de raisons d'ordre philosophique. Quand d'ailleurs, à Issy, M. Gottofrey avait lancé à Renan son apostrophe passionnée : « Vous n'êtes pas chrétien! » celui-ci n'avait pas encore fait d'hébreu.

lettres prouvent qu'elle n'est « ni surprise, ni affectée » de ce changement d'orientation : « Comme je pressentais toujours ce qui arrive, je lui ai dit plusieurs fois qu'il fallait s'y attendre, et jamais elle n'a cessé de me répéter qu'elle voulait avant tout te voir agir librement. » « Que je te remercie, mon ami, conclut-elle, *d'avoir écouté ma voix* et celle de ta conscience, d'avoir repoussé les engagements qu'on voulait déjà t'imposer ! » Et elle en dirait plus, si elle n'était pas « convaincue que le secret de sa correspondance n'est pas respecté, » ce en quoi d'ailleurs, au témoignage même de son frère, elle se trompait absolument.

A partir de ce moment-là, les événements se précipitent. L'idée d'un préceptorat en Allemagne est provisoirement écartée et l'on en vient, d'un commun accord, à admettre qu'Ernest devra quitter Saint-Sulpice et prendre ses grades universitaires. Henriette insiste beaucoup pour qu'il accepte de mener à Paris la libre vie de l'étudiant ; elle insiste surtout pour « ranimer son courage », lui prêcher la « détermination », l' « énergie », la « force de la volonté », le « mettre en garde contre la faiblesse » ; et ses objurgations sont parfois bien touchantes : « Je voudrais donner à ma parole l'accent qui persuade, *envoyer vers toi la voix de mon âme.* » Elle a foi dans l'avenir de son frère : elle veut à tout prix qu'il « développe les dons que le ciel lui a accordés » ; autant qu'il est en elle, elle ferme derrière lui toutes les voies de retour : « Je te le répète, *certains voiles, une fois soulevés, ne se replacent jamais* » ; elle multiplie les recommandations pratiques les plus minutieuses, comme une mère qui veille sur l'entrée au collège de son fils. Le voir « précipité dans l'irrévocable » lui serait « une douleur qui pèserait sur son existence entière. Et elle aussi, entendrait au fond de son âme une voix qui lui dirait : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Mais une telle douleur va lui être épargnée, et elle ne saurait « trop en remercier le ciel » : « Je rends à Dieu, dit-elle, les plus vives actions de grâces, pour avoir fait naître en toi, pendant qu'il en était temps encore, les pensées qui ont déterminé ta résolution. »

Et le 10 octobre 1845, mis en demeure de donner sur-le-champ une réponse à Mgr Affre, qui réclame sa collaboration pour l'École des Carmes, Ernest Renan descendait, « pour ne plus les remonter en soutane », les marches du séminaire Saint-

Sulpice. De l'hôtel tout voisin de Mlle Céleste où il était allé changer de costume, un homme tout nouveau allait sortir.

Nous n'avons pas, — et il y a lieu de le regretter, — les lettres qu'écrivit Henriette en réponse à celles où son frère lui annonçait le dénouement rapide du long drame de conscience dont elle avait été la confidente et, à son insu peut-être, la secrète inspiratrice. Mais il n'est pas difficile de se représenter l'émotion et la joie dont elle dut être remplie à cette nouvelle. Enfin elle touchait à son but ; l'œuvre capitale de sa vie commençait à s'accomplir. Peut-être n'avait-elle pas délibérément voulu, — il y a tant d'inconscience en chacun de nous ! — détacher son frère du christianisme ; mais, en fait, elle avait agi comme si c'était là l'objet lointain de son effort. Par ses prévisions, par ses réticences, par ses objections, par ses discrets conseils de prudence séculière, par ses suggestions, par ses encouragements, par ses implorations tendres, par son exemple enfin et par toute son attitude morale, bref, par les mille sortilèges d'une diplomatie féminine d'autant plus agissante qu'elle est plus candide, elle a mis et entretenu le jeune séminariste d'Issy et de Saint-Sulpice dans un état d'esprit de moins en moins favorable à la vocation sacerdotale et à la croyance chrétienne. Et assurément Ernest Renan, comme tous les hommes, n'a subi que les influences qu'il était comme prédestiné à subir ; il y avait entre sa sœur et lui toute sorte d'affinités électives, et il était tout naturel qu'il évoluât comme elle avait évolué. Mais il est indéniable aussi qu'une volonté plus forte que la sienne a précipité, encouragé, dirigé son évolution personnelle, supprimé, annihilé ou brisé les obstacles qui l'eussent retardée ou peut-être arrêtée dans son cours. On n'oserait pas affirmer que, sans Henriette, Renan eût été prêtre et qu'il fût resté chrétien. Et pourtant... Quelqu'un qui les a bien connus tous les deux a pu dire d'Henriette : « C'est elle qui a guidé Renan dans sa première et capitale crise, alors que son indécision naturelle et son goût des tempéraments ne l'auraient peut-être pas amené à se dégager complètement des suggestions toutes puissantes d'une discipline cléricale. » Il est malaisé de ne pas souscrire à ce témoignage de Marcellin Berthelot.

On peut donc croire que Renan se fait de singulières illusions quand il écrit : « J'avais poussé très loin mes études philologiques ; mes opinions religieuses s'en trouvèrent fort ébranlées.

Henriette fut encore ici mon appui. Elle m'avait devancé dans la voie; ses croyances catholiques avaient complètement disparu; mais elle s'était toujours gardée d'exercer sur moi aucune influence à ce sujet. Quand je lui fis part des doutes qui me tourmentaient et qui me faisaient un devoir de quitter une carrière où la foi absolue est requise, *elle fut ravie* et m'offrit de me faciliter ce difficile passage. » Qu'elle ait été « ravie » de la décision de son frère, c'est ce qui est certain; mais qu'elle se soit « toujours gardée d'exercer aucune influence sur lui », c'est une légende qui n'offre pas plus de consistance que celle qui attribue non pas à la « philosophie », mais à la seule « philologie » l'écroulement des croyances de Renan : les faits et les textes prouvent précisément le contraire.

Une fois hors de Saint-Sulpice, tout entier à l'énorme labeur qu'exige la préparation de ses examens universitaires, Renan associe régulièrement sa sœur à tous les grands ou menus faits de sa vie nouvelle, et c'est pour cette dernière une joie de tous les instants de sentir ce frère chéri enfin entré dans la voie où elle l'a toujours rêvé. « Il n'est pas un jour, lui écrit-elle, où je ne me sente plus heureuse de l'accord qu'il y a entre ta pensée et la mienne, relativement à ta carrière et à tous les moyens de la former. Cela me prouve, mon bon ami, que nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. » Elle suit toutes ses démarches, applaudit à tous ses succès avec la sollicitude anxieuse et fière de la plus jalouse des mères. Quand il est reçu premier à l'agrégation de philosophie, son cœur déborde du plus ardent lyrisme, et elle retrouve, pour l'exprimer, le langage même de sa religieuse jeunesse : « Le cœur plein de ta pensée et de la plus douce émotion, je ne sais, depuis deux heures que je relis ta lettre, que verser des larmes de joie, que remercier Dieu des dons qu'il t'a accordés, que t'adresser intérieurement tout ce que la tendresse la plus vive peut inspirer en satisfaction et presque en reconnaissance... Ah! que le ciel place dans ta vie de pareils dédommagements! Il me semble que c'est aujourd'hui la meilleure prière que je puisse lui adresser. Que notre vieille mère va être heureuse!... Merci, mon Dieu, de m'avoir donné quelques joies! Merci surtout d'avoir choisi mon Ernest si cher pour en être l'instrument! Oh! pourquoi dois-je passer seule la soirée de ce jour? »

A vrai dire, ces expressions toutes religieuses ne doivent pas

trop surprendre sous sa plume. Si elle avait fini par répudier le catholicisme, Henriette Renan en avait conservé certaines aspirations. Protestantisme libéral ou déisme, comment faudrait-il appeler la religion simplifiée qu'elle s'était faite pour son usage personnel? C'est ce qu'il serait sans doute assez difficile de dire. Le fait est que, dans les circonstances importantes de la vie privée ou publique, tout naturellement sa pensée se reporte aux conceptions que le christianisme a popularisées. Par exemple, les événements de 1848, qui, du fond de sa Pologne, lui font l'effet d'un cataclysme universel, lui inspirent les plus sombres pronostics : « J'espère, écrit-elle, que, grâce au ciel, il n'en faudra pas venir là; je le demande à Dieu de toutes les forces de mon âme... Je ne puis croire, je ne puis admettre que l'humanité se guide par elle-même, qu'il n'y ait pas une force supérieure qui l'agite et la fait agir. Espérons donc en cette main divine qui nous a été si souvent propice. »

Cependant le rude climat polonais éprouvait de plus en plus la santé d'Henriette. En 1850, tandis que son frère, chargé d'une mission ministérielle, voyageait avec ravissement en Italie, une affection du larynx dont elle souffrait depuis quelque temps prit soudain un caractère de gravité assez alarmant. Elle alla se faire soigner à Varsovie; et de là, se croyant sans doute perdue, elle écrivit à « son bien aimé » des lettres infiniment touchantes de passion fraternelle : « Ami, ami, sois courageux en lisant ces tristes lignes. Espère, oh ! espère que le Ciel te conservera ta vieille amie, celle qui t'a toujours si tendrement aimé... *A mains jointes, ma douce idole,* je te supplie de supporter courageusement ma destinée; tout n'y a pas été rigueur : je t'ai si tendrement chéri !... Nuit et jour, je cause avec toi dans mon cœur et ma pensée. Au milieu de ma solitude, solitude sans égale, je ne me sépare pas un instant de ton souvenir, et c'est *en te prenant idéalement la main* que je supporte les remèdes douloureux qu'on emploie contre mon mal... » « O mon frère, *ô ma chère âme,* ô mon plus doux lien ici-bas, sois courageux, quoi qu'il m'arrive, mais crois bien surtout que c'est pour toi que je me rattache à la vie. » « Je voudrais, mon bien-aimé frère, ne point déranger ton avenir; mais surtout, surtout, je désire te revoir. Que deviendrai-je ensuite? Je l'ignore absolument, mon pauvre ami. *Tu seras ma Providence tant que je serai sur la terre.* Ah ! Dieu sait que ma plus grande crainte au milieu de

mes souffrances est de peser sur ta jeunesse! » « Avec les plus vives instances, très cher ami, je te demande que ce qui me frappe ne change en rien tes vues ou tes projets. J'ai foi en ton avenir ; *que j'en sois ou non témoin, c'est aujourd'hui tout pour moi. Je te supplie donc de toute mon âme* de n'y porter aucune atteinte à ma considération ; ce serait me causer la plus vive des douleurs. » Bouleversé par ces lettres, où la pauvre Henriette a mis tout ce qu'un cœur de femme peut contenir pour un autre être de tendresse et de dévouement, Ernest Renan décide que l'exil de sa sœur doit prendre fin : il ira la chercher en Allemagne pour la ramener en France. « Sa tâche, d'ailleurs, nous dit-il, était accomplie ; les dettes de notre père étaient complètement éteintes, les petites propriétés qu'il nous avait laissées se trouvaient, dégagées de toute charge, entre les mains de notre mère ; mon frère avait conquis par son travail une position qui promettait de devenir la richesse. » Le 1er août 1850, il était à Berlin. Quelques jours après, sa sœur était auprès de lui. Il la ramenait à Paris et ils s'installaient tous deux dans un petit appartement au fond d'un jardin, 9, rue du Val-de-Grâce. La vaillante fille allait avoir quarante ans : elle touchait enfin à la terre promise.

III

« Ces dix années d'exil l'avaient toute transformée. Les rides de la vieillesse s'étaient prématurément imprimées sur son front ; du charme qu'elle avait encore quand elle me dit adieu dans le parloir du séminaire de Saint-Nicolas, il ne lui restait que l'expression délicieuse de son ineffable bonté. » Ainsi parle Renan, et nous n'avons pas de peine à l'en croire. Il a décrit avec une grâce incomparable et un rare accent d'émotion ces douces et fécondes années de vie commune, dont le souvenir lui arrachait encore des larmes. Ce qu'il n'a pas dit et ce qu'on devine aujourd'hui à travers ses lettres et les « fragments intimes et romanesques » qui ont été publiés, c'est que sa chaste et laborieuse jeunesse s'ouvrait depuis quelque temps à des aspirations moins austères ; des fantômes de femmes peuplaient ses rêves et en des pages d'une poésie un peu candide il se plaisait à les évoquer ; les choses de l'amour le troublaient délicieusement et son imagination s'y attardait avec

complaisance. Henriette est venue purifier ce qu'il y avait peut-être d'un peu malsain dans ces rêveries solitaires. Elle a apporté à son frère ce dont, dans son triste logis d'étudiant, il sentait confusément le besoin. Elle a, autour de sa pensée, reconstitué le chaud foyer familial. Elle a été le grave sourire féminin de ses années d'apprentissage.

En avril 1851, Renan avait été nommé surnuméraire à la Bibliothèque nationale, aux appointements de cinq francs par jour. Henriette tenait le ménage, et, grâce à ses prodiges d'économie, rien ne manqua jamais à la maison. Elle ne se créa guère de relations : son frère lui suffisait. Elle réglait sa vie sur celle des Carmélites voisines dont elle voyait le jardin à travers ses fenêtres; elle écrivait sous un pseudonyme des articles pour le *Journal des jeunes personnes*; elle recopiait, — avec quelle tendre minutie! — les manuscrits d'Ernest. Quand celui-ci rentrait de la Bibliothèque et se mettait au travail, elle était littéralement dans l'état d'esprit du fidèle qui voit s'accomplir sous ses yeux quelque mystère sacré. « Je l'ai vue, nous dit Renan, le soir, durant des heures à côté de moi, respirant à peine pour ne pas m'interrompre; elle voulait cependant me voir, et toujours la porte qui séparait nos deux chambres était ouverte. » Leurs pensées, à l'en croire, étaient « si parfaitement à l'unisson » qu'à peine avaient-ils besoin de se les communiquer. « Nos vues générales sur le monde et sur Dieu étaient identiques, ajoute-t-il. Il n'y avait nuance si délicate dans les théories que je mûrissais à cette époque qu'elle ne comprît. Sur beaucoup de points d'histoire moderne qu'elle avait étudiés aux sources, elle me devançait. » Ici, je ne sais si Renan ne s'abuse pas un peu sur l'originalité intellectuelle d'Henriette; et peut-être celle-ci ne lui aurait-elle pas rendu un écho aussi harmonieux de sa propre pensée, si, au préalable, elle n'en avait pas subi profondément l'influence. Il était tout naturel qu'après avoir agi très fortement sur les idées et la destinée de son frère, elle se mît spontanément à son école et se pénétrât de sa philosophie. Au témoignage de ce dernier, ce fut pendant un voyage en Italie qu'elle fit avec la famille Zamoyski au printemps de 1846, que son évolution personnelle s'était consommée. Rome, qu'elle appelait avec Byron « la chère cité de l'âme », et à laquelle elle pardonnait « les détails niais et puérils » que l'institution de la papauté entraînait, Rome l'avait

enchantée. « Cette ville, si profondément inspiratrice, l'amena à concevoir avec beaucoup de sérénité la séparation que tout esprit philosophique est obligé de faire entre le fond de la religion et ses formes particulières. « Peu à peu, sa religion était arrivée « au dernier degré d'épuration », et peut-être d'inconséquence. « Elle rejetait absolument le surnaturel, mais elle gardait au christianisme un haut attachement », et non pas seulement au christianisme, mais au catholicisme, dont elle avait conservé « un charmant souvenir ». « Elle ne voulait pas qu'on réduisît la religion à une pure abstraction... Elle me retenait sur la pente des formules d'un Dieu inconscient et d'une immortalité purement idéale où je me laissais entraîner. » Dans la pratique, tout cela, à ses yeux, s'arrangeait, devenait clair : faire le plus de bien possible, c'était sa devise. En un mot, « c'était une sainte, moins la foi précise au symbole et les étroites observances ». Et tel était, s'il faut en croire son frère, le « renanisme » d'Henriette Renan.

Elle avait un très vif sentiment de la nature et de l'art ; mais l'art idéaliste avait toutes ses préférences : la brutalité, la violence lui déplaisaient souverainement. Ce fut elle qui rassembla avec une admirable conscience les matériaux du Discours sur l'état des beaux-arts au XIVe siècle, et, presque toujours, son frère n'eut qu'à adopter les vues que ses recherches lui suggéraient. Ils firent ensemble à cette occasion un intéressant voyage dans le pays qui fut le berceau de l'art gothique, Valois, Beauvaisis, région de Reims. Ces travaux la passionnaient et elle y déployait une étonnante activité. *In angello, cum libello* : elle aimait à répéter ce mot de Thomas A Kempis. Et elle ne se contentait pas d'être pour Ernest « un secrétaire incomparable »; elle fut pour lui le plus précieux des critiques. Il lui a dû « infiniment » pour le style. A cet égard, les essais qu'il avait composés loin d'elle lui parurent, quand elle les vit, assez défectueux : « elle y trouvait des traits excessifs, des tons durs, une manière trop peu respectueuse de traiter la langue. » Sa manière d'écrire, à elle, inspirée des grands maîtres d'autrefois, et qui transparaît surtout dans ses lettres, était la justesse et la pureté mêmes. Elle convainquit son frère « qu'on peut tout dire dans le style simple et correct des bons auteurs, et que les expressions nouvelles, les images violentes viennent toujours d'une prétention déplacée, ou de l'ignorance de nos

richesses réelles. » Renan se soumit à cette discipline, lui faisant lire en épreuves tout ce qu'il écrivait, hasardant certains traits pour les essayer sur elle, sacrifiant sans pitié tout ce qu'elle condamnait. « Tout me prédisposait au romantisme de l'âme et de l'imagination », a-t-il dit très justement de lui-même : Henriette a assagi ce « romantisme moral » ; elle l'a enfermé dans une forme classique.

Sur un autre point elle a rendu un grand service à son frère. Comme elle était très bonne et charitable, elle détestait la moquerie, la malignité, le persiflage. « Un trait qui la blessa dans mes écrits, a dit Renan, fut un sentiment d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses... Cette habitude la blessait et je la lui sacrifiai peu à peu. » Plût à Dieu qu'il la lui eût sacrifiée entièrement ! Nous ne serions pas choqués à notre tour de ce perpétuel sourire qui nous gâte tant des meilleures pages de l'auteur de *l'Antéchrist* et qui aurait, nous voulons le croire, fait souffrir sa sœur, si elle avait pu les connaître.

Avec tout cela, dans cette vie modeste, obscure, laborieuse et utile qui lui plaisait et qu'elle aimait, aux côtés et comme à l'ombre de ce frère adoré qui s'absorbait tout entier dans son œuvre, était-elle heureuse, pleinement heureuse ? N'avait-elle aucun regret ? Tous ses désirs étaient-ils comblés ? Renan nous dit bien qu' « elle, si exigeante de cœur, si jalouse, se contentait de quelques minutes par jour, pourvu qu'elle fût assurée d'être seule aimée ». Mais à un autre endroit, il se demande s'il a fait « tout ce qui dépendait de lui pour lui procurer le bonheur », et il se reproche « de n'avoir pas été avec elle assez expansif, d'avoir trop cédé à son penchant vers la concentration taciturne ». De cette disposition faut-il accuser seulement « sa longue éducation cléricale » et « un sentiment de respect déplacé qui lui faisait éviter avec elle tout ce qui eût ressemblé à une profanation de sa sainteté » ? Ce sont là des explications bien subtiles. Il y a des lettres d'Henriette à Berthelot, — lequel « portait un cœur de femme dans ses affections » et se plaignait lui aussi de certaines négligences, — et qui ne laissent pas d'être inquiétantes : « La peine que vous exprimez, dit-elle, je l'ai souvent, *oh! bien souvent ressentie moi aussi*. J'ai dit fréquemment : « Ses ambitions le préoccupent plus que ses affections, et ses nouvelles affections plus que les anciennes...

Il semble qu'il peut tout pour ceux qu'il aime, hors leur consacrer quelques instants... » Une autre fois : « Vous et moi, monsieur, nous cherchons en lui quelqu'un qui n'est plus, l'ami dont nous étions la première pensée, les premiers confidents et dans l'âme duquel nous nous étions accoutumés à lire sans témoin ni interprète. Vous et moi nous sommes restés les mêmes, tandis qu'il s'est complètement métamorphosé, et nous cherchons à saisir en lui ce qui n'est plus qu'un fantôme ou un souvenir. » Henriette était-elle trop exigeante? Ou bien faut-il admettre que, dans la quotidienne réalité de cette mutuelle affection fraternelle, elle a plus donné que reçu?

C'est qu'à vrai dire, si bonne et dévouée qu'elle fût, elle suffisait de moins en moins à son frère. Elle avait beau aimer la vie et s'y rattacher presque en souriant; elle avait beau parfois, en « de charmants retours de femme », « redevenir jeune fille » et se laisser aller à « de délicieuses faiblesses » : elle avait trop peiné, trop souffert; « elle accueillait, cultivait presque chaque motif de pleurer »; il y avait entre elle et le monde un véritable « écran », et on lui trouvait souvent « quelque chose de raide et d'embarrassé » dans les allures. « *Elle avait vieilli avant le temps*, et elle avait l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières. » En un mot, la jeunesse d'Ernest Renan réclamait ses droits. Henriette s'en était avisée spontanément elle-même. Dès les premiers temps de leur réunion, elle avait engagé fortement son frère à se marier; elle revenait souvent sur ce sujet et négocia même avec un ami, à l'insu du principal intéressé, un projet d'union qui n'aboutit pas. Je sais un autre projet, qui échoua également, et dont elle fut la très active ouvrière. Évidemment, elle aurait voulu donner à son frère une femme choisie de sa main; elle aurait souhaité qu'il lui dût son bonheur. Les choses tournèrent tout autrement. Trompé par l'apparent désintéressement d'Henriette, Renan, avec cette extrême naïveté qu'il portait dans les choses de l'ordre pratique, — et même de l'ordre intellectuel, — crut pouvoir impunément choisir la femme qui lui convenait. Henriette fut frappée au cœur. « Elle avait bien voulu, écrit joliment Renan, du calice d'absinthe que ses mains avaient préparé; elle hésitait maintenant devant celui que je lui offrais, quoique j'eusse mis tout mon art à le rendre doux pour elle. » Il y eut des scènes violentes de désespoir,

d'ardents reproches échangés. « Ce furent là pour nous des jours très amers. Tout ce que l'amour peut avoir d'orages, nous le traversâmes. » Henriette ne pouvait d'ailleurs élever la moindre objection contre l'union rêvée par son frère, et Mlle Cornélie Scheffer lui fut tout de suite très sympathique. Mais raisonne-t-on un cœur passionné que remplit un sentiment unique ? De guerre lasse, Renan prit le parti de « tout sacrifier à la plus ancienne affection, à celle qui ressemblait le plus à un devoir » Un brusque revirement se produisit chez la malheureuse femme. « Elle courait chez M. Scheffer ; elle passait de longues heures avec ma fiancée ; elles pleuraient ensemble ; elles se quittaient joyeuses et amies. » La vie commune fut maintenue ; sans les économies d'Henriette, le jeune ménage d'ailleurs n'aurait pu se fonder ; et puisque Renan nous avoue que « la naïveté » d'une telle conduite ne lui apparut que beaucoup plus tard, nous pouvons l'en croire sur parole.

Comme il était à prévoir, il y eut encore, dans cet intérieur un peu paradoxal, bien des orages, bien des retours offensifs de jalousie féminine, suivis de larmes et de remords. La bonne grâce, la sagesse souriante de la jeune femme finirent par tout apaiser : « nous finissions par nous embrasser tous les trois. » Surtout, la naissance d'un enfant fut, pour la pauvre Henriette, l'apaisement suprême. « Ce fut, pour ce petit être, une adoration presque religieuse. » La mort, au bout de quelques mois, d'une petite fille qui survint ensuite, lui donna l'occasion de déployer toutes les ressources consolatrices de son âme. Très aimée de sa belle-sœur, heureuse et fière de la notoriété croissante de son frère, qui, à trente-quatre ans, venait d'entrer à l'Institut, se sentant utile et presque nécessaire, elle vieillissait doucement entre ces trois êtres qu'elle chérissait.

En mai 1860, l'Empereur offrit à Renan une mission scientifique dans l'ancienne Phénicie. Toute libérale qu'elle fût, Henriette insista beaucoup pour que son frère acceptât. Elle devait l'accompagner ; sa collaboration, son entente des questions pratiques lui étaient, croyait-il, presque indispensables. Si contente qu'elle dût être au fond d'avoir son Ernest tout à elle, il lui en coûtait de quitter le cher petit Ary, et elle se demandait parfois si elle le reverrait jamais. La jeune Mme Renan devait rejoindre son mari un peu plus tard, si la chose était possible.

Renan et sa sœur arrivèrent à Beyrouth à la fin d'octobre. Henriette fut presque de toutes les expéditions, ne se laissant rebuter ni par la difficulté de routes effroyables, ni par les privations de toute sorte, chevauchant sans faiblir le long d'affreux précipices, faisant huit à dix heures de marche par jour. Soutenue par une indomptable volonté, sa frêle santé résistait, mais non sans une violente tension nerveuse qui provoquait d'atroces névralgies. Deux ou trois fois, en plein désert, son état inspira à son entourage les plus vives inquiétudes. Sa vaillance la remit sur pied:

Au reste, ce voyage lui procura de très vives jouissances. « Ce fut, dit Renan, sa seule année sans larmes et presque la seule récompense de sa vie. » Sans larmes est peut-être beaucoup dire : Henriette vit, en janvier 1861, venir, semble-t-il, sans grande joie sa belle-sœur ; elle parla « de retourner en France » ; elle trouvait aussi que son frère, très absorbé par ses recherches, oubliait un peu sa présence et « donnait plus de temps au général et au pacha qu'à la vieille amie qui avait tout abandonné pour le suivre sur ces rives lointaines ». Mais enfin, elle eut de délicieuses compensations. Le climat et l'aspect de la Syrie, qui, à l'automne et au printemps, ont un charme extrême, lui furent un enchantement. Elle aima les Maronites, et se plut infiniment aux villages d'Amschit et de Sarba. Mais surtout son voyage en Palestine fut pour elle une source d'incomparables émotions. Quand elle vit pour la première fois la région du haut Jourdain et le lointain lac de Génésareth, « elle me remercia, dit Renan, et me dit que je lui avais donné le prix de toute sa vie en lui montrant ces lieux ». Jérusalem, le Carmel, la Galilée, comment, dans ces lieux tout remplis d'âme, ne se fût-elle pas sentie comme transportée dans un autre univers?...

Juillet était venu ; Mme Renan avait dû repartir pour la France ; les fouilles étaient terminées ; l'armée française avait évacué la Syrie. Renan, qui voulait visiter le haut Liban, et préparer pour l'automne une dernière campagne à Chypre, décida de rester encore. A cette époque de terribles chaleurs, c'était une grave imprudence. Henriette fut très éprouvée par le séjour du Liban ; elle fut prise de terribles douleurs nerveuses ; son œil gauche était atteint. Dès qu'elle put se tenir à cheval, on regagna Amschit. Mais la chaleur était accablante. On remonta jusqu'à Ghazir, « un des plus beaux endroits du

monde », situé à une grande hauteur au-dessus de la mer, au fond d'une baie délicieuse. Là, dans une petite maison décorée d'une jolie treille, Renan et sa sœur purent prendre un peu de repos. Au bout d'une quinzaine, les vives souffrances d'Henriette se calmèrent. Tout plein des fortes impressions de son voyage en Palestine, Renan eut l'idée de mettre à profit les loisirs qui lui étaient ménagés pour « rédiger sa *Vie de Jésus*, telle qu'il l'avait conçue en Galilée et dans le pays de Sour » : « ce gros morceau en portefeuille », pensait-il, allait faire « toute sa force », et pourvu qu'on le lui laissât publier à son heure, il en était « venu à faire peu de cas de tout au monde ». « Heures délicieuses et trop vite évanouies, écrit-il, oh ! puisse l'éternité vous rassembler ! Du matin au soir, *j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant moi.* Je m'endormais avec elle, et le premier rayon du soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille. » Henriette, confidente de ce travail auquel elle s'intéressait passionnément, — n'était-il pas, pour une large part, son œuvre ? — recopiait les pages au fur et à mesure qu'elles étaient écrites; le soir, sur la terrasse, à la clarté des étoiles, elle faisait ses réflexions, si fines et si pénétrantes, que plusieurs d'entre elles furent pour son frère « une révélation » : « Ce livre-ci, disait-elle, je l'aimerai, d'abord parce que nous l'aurons fait ensemble, et puis, parce qu'il me plaît. » Elle était heureuse ; mais ses souffrances la reprenaient parfois et lui arrachaient quelques plaintes.

Au début de septembre, on dut redescendre à Beyrouth ; les nuits étaient délicieuses ; Henriette parlait souvent du retour, de la joie qu'elle aurait à embrasser le petit Ary et sa vieille mère, et cette pensée la reportait à tous ses souvenirs de famille. La possibilité d'aller passer huit jours de repos à Amschit s'étant présentée, le frère et la sœur s'y rendirent, le lundi 16 septembre. Le lendemain, Henriette fut moins bien ; nullement inquiet, Renan s'était remis avec passion à sa *Vie de Jésus*. Le mercredi, le mal s'aggrava ; rassuré par le chirurgien du *Caton*, Renan put descendre le jeudi à la rade de Gébeil. En rentrant, il fut frappé à son tour. Le médecin ne sut pas diagnostiquer la fièvre pernicieuse dont ils étaient atteints. Le vendredi, le samedi furent des journées très douloureuses. Henriette eut un pressentiment de sa fin, indiqua quelques dis-

positions testamentaires, chercha des souvenirs à donner aux uns et aux autres. « Je t'ai beaucoup aimé, dit-elle à son frère; quelquefois mon affection t'a fait souffrir; j'ai été injuste, exclusive; mais c'est que je t'ai aimé comme on n'aime plus, *comme on ne doit peut-être pas aimer.* »

Le dimanche soir, ils tombèrent tous deux sans connaissance. Les secours ne purent arriver que le lundi matin. Il était trop tard pour Henriette. Elle expira le mardi 24 septembre, à trois heures du matin. Appelé au dernier moment, le curé maronite lui fit les onctions selon son rite. Renan ne reprit quelque sentiment qu'une heure avant cette mort. Il ne revit pas sa sœur : on le transporta sur un cadre à Beyrouth, et ce n'est que deux jours après qu'il eut pleine conscience de la perte qu'il avait faite. Un ami, le docteur Gaillardot, veilla aux funérailles. Le corps d'Henriette fut déposé dans le caveau de Mikhaël Tobia, situé à l'extrémité du village, près d'une jolie chapelle : il y repose encore. Aucune inscription. « De mes épargnes, avait-elle dit à son frère, je veux que tu fasses un caveau de famille; il faut nous rapprocher, que nous soyons près les uns des autres. » Son dernier vœu n'a pas été exaucé.

Dans le délicat opuscule qu'il a consacré à la mémoire de sa sœur Henriette, Renan déplore qu'elle soit morte presque sans récompense. « L'heure, ajoute-t-il, où l'on recueille ce que l'on a semé, où l'on s'assied pour se souvenir des fatigues et des douleurs passées, ne sonna pas pour elle. » Il est vrai. Mais d'autre part, son œuvre était achevée, son frère était ce que de tout temps elle avait souhaité qu'il fût; il touchait à la gloire; il était marié et heureux; sa pensée, fille de la sienne, allait s'exprimer tout entière dans un livre dont elle avait lu, copié, aimé et, en partie, inspiré les pages. Elle pouvait se dire en mourant que sa vie de durs sacrifices, de haute abnégation avait rempli tout son objet, avait eu sa signification secrète. Elle n'avait vécu que pour le frère sur la tête duquel elle avait accumulé toutes les tendresses diverses qu'un cœur de femme peut contenir : il lui remplaçait le père qu'elle avait perdu, le mari qui s'était dérobé, le fils qu'elle n'aurait jamais, — et même le prêtre qu'il avait failli être et que, tout en l'écartant de sa voie, son âme de Bretonne vénérait encore. Il était même quelque chose de plus pour elle, ce frère si passionnément aimé : il était sa pensée profonde

réalisée, sa pensée affranchie des saintes tutelles héréditaires et s'exprimant avec l'audacieuse franchise que sa modestie féminine eût sans doute répudiée pour son propre compte, mais qu'elle approuvait chez autrui; il était, à son insu, comme la revanche des longues et sévères contraintes que son éducation religieuse et l'organisation sociale avaient fait peser sur elle. De là ce quelque chose d'exclusif et d'absolu qu'il y avait dans son affection fraternelle ; de là les jalousies, les aigreurs, les violences, les inquiétudes, les remords et les âcres ardeurs de cette chaste passion qui a eu quelques-uns des caractères de la plus fougueuse passion d'amour. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que Renan ait aimé sa sœur aussi profondément qu'il était aimé d'elle. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, leurs deux natures étaient à la fois analogues et différentes. Le frère et la sœur se ressemblaient par le tour d'esprit et de sensibilité, mais il y avait dans Henriette une virilité de pensée et de volonté qui faisait presque totalement défaut à Renan, nature plus imaginative, plus réceptive et plus féminine. Celui-ci subissait aisément les influences du dehors. Livré à lui-même, il est bien douteux qu'il eût dirigé sa carrière et organisé son œuvre comme il a été amené à le faire. Henriette a voulu pour lui. Elle a deviné son génie d'écrivain ; elle a tout mis en œuvre pour en assurer le libre développement; de toute sa chaude et ombrageuse tendresse elle a veillé sur le laborieux épanouissement de cette fleur magnifique et rare

Ceux qui aiment la pensée renanienne doivent lui être profondément reconnaissants de s'être dévouée jusqu'à la mort à une œuvre qu'ils estiment bonne. Ceux qui, sensibles tout comme d'autres au prestige du verbe, à la grâce sinueuse, à la subtilité ondoyante de la pensée, ne se résignent pas à « vivre de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide », ceux-là pourront regretter que tant de vertu féminine se soit finalement dépensée à briser le vase vide et à en disperser le parfum.

VICTOR GIRAUD.

L'EXPOSITION D'ART ROUMAIN

AU JEU DE PAUME

Non loin de Voronetz, par un après-midi tout léger, tout aérien, dans la douce et solennelle paix de la campagne roumaine, quel beau paysan d'autrefois nous avons naguère rencontré sur le chemin! A cause de son regard si haut, si droit, brillant de malice et de tendresse, pour sa stature et pour sa mine, et pour cette main tendue avec une aisance royale, nous avions envie de lui dire : Bonjour, seigneur. Les paroles qu'il nous adressait dans son langage étranger, nous ne les entendions pas, mais elles nous charmaient par leur ton d'affabilité noble. Nous le vîmes s'éloigner comme on voit partir un ami, non pas penché sur la glèbe du servage, mais fier et libre sur son champ à lui. Cet étroit domaine, Étienne, prince de Moldavie, l'avait donné en fief à son ancêtre, et la longue lignée rustique ne l'avait pas quitté. C'était dans la province des églises peintes, contre un de ces beaux murs colorés avec vivacité, qui montrent sous le ciel, parmi les feuillages verts dont l'ombre les parcourt avec lenteur, les charmants étages des fresques et toute une grande Bible en plein air, au pays des monastères ceints de remparts blanchis à la chaux, où le veilleur, debout sur sa tour, convoque les fidèles par un long signal que répercutent et propagent au loin les trompes de bois des bergers...

L'homme et son paysage, les souvenirs qui lui font cortège à travers les siècles et dont il ne se sépare pas, ma mémoire me les présente, au seuil de l'Exposition d'art roumain, comme l'image symbolique des vertus d'un sol excellent et

d'un grand peuple. Une race n'est pas une constante toujours également tendue. L'histoire la mêle avec violence à l'humanité, menace de disperser ses éléments, les rassemble à nouveau, les ploie sous la servitude, les épanche dans la liberté. C'est un drame de Shakspeare, ou plutôt la suite mal rassemblée des fragments d'une tragédie perdue, où passent d'étranges figures, portées par le reflux précipité d'une victoire ou d'une défaite. Nulle part ce désordre et ce clair obscur ne furent plus sensibles qu'aux lieux où semblent expirer l'Europe et commencer l'Asie, aux confins de deux mondes, de deux climats et, si l'on peut dire, de deux âmes de l'homme, sur un perpétuel champ de bataille. Mais au cœur de ces confusions, le Roumain reste debout et, c'est là sa grandeur, presque intact. Le paysan de Voronetz n'a pas changé, celui des Carpathes, celui du Danube non plus.

Tel est, je le crois, le sens de l'Exposition ouverte au Jeu de Paume. Cet admirable paysage français, où la pierre et la verdure, aux rives de la Seine, non loin du château des rois, s'associent pour composer la plus stable harmonie, c'est, en vérité, un lieu bien choisi pour les belles leçons sereines, pour une interprétation réfléchie et sensible du présent et du passé des peuples. Déjà l'on y vit se succéder de rares merveilles et les noms les plus chers à l'Occident. Rembrandt, van Eyck, Memling, Holbein y ont devancé les vieux peintres qui, sur les murailles d'églises, ont énergiquement fixé les traits des princes donateurs, de leurs ancêtres, de leurs saints patrons, les argentiers, les tisserandes, les brodeuses, ainsi que les fins lyriques du paysage et de la vie, nos contemporains... Mais il n'y a pas lieu d'établir une comparaison. Il ne s'agit pas d'une sorte de concours de chefs-d'œuvre. Ce qui nous est présenté, c'est moins un magnifique musée provisoire, peuplé de raretés, que l'éloquent résumé d'une belle histoire, la preuve d'une culture originale, puissante et subtile, qui, à travers les siècles, développe les aptitudes d'une sensibilité et achève de nous peindre une âme.

Six grandes salles se succèdent, sous une lumière intime et paisible, et chacune d'elles a sa signification propre, et comme son visage, dans l'étroite continuité de l'ensemble. Ce sont d'abord les arts populaires, puis les maîtres vivants et leurs aînés du XIX[e] siècle. C'est enfin l'art ancien, représenté par un

choix étonnant de broderies, parements d'autel et couvertures de tombeaux, par des fresques, des icones, des objets d'orfèvrerie. Et tout au fond, sous une porte en accolade, d'un charmant gothique moldave, resplendit avec douceur l'iconostase d'Arnota, dans une chapelle où l'on a voulu, non pas reconstituer un ensemble d'architecture, mais suggérer avec justesse l'atmosphère de la vie religieuse. A chaque station de cette promenade d'histoire et d'art, dans chacune de ces salles, composées avec une sobriété raffinée, s'impose un sentiment harmonieux et recueilli.

***

Dès l'entrée, nous sommes au cœur, dans la noble familiarité d'une race qui invente, pour embellir sa vie, toute une floraison merveilleuse. Le long des murs, de vastes tapis, moins pareils à des parterres qu'à des paysages de forêts, tantôt bordés avec fermeté d'une marge riche et sévère, tantôt libres et sans limites, toujours d'une délicieuse subtilité de couleur. Les rouges ardents et frais, les roses d'aurore et les roses de fleur, les bleus profonds et légers alternent avec des harmonies plus sourdes et plus graves, fournies de noirs et de bruns austères sur lesquels s'enlèvent de grandes hampes et de larges corolles, des stries d'un ton d'or ou de feuille-morte, de tendres bouquets. Cette vivacité, cette variété n'appartiennent pas à l'Orient. Nous sommes chez un peuple de poètes et de coloristes, mais qui sut aussi, d'instinct, ordonner les formes.

Ces chefs-d'œuvre paysans, nul âge mieux que le nôtre n'est disposé à en comprendre la qualité et l'intérêt. Partout ils sont associés à la renaissance des arts décoratifs qui les a souvent choisis pour modèles et qui, en Roumanie, les respecte et les chérit avec religion. Partout, de la Baltique à la Méditerranée, il semble que vienne jusqu'à nous, du fond des temps écoulés, portant avec une patriarcale gravité ses tissus, ses bois, ses céramiques, une société très vieille et très robuste, douée de fraîcheur primitive et d'ingénuité colorée. Tandis que les civilisations urbaines créaient des élites érudites et exigeantes, sans cesse en quête de renouvellements, la terre conservait, dans les profondeurs silencieuses de la vie paysanne et dans la puissante monotonie des jours, des thèmes, une inspiration, des techniques et des dons qui nous paraissent aussi

anciens que l'homme d'Europe et que nulle agitation, nulle inquiétude n'ont jamais fatigués ou durcis. Déjà, dans le grand siècle des nationalités et de l'épopée des races, le romantisme avait commencé à se pencher sur ce trésor; chaque peuple qui s'éveille ou qui se resserre entend y puiser le plus précieux de ses archives morales; une génération épuisée d'esthétique et de raffinement aime à y retrouver le fond éternel de l'homme.

Dans l'histoire de cette Roumanie ouverte à tant d'échanges, exposée à tant d'influences, l'art populaire représente l'accord majeur, les forces et les charmes qui, à travers le temps, ont le moins changé. Ces broderies, ces tapis et ces vases, qui les a faits, et comment? D'instinct et de pur don, sous un ciel si tendrement pareil au nôtre et qui n'a pas le dur éclat d'un ciel oriental, à l'ombre des beaux arbres de nos pays, dans les maisonnettes de bois couvertes de bardeaux, d'adroites et belles mains, continuant près de la terre à fixer, sur l'étoffe ou sur l'argile teintes des sucs qu'elle prodigue, le parcours des songes que toujours elle inspira. Race fière et solide, maintenue intacte, malgré le flot rapide des invasions, par les Alpes des Carpathes, son refuge et sa citadelle, et par le réduit du Bihor, unie dans ses éléments par le Danube, qui ne lui est pas seulement véhicule, mais élément de fusion pour les tribus des vallées, sans lui isolées les unes des autres dans les étroites limites du clan pastoral. Fidèle à ses chants délicieux, où je ne sais quelle nostalgie s'enlace à une nerveuse allégresse, comme la fille qui danse croise son danseur et s'unit à lui un instant, dans les méandres de la *hora*, fidèle à son sol, à sa langue, à ses héros, à sa foi, elle l'est aussi, du même penchant, à la fraiche et vive végétation de son folklore, à son besoin d'embellir sa vie, à ses élégants dessins, à la musicalité du ton. Le peintre potier fleurit son vase, la belle tisserande invente son décor, la fille à la veille des noces brode la robe des épousailles comme on raconte, comme on respire, sans cahier de modèles, par allégresse de cœur. Leur œuvre est harmonie, mais effusion aussi. Le pâtre sculpteur de quenouilles et de houlettes qui, à pointe de couteau, insère dans le bois tendre un système de rosaces, de spires, de losanges et d'accents, hérité peut-être de l'âge du bronze, n'accomplit pas une besogne : pareil au berger de Sicile ciselant l'idylle des Pêcheurs sur la coupe de buis que nous tend Théocrite, il

charme l'après-midi spacieux, sous un soleil de montagne. La brodeuse ne répète pas avec monotonie un thème indolent, pour tromper l'ennui d'une oisiveté de harem. Avec vivacité, avec délices, elle invente, et son dessin ondule comme un ruisseau sous le ciel et comme un chant d'oiseau.

Ce goût libre et pur, cette facilité inspirée déterminent la plus fraîche, la plus riante diversité. Aux murs du Jeu de Paume, dans cette première salle, charmant hommage à la patrie, à ses vertus natives, voilà ce qui frappe d'abord, l'impérieuse liberté du don créateur. Ce ne sont pas des artisans au regard court, à la mémoire encombrée, ce sont des artistes. Mais ces nuances du goût personnel sont dominées par des préférences générales et par les habitudes des milieux. Partout le terroir est le même, ou plutôt son génie. Mais les provinces ont suivi des destinées politiques longtemps différentes et n'ont pas eu les mêmes voisinages ni les mêmes contacts. Les unes, comme la Bessarabie et le Banat, d'où viennent, avec la fantaisie des rehauts d'argent et d'or, ces tabliers faits d'une longue frange qui ondule comme une chevelure de femme, ont été touchées par l'Orient. L'Olténie est pays classique, elle ne doit pas à l'Asie la splendeur de son art, elle en doit le lyrisme inventif à la poésie des races celtiques et l'équilibre à la Méditerranée. Nous ne sommes ici ni chez les Slaves ni dans l'Islam, mais chez les descendants de ces Daces, longtemps voisins et sujets du légionnaire romain et, avant lui, en relations avec les villes grecques des bouches de l'Ister. C'est dans la vallée de l'Olt, au sortir des passes des Carpathes, que débouchèrent les Roumains refoulés de Transylvanie par le Hongrois et en marche vers le Danube. C'est là qu'au XIVe siècle, les premiers voévodes historiques constituèrent l'indépendance valaque et fondèrent, à la Curtea de Arges, leur Saint-Denis rustique. Le territoire de chaque nation a son point sensible et sa citadelle morale. Peut-être est-ce là, dans les derniers replis des Alpes transylvaines, sur le versant danubien, non le berceau, mais l'Attique ou l'Ile-de-France du génie roumain, qu'il faut chercher les preuves permanentes de ses aptitudes méditerranéennes. Ce n'est pas cette vivacité levantine adultérée de byzantinisme bâtard que lui firent connaître, au soir du régime turc, et pendant un siècle seulement, les princes Phanariotes et leurs clients, ce sont des vertus d'harmonie profonde, instinctive, hommage à

la mesure et à la raison, celles-là mêmes qui qualifient le plus haut humanisme européen.

Belles tentures olténiennes, si heureusement combinées, et d'un génie si facile, où la vie des formes reste la vie, sans se durcir, sans se sécher! Le rameau est souple encore, avec ses feuilles dorées, sur le bleu nocturne des bordures ou sur l'aurore rose et rouge des fonds. L'oiseau immobile parmi ces frondaisons n'a pas été capturé par l'oiseleur de la reine de Saba, c'est le passant familier des cieux. Le petit fauve qui fait le gros dos au centre de la belle tenture de la collection Garoflid, ce n'est pas le tigre ou le lionceau des portails, c'est le chat de la maison. Tout est juste, tout est en place, avec une fantaisie d'invention pleine de richesse, pleine de couleur, mais qui prend ses modèles dans la vie et sa règle dans la raison. Ce sens de la limite manque à la Bessarabie : elle stylise un motif et le répète, sans savoir où s'arrêter; l'Asie lui impose son obsession de la multiplicité dans l'identique; l'architectonique méditerranéenne ne lui a pas enseigné les compositions définies, la mesure qui détermine dans l'espace une sorte de champ clos, en dehors duquel il n'y a que profusion et chaos. Mais ce qui est à elle, c'est le goût charmant d'une gamme à la fois éclatante et sourde, pleine de vivacité et pleine de tendresse, distribuant des roses, des verts, des gris presque blancs, des bouquets de printemps fanés sur des fonds magnifiquement noirs ou d'un brun très dense. On dirait la fantaisie d'un nomade hanté par le souvenir des fleurs de la solitude et par l'ombre massive des nuits.

C'est un poète, lui aussi, un charmant inventeur de décor que le peintre de vases. Ses œuvres sont là, présentées comme dans un musée exigeant et qui ne veut que l'exquis. On aurait pu les multiplier, car elles sont innombrables, mais on les a choisies et distribuées dans deux vitrines, l'une consacrée à la céramique de Transylvanie, l'autre aux provinces de l'ancien royaume. Bon potier transylvain, toi qui sais fixer en touches alertes et faire briller d'une vie fraîche le merle à l'œil rond, au bec jaune, tout pareil à une belle fleur sombre au milieu des fleurs éclatantes, ou la biche immobile dans sa fuite, et peureuse d'être sous notre main à jamais, comme tu illustres bien La Fontaine! Tantôt de riches rinceaux bleus, sur lesquels appuie et s'écrase le pinceau, parcourent avec une mollesse

robuste l'émail onctueusement doré; tantôt s'épanouit avec une humble gaîté tout un jardinet de village; tantôt de plus subtiles nuances qui vont du violet clair au gris rosé atténuent cette vivacité rustique. Et c'est là le beau cadeau, somptueux et campagnard, de la Transylvanie à la céramique roumaine : avec ses dons libres et fins, il apporte quelques éléments de l'Europe centrale. Mais c'est à la Méditerranée que nous font penser encore le potier valaque et le potier moldave, l'un avec ses terres incisées, avec son décor qui timbre de souvenirs mycéniens le flanc rebondi des jarres et, sur des plats d'un faire plus moderne, avec son économie élégante et ses notes qui chantent, — l'autre avec une sorte de suavité épanouie, une plus tranquille volupté de ton. Rien de plus cordial, rien de plus fort, que ces belles fleurs d'argile peintes et façonnées par les hommes, reflet de la parure éternelle des champs. Nées sous des doigts paysans, elles sentent le verger et le fournil, mais elles portent dans leur émail comme un ruissellement de source et le transparent éclat du ciel. Ce sont des fleurs et ce sont des fruits, bons à prendre dans sa main et d'une exacte rondeur, et ce sont encore des airs émus sur de riantes lèvres. Cet art populaire roumain n'est pas bonhomie seulement, il est humanité. Par son naturalisme vif et tempéré, il a la qualité harmonique des grandes races qui ont vu dans l'univers non une ombre fuyante ou une étincelante énigme, mais le domaine de l'homme, fait à sa mesure, le jardin de ses songes heureux, la récompense de ses travaux.

Ces vertus des décorateurs, elles appartiennent à une excellente Europe, et non pas à un Orient diffus. Elles signifient la verte jeunesse d'une nation qui se possède et se maintient à travers les temps, et non l'équivoque d'une peuplade des confins. Rappelons-nous que ces broderies viennent de costumes qui n'ont guère changé depuis le siècle où les portaient les guerriers sculptés sur la Trajane, et mesurons l'ancienneté, la constance d'un tel milieu.

***

Les salles d'art contemporain nous séparent de la vieille Roumanie. Traversons-les pour respecter l'ordre des temps, pour chercher d'abord un accord entre les formes séculaires du génie national, dans les églises et les monastères, et ses dons

innés, si vivants, si sensibles, dans les œuvres des paysans. Que nous enseigne l'art religieux d'autrefois? Si riche, n'est-il pas plus divers? Et surtout Byzance, marché des influences les plus lointaines et les plus étranges, et leur centre de rayonnement, ne l'a-t-elle pas pénétré, déterminé jusqu'au fond? N'était-il pas naturel qu'il en fût ainsi dans ce Sud-Est européen qui subit si longtemps l'ascendant de l'Empire grec, vit le Turc en prolonger les usages et qui prétendit lui-même en continuer le faste et la hiérarchie dans les petites cours des princes chrétiens?

Trois portraits extraordinaires, apparitions plutôt, se dressent au fond de la perspective des premières salles, et ce sont ces portraits qui nous attirent, à travers les frais et fins paysages des modernes, comme s'ils étaient les gardiens du secret des âges, des mages auxquels on ne désobéit pas. Ils ne sont pas peints sur la toile, le bois, ou l'enduit des fresques, mais, tout brillants d'or, d'argent, de galons et de soutaches, brodés avec épaisseur sur velours cramoisi. Leur stature n'est pas destinée à se hausser au mur de quelque chambre d'apparat, mais à s'étendre sur la pierre des tombeaux. Ce ne sont pas les portraits de vivants d'autrefois, mais leur commémoration dans la mort. Entre deux jeunes seigneurs vêtus à la polonaise, une sorte de despote tartare, dont le manteau tient de la dalmatique et du caftan, dont le visage respire la tyrannie et je ne sais quelle grandeur : c'est Jérémie Movila, grand prince de Moldavie au XVIe siècle. Est-ce ce satrape énergique, qui semble un bâtard de Byzance et du Turc, escorté jusqu'au sépulcre de son faste barbare, qui va nous révéler le secret et nous faire sentir, à travers l'art ancien, le génie de son pays?

L'art religieux en Roumanie dépendit toujours de la commande des voévodes et se ressentit de la variation de leurs goûts. Il n'était pas comme au XIIIe siècle, en France, l'expression directe d'un profond accord social, où la monarchie, le peuple et l'épiscopat pensèrent en commun, non la technique des cathédrales, mais la signification et le caractère essentiels des formes architecturales et de la plastique. De là, sur les rives du Danube et du Sereth, des aspects multiples, riches d'emprunts, à travers lesquels il est possible de discerner, non seulement la vitalité d'un peuple qui, tout occupé à faire et à défendre par la guerre son indépendance, se signale à toute

époque par des fondations considérables, mais des affinités avec l'Occident, bien plus, un accent roumain, même lorsqu'il parle la langue d'un art étranger. Il ne s'agit pas d'un byzantinisme qui se survit dans des conditions artificielles et précaires, mais d'une fonction vivante qui assimile et se renouvelle.

L'histoire monumentale, surtout en Moldavie, pourrait en donner confirmation. La Commission roumaine des Monuments historiques a eu raison de tenir à nous en présenter des exemples. A défaut des monuments eux-mêmes, d'excellents relevés et des photographies, réunis dans une salle annexe, nous font connaître le milieu architectural auquel appartiennent les objets exposés et, au seuil de la section d'art ancien, ils nous aident singulièrement à en comprendre le sens. Même dans la vallée de l'Olt, sur plan byzantin cruciforme à coupole, avec variantes serbes, on voit s'élever des bâtisses d'une architectonique romane. Ces élégantes arcatures aveugles qui meublent avec une savante économie le nu des murailles, ces bandes lombardes, nous les reconnaissons avec émotion, pour les avoir déjà vues dans des paysages de Méditerranée, entre le pin et le cyprès, dans la France du Sud, en Italie, dans l'Espagne orientale, et plus loin, plus haut, aux pays de la Meuse et du Rhin. Influence, non, car ce style est éteint en Occident depuis trois siècles, lorsqu'il paraît pour la première fois en Roumanie, mais fidélité à un très ancien type commun. Quant à l'église moldave de la belle époque, le XVIe siècle, elle est d'écriture byzantine ou serbe, mais elle a été bâtie à la gothique : elle s'allonge, elle se hausse, elle est flanquée de contreforts, elle est percée de baies et de fenestrages flamboyants.

Mais la merveille, et qui ne se rencontre que là, dans quelques églises construites en Bucovine sous Pierre Raresh, c'est cette grande Bible peinte sur les revêtements extérieurs, ces saints, ces apôtres, ces docteurs, pareils à des paysans glorifiés, debout sous le ciel de Dieu, dans les campagnes fraternelles, habillant le sanctuaire de toute une liturgie multicolore, doublée à l'intérieur de mille formes mystérieuses, plus confidentiellement éloquentes, dans le secret des lieux consacrés, dans une atmosphère de trésor, de tombe et de caverne, où le reflet d'argent du jour lutte avec la flamme d'or des cierges. Enfin, à la veille même de la servitude, la splendeur de Cons-

tantin Brancovan dans le décor et dans la bâtisse n'est pas faite seulement de turquerie lourde. Lorsqu'il fait travailler l'argentier transylvain et le sculpteur d'ornements, dans la pierre du linteau et dans le bois du vantail, c'est d'après des modèles empruntés au baroque vénitien, à sa capricieuse luxuriance. Et dans l'onde d'un étang solitaire, le reflet ébauché par la façade du palais de Mogoçoaia semble un reflet du Grand Canal...

*
* *

Ces princes de la grande époque, du XIVe au XVIIIe siècle, après les avoir vus ici brodés sur leurs « épitaphes » ou peints sur les murs de leurs églises, nous ne pouvons plus les modeler vaguement sur l'image que nous ont laissée les Phanariotes, sur ces petits fonctionnaires grecs corrompus et serviles, sortis du ghetto hellénique de Constantinople et rapidement supprimés quand ils déplaisaient aux vizirs. Les vieux chefs qui conduisirent d'abord les Valaques contre les Hongrois et qui, tout en restant attachés par les liens de la vassalité féodale à la couronne apostolique, donnèrent les premiers relief et consistance au sentiment national, sortaient du profond de la race. C'étaient les descendants de ces « juges » qui, au cours de l'ère pastorale, commandèrent patriarcalement les clans des plateaux et des vallées. Mais qu'on ne s'y trompe pas, leur allure historique est celle de princes chevaliers, non de bergers épiques. Au fond des salles du Jeu de Paume, dans ce petit sanctuaire bleu de nuit où resplendit l'iconostase d'Arnota, dans son or vieilli, fumeux, pareil à la flamme d'une lampe, face au trône de bois d'un hégoumène ou d'un voévode, sous une vitrine de musée, en voici l'indiscutable preuve, retrouvée dans la tombe d'un de ces chefs d'autrefois, successeurs directs de Bassarab. C'est une boucle de ceinture en or, un motif d'architecture à tourelles et à pignons, au milieu duquel est inséré un énigmatique petit relief, un cygne à tête de femme, Mélusine ou Sirène... Du mort étendu au creux du caveau de pierre et retrouvé étrangement intact dans ses atours de chevalerie, sous le sol de l'église princière, sépulture dynastique, à la Curtea de Arges, elle ne nous raconte pas l'histoire et les exploits, mais elle nous suggère toute une filiation d'influences, et même toute une vie morale. Elle n'est ni allemande

ni probablement italienne, mais bien plutôt française, et je crois y lire dans un rinceau d'ornement comme un souvenir de fleur de lys. Ce prince, fils de ceux qui luttèrent contre nos Angevins de Hongrie, était tributaire de leur civilisation et sensible à son rayonnement.

Et n'est-ce pas encore un chevalier d'Occident que Mircea le Vieux, représenté près d'un siècle et demi plus tard, mais conformément à quelque ancien portrait de la fin du XIVe siècle, debout comme un roi de tarot, somptueux, linéaire et cru, dans un costume qui nous est familier, car c'est à peu de chose près celui de nos princes? Il est nôtre, ce combattant de Nicopoli, ce compagnon d'armes du comte de Nevers, dans la dernière et la plus désastreuse ébauche de croisade. Naguère, au cours d'un après-midi pluvieux, dans une verte solitude des Carpathes, à l'entrée d'un défilé noir, je le vis pour la première fois, représenté tel qu'on le voit ici, épique et naïf, sur la muraille du monastère qu'il fonda et qui conserve sa tombe, Cozia. De ce beau désert de verdure et de rocher, de ces souvenirs nomades, quel vif sentiment se dégage et me peint encore cette chrétienté militaire des vieux âges, qui soutint sa mission historique jusqu'au supplice de Constantin Brancovan!

C'est de l'église épiscopale, à la Curtea de Arges, qu'a été détachée la fresque que l'on voit ici et celles qui lui font cortège, ainsi qu'au double portrait du donateur et de sa femme, le prince Neagoe et la princesse Despina. Les générations ont passé, le goût a changé. Le petit modèle d'église, peint sur le mur entre les deux pieuses figures, est celui du sanctuaire le plus étonnant de l'Europe danubienne, plus semblable, dans son élévation même et sous le ciel, aux reliquaires d'or et d'émail des trésors monastiques, qu'à un édifice de pierre debout dans les campagnes. Avec ses rehauts métalliques, ses touches d'azur, ses oiseaux de bronze offrant des clochettes à la chanson du vent, ses tours énormes et pressées les unes contre les autres, avec son ondulante profusion de décor, à laquelle ont pris part la Géorgie, l'Arménie et l'Islam, c'est la merveille d'un conte, une fantaisie de calife, — une tombe aussi. Ce Christ impérial, ces saints, ces archanges, tous ces héros célestes sont les veilleurs des morts. Comme la vieille église princière, l'église épiscopale est un sépulcre. Deux siècles environ les séparent, l'âme roumaine est la même, mais le faste des princes

a choisi d'autres modèles. L'une développe sur ses murailles une extraordinaire liturgie de cortèges, de solennités, d'épisodes dramatiques, où l'austérité concentrée du génie théologique de Byzance se dénoue et s'assouplit pour se mêler à la vie, où elle s'enrichit d'une gamme harmonieuse et vive, dans l'éclat d'une renaissance qui renouvelle l'art méditerranéen au XIIIe et au XIVe siècle, depuis les ateliers de Grèce jusqu'aux ateliers de Toscane ; l'autre, plus voisine de nous, semble plus ancienne, plus grave, plus mystérieusement religieuse, et comme endormie dans la céleste torpeur de la mort. Ces rouges ardents et doux, ces verts de jeune pousse, ces jaunes d'écorce et de fruit fleurissent la nuit d'été des fonds bleus, comme dans les belles tentures olténiennes. Magnifique dignité de ces murs qui répandent la paix au-dessus des tombes et qui décorent les songes des vivants de l'éternel printemps des images. Ainsi se développe comme un chant d'église, entonné sous des coupoles par de fortes voix d'hommes, un art que n'a pas dévoré l'ascétisme et qui ne se refuse pas à la vie.

Parfois il est saisi d'une sorte d'ardeur secrète, il confère une pathétique violence à la roideur des figures d'icones, presque ensevelies sous un deuil fastueux de plaques en argent doré, cloutées de cabochons par une piété barbare, et, sous la suie des cierges, contre un ciel fumeux, retentissent des accords sourds et profonds; des saints de Greco se dressent sur un sol calciné. Parfois on croit surprendre une influence italienne, comme dans cette Pieta, où, près de la Mère douloureuse tenant le Christ sur ses genoux, une autre mère, tout humaine, crucifiée elle aussi dans son cœur, Despina, tend son petit enfant mort à Notre Dame de Pitié. Mais qu'elle soit la gardienne des tombeaux, la consolatrice des misères et des afflictions, ou la servante triomphale et l'ordonnatrice des allégresses de la foi, autour des dalles de pierre qui portent en caractères slavons les noms, les victoires et les vertus des morts, autour des lampes d'argent et des évangéliaires, devant le saint des saints défendu par une muraille d'or, la peinture roumaine n'est pas la sèche dépouille du génie byzantin embaumée dans le silence des monastères lointains, mais une expression forte et une haute image de l'existence. Aux murs des églises moldaves, elle mêle les cortèges des noces paysannes et le vif éclat des beaux costumes aux pompes et aux hiérarchies du

paradis. Et sur la froideur des pierres tombales, c'est le même don qui fait paraître dans des broderies rayonnantes, non des symboles mortuaires ou l'apparat d'un cadavre célèbre, mais des vivants intacts.

Les voici groupés, dans une harmonie à la fois dynastique et céleste, à côté des broderies liturgiques et des parements d'autel. Les grands silences et les vastes apaisements de la foi y alternent avec ces images d'une vitalité obsédante. Ils sont en même temps de l'ordre du monde qui passe et de l'ordre souverain de ce qui ne meurt pas, ces princes, ces princesses qui entrelacent à la parure de l'orfroi, sur fond de soie ou sur fond de velours, les traits énergiques de leur identité terrestre. Jamais on ne conçut plus surprenants portraits d'histoire que les effigies dorées destinées à s'étendre sur les sépulcres bas, gaufrés d'inscriptions et de rinceaux. Dans ce pays de peintres et de brodeurs, point d'imagiers qui pussent tailler dans la pierre le large et paisible relief de l'éternel repos. Ces morts de marbre blanc qui jonchent les cryptes d'Occident, la Roumanie ne les connaît pas, et elle ne connait pas non plus ces belles plates-tombes sur lesquelles le burin a gravé d'un trait si fort et si bien tendu, dans un cadre de lettres gothiques, les silhouettes vides des défunts, peut-être les plus muettes et les mieux endormies de toutes.

Elle drape les dalles funèbres, incrustées dans le sol de l'église qu'elles dépassent à peine, d'une parure pesante et toute roide de magnificence. Elle répand sur le voévode enseveli la dernière splendeur de sa gloire de prince, qu'elle ne fige pas dans l'insensible dureté de la pierre et qui semble conserver ainsi un peu de chaleur vivante. Dans l'ombre humide des chambres funéraires, décorées de peintures pareilles à des apparitions, sous un arceau bas, et comme au cœur du pays des morts, qu'elles sont étranges, qu'elles sont émouvantes, ces grandes figures des seigneurs d'autrefois! Tantôt l'or et la pourpre s'y accumulent, tantôt elles sont colorées de plus douces et de plus rares lueurs. La sombre aurore des batailles et des assassinats de palais fait à Jérémie Movila une sorte d'auréole terrible qui l'accompagne dans l'éternité. Mais sur ses épaules d'or, au-dessus de sa stature d'or, son visage de satrape barbu, qui fait penser à la fois aux coureurs des steppes et aux modèles d'Holbein ou de Cranach, fixe encore avec

ardeur, du fond de son silence et de son immobilité, les formes des vivants et leur agitation stérile. Le seigneur vêtu à la polonaise et, plus loin, Siméon, frère de Jérémie, couronne en tête, enfin Marie, femme d'Étienne, se succèdent au long des murs comme des portraits et comme des bannières, sous le ciel léger de Paris. Que la pensée les restitue à leurs monastères, au creux des montagnes, au cœur des forêts! Qu'on l'imagine étendue dans sa solitude, bercée par le chant monotone et nasillard de l'hégoumène, entre les pierres d'une église rustique, cette Paléologue qui laissa son petit fief de Crimée, débris de l'Empire, pour venir épouser le rude soldat chrétien acharné contre le Turc, et pour trouver au pays des saules son dernier sommeil, sous cette chape délicate et somptueuse où l'aigle d'or de sa lignée s'est posé pour la dernière fois!

* * *

Et puis revenons sur nos pas, rentrons dans la Roumanie d'aujourd'hui. Entre ces salles d'art ancien et celles qui sont consacrées aux modernes, entre l'image des voévodes morts, étendus dans la pourpre, et l'homme du XIXe siècle, par exemple le portrait d'Aman par lui-même, si élégamment romantique, et que l'on prendrait pour un beau Couture, n'y a-t-il pas un écart dix fois séculaire, et ne sont-ils pas, les uns et les autres, les témoins de deux mondes qui n'appartiennent pas aux mêmes régions de l'histoire? Au moment où la Roumanie se possède comme nation, son antique génie ne semble-t-il pas lui échapper? A mesure que l'archéologie et la culture scientifique nous restituent un passé vénérable, nous voyons, par un courant contraire, le talent des modernes chercher d'autres disciplines, oublier leurs majestueuses assises morales pour se mêler au moment, à l'Europe, aux saccades de nos agitations, aux caprices de notre goût. Dans la définition de l'école roumaine contemporaine, l'Orient-Express n'est-il pas l'élément majeur?

Je crois d'abord reconnaître des habiletés, des charmes, des motifs qui nous sont familiers. Ne sommes-nous pas en France, et la meilleure, la plus fine qui fût jamais? Des maisons de nos vieilles villes bretonnes, des paysages de notre Midi se mêlent aux aspects d'une nature plus luxuriante et plus âpre. Les vastes plaines veloutées par le crépuscule, les

descentes à l'abreuvoir, les passages de troupeaux, les forêts dépouillées par l'automne appartiennent à l'intimité de nos mémoires. De Corot à Sisley, c'est sur ces thèmes, interprétés de la même manière, que s'est formée notre sensibilité, ce sont eux qui nous ont appris d'abord à chérir la peinture. Mais est-ce que ce sont bien là les compatriotes et les continuateurs des fresquistes olténiens et moldaves? Est-il possible qu'un des grands initiateurs du modernisme roumain, Grigoresco, dont voici tout un ensemble d'œuvres pleines des souvenirs de l'amitié française, ait commencé par décorer les murs d'un monastère?

Nous aussi, si l'on met brusquement en présence notre XIIIe siècle et l'art vivant, nous nous sommes à nous-mêmes un violent contraste. Il nous faut, pour nous comprendre, rétablir l'ordre et la chaîne des temps. Mais, tandis que nous passions par des nuances et des degrés, tandis que nous mettions plus de trois siècles à greffer l'humanisme latin sur notre vieux tronc celte ou gothique et à lui faire donner des fleurs de notre sève et de notre parfum, la Roumanie, embaumée par le régime phanariote et restituée à la vie par le siècle des nationalités, passait soudain de la servitude à la liberté, de l'inertie à l'action, du morcellement à l'unité et à l'équilibre, et sortait tout à coup de son long et admirable moyen âge pour devenir moderne. Mais à quel peuple allait-elle demander des leçons? A celui qui, dans les dernières torpeurs de l'indolence turque, aux confins d'un horizon politique sans avenir, avait nourri la vie de son esprit, par nos philosophes, par nos poètes. Avec quelle émotion je retrouvais leurs œuvres dans les bibliothèques des boïars, au fond des campagnes perdues! Quoi donc? Si loin? Et pourtant la France était là toute présente. Et comme l'on voit bien, par les peintres, que notre influence n'est pas tyrannique, et que ce que nous chérissons le plus, c'est d'être aimés! Vinrent à nous Aman, Grigoresco, Andreesco, bien d'autres encore. A ces héritiers des vieux zougraves, décorateurs des chapelles paysannes, la France n'a pas demandé d'oublier : elle n'a pas abusé de l'homme, elle ne l'a pas détourné par des charmes, elle l'a rendu à sa jeunesse natale et, de nouveau, l'a conduit aux sources cachées, au trésor éternel de la sensibilité. Sous les futaies de Bas-Bréau, sur les bords de la rivière d'Oise, Grigoresco, sorti du monastère

d'Agapia où il ne faisait que réinventer un italianisme de manière, apprend, aux côtés de Millet et de Daubigny, non des procédés, non un style, mais l'amitié de la terre, et ce secret de jeunesse dont elle baigne, dont elle enveloppe les grands cœurs. Dans ce siècle hérissé de révolutions, chaud de fièvre sociale, dans ce siècle des villes, la retraite de nos peintres au cœur des solitudes répand une magnifique paix. Alors naît le paysage roumain, ce paysage paysan, et si tendrement poète aussi.

Ce que la France ne pouvait lui donner, c'est la qualité physionomique du sol qui le porte et qui l'inspire, c'est aussi cette « sensible » qui colore de si pénétrante façon le mode mineur où il se complaît, c'est cette langueur indéfinie mêlée à l'intimisme et qui prolonge en nous, comme un trait d'archet sur la corde vibrante, une émotion dont nous ne savons pas le nom. Ce paysage, c'est terre à blé, vignoble et pâturage, mais c'est aussi l'arène des chevauchées nomades, c'est l'immense seuil ouvert sur un monde inconnu et, non loin des confins tartares, aux rives du Pont-Euxin, une alliance de l'Europe la plus fertile et la mieux construite avec l'Asie des rêves sans fin. Le soleil, sur les toits de Bucarest, colore la fine neige craquante de tons de sorbet. Il rayonne en poussière dansante dans les ruelles de Balcic, autour de ses minarets blancs. Il boucane comme un cuir d'équipement le visage des bateliers. Il est nôtre, car il ne volatilise ni ne durcit les formes, dont il respecte à nos yeux les assises et le parcours, mais il traîne avec lui, comme un voyageur qui vient de loin, une langueur, des souvenirs et des songes.

Cette qualité d'affection et de nostalgie, cette fidélité rêveuse, cette élégance nomade, elles ne s'étaient exprimées peut-être jusqu'alors que par des danses et des chants : les voici associées à l'image de la nature et à l'image de l'homme. La peinture de paysage et de tout ce qui vit dans un paysage, les fleurs, le vieux mur, les bêtes qui passent, la fine bergère au pas cadencé, ouvre un nouveau domaine à ces beaux dons du peuple, nés près du sol et qui ne s'en séparent pas.

Une tsigane de Luchian, la gorge petite et libre sous la chemise blanche, avec son visage indo-persan, sa peau dorée sous la chevelure noire, mince et brillante, plusieurs portraits féminins de Grigoresco tendrement et prestement peints, avec

je ne sais quelle vivacité négligente, je ne sais quel air de caresse, révèlent un autre penchant instinctif. Chez ce peuple de guerriers et de paysans, quelle part ne doit-on pas faire à la femme! On l'a vue, inventive dans les arts populaires, promenant ses belles mains sur le métier de bois, à travers le frais dédale des frondaisons tissées. Elle fait entendre, de nos jours, par de bien grandes voix, des sonorités riches et profondes qui ne s'éteindront pas. C'est là le privilège des hautes races et celui qui, par la transmission secrète de l'héritage spirituel, nous aide le mieux à distinguer l'artifice d'une culture de la qualité d'une civilisation. Même lorsque la femme se tait, elle imprègne de sa chaleur et de son ardeur légères la sensibilité de l'enfant et de l'homme. Ces fumeurs de cigarettes, ces indolents rêveurs penchés sur leurs propres songes et capables de nous en communiquer la plus délicate confidence, ces peintres et ces musiciens aux doigts fins, ils portent au cœur, dans l'argile même dont ils sont pétris, la plus belle aptitude à la tendresse. Tel visage de femme, peint par Grigoresco dans l'intimité d'une lumière grise et dorée, semble modelé, non de touches de peintre, mais de caresses fines et vives. Le paysage roumain en conserve une grâce particulière. Jamais on ne fut mieux doué pour éveiller, dans de belles campagnes, l'écho d'un son juste, une harmonie recueillie et comme la ferveur d'un chant.

Accord infiniment rare d'une nerveuse allégresse et d'une tranquillité large, d'une sorte de génie tsigane qui vibre à toutes les ondes de la vie et de la majesté des choses naturelles. Le long de la vaste route, pareille à une piste incertaine et labourée d'ornières, entre les maisonnettes tristes, vers le puits qui hausse sa perche dans le ciel comme le geste d'un bras, Andreesco chemine, paysan de là-bas, le cœur gonflé d'une ivresse mélancolique. Luchian peint les fleurs comme on les cueille, toutes fraîches, toutes vives, brillantes de soleil et brusquement suaves. Mais dans la cour herbue d'un monastère, toute pareille à une cour de ferme, avec son arbre, son verger, son mur bas, mur d'étable ou de cachette, son génie s'éveille à une émotion plus profonde et plus ancienne. Ce ciel, si paisiblement désert, ce charme tempéré, cette harmonie des choses très âgées qui survivent à la décrépitude des ans avec une

existence lente et diminuée, ils sommeillent dans le cœur du paysan que je rencontrai naguère sur le chemin de Voronetz, ils escortent son pas, ils se mêlent en lui à la poésie des églises peintes, de leur religieux trésor, de leur encens de crypte, de leurs tombes feutrées d'images solennelles, ils appartiennent à l'héritage de la race.

Une fois encore j'entends sa longue histoire retentir du fracas de la guerre. Au cours des siècles, le Slave, le Hongrois, le Tartare, le Turc sont à ses portes et parfois assis à son foyer, non en hôtes, mais en maîtres. Tour à tour on voit s'infiltrer dans sa culture propre la technique des constructeurs serbes, le faste de la chevalerie angevine de Hongrie, la propagande catholique venue de Transylvanie ou de Pologne, l'ondulation du génie byzantin, les merveilleuses fictions décoratives du Caucase, de l'Arménie et de la Perse. Mais à travers ce réseau de fils d'or ourdi et nuancé par les influences les plus diverses, subsiste la trame solide et charmante qui le porte et qui donne le ton. Jamais peuple ne s'est plus énergiquement voulu. Son unité politique est toute récente, son unité morale est séculaire. Les chevauchées épiques des grands princes lui ont donné jadis plus d'une fois de larges assises territoriales : mais ce sont les épisodes militaires d'une histoire plus profonde et plus vaste. L'art nous en offre une vive image et en fait sentir la continuité. Il n'est pas seulement écho ou reflet, mais vertu active. Il n'est pas seulement consolation, luxe et loisir, mais prise de possession de l'âme par elle-même, épanouissement des dons secrets.

Et sous les mains des maîtres, ils revivent, ils chantent encore pour nous dire, non l'élégant caprice d'un homme cultivé, mais la constance d'un rêve qui n'a pas changé, la délicate vigueur d'une civilisation qui, à travers les siècles, est capable de se renouveler sans se démentir.

HENRI FOCILLON.

UNE ROUTE NOUVELLE
VERS LA PERSE

BEYROUTH-BAGDAD-TÉHÉRAN

Les années d'après guerre feront époque dans les annales coloniales. Elles enregistrent la viabilité des déserts. La mission Audoin-Dubreuil, l'expédition Gradis, les efforts de M. André Citroën et de M. Renaud ont eu raison, on le sait, de l'hostilité ancestrale des *ergs* sahariens. Un autre désert nous ouvre des voies nouvelles vers des marchés nouveaux, mais de sa conquête on a peu parlé, — la faute en est à la modestie du général Weygand, alors haut commissaire de France au Levant, — c'est celui que traverse la ligne automobile inaugurée l'an dernier entre la Syrie et la Perse par Damas, Bagdad, et Téhéran.

Cette ligne est peu connue, bien qu'après dix mois d'un trafic régulier et paisible, elle ait été ensanglantée par un attentat, qui coûta la vie à la femme du vice-consul de France à Bagdad. Cet attentat commis par des *rezzous* aux confins de l'Irak montre que la police n'est pas aussi sérieusement assurée dans la zone irakienne que sur les territoires dépendants du Gouvernement de Syrie. Nul doute que l'administration anglaise ne s'émeuve de cette déplorable attaque et ne prenne souci de garantir la sécurité d'une entreprise qui ouvre un si bel avenir aux pays méditerranéens de l'Orient placés sous mandats français et britannique.

Le mandat sur la Syrie, si on le considère, ce que l'on a fait d'ailleurs jusqu'aujourd'hui, dans le cadre étroit des fron-

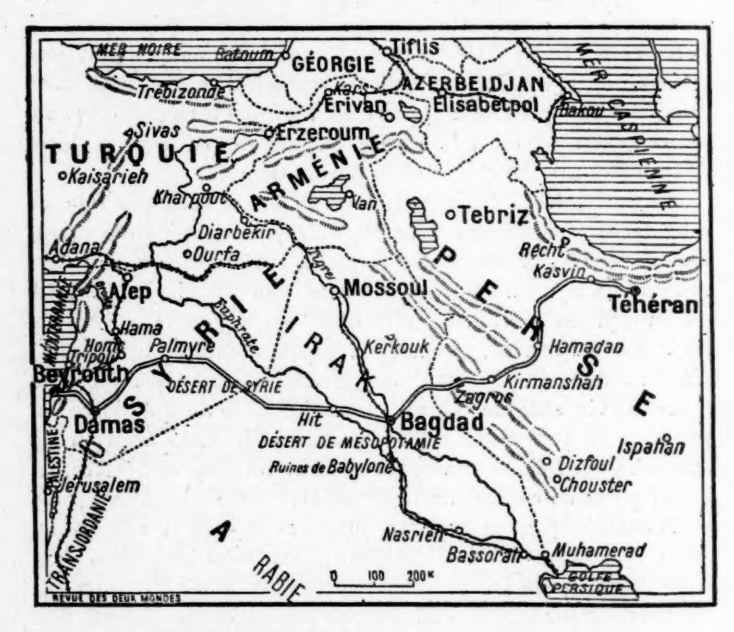
tières, n'offre qu'un intérêt des plus limités. La connaissance exacte que l'on a maintenant du pays, la médiocrité du sol syrien, la certitude d'un sous-sol stérile, l'avait fait mésestimer quelque peu ces temps derniers, bien que des raisons politiques nous dictassent moins de mépris de nos intérêts en Orient.

Or voici que soudain la valeur de la Syrie s'augmente ; que deux importants apports économiques attirent notre attention : la culture du coton et la route nouvelle de l'Orient vers la Perse et les Indes. De l'avenir cotonnier, il ne pourrait être question ici ; l'importance d'un tel examen déborderait le cadre de cette étude qui vise à exposer seulement l'intérêt de la route nouvelle qui s'ouvre à la France, à l'Europe, par la Syrie, terre de transit entre l'Occident et le moyen Orient.

La Syrie, terre de transit, n'est-ce pas là l'antique rôle de cette terre phénicienne avec ses entrepôts de produits orientaux destinés à la Grèce et à Rome, à tout le monde méditerranéen? La Syrie n'a pu brillamment vivre que le jour où, par ses entreprises maritimes, elle fit de ses havres le point d'arrivée des caravanes persanes, mésopotamiennes, nedjiennes. L'œuvre nouvelle du haut commissariat français rend à la Syrie sa vie antique, sa vie normale, la seule qui doive lui restituer la prospérité. Et l'importance de cette création est considérable. Déjà le centre du marché oriental se déplace. Le grand point de contact de l'Europe avec l'Asie, après avoir été à Constantinople, se trouvait être ces dernières années au Caire et à Alexandrie. Maintenant, les voies nouvelles font de la Syrie, et de Damas en particulier, le nouveau centre des marchés orientaux. Ce n'est pas une espérance ; le fait est déjà accompli. Les commerçants asiatiques le savent et la Chambre de commerce du Caire n'a pas été sans s'en émouvoir. Mais les événements l'emportent. Au carrefour des routes de Perse, d'Irak, d'Arabie, de Transjordanie, d'Anatolie, Damas voit une faveur nouvelle lui échoir et son antique rôle lui être rendu. Le marché des tapis persans par exemple, si important, qui se tenait au Caire, va s'installer à Damas. Les maisons de Bokkara, de Chiraz, de Kirman déplacent leur centre de vente d'Égypte vers les ports de Syrie, route normale de leurs échanges avec l'Europe et l'Amérique. De même le commerce des laines, des peaux, des boyaux desséchés, la droguerie, les pierres pré-

cieuses ne connaissent plus d'autres routes que celle de la Syrie.

Le trafic est déjà amorcé. L'exploitation de la ligne est assurée par deux sociétés de transport : l'une, la compagnie Nairn, compagnie anglaise faisant le service de Caïfa à Bagdad; l'autre, la compagnie Cattaneh, société franco-syrienne qui, elle, poussant plus loin, a établi son service entre Beyrouth, Damas



TRACÉ DE LA ROUTE NOUVELLE VERS LA PERSE

et Téhéran. Ainsi, depuis le mois de juin 1924, les lignes fonctionnent régulièrement, mettant la capitale persane à cinq jours de la capitale syrienne et à douze jours de Paris.

J'ai eu l'honneur de participer au premier voyage qui se fit sur cette ligne, voyage inaugural, depuis normalement suivi des voyages hebdomadaires, et je puis affirmer qu'avec la facilité, le confort et la rapidité d'un tel voyage, l'ouverture de la route nouvelle n'est pas un essai hasardeux, mais la renaissance certaine d'une importante voie à un important trafic.

C'est le 24 mai 1924 que le premier convoi quitta Beyrouth, sur des voitures de tourisme ordinaire. Non pas des autos-chenilles, car le sol du désert syrien ferme et plat est accessible à toutes les voitures. Les points d'eau qu'il faut atteindre le soir, exigent seulement des automobiles capables de faire des étapes de 300 à 400 kilomètres. Trois voitures de tourisme emmenaient les voyageurs. Trois camionnettes emportaient avec la poste les premiers colis de marchandises, des caisses de mobilier pour la légation de Téhéran et des vivres pour la route.

Le convoi emmenait vers Téhéran le nouveau ministre de France en Perse récemment promu, un ingénieur des travaux publics, une voyageuse attirée par le pittoresque de la nouvelle route, un ambassadeur persan, un opérateur de la maison Pathé, un officier des services civils de Syrie et le directeur de la société nouvelle, M. Cattaneh.

Les voies d'accès de l'Orient par les portes syriennes que nous allons emprunter ne sont pas du tout nouvelles. Pendant les millénaires où le trafic se faisait par chariots et par caravanes chamelières, les entreprises commerciales, on le comprend, prirent les voies les plus courtes. Nous ne faisons guère aujourd'hui que réveiller de vieilles routes sous des noms modernes. La voie si connue dans l'antiquité sous le nom de Voie royale (parce qu'entretenue pour le service du roi Darius et plus tard pour celui d'Alexandre) est celle-là même qu'emprunte notre itinéraire. Partant de Raghès (à peu près aujourd'hui Téhéran) le chemin descendait par Ecbatane (aujourd'hui Hamadan) vers Babylone (non loin de Bagdad). De là un embranchement remontait le cours de l'Euphrate vers Ancyre (Angora) et Éphèse (Smyrne), alors que l'autre branche allait de Babylone vers la Syrie par Tadmour (la Palmyre du désert) et Damas.

Damas-Bagdad-Téhéran, voilà notre nouvelle voie française. C'est la grande voie des commerçants de l'antiquité, la grande route des migrations, celles des armées, des religions, des idées et du commerce, par où les vieilles civilisations asiatiques arrivèrent vers la Grèce et Rome. « Il a fallu, dit M. Jean Brunhes, la découverte de la route maritime des Indes par le Cap à la fin du xv[e] siècle pour enlever à cette zone des migrations sa valeur commerciale. Dès que cette valeur disparut, les chocs entre les masses humaines en mouvement sur la zone diminuèrent de gravité et de fréquence. Au fracas des batailles

succéda pendant trois siècles une sorte de léthargie à laquelle ont mis terme le canal de Suez et les chemins de fer asiatiques », les deux seules routes d'accès de l'Orient.

La cessation des relations avec le gouvernement des soviets nous ferma en 1917 la route de Perse par le Caucase. Il ne resta plus, dès ce moment-là, que la voie maritime de Port-Saïd, Aden, le golfe Persique, Bassorah et Bagdad : c'est-à-dire près de trente jours de mer pour atteindre les ports du sud de la Perse, d'où il fallait encore plus de vingt jours de caravane pour apporter nos marchandises d'échange jusqu'à Téhéran. Telle était la situation lorsque nous partîmes.

De Beyrouth à Damas (90 km.) les routes empierrées, parfaitement entretenues par le service des travaux publics, ne présentaient que l'agréable déroulement d'un panorama des plus pittoresques. Au hasard des vallées, les ruines phéniciennes, les tombeaux romains, les montagnes bibliques et les châteaux francs alternaient sans souci d'un ordre chronologique. Des églises appendantes au roc, qui conservent encore la liturgie des premiers chrétiens, appelaient à la prière les minuscules villages de la vallée. Des aqueducs romains, aujourd'hui ruinés, gardent les inscriptions gravées dans la falaise d'une montagne où la légende place le sacrifice d'Abel. Les sources du Litanie ; le mont Hermon dressé sur la plaine du Haouran, tour du Liban du Cantique des cantiques, et puis derrière les défilés de l'Anti-Liban, Damas et ses jardins, étirés comme un pèlerinage de maisons et de bosquets en marche vers la Mecque.

Le marché de Damas recueille dans ses souks tout ce qui reste de l'antique commerce des caravanes, hélas! bien réduit aujourd'hui. Tous les blés de Mésopotamie, tous les cotons du Chott-el-Arab, les caisses de poissons desséchés, les soies, les laines, les dattes, tout ce qui était l'importante production de l'Irak et de la Perse arrivait autrefois à Damas avant d'être dirigé vers les ports côtiers. Aujourd'hui, à peine cinq ou six cents chameaux forment la caravane mensuelle destinée à Damas. Les souks mystérieux de la ville capitale reçoivent plus de cotonnades d'Oxford et de soieries lyonnaises que de produits orientaux. Les soies, les cotons, les dattes et les laines mésopotamiennes sont emportées directement par mer de Bassorah vers l'Europe et négligent Damas. La voie nouvelle lui rendra-t-elle son antique marché ?

Le 25 mai, la caravane automobile quitte Damas. Ce sont les premiers pas dans le désert. Nous devons aller à Palmyre, la capitale ruinée de la reine Zénobie. Ce n'est pas la voie la plus courte, mais pour quelques heures de plus la Compagnie Cattaneh ne veut pas priver ses voyageurs du pèlerinage aux ruines de la Palmyrène, le royaume désertique de Zénobie. Nous quittons Damas et ses vergers pour entrer soudain dans le désert. Notre itinéraire n'a pas de route, mais seulement des jalons posés de temps à autre sur la nudité de la plaine où nous roulons maintenant. Un soleil consciencieux se hâte sur nos têtes, mais l'allure rapide de nos voitures nous fait peu soucier de la chaleur, car nous allons à plus de 50 kilomètres à l'heure par des terres sans obstacles.

Peu à peu les derniers contreforts de l'Anti-Liban, montagnes en escorte, s'arrêtent, s'affaissent, se terrent enfin comme fatiguées de notre course folle, vers les jalons fichés d'un horizon à l'autre : et c'est le désert, le beau désert, tel qu'on avait pu le souhaiter, plat, immensément plat et vaste, débordant sur un ciel aussi désert que lui.

Dans notre course désertique, nous avons croisé quelquefois des caravanes interminables qui mettent des mois à parvenir aux ports côtiers. On comprend que les commerçants les aient délaissées. Sauf pour le nombre et l'importance, ce sont les mêmes que celles des Palmyréniens de Zénobie. Sans âge, elles vont de Bagdad sur le Tigre à Tripoli de Phénicie sans lassitude, avec leurs *bachamars* en loques, usés et adustes comme les pistes et sur lesquels le temps n'a plus de prise.

Ce qu'elles mettent un mois à traverser, nous l'aurons fait en trois jours. Pouvons-nous avoir idée de ce que représente pour les caravaniers le désert, le désert insoumis et inhospitalier, fournaise le jour, glacière la nuit, — car les nuits du désert sont froides, — sans eau souvent, hormis celle des mirages qui fuient devant les paupières brûlées, insensibles au jeu des reflets que le soleil ironique met dans leurs horizons?

Ceux-là seuls savent ce qu'est le vrai désert et aussi ce qu'est l'oasis, car nous, nous aurons traversé sans comprendre en bavardant de choses occidentales et en buvant du whisky-soda glacé : nous emportions des pains de glace pour traverser le désert en gens plus fortunés.

Palmyre, nom verdoyant de ce qui n'est plus aujourd'hui

qu'un squelette de ville, blanchi par les soleils et lavé par les pluies comme les squelettes de chameaux qui jalonnent la voie douloureuse des caravanes. Palmyre de la reine Zénobie. Il vous souvient, sans doute, des pages d'histoire romaine sur quoi courait comme sur un mirage l'évocation de la brune fille des Odenath, princesse du désert. Aussi belle qu'orgueilleuse, aussi intelligente que cultivée, elle avait accueilli des architectes, des savants, des rhéteurs, et des capitaines. Et des sables avaient surgi des palais. Voilà tout ce qu'il en reste ! Dans la plaine désolée, les ruines sont dressées comme une imprécation aux dieux. Une colonnade chancelante, des voûtes effondrées et des arcs de triomphe ironiquement écroulés avec les chapiteaux, les dieux, les statues et les empires. Ci-gît Palmyre et sa gloire éphémère, écrasée par son propre orgueil.

Sous un soleil qui lentement achève de la ruiner, Palmyre n'est plus qu'un village. Elle est revenue au désert dans sa robe de bure, assise au milieu du silence, et pauvre comme le sont les villages d'une oasis. Aujourd'hui, la route nouvelle des caravanes automobiles vient réveiller de son long sommeil ce centre important du commerce asiatique. De l'Euphrate et de la Méditerranée, le transit se rétablit, les hôtelleries se montent sous la garde vigilante de la Compagnie Mehariste qui patrouille dans le désert, des caravanes actives font leurs étapes paisibles dans la Hamada où le pillard n'osera plus s'aventurer. Le long martyre de Palmyre a touché les dieux. La ville va renaître !

Nous atteignons l'Euphrate à Hit, la caravane roule en bordure d'immenses terrains tout imbibés par les affleurements de naphte. Des nuages de fumée noire montent des collines de bitume constamment en feu. Voilà les confins des pays pétroliers pour lesquels on dispute en Orient.

Nous traversons le fleuve à Féloudja sur un pont de bateaux, et nous continuons à rouler sur un identique désert : c'est la Mésopotamie. La plaine est absolument nue. Les récoltes ont été faites il y a peu de jours, au lendemain des crues, car l'Euphrate comme le Tigre a ses débordements périodiques fertilisant deux fois par an ces plaines aujourd'hui brûlées de soleil. Un insupportable blanchoiement rend la vue pénible. Des buttes de terre, digues importantes, marquent les grands travaux que de tout temps les gouvernements entretinrent pour régler, doser autant que possible ou retenir encore les eaux des brutales inonda-

tions. Le roi Nabonid, la reine Nitocratis les ont édifiées pour régler le débit du fleuve en amont de Babylone. Un peu négligées par les rois arabes, il n'en subsiste plus que quelques-unes. L'administration anglaise songe à les réparer. Sur la plaine d'une nudité navrante, un poste de soldats autour d'un fanion rouge au croissant blanc : le premier poste militaire du royaume de Feyçal. Puis à l'horizon, une découpure de palmiers sur un ciel de crépuscule. Des minarets émergent de la ligne onduleuse des palmes. Alors « voici Bagdad dont le nom seul étonne » !

* * *

Sertie dans le bronze vert des palmiers, Bagdad s'allonge au long du Tigre, Bagdad somnole dans la brume surchauffée. Des quais de briques jaunes vernissées comme au temps de Nabonid, des maisons de briques bleues céramisées comme au temps de Nitocratis, des radeaux à voiles amarrés au long du fleuve comme au temps d'Alexandre.

Bagdad restitue une partie de l'ancienne Babylone, sa sœur voisine, sa sœur défunte. La partie la moins somptueuse de l'ancienne Babylone, la partie commerçante avec ses quais fluviaux, ses entrepôts caravaniers, ses trains de radeaux qui prolongent la vie de cette route navigable qui va de l'Asie mineure au Persique. Au temps où il n'y avait ni voitures automobiles, ni chemin de fer, on appréciait l'importance de tels moyens de transports. Plus de 4000 kilomètres de route étaient ainsi formés par l'Euphrate et le Tigre. Qu'Alexandre ait désiré sa capitale à ce confluent, à cette jonction des routes navigables est plus explicable, pour cela, qu'en raison de la prétendue richesse de la Mésopotamie affirmée par Hérodote et contestée depuis par les archéologues.

Deux ponts de bateaux relient les deux rives de la ville éloignées de près d'un demi-mille. Des radeaux à voiles vont silencieusement dans le sillage des « vapeurs ». Une compagnie anglaise des transports fluviaux fait le service entre Bagdad, Bassorah et le Persique, souvent même jusqu'à Bombay.

Bagdad et son port Bassorah sont en ce moment les centres les plus importants de commerce du moyen Orient vers l'Europe. Sauf les pétroles de l'*Anglo-Persian*, qui ont leur port particulier à Muhamerad, tous les produits bitumineux de

Mossoul, le froment, l'orge, les fruits secs, les bois, les épices, les cotons, les laines, les dattes, s'y concentrent, et sont expédiées vers l'Égypte et l'Europe par la mer. C'est aussi par Bassorah et Bagdad que se fait tout le commerce européen avec la Perse, la voie du Transcaucasien étant fermée depuis 1914. Débarquées à Bagdad, les marchandises s'en vont vers Téhéran par caravanes. Des compagnies anglaises avaient l'exclusivité de ces transports, ce qui n'allait pas sans quelque partialité dans l'ordre d'urgence des envois, au grand bénéfice des comptoirs britanniques.

Outre qu'elle nous avantage considérablement au point de vue du temps, la route nouvelle met notre commerce à l'abri des malveillances étrangères, car la compagnie française Cattaneh, par contrat signé avec la Perse, vient, elle aussi, d'obtenir les droits de transports sur les routes iraniennes.

Aujourd'hui, sous cette chaleur accablante, tout est lourd et tout est lent : le trafic commercial, la vie du fleuve et la vie des souks. Des quartiers endormis dans la puanteur des rues, des mendiants égrenant leurs quatrains de misère, des chiens repus d'ordures copieuses. Dans les hôtels, les fonctionnaires britanniques en corps de chemise boivent des *lemon-squash*. Des voyageurs accablés essaient de reposer sous la brassée d'air chaud que battent les énormes ventilateurs du plafond. Il faudra attendre le soir pour respirer.

Bagdad s'éveille seulement à l'heure où le soleil se couche. Bagdad, le jour, est encore oriental; Bagdad, le soir, devient européen. Des soldats anglais toujours roses, toujours blonds, culottes coupées à mi-cuisses, vont par bandes vers les bars. Les cinémas étalent des affiches américaines, les derniers films de Douglas Fairbanks. Une caravane égarée dans cette métamorphose ne reconnaît plus sa ville. Le *bachamar* traîne ses chameaux indisciplinés d'un carrefour à l'autre, à l'indication du bâton blanc des *policemen* indigènes. Frottement des civilisations qui se conjuguent sans trop se comprendre.

Le jour où nous passâmes, des manifestations houleuses couraient les rues malgré les efforts de la police. C'était aux jours de la présentation au Parlement du projet d'accord anglo-irakien. La foule venait de briser les carreaux de la salle des séances, et enfonçait les portes pour protester contre le projet. Deux députés avaient été assassinés quelques jours avant. La police

essayait d'endiguer le flots des manifestants. Deux jours durant, la foule protesta. Mais l'accord fut voté... à une voix de majorité!

Le vote de l'accord anglo-irakien prélude à la déclaration de fin de mandat. Mais précautionneuse, l'Angleterre semble ne devoir quitter la place que sur le papier. La forme seule changera : l'accord comporte que la direction des affaires et des services importants, banques d'État, chemins de fer, douanes, travaux publics... sera confiée à des fonctionnaires anglais pendant la première durée de dix ans... bien entendu renouvelable! Déjà, et sans publicité, les terrains du Chott-el-Arab ont été concédés à des sociétés cotonnières. Une compagnie anglaise nationalisée irakienne exploite la ligne ferrée de Badgad-Bassorah. Il ne reste plus que la question de Mossoul en cours de règlement.

* * *

Notre caravane quittant Bagdad repartait quelques jours plus tard vers le nord-est, à travers le désert d'Irak, désert aussi morne, aussi atone que celui de Mésopotamie. Encore un royaume de la stérilité. A croire que le sang versé pour la grandeur de ce pays n'a fait que produire de la misère. Pas un arbre, pas même un buisson. Les poteaux télégraphiques qui nous escortent sont la seule végétation. Une atmosphère de *hammam* que ne peut amender la vitesse des voitures, a pris possession de ce royaume abandonné.

En plein désert, une baraque de briques sèches et un marchand de thé à son ombre. Dans cette terre hostile où tout devrait mourir, il y a donc quelqu'un en pleine vie? Le bureau des passeports avec son état-major de secrétaires, ses archives douanières, ses circulaires policières, ses fiches administratives et ses exigences de certificat de tous les médecins capables de certifier que nous n'avons ni la peste, ni le choléra, ni la variole. Nous certifions ainsi que nous entrons chez les Persans sans aucune de ces maladies. Ne pourrait-on nous garantir à la frontière que nous retournerons de même?

Il faut encore payer le droit de péage, car les routes dès maintenant ne sont plus gratuites qu'aux piétons. Par tranche de distance et par voiture, l'on verse des droits de parcours contre reçu. Sinon, la barrière ne se lèverait pas, car il y a des barrières mobiles faites d'un énorme tronc d'arbre basculant en travers de la route à l'aide d'un contrepoids. On paie, mais

la route est excellente, empierrée, avec des fossés et des bas-côtés. Nos vitesses moyennes sont de 45 kilomètres dans l'heure. Cette chaussée fut construite par l'armée anglaise en opération contre les Turcs. Prétexte à pénétration politique ou nécessité de guerre ?

A peine passé le poste frontière, nous commençons l'ascension des marches persanes, fuyant les torrides plaines de Chaldée au profit des agréables plateaux iraniens. Avec les premiers contreforts, les premiers postes militaires, les premières fortifications. Ici les travaux fortifiés sont réduits à la plus rudimentaire construction; murs de briques garnis de sacs à terre et une perche orgueilleuse portant aux regards de la plaine le pavillon tricolore au lion d'Ali ensoleillé : l'emblème persan. Tout près de ce premier poste assis sur la hauteur, sont les ruines des fortifications anciennes, celles des rois disparus, vivant à l'époque où la guerre venait de la Babylonie et des déserts arabes. C'est là Kasr-er-Chrine, le château fortifié de Sapor et de Chosroès II, aujourd'hui amoncellement colossal de briques effritées. Pas un village aux environs, pas un arbre.

Un instant de ces récentes années, ces terres stériles ont vu une agitation d'hommes enfiévrés remuer leur sol et creuser la terre, édifier des baraquements hâtifs, installer des tuyauteries nombreuses. C'étaient les essais de l'*Anglo-Persian* qui tentait de mettre en valeur les premières concessions pétrolières. Ces terrains sont abandonnés depuis pour le Lauristan plus au Sud. Le pétrole y est plus facile à drainer vers les ports où attendent les bateaux-citernes qui l'emportent vers les raffineries anglaises de la métropole.

La route se poursuit vers les premières murailles rocheuses dressées subitement au-dessus de la plaine : la plaine qui semble venir se « laminer entre les parois abruptes des couloirs montagneux. » C'est l'entrée du Zagros, les portes persanes, la clé stratégique du royaume iranien.

Ces défilés sont les seules portes d'accès méridional vers la Perse. Le Zagros fait communiquer Ecbatane avec Babylone, Suse avec Arbèles, et de tout temps, l'entretien de la route faisait le souci des empereurs. Darius y fit d'importants travaux de remblai avec des murs de soutènement. Détruite, la route fut réparée par les Sassanides et depuis, une chapelle dédicatoire, en ruines aujourd'hui, rappelle ces importants

travaux. Mais dans quel état était-elle avec l'impéritie des dynasties turcomanes ! Au moment de la guerre, les Anglais, en opération contre les Turcs, reprirent la construction de la route pour rejoindre les chaussées du Nord persan vers Hamadan, réussissant sous ce prétexte, ou cette nécessité, et grâce à l'imbroglio des événements, à exécuter leur plan de pénétration en Perse.

Notre étape s'achève à Kirmanshah, la ville des potiers. Kirmanshah est un pauvre village fait de plus de boue desséchée que de briques coloriées. Ici pendant plusieurs années a habité le colonel anglais Rawlinson venu en mission militaire mais plus attaché à déchiffrer les inscriptions pehlvies des monuments royaux qu'à réformer l'armée persane.

Sur une des faces du décor qui enserre la plaine de Kirmanshah, sur l'écritoire que forme un promontoire, sont gravés les hauts faits et la gloire de Darius, roi des rois d'Iran et de Babylone. Tracés sur la montagne en falaise, ils s'étalent orgueilleusement à la vue de toute la plaine dominant les routes, les couloirs, les chemins où passait, où passe encore tout ce qui va d'une extrémité à l'autre de la Perse.

Au milieu de la plaine verdoyante, un concile de maisons en robe de torchis. Les arbres des jardins les cachent comme si elles faisaient profession d'humilité, ou de pleureuses au pied de l'Elvend neigeux. C'est là Hamadan, tout ce qui reste de l'antique Ecbatane, la capitale mède de Cyrus. Trois mille juifs y sont groupés dans un quartier populeux autour d'un cube de maçonnerie blanche, un tombeau où repose Esther, l'amante du roi Assuérus, ayant encore auprès d'elle le ministre, son conseiller, « Mardochée, fils de Jaïr, de la race de Benjamin ».

Nous quittons Ecbatane pour Kasvin sur la route de la Caspienne. Kasvin est déjà marqué d'influence russe. C'est un peu le Caucase ou plutôt l'Azerbaidjan qui vient y expirer. Mais nous ne continuerons pas plus avant vers le Caucase. Notre route nous emmène vers l'est, vers Téhéran, l'ultime étape de notre voyage.

***

Par l'une des quarante portes de faïence, on entre dans Téhéran. Portes décorées d'images enfantines, de soldats mignards et de femmes « léonines ». Des avenues d'ombre, canalisées par les murs de briques, enserrent des villas. Ruinées

par le temps, les briques se soutiennent à peine aux rets de lierre qui les étreignent. Tout est en briques comme à Bagdad, mais ici les demeures ont des façades européennes, des portes cochères à vantaux, ouvertes sur des jardins lourds et des bassins tranquilles. Dans un ciel immuable, les mosquées de faïence fleuries dressent leurs minarets de céramique.

Sollicitée dans le Nord par les soviets dont la politique extérieure ne diffère en rien de celle des tzars, entraînée vers le Sud par les Anglais soucieux de conserver les débouchés des Indes et d'étendre leurs possessions pétrolifères, la Perse oscille au gré des menées étrangères.

Les patriotes persans, et ils sont nombreux, voudraient voir la Perse exploiter elle-même les richesses considérables, qui dorment encore dans son sous-sol. Pour ce faire, ils songent à en appeler aux groupes financiers des nations, qui ne sont pas directement intéressées à leur politique. Ils voudraient constituer avec elles des sociétés d'exploitation.

Peut-être prêtons-nous trop peu d'attention à ces appels. Nos intérêts là-bas sont nombreux et séculaires. Depuis que le chevalier Chardin y établit les premiers comptoirs et sut faire naître la sympathie française, ils y ont grandi, se sont imposés à notre politique, puis un peu délaissés se sont maintenus avec effort, avec difficulté devant les « offensives » étrangères. Pourtant, nous disposons encore dans ce pays d'une force considérable : l'usage de notre langue et le prestige incontestable de notre culture. Un professeur français (car nous avons des professeurs français dans les écoles persanes) me citait en exemple ce fait si caractéristique que le contrat d'une concession, dernièrement passé entre l'Amérique et la Perse, fut rédigé en français avec la clause « qu'en cas de désaccord le texte français aurait seul force légale ». Le français, tout le monde le parle. Il est enseigné dans toutes les écoles secondaires. Il est peu de villages où j'aie rencontré la moindre difficulté à me faire comprendre et aucun où le titre de Français ne m'ait fait bénéficier d'une sympathie exceptionnelle. Mais comme la France est loin des Persans et avec quel regret ils le constatent ! Chaque jour, l'emprise étrangère se fait plus lourde et nous écarte ! Si l'on veut agir, c'est sans délai : la situation politique l'explique. Mais il y a fort à faire. Sait-on qu'au lendemain de la guerre, la France tombait du quatrième au

huitième rang des nations en relations d'affaires avec la Perse, alors que l'Angleterre prenait la première place, cependant que la Russie reprenait, dès 1922, la deuxième place.

Nos marchandises sont très concurrencées. A l'exception peut-être de nos sucres : nous en importons encore actuellement 500 000 kilos par an. C'est de beaucoup la marchandise la plus demandée, avec les papiers (7 000 kilos), les tissus de soie, de coton, de laine (2 millions de francs).

En échange, la France y achète des pétroles (pour 6 millions de francs environ), des tapis, des gommes, des peaux, des boyaux desséchés, des pierreries, de la soie grège. Ce sont, on le voit, en général, des marchandises de luxe ou de petit volume qui forment notre commerce avec la Perse. C'est dire, sauf pour les sucres, que le négoce par camionnettes automobiles y trouvera des moyens normaux de transit.

De plus, un autre trafic étouffé par la guerre va aussi renaître, grâce à la route nouvelle. C'est le notable échange que faisaient les grands magasins et les maisons de modes par le procédé des colis postaux de 5 kilos. Autrefois pratiqué par la voie caucasienne, il était devenu impossible par l'itinéraire du Persique et de Bassorah, et cette importation annuelle était évaluée, en 1913, à plus de trois millions de francs. Un accord récemment passé avec l'Union postale internationale permet à la Compagnie franco-syrienne de réveiller ce procédé oublié.

Telle était notre situation, lorsque le premier convoi de la Compagnie Cattaneh arriva à Téhéran. Ce fut une surprise pour tous. Heureuse surprise! Une route nouvelle avec la France par la Syrie? Était-ce possible que l'on s'occupât de la Perse et des intérêts français en Orient? Depuis de si longues années, nos nationaux avaient renoncé à faire appel à la métropole, désespérés d'assister tous les jours à la lente agonie de notre commerce, de tous les admirables efforts faits pendant des siècles pour instaurer, maintenir, défendre notre sympathie, notre langue, nos comptoirs d'échanges!

Était-ce donc vrai que l'on fit une œuvre française en Perse? Une route nouvelle? Et le gouvernement persan n'était pas le moins surpris. Dieu, qu'elle arrivait à point cette œuvre! Le gouvernement des soviets faisait justement des difficultés à la Perse au sujet de la voie caucasique; chantage pour obtenir des concessions nouvelles sans doute, et le Persan s'inquiétait,

obligé d'en passer par le bon plaisir de Moscou, n'ayant que cette seule voie d'accès pratique.

C'est alors que nous arrivâmes. Deux jours plus tard, les relations russo-persanes reprenaient sans difficultés. Les exigences de Moscou étaient subitement tombées. L'arrivée de notre caravane affirmait désormais cette possibilité de trafiquer avec l'Europe par d'autres voies tout aussi rapides que la voie caucasique. Le prince Valihade, frère du Schah, qui préside en régent aux destinées persanes, fut heureux de l'apprendre et voulut nous voir. Il nous manda à son palais. C'est ainsi qu'il me fut donner de pénétrer dans le palais des Schahs.

Au centre de la ville, une double enceinte de briques aux portes enluminées. Des factionnaires bleus en gardent les issues vers la place Nasrieh et les rues du bazar.

Dès l'entrée, on quitte la ville. Les bruits de l'extérieur ne passent pas la double muraille, ni les épaisses frondaisons de l'immense jardin. Des platanes puissants, des cyprès étirés comme des minarets, des saules penchés comme pour brasser l'eau immobile des bassins; des carreaux de faïence bleue donnant une profondeur de ciel à quelques centimètres de rigoles; un écrasant silence : tel est ce royaume d'eau et de verdure.

Autour du jardin, de vastes salles, celle du trône en marbre blanc, celles de réception ornées de miroirs. Mon guide, ancien consul, me décrit la splendeur des fêtes dans cette « galerie des glaces » et me montre, orgueilleux, les nombreux cadeaux faits par les souverains étrangers à la lignée des schahs de Perse : vases de malachite de l'empereur Napoléon III, pendules de l'ex-kaiser Guillaume, tableaux historiques ou achetés dans les expositions, boules de jardins or et bleues. Tout cela donne un air de musée ou de bazar européen à ce palais que l'on voudrait exclusivement oriental.

Au pied d'un grand escalier où il s'est assis, profitant d'un timide courant d'air, pas négligeable dans cet après-midi surchauffé, Son Altesse le Prince régent me reçoit. Il est vêtu de l'uniforme de colonel de cavalerie persane, uniforme kaki d'une sobriété toute moderne. Il s'exprime en turc, ainsi que le veut l'usage de la cour persane, bien qu'il parle parfaitement le français. L'interprète me traduit. Il vante les avantages de la route nouvelle, tout le bien que son pays en attend, tout l'attrait de joindre l'Europe en douze jours de voyage, — douze

jours pour être en France ! Son gouvernement est prêt à aider, dit-il, de tous ses moyens, au succès de la voie nouvelle. Tant de profitables échanges doivent en sortir pour son pays ! Beyrouth n'est-il pas le port le plus rapide vers Marseille, vers l'Amérique, vers l'Égypte, préférable aux ports de la Caspienne, de la Mer Noire, du Persique ?

Il serait désireux de se voir proposer un projet d'accord douanier qui faciliterait le commerce vers l'Europe par la voie syrienne. Il faudrait si peu de chose : une diminution, même temporaire, des droits d'entrée en France sur les tapis persans, en échange de quoi son gouvernement dégrèverait les marchandises françaises, les drogueries et les vins par exemple si fortement imposés en Perse. Il désirerait concéder les transports postaux à la Compagnie Cattaneh, non seulement sur la voie de Syrie, mais encore sur toutes les routes de Perse.

Son Altesse, on le voit, tient à nouer des relations rapides avec notre commerce; n'est-ce pas pour elle sortir de cette sujétion russe dans laquelle son négoce est tenu ?

Qu'il ne s'inquiète, le premier pas est fait, l'œuvre est commencée. Un service régulier fonctionne sous l'égide d'une société importante qui vise à étendre le champ de son action à l'intérieur vers Ispahan et aussi vers Tauris. Pour peu que notre Gouvernement y aide, le succès de cette voie bien française est assuré pour le plus grand bien de nos intérêts. Ce sera là un des avantages que nous aura valus la Syrie, parmi tant d'autres; notamment celui des cultures cotonnières. Pourtant avait-on assez douté de l'intérêt qu'offrait le mandat sur la Syrie ?

Il est tard, je dois prendre congé. Son Altesse aurait voulu nous voir séjourner plus longuement en Perse pour la mieux connaître, pour en mieux parler. Mais il faut partir. Notre mission est terminée. Il faut revenir vers l'Europe enfiévrée, quitter les calmes jardins et les palais de briques vernissées.

Lentement le soir est venu : un couchant barre, mais comme une aurore, les lointains vers quoi demain nous reprendrons notre route, la Syrie, la France... Nous partons sans tristesse. Un trait d'union est désormais rétabli entre la Perse et la France. Il est des sympathies qui ne sauraient mourir.

JEAN DAMASE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DERNIÈRES NOUVELLES DES FORSYTE [1]

On savait bien qu'on les reverrait. D'abord, un Forsyte ne meurt pas : c'est contraire aux principes de la maison. Avec des gaillards qui se sentent encore verts à quatre-vingts ans, et on en a vu de centenaires, un auteur n'est jamais au bout de ses surprises. Quand M. Galsworthy, en 1922, réunissait en un volume les trois grands romans qui composent le drame de la famille Forsyte, sans doute tenait-il pour achevé ce livre magnifique. Mais baste! A peine venait-il d'écrire le mot : Fin, que sa trilogie lui jouait le tour de rebondir et de se transformer en une tétralogie.

C'est que le drame individuel, dans cette *Forsyte-Saga*, n'est au fond qu'un détail : l'objet est l'histoire d'une classe, ce qu'on pourrait appeler le crépuscule d'un monde, la grandeur et la décadence du Bourgeois. C'est le tableau de la génération dont les pères ont fait l'impérialisme anglais, et qui arrivait à l'âge d'homme pour assister aux funérailles du siècle de Victoria. C'était une chronique de l'Angleterre contemporaine. Aussi, quand M. Galsworthy a conçu le dessein de peindre l'Angleterre d'après guerre, il en a fait logiquement la suite de sa *Saga*. Il ne tenait qu'à lui d'inventer une fable indépendante; il a préféré se servir de figures populaires. Pas de lecteur anglais qui ne connaisse la pathétique histoire de Soames et

(1) John Galsworthy, *The White Monkey*, 1 vol. in-8, Londres, Heinemann édit. 1924. Cf. *The Forsyte-Saga*, édit. complète en un volume, 1922; *Caravan*, recueil complet des nouvelles de l'auteur, 1 vol., 1925. — Voir M. André Chevrillon, *Trois études de littérature anglaise* et la *Revue* du 15 mai 1912.

d'Irène, leur divorce, le second mariage avec Annette, la fille de Mme Lamothe, qui tenait une petite pension du Soho, et la naissance de leur fille, baptisée du nom charmant et bizarre de Fleur, et le roman navrant de la jeune fille elle-même, son mariage sans amour, et son vain, impossible amour pour Jon (1), le fils d'Irène. L'histoire de ces enfants, quasi frères, voués l'un à l'autre par la nature, séparés par l'inimitié et les rancunes paternelles, est désormais fameuse comme une autre aventure de Roméo et de Juliette : toute l'Angleterre la connaît comme une histoire de famille.

Chose étonnante ! Dans cette histoire (le dernier volume a paru en 1921) presque nulle mention de la guerre. Elle y tient moins de place que la campagne du Transvaal. Cela s'explique : en 1914, Soames était trop vieux et sa fille trop jeune. La tourmente a passé loin d'eux sans modifier leurs habitudes. Mais la guerre a laissé des lésions profondes. Elle devient rétrospectivement sensible dans ses effets, comme il arrive pour certains chocs qui ne se sentent qu'après coup. On avait cru qu'il suffisait de signer la paix pour faire la paix : il a bien fallu en rabattre. La bourrasque est passée et le bateau continue à tanguer. C'est ce qui étonne Soames Forsyte. « Nous voilà à quatre ans de l'Armistice. Et où en sommes-nous ? On ne sait pas. » Cette crise imprévue forme le sujet du nouvel épisode de la *Saga*.

Notez que l'auteur évite de charger sa peinture. La fortune des Forsyte n'a pas sombré pendant la guerre. Le vieux (car c'est Soames à présent qui est le « père Forsyte ») est toujours un monsieur très riche. Ses valeurs se soutiennent ; sa galerie de tableaux a plutôt augmenté de prix. Il fréquente les mêmes cercles et continue d'être un solide représentant de l'*upper middle class*, c'est-à-dire quelqu'un de la haute bourgeoisie. Il touche même à la *gentry :* sa fille a épousé le fils d'un *baronet*. A soixante-sept ans, (il est né en 1855, et le roman se passe en 1922), c'est toujours l'Anglais de vieille roche, grand, sec, maigre, anguleux, rasé, au profil en lame de couteau, à peine grisonnant depuis le jour où nous l'avons rencontré pour la première fois. Il n'a pas changé depuis quarante ans. Il se pèse en entrant au Club sur la bascule automatique, et constate avec satisfaction : « Je ne bouge pas. »

(1) Abréviation de Jolyon.

Mais ce qui est méconnaissable, c'est le monde qui s'agite et tourbillonne autour de lui. Sa fille, par exemple : la voilà mariée depuis deux ans ; son mari, Michel Mont, est une perle, honnête, bon, pas bête, franc comme l'or, adorant sa femme. Et pas d'enfants ! Qu'est-ce qui cloche dans le ménage? Ces jeunes gens ont tout ce qu'il faut pour être heureux : riches, bien portants, un joli nom. Que leur manque-t-il ? Et pourtant, la petite s'ennuie ; elle a du vague à l'âme, elle ne peut pas tenir en place. Ses amies sont comme elle : c'est comme si tout le monde avait perdu la tête. Pas une idée sérieuse, pas un intérêt véritable, pas de souci du lendemain. Tout le temps dehors, et des distractions, des dîners, des soirées, le théâtre, ou bien du monde à la maison, — et quel monde ! Des poètes, des décadents, des gens de la nouvelle école, des auteurs à la mode, des petits grands hommes inconnus, une collection de génies morts-nés et de dindes excitées qui se pâment à leurs fadaises pour se donner l'air d'être à la page. C'est une espèce de détraquement, de maison à l'envers, une maladie de curiosité, de sensations nouvelles, un désordre qui essaie de tout, goûte de tout pour s'étourdir.

Sans doute, cet accès n'a rien de propre à l'Angleterre : c'est l'effet de la courbature, du surmenage d'émotions, de la neurasthénie qui a suivi la guerre. C'est ce qu'on a appelé la vague de plaisir. L'épreuve a été trop prolongée et trop violente; les gens sont démoralisés. La vie, les règles ordinaires, rien n'a plus d'importance. On se moque de tout : on ne croit plus que « c'est arrivé », on éprouve ce que les Anglais appellent *a sense of unreality*. Le mal n'est pas d'hier. Tout le roman des Forsyte n'est autre chose que l'étude de la décomposition d'un type ; on assiste au travail qui mine sourdement le *Credo* de l'Angleterre bourgeoise, le code de l'âge « victorien ». La crise se préparait depuis un demi-siècle. La guerre l'a précipitée. Seulement, ce malaise et cette inquiétude surprennent en Angleterre, parce qu'ils succèdent à un état de choses qui semblait éternel. Depuis une centaine d'années, l'Europe a traversé trois ou quatre révolutions : aucune n'a effleuré l'Angleterre. Elle s'était habituée à regarder ces spasmes comme des maladies spécifiquement continentales. Elle se tenait pour invulnérable, inaccessible à nos folies. On conçoit le trouble d'un Forsyte dans le désarroi contemporain.

Il va sans dire que pour décrire ce remue-ménage et ce tohu-bohu d'idées, l'auteur a su trouver une foule de traits piquants. M. Galsworthy excelle dans l'art d'observer ces riens qui peignent l'atmosphère, donnent la note, et qu'on n'oublie plus. Tout le monde se rappelle la première page de la *Saga*, et la méfiance qu'excite dans la famille Forsyte la seule vue du chapeau de Philippe Bosinney. Le nouvel épisode est rempli de pareils détails. M. Galsworthy s'est donné le plaisir de faire, d'une main légère, la critique des travers du jour. Michel, le mari de la petite Mont, est associé des éditeurs Danby and C^{e} : cadre commode pour une revue des milieux littéraires. L'auteur en profite pour railler les petits snobismes d'aujourd'hui : les jeunes poètes prétentieux, qui ont tant de talent, — « dommage qu'ils n'aient rien à dire », — les jeunes maîtres de l'école « vertiginiste », les dames qui ont lu Proust, les romanciers qui ont lu Freud ; — la musique moderne, qui ressemble « au concert de trois ou quatre fauteuils roulant ensemble sur le plancher », les élégantes à cheveux de garçons qui fument entre les plats, si peu vêtues que, quand elles ont quelque chose sur le dos, « on se dit que c'est un oubli », et les émancipées qui vous déclarent : « Moi, je voudrais être à la fois une femme parfaite pour mon mari, une maîtresse parfaite pour mon amant et une mère parfaite pour mon fils. *Cela se fait en France, ma chère.* »

Tout cela peint sans insister, par petites touches éparses, jetées çà et là dans le dialogue, comme à bâtons rompus, sans interrompre le récit : cela rappelle un peu la manière d'Anatole France et les procédés de l'auteur de l'*Histoire contemporaine*. Il n'est pas jusqu'au titre qui ne fasse songer à celui de *l'Orme du mail* ou du *Mannequin d'osier* : un détail du même genre a donné son nom au roman. La petite Mme Mont, qui est toujours du dernier bateau, a la marotte des objets de l'Extrême-Orient. Elle a un petit chien de là-bas, un de ces affreux toutous horriblement coûteux à mufle de potiches, trop bas sur pattes, traînant à terre leur épais manchon de soies et qui ont l'air de condenser dans leur individu difforme toutes les tares, toute l'impuissance, tous les raffinements et les décrépitudes d'un passé infini de culture. Ce petit monstre d'âme en peine semble l'esprit de la maison. Je gage que peu s'en est fallu que le roman ne s'appelât comme lui.

Mais voilà qu'un beau jour le père Forsyte a trouvé mieux. Il découvre chez un sien cousin une peinture chinoise, un chef-d'œuvre : que fait-il là? Comment a-t-il échoué chez ce viveur impénitent de George, auquel on n'a jamais connu que le goût des femmes et des chevaux? Cela représente un singe tout blanc, comme une pelote d'ouate à gants de Suède gris, l'air prodigieusement vieux, avec une lueur de détresse au fond de ses yeux presque humains : l'animal est en train de sucer une orange et d'en jeter le zest avec une grimace de dégoût. Soames flaire une bonne affaire et apporte l'objet à sa fille, qui est en train de causer avec le peintre Aubrey Greene.

— Phûu! fit le peintre... Quels yeux! Où avez-vous déniché ça?... Quelle satire de la vie! Je n'en connais pas de plus cinglante.

— Je ne vois pas, dit Soames sèchement.

— C'est pourtant clair. Goûter les fruits de la vie, jeter l'écorce et se trouver quinauds : quel symbole! Avez-vous vu les yeux d'un singe au repos? Il y a là toute l'angoisse humaine. Regardez-moi ceux-là : elle soupçonne, cette bête, qu'il y a un au-delà, mais elle ne sait pas ce que c'est, et c'est ce qui la fâche et la rend mélancolique. Cette peinture devrait être au Musée, sous ce titre : *la Civilisation peinte au vif.*

— Jamais de la vie, s'écria Fleur. Elle restera chez moi, et je la baptise : *le Singe blanc.*

Il n'est pas très aisé de résumer le roman; l'intrigue en est légère, mais nouée à trois ou quatre fils. Il est plus simple de suivre chacun des personnages. Devant le déséquilibre et l'excentricité modernes, le premier mouvement de Soames Forsyte est son réflexe habituel en présence de ce qu'il ne s'explique pas : il incrimine l'étranger. C'est ce qu'il fait toujours devant ce qui ne lui paraît pas *sound,* terme sans équivalent précis, qui comprend les caractères de santé, de bonne qualité et de bon jugement, où il voit le propre de ce qui est anglais. Sans doute, il n'a pas toujours pensé absolument ainsi; il lui est arrivé de goûter certaines choses de chez nous : d'abord Corot, plus tard Gauguin; on a vu même qu'après la ruine de son foyer, dans le grand désastre de sa vie, il s'était laissé aller à épouser une Française. Mais autre chose est de collectionner quelques peintures en amateur, et même d'être séduit par les beaux yeux d'Annette; autre chose de connaître l'étranger et de sympathiser avec lui. On est tou-

jours surpris de l'esprit casanier des Anglais. De quel air ils vous parlent de sortir de chez eux, *going abroad!* Soames n'est venu qu'une fois dans sa vie à Paris, et comment? en mari humilié, à la poursuite d'Irène. Son second mariage, l'expérience des dernières années l'ont rendu de plus en plus hostile à l' « étranger ». Il a retrouvé son antique méfiance du « continent ». Il voudrait se tirer au plus vite de ce guêpier. Les Alliés, bon pendant la guerre! Mais après, chacun ses affaires et le plus tôt sera le mieux. Le vieil Anglais redevient plus anglais que jamais; il se claquemure dans son île et s'incruste dans son quant à soi.

Sa pensée se manifeste à propos d'une affaire. Une banque, qui l'a élu membre de son conseil, avec un jeton de présence de cent mille francs, au cours du change, a engagé de gros capitaux en Allemagne : il se trouve d'ailleurs que le directeur est un escroc. Soames, dès qu'il apprend l'opération, se sent mis en défiance. Cette aventure financière ne lui dit rien qui vaille. Dès le début il s'y oppose, réclame des comptes, crie : « Casse-cou ! » Il ne comprend pas qu'on risque l'argent des actionnaires sur un marché dont on n'est pas le maître. Et voilà ce fameux matin du 11 janvier 1923, où se déclenche la catastrophe : les Français entrent dans la Ruhr, et le mark dégringole « comme une charretée de briques »! Ce matin-là, le petit déjeuner de Soames Forsyte fut orageux.

— Vous êtes fous! dit-il à Annette. Regarde le cours du mark à présent.

— Le mark ? fit Annette en buvant son café. Je m'en moque, du mark ! Que les Boches ne reviennent plus chez nous, voilà ce qui m'intéresse. Tiens ! Qu'ils souffrent à leur tour un peu du mal qu'ils nous ont fait !

— Tes souffrances ! dit Soames, parlons-en !

Annette mit la main sur son cœur, si elle en avait un : son mari en doutait parfois.

— J'ai souffert là, dit-elle.

— Cela m'avait échappé. Tu n'as jamais manqué de beurre sur tes tartines. Et l'Europe, qu'est-ce qu'elle va devenir maintenant pendant trente ans? Et le commerce anglais?

— Nous autres, reprit Annette avec chaleur, nous voyons un peu plus loin que le bout de notre nez. Il faut que le vaincu reste le vaincu ; autrement, gare la revanche! Les Anglais sont si niais...

Soames se servit de la confiture.

— Eh bien ! dit-il, et vous ? Cyniques, avares, vindicatifs, voilà ce que vous êtes. Et les Allemands, brutaux, entêtés et sentimentaux. Des injures, nous pouvons tous nous en jeter à la tête. C'est pourquoi il vaut mieux rester chacun chez soi. Mais vous ne voulez rien savoir.

Annette raidit un peu son buste majestueux.

— Mon cher, quand on est lié à quelqu'un comme nous voici tous deux, ou comme la France et l'Allemagne, c'est comme dans les combats de chiens : c'est dessus ou dessous.

Soames étalait sa confiture.

— Alors, tu te figures que c'est toi qui as le dessus ici ?

— Comme tu le dis, mon ami.

— Dans ce cas, ma chère, tu peux faire tes paquets et t'en retourner chez toi pas plus tard que demain matin.

Annette éleva ironiquement les pointes de ses sourcils.

— Je préfère attendre, mon cher ; tu es encore un peu jeune.

Mais Soames regrettait déjà ses paroles ; à son âge, il ne souhaitait plus de complications. Il se calma et dit :

— Le compromis est l'essence des rapports entre les peuples comme entre les individus. On ne peut pas tout le temps jeter le rôti dans le feu.

— Comme c'est anglais ! fit Annette. On ne peut jamais savoir ce que vous allez faire. Vous attendez toujours de voir de quel côté le chat va sauter.

— Et pourquoi pas ? Au lieu de se jeter tête baissée dans des affaires, pour se dépêcher d'en sortir de la même manière. Mais à quoi bon disputer ? Nous n'avons jamais fait bon ménage, et il n'est pas probable que cela change.

Annette se leva.

— Tu parles d'or. *Entente, mon cher, mais pas cordiale.*

La scène se poursuit dans le train qui ramène Soames à Londres. Tout cet endroit est fort curieux pour le lecteur français.

Dans le compartiment, tout le monde parlait de la Ruhr. Soames, qui ne pouvait souffrir de discuter en public, se borna à écouter derrière son journal. Le sentiment général était singulièrement d'accord avec le sien. C'était un sale coup pour les Boches, à la bonne heure ! Mais c'était aussi un sale coup pour le commerce du pays, et alors, halte-là ! Et comme la haine du Boche était molle et le sens du commerce très énergique, au total, c'est le second parti qui l'emportait dans la balance. Un francophile fit observer que la France avait bien le droit de pourvoir coûte que coûte à sa sécurité : cette opinion tomba dans un silence glacial. A Maidenhead, un

voyageur monta, qui fit naître aussitôt chez Soames cette idée : « En voilà un qui va mettre du grabuge ! » Crinière grise, masque sanguin, l'œil perçant, le sourcil agité, il demanda au bout de cinq minutes si personne n'avait entendu parler de la Société des nations. « Ça y est ! se dit Soames. J'en étais sûr ! » et il lui coula un regard par-dessus le coin de son journal. Ah ! si cet individu n'était pas un homme à dadas !... C'était un boute-feu que cet animal-là !

Ce geste qui s'oppose aux mouvements centrifuges et qui fait qu'aux instants de crise l'Anglais se rétracte, cherche en soi son équilibre et son appui, cette retraite, ce repli que nous avons tant de peine à comprendre, sont décrits ici à merveille. Rien n'explique mieux ce que les diplomates appellent la « sortie » de l'Angleterre. L'auteur approuve-t-il ? Je l'ignore ; ce n'est pas son affaire. Il se borne à démêler les faits ; il les reconnaît comme une réaction instinctive, et tout son livre, il faut l'avouer, est le triomphe de l'instinct. L'instinct guérit la petite Mont, la sauve au moment du péril. Son cas est assez simple : c'est une très honnête petite femme qui ne sait pas trop où elle en est ; elle a la tête un peu en l'air et se figure qu'elle n'est pas heureuse : une enfant gâtée qui a eu des chagrins avant le mariage, et qui en garde un peu de rancune à la vie. Elle se laisse faire deux doigts de cour par un ami, un poète d'un certain talent qui lui plaît, parce qu'il lui plaît de se sentir aimée ; elle n'est pas éprise de son mari « pour de vrai » ; elle le trouve gentil et ne lui veut pas de mal, mais elle tient à son poète un peu comme à une pièce de sa collection, et aussi parce qu'il lui fait éprouver des émotions et lui rappelle ce doux vertige, cet abandon qu'elle éprouvait autrefois pour un autre : bref, une curieuse qui hésite, qui s'amuse à jouer avec le feu ; il lui paraît permis de faire des expériences, d'essayer un tout petit peu, « long comme cela », ce que c'est que de goûter le fruit défendu. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ? à accepter des rendez-vous, à frôler le péché, à faire ce que font les femmes dans les romans, quand ce ne serait que pour voir, pour se donner le petit frisson, pour mettre dans l'existence le piquant du danger. Bien entendu, elle n'arrive qu'à rendre innocemment deux hommes très malheureux. Toute cette partie du roman, ce jeune cœur effarouché qui boude et se mutine, ce mariage qui n'a été

qu'un replâtrage, cette histoire d'une petite âme qui n'a pas accepté encore de se fixer, est charmante. C'est le plus gracieux marivaudage, la comédie toujours nouvelle du dépit amoureux. Et naturellement, tout s'arrange par un troisième personnage, l'arrivée de l'enfant. Peu de choses, dans le roman moderne, me paraissent plus jolies, d'une vérité plus juste ou plus délicatement intime. Ce mystère de la chair, cet émoi de la jeune femme qui s'apprête à donner la vie, ces simples et augustes phénomènes de l'amour, n'ont jamais été peints avec plus de tendresse. On pense au beau portrait attribué à Raphaël et qu'on appelle *la Gravida*. Toutes les fantaisies, les caprices, le givre du matin se dissipent dans l'âme et le corps absorbés par une fonction animale et divine. On assiste (puisque tel est le nom de l'héroïne) à l'épanouissement de la fleur.

Pour mieux éclairer sa pensée, l'auteur, suivant une habitude qui lui est chère, développe une seconde histoire parallèle à la première.Le roman de Fleur et de Michel a pour variante, à un autre étage, celui de Bicket et de Victorine.

Jamais M. Galsworthy n'a rien inventé de plus heureux. Bicket est une trouvaille. Je ne puis raconter ici comment ce brave petit commis de magasin se fait pincer en train de chiper des livres chez son patron (que voulez-vous? c'est pour sa femme, qui relève d'une pleurésie); comment il est mis à la porte et s'établit marchand de ballons ambulant, — des livres, des ballons, c'est toujours un peu le même commerce; comment sa femme, navrée de le voir dans le ruisseau, songe à le tirer de là et se fait modèle pour les peintres; comment elle apprend ce que c'est que l' « ensemble » et l' « académie », et finit très vite par trouver cela tout naturel puisqu'on la paie très cher, — ces artistes sont de si drôles de corps! — et qu'on peut jouer très honnêtement le rôle d'Ève avant la faute; comment elle y gagne beaucoup d'argent, et comment son mari découvre le pot aux roses, et ce qui s'ensuit, et quelles sont les conséquences du chef-d'œuvre d'Aubrey Greene, l'*Après-midi d'une dryade*...

Mais il faut lire dans l'original cette délicieuse histoire de scrupules, de cachotteries, de rouerie ingénue et de casuistique conjugale, et cette finesse de femme qui sauve son benêt de mari, — évidemment, c'est un peu risqué, mais puisque

c'est pour le bon motif! — et qui se dévoue, et qui y trouve à la fois un peu de honte et du plaisir... Tout cet épisode est un bijou.

Cette humble aventure d'un Bicket, tiré d'affaire par art féminin, contient une partie de la morale du roman. L'auteur l'a traitée visiblement avec prédilection : ce petit ménage de *cokneys*, avec son âpre accent canaille, est une de ses créations favorites. Ils ont la première des vertus : ils n'ont pas peur. Le mari vole pour sa femme, la femme se déshabille, — qu'à cela ne tienne! et honni soit qui mal y pense! — pour gagner de quoi passer avec son homme en Australie. On se débrouille comme on peut : l'important est d'avoir du cœur et de ne pas se laisser abattre. L'histoire du petit marchand de ballons est significative. Tant pis pour les principes! Écoutez ce qu'écrit le père du Crainquebille anglais. Bicket vient d'être mis sur le pavé et annonce à sa femme le genre d'état qu'il a choisi.

Le thé lui donna du cœur, et il se mit à entamer un morceau de bravoure sur les avantages du métier. Être son maître! Sortir, rentrer quand on voulait, et rester au lit avec la « gosse », si le cœur vous en disait! Ça, c'était épatant! Et il s'élevait dans l'âme de Bicket *quelque chose de national*, un goût de liberté, de marcher au petit bonheur, cet instinct qui repousse la chaîne, aime le coup de collier, adore par-dessus tout la bride sur le cou, la fierté de l'indépendance, — cet instinct qui explique une partie de la vie anglaise, la multitude de petits métiers, de petites gens, les travailleurs d'occasion, les nuées de vagabonds, de gaillards qui n'en font qu'à leur tête, selon leur bon plaisir — et zut! advienne que pourra! — *un instinct du sol et de la race, antérieur aux Saxons, à leur conscience et à leur industrie*, ce je ne sais quoi de fantaisiste qui se contente d'air et de vessies multicolores, *demande du poivre et des pickles et se passe de nourriture :* oui, c'est tout cela qui, à cette heure, exultait et fumait en panache, avec la forte vapeur du thé, dans la cervelle de Bicket.

Peut-être un tel passage en dit-il plus long que bien des livres sur la psychologie anglaise. « Race étonnante! songe Michel en traversant un jour le marché de Covent-Garden. Une humanité qui peut vivre dans des conditions pareilles n'est pas en danger de mourir d'aucune maladie. Parlez-moi du cockney pour le tempérament! Comme race, l'une des plus laides et des plus dégradées du monde, et dites-moi où est sa

pareille en fait de cran et de bonne humeur... Oui, race prodigieuse ! Rien de plus affreux en masse, et des pousses soudaines, d'incroyables fleurs de beauté ; dans l'ensemble, manque total d'imagination, et pourtant quelle splendide voie lactée de poètes !... »

Ainsi va songeant Michel Mont en traversant Covent-Garden, et je crois bien que le fond du livre est cet acte de foi dans la vie et la race. Par là le roman se relie au reste de la série et complète la philosophie des livres précédents. C'est, une fois de plus, le procès de la convention, de tous les éléments factices, artificiels, de toute l'architecture de principes qui altère, durcit, glace les mouvements spontanés, empêche le cœur de battre et de suivre le rythme de la nature. Telle est toute l'histoire de ce magnifique Soames et le sens de son cruel passé : il fallait lui apprendre à douter du vieil idéal des Forsyte, de la valeur et de la vertu de l'instinct de propriété. Cette armature de préjugés a cédé peu à peu : et maintenant, sur le point de se séparer de son héros, l'auteur, en grand artiste, se met à l'admirer. Cet homme que le romancier, d'un bout à l'autre de son œuvre, s'est plu à humilier; ce personnage parfois comique et parfois odieux, souvent à plaindre, toujours estimable et toujours inhabile à se faire aimer; ce type de mari vertueux, tyrannique et trompé, ce mari de Molière devient finalement sympathique. La scène du conseil des actionnaires, où Soames est rendu responsable d'une faillite qu'il a eu seul le courage de prédire, est belle. Une fois dans sa vie, l'indignation le rend éloquent : ce personnage laconique, orgueilleux et timide, prononce un discours et abdique. Il se retire d'un monde qui l'accuse à tort de ses déconvenues. « J'ai conscience, dit-il, de n'avoir fait que mon devoir. Je n'ai à me reprocher aucune faute de jugement. Je ne souffrirai aucun blâme. Je n'accepterai pas le rôle de bouc émissaire, dans une affaire dont je n'ai pas eu l'initiative, que vous avez tous approuvée et dont vous vous plaignez parce qu'elle a mal tourné... Ne vous attendez pas à me voir déchanter... J'ai été toute ma vie citoyen de cette Cité de Londres; je n'ai pas accoutumé d'y rencontrer pour mes services le soupçon et l'ingratitude. Si ce sont là les mœurs nouvelles, j'y ai assez vécu. Adieu. »

Cette démission a de la grandeur. On a beau dire : cette école de dignité, de contrainte, de devoir, ce *cant*, cette tradi-

tion qui consistait à ne pas se livrer, à garder strictement secrètes les émotions intimes, à regarder toute expression vive comme une infraction à je ne sais quelle pudeur, ce sérieux, cette rigueur qui emprisonnait la vie, formait des caractères. Cet idéal chagrin ne manquait pas de fierté. On pouvait le haïr : c'étaient pourtant des hommes, ces vieux du temps de Victoria. On ne peut s'empêcher de les regarder avec respect. La nouvelle génération a démoli ce qu'il y avait de vermoulu dans leurs idées. Elle s'est insurgée contre leur étroitesse. Qu'a-t-elle mis à la place? Une vague religion d'esthètes. Mais cela n'est pas de quoi vivre. Ce petit cercle des *happy few*, de l'*intelligentzia*, combien sont-ils? Sur quarante millions d'Anglais, cent mille à peine ont entendu une symphonie de Beethoven. Une religion d'artistes n'est pas une solution.

Non, la vie n'est pas une affaire d'intelligence : M. Galsworthy l'a écrit, et c'est une des paroles les plus anglaises qu'on connaisse : « La vie est un combat, ce n'est pas un problème. » On ne s'en tire pas par de l'esprit, mais par une sorte d'instinct aveugle, de volonté, de foi. Il ne s'agit pas, il va sans dire, de foi métaphysique; les Forsyte sont peu croyants; la religion n'est pas leur fort. Ils ne sont guère tourmentés de besoins d'infini. M. Galsworthy ose l'écrire : ces Forsyte sont un peu païens. Ils seraient hommes à répondre, comme ce vieux coquin de George, à qui le pasteur vient offrir ses services : « Dites-lui que je le verrai à l'enterrement. » Bien entendu, il y a des lois, des commandements non écrits, ou plutôt des règles du jeu, un sens de l'honneur, de la tenue, qui se résume en prescriptions à peu près intraduisibles, *play cricket, be a sport*. Mais cet impératif est moins une morale qu'une discipline passée dans le sang, une vertu de la famille.

Le dernier mot appartient donc à la race. Dans la ruine des classes, de la société, des « valeurs » d'autrefois, qui sait ce qui s'élabore? Peut-être quelque Dieu nouveau, une religion plus simple, plus humaine, moins embarrassée de pratiques, de dogmes et de formules. Dans le désordre présent des mœurs, on a déjà gagné du moins la déroute du pharisaïsme. Le type anglais, purgé de l'artifice, de la sécheresse et de la méthode puritaines, rentre dans sa vérité. Chose étrange! La *Forsyte-Saga* est la tragédie de la nature : on y voit la lutte de cette grande tribu bourgeoise des Forsyte contre l'amour, puissance

sauvage, redoutable, force anarchique de la vie, qui détruit l'ordre, brouille les familles, renverse les maisons. Et, pour refaire l'ordre, c'est encore au mystère de l'amour que le poète fait confiance : tel le feu, à la fois l'ennemi et le génie du foyer.

Pour ma part, j'ai un peu moins que M. Galsworthy la certitude qu'il suffise de compter sur la nature pour voir se changer les convoitises et l'appétit de domination en instincts altruistes, et pour que « l'animal propriétaire », comme il appelle l'homme, se transforme en une créature de sacrifice et de bonté. J'ai peur que ce qu'il prend pour des dons gratuits, primitifs, ne soient des restes, encore vivaces, d'une vieille éducation chrétienne : à moins de lui accorder que l'homme n'est pas le même en Angleterre qu'ailleurs. Quoi qu'il en soit, il est bien curieux de comparer la morale de M. Galsworthy avec l'éthique d'un Kipling et ce qu'était, il y a trente ans, la dure loi de la Jungle.

Toute sagesse, nous dit la *Saga*, réside dans l'amour. C'est pourquoi Bicket et sa femme seront pardonnés, car ils n'ont pensé l'un qu'à l'autre et non avant tout à eux-mêmes. La fille de Soames Forsyte trouve le sens de la vie en couvant l'inconnu qui se forme dans ses entrailles. Soames lui-même s'attendrit et n'est plus que l'aïeul penché sur un berceau. Toutes ces histoires se tiennent; elles ont entre elles cette unité dont parle, dans les *Affinités* de Gœthe, le journal d'Ottilie : c'est le mince cordon rouge qu'on trouve, dit-on, tressé au centre de tous les câbles de la marine anglaise, la vieille croyance nationale que le monde n'est pas à la pensée, la foi toujours fraîche et féconde dans la naïveté, l'irrationnel, l'inconscient, les puissances du cœur et de la vie.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

JEUNES FILLES D'AUTREFOIS (1)

On ne connait pas beaucoup les jeunes filles de l'ancien régime Elles n'avaient pas, dans la société, un rôle important; elles ne commençaient d'exister, aux yeux du monde, qu'à leur mariage. Et la vie qu'elles menaient jusque-là ne se voit presque pas. On aperçoit encore moins les enfants; les tout petits enfants, pas du tout. Il n'en est pas de même à notre époque. Ces temps-ci, en particulier, laisseront de très abondants témoignages et toute une littérature, la plus complaisante, sur le plus jeune âge. Nos écrivains préludent à leurs mémoires par les récits de leur berceau, qui les attendrissent, leur semblent de grandes merveilles; toute puérilité leur est bonne. Ils cherchent loin leurs souvenirs et, s'ils les inventent peut-être un peu, c'est une sorte de crédulité plus naïve que bien vaniteuse. Il y a là un trait de nouvelle sensibilité, qui aurait paru, si je ne me trompe, assez ridicule autrefois.

C'est aussi que l'ancien régime a vécu sous l'influence de Descartes. Et la psychologie cartésienne, ne comptant pour rien les idées qui ne sont claires et distinctes, fait peu de cas d'un âge où les idées se forment, se débrouillent, cherchent leur netteté. Notre psychologie est bien différente, qui étudie avec tant de soin curieux les divers degrés de la conscience et qui espère découvrir dans les états premiers de l'âme les secrets de son développement. La Fontaine est, en son temps, un personnage très singulier : sa comparaison des animaux et des hommes, l'analogie qu'il observe entre

(1) *Les jeunes filles à la fin du XVIII[e] siècle*, par M. le comte de Luppé (Champion). Du même auteur et à la même librairie, *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand.*

les uns et les autres, la petite âme qu'il trouve aux animaux et qui lui semble une moindre image de l'âme humaine, autant de signes de son originalité. Ses contemporains nient l'âme des bêtes et refusent à l'âme enfantine leur attention.

Nous avons eu, au lendemain de la guerre, nombre de volumes (que j'ai signalés), dont les jeunes auteurs contaient à l'envi leur enfance et leur adolescence. Il ne faut pas s'en étonner; la jeunesse avait tout son prix : elle venait de sauver la France. La jeunesse est toujours digne d'intérêt, d'amitié, d'estime; elle n'a pas encore le temps de méfaire et de prouver qu'elle soit aucunement médiocre.

M. le comte de Luppé a consacré aux jeunes filles du XVIII[e] siècle un volume très attachant, tout neuf, et très exact, un peu sec, dénué des agréments que le sujet comportait ou qu'il aurait admis, un volume savant, sévère, composé à la rigueur, très remarquable.

Ses jeunes filles sont de la seconde moitié du siècle et dépendent du mouvement d'idées qui s'est produit aux alentours de 1750. Et ses jeunes filles appartiennent, soit à l'aristocratie, ou à la bourgeoisie opulente ; les autres n'ont presque pas laissé de trace dans l'histoire.

La condition des femmes, jusqu'au milieu du siècle, n'est pas brillante : on n'a pas encore posé la question de savoir si elles sont les égales de l'homme. En souffrent-elles ? Ce n'est pas sûr. Elles profitent peut-être de l'incertitude où le problème était laissé. Le péril naît du jour qu'on s'est promis de le résoudre. Il y aura des partisans de l'un et l'autre sexe ; il y aura une dispute, offensante déjà pour la simple galanterie. L'abbé de Saint Pierre, à qui plaisent tant les nouveautés, et de toute sorte, écrit un *Projet pour perfectionner l'éducation des femmes*, en 1730, et les déclare inférieures, évidemment inférieures au sexe fort. En 1762, dans son *Émile*, Jean-Jacques Rousseau ne craint pas d'écrire : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance... La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice. » Or, les femmes ont tant aimé Rousseau ! Mais lui aussi les a aimées ; et voilà comme il les a voulues, destinées pour lui, pour sa consolation, pour son bonheur. On nous fait aujourd'hui un Rousseau qui aurait inventé ou répandu ici-bas toutes les erreurs les plus fâcheuses : il en a donc au moins évité une, le féminisme.

L'opinion que l'on a des femmes, de leur excellence ou de leur infirmité, de leur suprématie ou de leur aptitude naturelle au servage, modifie ou doit modifier le système de l'éducation qui sera donnée aux jeunes filles. Eh! bien, vers le milieu du XVIII[e] siècle, et quand Rousseau ne paraît point à cet égard un novateur, voici les partisans des femmes qui se mettent à proclamer leur doctrine. M. de Puisieux déclare que « la nature a mis une égalité parfaite entre les deux sexes ». Pour le Père Caffiaux, « l'inégalité des sexes est un préjugé ». M[lle] Archambault, qui soutient *la Cause des dames*, dit que « les hommes ont moins de difficulté que les femmes pour faire les choses matérielles, et celles-ci moins que ceux-là, pour tout ce qui est du ressort de l'esprit ». M[me] Riccoboni ne doute pas que les femmes ne soient formées « pour acquérir les connaissances et pratiquer les vertus qui sont le partage égal des deux sexes ». Thomas publie son *Essai sur les femmes*, où il prétend que « les femmes sont susceptibles de toutes les qualités que la religion, la politique ou le gouvernement voudraient leur donner ». M. de Luppé cite encore d'autres témoignages et qui, émanant d'écrivains très ordinaires, prouvent que la revendication féminine était dans l'air.

Un tel mouvement d'opinion, s'il avait eu sans retard ses conséquences de fait, aurait, du jour au lendemain, changé toute l'éducation des filles. Du moment qu'elles valent bien les garçons, qu'elles ont pour le moins autant d'esprit, certainement les mêmes droits, comment leur refuser un égal épanouissement de leurs qualités, de leurs vertus mentales et morales? On eût tout aussitôt improvisé un nouvel enseignement.

Par bonheur, les idées des novateurs avaient, en ce temps, quelque difficulté à chambarder l'ancien état de choses. Par bonheur: même si ces idées étaient justes. Il est bon que les novateurs trouvent devant eux quelque résistance : elle leur impose ou leur inflige une lenteur opportune. La tranquillité d'une époque vient d'une espèce d'équilibre qui s'établit d'un principe à l'autre : l'un, le désir du changement; l'autre, la résistance au changement. Si la résistance est trop forte, les utiles réformes ne se font pas; si les novateurs ont le champ libre, leurs moindres toquades, ou les pires, détraquent tout ce qu'il aurait fallu conserver. Il est possible que l'ancien régime ait retardé parfois d'excellents projets; notre époque a le tort plus grave de n'en pas retarder qui sont mauvais.

L'éducation des filles resta, ou peu s'en faut, ce qu'elle était avant que l'on eût découvert l'éminente égalité des femmes.

Ce furent, comme autrefois et naguère, les couvents, qui eurent à élever les filles nobles et bourgeoises. Le Pentemont, l'Abbaye aux Bois, et beaucoup d'autres maisons religieuses, à Paris ou en province, ont alors autant ou plus de pensionnaires que jamais. Ce n'est pas faute de subir les attaques des novateurs, qui au surplus, se réclament d'un évêque illustre, Fénelon. Ce bel esprit, ce grand esprit, mais aventureux, est bien souvent à l'origine des idées les plus imprudentes. Il écrit ou donne un « avis à une dame de qualité », Mme de Beauvilliers, en 1715, et l'engage à ne pas mettre sa fille au couvent. De deux choses l'une, dit-il. Mais, à peine a-t-on borné à deux les hypothèses, on ferait bien de songer à la troisième... De deux choses l'une : ou le couvent n'est pas « régulier », votre fille « entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement »; ou il l'est, et votre fille en sortira « comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une caverne et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand jour ». Mais le couvent peut n'être ni un endroit folâtre, ni une caverne ténébreuse. C'est l'éventualité à laquelle Fénelon ne songe pas, ou qu'il écarte pour la commodité de sa dialectique. En fait, tant de femmes de l'ancien régime, et qui sortaient du couvent, n'ont manqué ni de vertu, ni de frivolité. Leurs mérites et leurs grâces démentent le raisonnement de Fénelon.

Voltaire se souvient peut-être de l'*Avis à une dame de qualité*, quand il fait dire à une jeune fille : « Le peu que j'ai de raison, je la dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. » Un pareil argument se retrouve à présent sous la plume de quelques pédagogues très modernes qui, dans la hâte qu'ils ont de préparer les enfants à « la vie », comme ils disent, les y mettaient tout de go, sans les envoyer d'abord à l'école; ils ne songent pas que « la vie » s'apprend vite, et s'apprend mal, si l'on n'a point eu l'esprit formé pour cette épreuve.

Contre les couvents et les religieuses qui les gouvernent, voici toute une quantité d'arguments, signés de noms obscurs. Serres de La Tour vante une jeune fille que son père a jetée à quinze ans dans le monde : « J'ai la bizarrerie de préférer cette fille, élevée dans le sein de la *corruption*, à tous ces anges femelles qu'on élève dans la retraite pour en faire des diables au jour. » Cerfvol, auteur d'une *Gamologie*, écrit à une pensionnaire : « Vous avez passé vos jours dans une société où l'on ne connaît des hommes et du mariage que le nom, où la plupart des idées qu'on a du monde sont fausses.

Dans le style de quelques recluses, tout homme est un monstre, le monde entier un séducteur. » Mme de Miremont, qui a composé un *Traité de l'éducation des femmes*, s'écrie : « Des filles presque toutes élevées dans le cloître, consacrées par état au jeûne et à la prière, sans aucun usage du monde, sans connaissance de ses dangers ni de ses devoirs, des filles pieuses souvent remplies de minuties formeront-elles jamais des mères tendres, des épouses respectables, de vraies amies, des femmes enfin qui sachent partager leur temps entre les plaisirs honnêtes et les occupations solides? Ne l'espérons pas. » Mais, quoi! toutes les générations récentes des femmes les plus aimables et dignes d'estime ne sont-elles pas sorties des couvents? On a l'air de ne pas le savoir. On se donne l'air de ne s'en pas douter, afin que l'évidente vérité ne démente pas la doctrine à laquelle on accorde sa préférence : les doctrinaires sont obligés à de rudes sacrifices, et notamment au sacrifice de l'évidente vérité. C'est drôle que l'on se fie au raisonnement, plutôt qu'à la réalité que l'on a sous les yeux. Ou bien, ne vient-on pas de s'apercevoir, — et l'on en paraît bouleversé, — que toutes les femmes françaises de l'époque, élevées au couvent, ne sont ni de tendres mères, ni de respectables épouses, ni de vraies amies, ni « des femmes, enfin », mais seulement des sottes? C'est drôle que l'entêtement d'une doctrine vous cache désormais toute réalité.

Une demoiselle Cosson et un certain Riballier, que je ne connais pas autrement, et qui écrivirent ensemble un traité *De l'éducation physique et morale des femmes*, demandent : « Des religieuses, qui ont renoncé au monde, qui en ignorent les usages, et conséquemment les devoirs, peuvent-elles donner, à une jeunesse destinée à vivre dans le monde, l'éducation qui lui convient? » et répondent : « Il ne faut pas s'attendre à un tel prodige. » Il aurait suffi de le constater, ce prodige, et pour cela d'ouvrir les yeux; mais on ne voyait que ce qu'on préférait de voir et qui n'existait qu'en bonne logique ou logique étrangère à toute réalité.

M. de Luppé, qui n'a aucun entêtement, ne prend pas la défense des couvents contre leurs détracteurs : il en décrit, d'après les papiers d'archives, les mémoires et les correspondances, l'organisation, la pédagogie et la vie quotidienne. Et il se trouve que les faits contredisent la plupart des imputations formulées par les doctrinaires anticléricaux.

Un premier point, c'est que lesdits couvents n'étaient pas si fermés au monde, ni les religieuses si rencognées dans leur retraite,

que les pensionnaires dussent tout ignorer de la vie à laquelle on les destinait.

Il y avait, dans les couvents, un usage, de donner asile, sous le nom de « dames pensionnaires », à des femmes du monde qu'une circonstance, telle que le veuvage ou l'absence du mari, laissait abandonnées. Elles avaient, à l'Abbaye aux Bois, au Pentemont, à la Visitation de la rue Saint-Jacques, aux Bernardines de la rue de Vaugirard, et pour une petite somme, le logement, la nourriture et la respectabilité. Ce fut au point que l'Abbaye aux Bois devint « un immense hôtel garni », comme dit Frédéric Masson. En principe, les dames pensionnaires n'avaient pas de communication avec l'école, avec les petites pensionnaires qui étaient là pour leur éducation. Mais on entend bien que le principe est une chose, et la coutume en est une autre. En 1771, il se fit, au couvent de Bon-Secours, un enlèvement; et Bachaumont : « Ce monastère est l'asile de quantité de jolies femmes séparées de leurs maris; c'est-à-dire qu'il est le centre de la galanterie. Il y a en outre des demoiselles pensionnaires dont les mœurs, malgré leur jeunesse, se ressentent bientôt d'une telle contagion. » Alors? Vous demandez que les petites filles ne soient pas élevées dans l'ignorance du monde? Vous les voulez mettre en contact, et le plus tôt possible, avec « la vie »? N'êtes-vous pas contents? Que vous faut-il encore?

On se plaint que les religieuses, pour dévotes qu'elles pussent être, ne savaient rien, n'étaient pas capables de donner un enseignement qui valût grand chose. Mais qu'en sait-on? Puis, dans les meilleurs couvents, ce n'était pas elles qui faisaient la classe; elles n'avaient un rôle que de répétitrices et, pour la classe, elles se procuraient de véritables professeurs, des hommes et, pour la déclamation, pour la danse, des comédiens et des danseurs de la Comédie Française et de l'Opéra.

Les petites filles de l'Abbaye aux Bois se lèvent à sept heures pendant l'été, à sept heures et demie l'hiver. Elles sont dans les classes avant huit heures, pour y attendre le passage de la maîtresse générale, qui est Mme de Rochechouart. Elles apprennent leur catéchisme. Elles déjeunent à neuf heures; et, à neuf heures et demie, vont à la messe. Après cela, elles lisent, et prennent une leçon de musique d'une demi-heure, dessinent une autre demi-heure : il est midi. A midi et jusqu'à une heure, leçon d'histoire et de géographie. A une heure, dîner; puis la récréation jusqu'à trois heures. Une heure d'écriture et de calcul. Et une heure de danse. Et le goûter,

puis la récréation. A sept heures, le souper. Le dortoir, à neuf heures et demie. Voilà une bonne journée, bien remplie d'étude, ornée de lecture, variée de repos. Il y a, pour les récréations, de grands jardins ; à l'Abbaye aux Bois, deux jardins, l'un pour les légumes, l'autre pour la promenade, une immense pelouse, deux longues allées de marronniers, des bosquets de lilas et des charmilles. Les jeux sont de toute sorte, et même violents, comme la chasse à courre, où les grandes font les chasseurs et, les petites, le gibier. L'on se bat, l'on dégringole et l'on pleure ; et l'on rit, principalement. L'on n'est pas si parfaitement sage que l'on se prive de toute espièglerie, comme de verser de l'encre dans le bénitier des bonnes sœurs, ou d'attacher les cordes qui serviraient à sonner les cloches pour matines, ou bien d'entretenir un commerce de bavardage, et cela par le trou d'un égout de cuisine, avec le marmiton d'un hôtel voisin.

Quelques-unes de ces petites filles s'appellent « madame ». Elles ont une douzaine d'années. On les a mariées; on leur a montré leur mari et, dès le soir, on les a remises au couvent.

Toutes ne sont pas également pieuses. Mlle de Grouchy, celle qui épousa Condorcet, quand elle retourna chez ses parents, après vingt mois de couvent à Neuville-en-Bresse, avait perdu la foi. Une autre, une petite Anglaise, ne se tint pas de dire un jour qu'à son avis le signe de la croix était une superstition; tout le couvent fut en alarme : on hésita si l'on ne devait pas chasser la brebis galeuse. Une petite Hélène Massalska, ce qui l'enchanta, le jour de sa première communion, c'est de porter une robe blanche lamée d'argent, qu'elle trouvait plus seyante que l'uniforme noir de tous les jours. Mais, à l'Abbaye aux Bois, Mlle de Montmorency, sur le point de mourir bien avant l'âge, disait : « Avertissez toutes mes compagnes que je leur donne un grand exemple du néant des choses humaines; il ne me manquait rien pour être heureuse, et la mort vient m'arracher à tout ce qui m'était destiné. » Il y avait, dans les couvents, toute sorte d'âmes, de la piété, de l'incrédulité commençante, à l'image de ce qu'on voyait dans la société d'alors. Et les couvents n'étaient pas la perfection même? Sans doute. Mais ils ressemblaient à la société environnante; ils convenaient à ce temps-là.

Dans la seconde moitié du siècle, un idéal nouveau se dessina : ce fut la « bonne mère ». On ne l'inventait pas, la bonne mère; on la mettait à la mode, on la vantait avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité. Comme Rousseau avait voulu que la mère allaitât ses enfants,

on voulut qu'elle prît tout le soin d'élever sa fille, de l'instruire, de la préparer aux tracas et aux agréments de l'existence. La réforme préconisée par Rousseau tendait à supprimer les nourrices ; la notion de la bonne mère, à supprimer les couvents de pensionnaire.

Les couvents, je l'ai dit, continuèrent d'avoir une clientèle fort nombreuse. Mais l'éducation des filles dans leur famille commença d'être un usage répandu. Louable usage : si les filles n'en souffrent pas, les mères en profiteront. Une mère qui s'est promis d'être une bonne mère et qui élève bien ses filles leur doit un bel exemple et, pour le leur donner, s'amendera le mieux du monde. Il faudra aussi qu'elle renonce à maintes frivolités; elle n'aura guère de temps à gaspiller. Le danger n'est que pour ses filles, au cas où elle ne parviendrait pas à devenir l'emblème de toute grâce et de toute vertu : elle se sera pourtant améliorée.

Manon Phlipon, qui devint Mme Roland, sa mère l'habillait à merveille : « Sa fille était sa poupée; et j'avais, dans mon enfance, une mise élégante qui semblait au-dessus de mon état. » Le logement ne valait pas la toilette; médiocre, le logement, comme elle le décrit : « L'enfoncement du salon, d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre. Là étaient un lit, si resserré que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes ; c'était mon asile. » Et, une ou deux fois par semaine, sa mère l'emmenait au marché, tout simplement vêtue de toile. C'est une chose qu'on ne fait pas au couvent, le marché.

Il arrivait qu'en dépit de toute sa bonne volonté, la bonne mère, ou devenue la meilleure possible, ne suffit pas toute seule à une tâche qui demandait beaucoup d'abnégation et des talents. Elle avait alors recours à une gouvernante. L'éducation dans la famille, c'est le règne des gouvernantes, qui ne sont pas toutes parfaites. On les cherche des saintes, et pleines de génie ; mais on les prend comme on les trouve.

Et Mme de Puisieux : « L'aveuglement des mères est étrange, vis-à-vis de celles qu'elles choisissent pour élever leurs filles. Elles prennent des femmes sans éducation pour faire celle d'une demoiselle ; elles s'imaginent que des personnes sans mœurs peuvent inspirer la vertu. » Et Mme Riccoboni : « On nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées. » Et Mme de Genlis : « Qui donne-t-on pour gouver-

nante à sa fille? Une femme de chambre, c'est-à-dire une personne qui, non seulement n'a pas la moindre notion de littérature, d'histoire, etc., mais qui ne sait ni la langue ni l'orthographe. Une femme de chambre sert depuis quinze ans; elle commence à vieillir, elle n'est plus leste, elle a de la peine à se tenir debout le temps d'une toilette, son service est moins prompt, moins agréable : qu'en fera-t-on? une gouvernante. » Il y avait pourtant de bonnes institutrices, mais qui étaient rares. Les Monthulé en possédaient une qui enseignait à leurs filles « l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien, et plus soigneusement encore les règles de la grammaire française ». Le duc et la duchesse d'Ayen s'étaient procuré une petite personne, maigre, sèche, blonde, pincée, susceptible, fort attachée à ses devoirs et qui les remplissait fort bien; elle s'appelait Mlle Martin : nommons-la, pour que son humble et digne mémoire échappe un instant à l'oubli, ce néant.

Les bonnes mères ne se déchargeaient pas volontiers du soin de leurs filles sur des gouvernantes qui ne valaient qu'en très petit nombre Mlle Martin. Elles avaient alors bien de l'occupation. Et Mme d'Ayen, malgré toute la confiance qu'elle accordait à Mlle Martin, voici comme elle entendait son devoir, au dire de Mme de la Fayette, sa fille : « Elle embrassait, au commencement de la journée, ses cinq filles, les trouvait sur son chemin à l'heure où elle allait entendre la messe aux Jacobins ou à Saint-Roch. A trois heures, elle dînait avec elles et les emmenait, après le repas, dans sa chambre à coucher. C'était une grande chambre tendue de damas cramoisi galonné d'or, avec un lit immense. La duchesse s'asseyait sur une bergère, près de la cheminée, ayant sous la main sa tabatière, ses livres, ses aiguilles. Ses cinq filles se groupaient alors autour d'elle, les plus grandes sur des chaises, les plus petites sur des tabourets, disputant doucement à qui serait la plus près de la bergère. Tout en chiffonnant, on causait des leçons de la veille, puis des petits événements du jour. Cela n'avait pas l'air d'une leçon et, à la fin, c'en était une, et de celles qu'on retenait le mieux. » C'est bien joli. Ne dirait-on pas d'un tableau de Greuze, et raconté par Diderot?

Mais, s'il était difficile de trouver une admirable gouvernante, il n'était pas beaucoup moins rare de tomber sur la bonne mère accomplie. Beaucoup de filles se plaignent de la leur. Celle de Mme de Ferrières, pour une peccadille, la faisait fouetter aux orties. Et la maman de Manon Phlipon, « avec beaucoup de bonté, avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée

qu'affectueuse ». Mais aussi Manon Phlipon demandait beaucoup.

M. de Luppé nous révèle un type charmant de jeune fille en Mlle de Malboissière, fille d'un opulent financier. Geneviève de Malboissière, née en 1746, fut élevée dans sa famille. On lui donna tous les professeurs qu'elle voulut, et elle en voulut de très variés, car elle parvint très jeune à savoir, sans compter le français qu'elle écrivit à merveille, six langues, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. Dès quinze ans, elle lisait *Virgile* et traduisait *Hérodote*. Elle composait promptement des comédies et des tragédies, de moindres vers pour de petites circonstances. Elle suivait assidûment des cours d'histoire naturelle; et tout ce qu'on apprenait de son temps lui semblait digne de sa curiosité. Elle ne manquait pas une première à la Comédie-Française. Tout cela, et le reste, avant vingt ans, qu'elle mourut de la rougeole. Quelle personne étonnante!

Elle a laissé tout un gros volume de lettres qu'elle adressait à une de ses amies, Adélaïde Méliand. Ces lettres avaient été publiées il y a soixante ans par le marquis de la Grange, petit-fils d'Adélaïde, mais imparfaitement. M. de Luppé en a refait l'édition.

Voici comme elle écrit à quinze ans. Elle raconte un rêve qui l'a occupée la nuit précédente. Adélaïde était assise au pied d'un grand arbre, dans le bois de la Garenne, et tenait son chien Zelindor sur ses genoux, et regardait au ciel un vautour qui poursuivait un pigeon. Elle aperçut Geneviève, jeta un cri et dit qu'elle se sentait perdue, si le pigeon succombait. « Dans ce moment que vous me parliez, le pigeon vint se réfugier dans vos bras. Nous entendîmes aussitôt une voix qui dit qu'elle avait voulu éprouver votre tendresse, mais que le charme était rompu, que le pigeon allait reprendre sa première forme et que vous alliez être unis; aussitôt le vautour s'enfuit et le pigeon devint un grand homme beau et bien fait. Vous reprîtes ensuite le chemin du château, je vous perdis de vue et me réveillai sans savoir la fin de cette aventure. » C'est un rêve; et c'est une manière de rébus qui devait être la clarté même pour Adélaïde.

Ces petites filles ont leurs amours, et qui leur donnent du tintouin. Quand les prend le désir d'en parler, dans leurs lettres, elles empruntent une langue étrangère, soit l'italien ou l'anglais, que leurs parents ne lisent pas. Geneviève au surplus se méfie du mariage et dit : « Souvent ces hommes sont charmants pendant six mois et deviennent après semblables à des démons. » Adélaïde ne le

croit pas et, pour convaincre Geneviève, cite l'exemple de M. de Flavigny, lequel ne cesse pas d'aimer sa femme. « Je vous trouve admirable, mon cœur! réplique M[lle] de Malboissière. M. de Flavigny, dites-vous, est toujours amoureux de sa femme? En vérité, cet amour-là est bien tenace. A peine y a-t-il six mois qu'ils sont mariés : et s'aimer encore après avoir vécu si longtemps ensemble! Ils deviendront réellement un exemple pour la postérité. Oh! ciel, un mari qui aime sa femme, mais c'est un prodige étonnant. On a raison de nous marier jeunes ; car, je crois que, si l'on attendait un certain âge, on aurait bien de la peine à se résoudre à prendre un engagement dans lequel il est moralement sûr (ah! pardon, j'oubliais le presque) que l'on risque son bonheur et sa liberté. » Oui, ajoute-t-elle, une « petite » de quinze, seize ou dix-sept ans se marie volontiers : c'est pour avoir un brillant équipage et des diamants; elle ne sait la différence qu'il y a d'un prétendant à un mari! Geneviève le sait : le prétendant, doux, complaisant, libéral et qui s'étudie à toujours paraître le plus aimable devant vous; et le mari, grondeur, contredisant et avare.

Le mari n'a seulement pas soin de cacher ses défauts; il juge tout naturel de les montrer, afin d'en jouir et de n'en rien perdre. « J'en vis un exemple, il y a quelque temps, à la Comédie-Française, qui me fit faire des réflexions qui n'entrent pas ordinairement dans une tête de quinze ans... » Non sur la scène, mais dans la salle : un vrai mari. Trois personnes se trouvaient dans une loge auprès de celle des Malboissière : un mari, sa femme et sa belle-sœur; pour le deviner, Geneviève n'eut qu'à les regarder. « La jeune femme avait l'air très triste, la sœur l'air très ennuyé, le mari ne desserrait pas les dents, ou bien il fredonnait quelque mauvais air. Je l'aurais, je crois, battu, si j'avais osé, tant il m'impatientait. » Et elle se demande pourquoi ces « coquins d'hommes », qui ont parfois tout ce qu'il faudrait pour être agréables, se rendent si affreux. « Je voudrais, si j'étais mariée (mais c'est impossible), que mon mari ne s'occupât que de moi, qu'il m'aimât uniquement. Je ferais mon bonheur suprême de lui plaire; mais je voudrais qu'il me rendît le change, afin qu'il vécût toujours avec moi plus en amant qu'en époux. » Elle le dit comme elle se le figure, et se le figure comme elle le désire ; elle a quinze ans, qui n'est point l'âge de l'incertitude. Mais elle ne compte pas trouver le mari qu'elle exigerait.

A dix-huit ans cependant, elle fut amoureuse d'un petit cousin qu'elle avait, Randon de Lucenay. Et elle écrit à son amie Adélaïde :

« Mon petit cousin est très aimable, doux, honnête, affable, obligeant; il m'aime de tout son cœur et réellement je l'aime beaucoup. Il est venu un instant avant le dîner pour me voir. M[lle] Jaillé [l'institutrice de Geneviève] était dans le petit cabinet ; moi, je lisais auprès de ma table. Il s'est approché de moi, m'a pris la main comme à l'ordinaire et me l'a baisée... » Qu'a-t-elle fait? « Naturellement, je me suis approchée pour l'embrasser... » Ce *naturellement* est bien joli... « Son premier mouvement a été de s'approcher aussi. Vient un instant de réflexion : sur-le-champ, nous nous reculons tous les deux, en rougissant et en riant. Ce coup de théâtre (car c'en est un) était plaisant. » Comme elle se regarde vivre; et comme elle observe le tour que font dans son cœur et dans son esprit les velléités et les sentiments ! Sa vive intelligence ne la laisse pas soumise aux caprices de toutes minutes.

Voire, elle invente les dialectiques dont elle a besoin pour excuser à elle-même ses folies : « Je ne lui accorde rien, dit-elle, qu'il ne me ture qu'il ne voit pas de mal à le faire. » Et il jure, le petit cousin, tout ce qu'on veut, qui suffit à la bien rassurer. Plus sage, Adélaïde, — ou plus sage pour son amie que pour soi, — l'engage à prendre garde. « Je l'aime de tout mon cœur, réellement ! » répond Geneviève. Et cela est sans réplique.

Mais il arriva que Lucenay se révéla un frivole. Il avait la tête légère : on le voyait tous les jours; et puis il était plusieurs jours sans venir. Et il montrait parfois de grandes tristesses, de grandes jalousies. Geneviève adorait qu'il fût jaloux : signe d'amour ! se disait-elle. « Je l'ai vu hier, écrit-elle un jour à son amie. Et il m'a volé quelque chose; ce n'est pas trop bien : dans la semaine sainte ! » Geneviève eut à constater que son petit cousin ne valait pas grand chose et ne lui ferait pas un mari. Elle l'éconduisit; et il se laissa très bien éconduire. Elle fut, l'année suivante, amoureuse d'un Jean-Louis Dutartre, fils d'un notaire au Châtelet, gentil garçon, la douceur même et plus sérieux mille fois que le petit cousin. Elle l'agréa pour fiancé. Mais il mourut, presque soudainement, peu après. Et elle, dix mois plus tard, mourut à son tour. Elle n'avait pas tout à fait vingt ans. On dit que la douleur qu'elle éprouva pour la mort de son fiancé abrégea ses jours.

ANDRÉ BEAUNIER.

LE DROIT DE RÉPONSE

APRÈS L'ARRÊT DE LA COUR D'ORLÉANS

A la suite de notre *Revue dramatique* du 15 juin 1919, nous avons reçu la lettre suivante, que l'arrêt de la Cour d'Orléans, en date du 27 mai 1925, nous condamne à publier :

LETTRE DE MM. SILVAIN ET JAUBERT

Paris, le 20 juin 1919.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous nous permettre de répondre à la partie qui nous touche plus particulièrement de votre magnifique article sur *les Perses*? Et ne nous prêtez pas le désir de maudire notre juge : tant s'en faut. Nous désirons simplement vous soumettre et soumettre aux lecteurs de votre bimondiale *Revue* quelques remarques générales, dépouillées de toute rancune personnelle, sur un ou deux points de pure doctrine.

Vous expliquez, avec autant de netteté que d'éclat, le sens réel et la grandeur des *Perses;* là, nous ne pouvons qu'admirer et acquiescer. Et, si vous voulez, nous acquiescerons encore, mais sans adhérer autant, au jugement peut-être un peu trop sommaire et sévère, tout de même, que vous portez sur la qualité de notre modeste traduction. Peut-être, en effet, du sommet où vous exaltez le chef-d'œuvre d'Eschyle, n'avez-vous pas suffisamment apprécié la valeur de notre effort poétique. « Traduire Eschyle en vers, écrivez-vous, à moins d'être un très grand poète, il est sage de ne pas s'en mêler. » Et le mot de « médiocrité » vient, naturellement, sous votre plume, pour qualifier notre traduction. « J'estime qu'une prose fidèle eût mieux valu », concluez-vous.

Or, c'est là-dessus précisément que nous nous permettons de n'être pas tout à fait de votre avis. Nous estimons, nous, qu'un poète ne saurait être vraiment traduit que par un poète, que le rythme lyrique, pour revivre dans une autre langue, appelle, exige le rythme lyrique et que, si l'on ne veut trahir, sous couleur de le traduire, un drame tel que *les Perses*, — où, tout le long de l'action, la strophe et l'antistrophe, vers par vers, stance par stance, mètre par mètre, se répondent dans un mouvement harmoniquement symétrique et infiniment varié, — la meilleure prose ne vaut pas les vers, ces vers fussent-ils effectivement aussi médiocres que les nôtres ont eu le déplaisir de vous sembler.

Et pour essayer de le prouver, — car, que pèserait une affirmation gratuite, sans aucune preuve à l'appui? — voulez-vous que nous reprenions ensemble, dans leur ordre, vos propres citations d'Alexis Pierron, mais en les confrontant avec les passages correspondants de notre version en vers, puisque vous n'avez pas cru devoir citer ces passages vous-même, ce qui aurait eu le double avantage de démontrer et la réelle médiocrité de notre travail, et la complète impartialité de votre critique.

« Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes et les temples des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de tous vos biens... »

ALEXIS PIERRON.

Allez, enfants des Grecs, sauvez votre Patrie,
Vos femmes, vos enfants, les temples de vos Dieux,
Et les tombeaux de vos aïeux :
Le moment est venu, c'est la lutte suprême.

SILVAIN et JAUBERT.

« Quel mortel échappera aux perfides trahisons de la fortune? Quel est l'homme au pied agile qu'un bond heureux mettra hors du piège? Caressante et flatteuse d'abord, la calamité attire les humains dans ses rets. »

STROPHE III

Mais, dans la fortune contraire,
Quel mortel peut braver les Dieux
Et, d'un bond hardi, se soustraire
A leurs pièges insidieux?

ANTISTROPHE III

Car la destinée est traîtresse.
D'abord, pour nous prendre à ses rets
Elle nous flatte et nous caresse,
Mais ne nous lâche plus après.

« Il (Xerxès) s'était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue; c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. »

... Assis sur un trône, au haut d'un promontoire
D'où bientôt il devait contempler sa victoire,
C'est sa mort qu'il contemple à terre et sur les flots.

« Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence, ce qui pousse c'est l'épi du crime : on moissonne une moisson de douleurs. »

Ces morts, muets témoins, vont dire à tous les yeux
Qu'un mortel ne doit pas être trop orgueilleux :
Car la fleur de l'orgueil a pour fruit la folie,
C'est un épi qui donne une triste moisson.

Nous vous le demandons, monsieur le directeur, nous le demandons à votre public si lettré, est-ce que « l'honnête traduction » que vous citez seule, est-ce que « l'excellente », « loyale et simple » traduction, d'Alexis Pierron donne une idée suffisante des strophes et antistrophes de l'original et du mouvement lyrique qui emporte les pensées éternelles d'Eschyle? Et nos vers, nos pauvres vers, mais qui du moins épousent le texte grec comme les plis de la tunique épousent un corps divin, nos vers n'évoquent-ils pas davantage que cette prose impersonnelle et amorphe, le rythme, le mouvement et la pensée même du grand tragique?

Cette évocation, du moins avons-nous fait effort pour la réaliser aussi pleinement qu'il était possible. Nous avons voulu notre traduction « fidèle » et nous la prétendons « loyale ». Vous pouvez consulter sur ce point des hellénistes, aussi distingués et aussi différents par ailleurs, que MM. l'abbé Calvet et Desrousseaux-Bracke. Non contents de chercher et de rendre le sens général, nous avons discerné, exprimé les nuances : et quel verbe plus nuancé que celui d'Eschyle dans ses *Perses*? Vous en avez excellemment marqué les caractères lyriques, mais ce lyrique n'est point continu,

il n'exclut ni la précision, ni la familiarité, ni même (et jusque dans le pathétique *lamento* final) un certain comique qui, pour être, semble-t-il, demeuré clos à tous les traducteurs en prose comme à tous les commentateurs, n'en ressort pas moins du texte grec, *directement* interrogé. Et croyez que ce comique-là n'échappait aucunement aux Athéniens contemporains. Grand poète épique et lyrique, Eschyle était, en outre, bien trop homme de théâtre, et trop bon patriote pour vouloir apitoyer outre mesure les Grecs victorieux sur les Barbares vaincus et durement châtiés.

« Nous pleurons, ô Grèce, et tu ris », gémit Xerxès.

Consciencieux interprètes du Maître nous avons essayé d'apparaître tour à tour, comme lui, avec lui, lyriques et familiers, dût cette familiarité nous faire taxer de « médiocrité ». Mais telle quelle, notre version aura permis au public français d'applaudir le chef-d'œuvre d'Eschyle, à vos lecteurs de lire l'admirable dithyrambe qu'il vous a inspiré. C'est plus qu'il n'en faut pour nous empêcher de regretter les deux ans de labeur patient et pieux et joyeux que cette version nous a coûtés.

SILVAIN et JAUBERT

Lauréats de l'Académie française,
Prix Toirac 1918,
pour leur *Andromaque et Pélée*
jouée par la Comédie-Française en 1917

L'APPEL JUDICIAIRE AU LÉGISLATEUR

La « réponse », — pour laquelle MM. Silvain et Jaubert, ont mis en mouvement l'appareil judiciaire au grand complet et dont l'examen n'a pas occupé moins de quatre magistrats au Tribunal de première instance, six à la Cour d'appel de Paris, dix-neuf à la Cour de cassation, onze à la Cour d'Orléans, soit quarante juges, présidents de Chambre, conseillers à la Cour, substituts et avocats généraux, auxquels il convient d'ajouter quatre avocats à la Cour, deux avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, six avoués et divers greffiers, huissiers et autres officiers ministériels, — paraît *six ans et quinze jours* après l'article incriminé... Nous sommes un peu loin des trois jours fixés par la loi!

Pendant ces six ans et ces quinze jours, beaucoup de choses se sont passées, la pièce de MM. Silvain et Jaubert a eu grandement

le temps de quitter l'affiche et eux-mêmes ont senti diminuer en eux le désir de voir leur réponse imprimée. N'est-ce pas la preuve indiscutable que le droit de réponse, tel qu'il est actuellement organisé, est à la fois *vexatoire* et *inopérant*? Il fait peser sur le journaliste une servitude humiliante, pour n'apporter à l'auteur qu'un avantage illusoire.

Une législation, dont il est établi qu'elle ne donne satisfaction à personne, n'a plus qu'à disparaître : une réforme s'impose.

Cette réforme, ce n'est pas seulement la presse, ce sont les tribunaux qui la réclament. Placé entre sa conscience d'honnête homme et le devoir strict de sa fonction, entre son bon sens et la lettre de la loi, le magistrat se tourne vers le législateur : il lui demande de le libérer en modifiant le texte législatif.

C'est ce que vient de faire, — une fois de plus, mais cette fois en termes plus clairs et de façon plus pressante que jamais, — la Cour d'appel d'Orléans. Dans un arrêt qui, loin de contredire le mémorable arrêt de la Cour d'appel de Paris, lui fait écho, elle a tenu à énumérer et accumuler toutes les raisons qui ont fait sa conviction, et auxquelles les termes de la loi lui ont imposé la dure obligation de renoncer.

Les attendus dont elle a fait précéder son arrêt ne laissent à ce sujet aucun doute. Les voici tels qu'elle les a nettement formulés et volontairement groupés en faisceau :

Attendu que l'affaire soumise à la Cour de renvoi prend une exceptionnelle importance;

Qu'il s'agit de statuer sur l'étendue ou la restriction du droit de réponse qui appartiendrait à toutes les personnes nommées ou désignées dans un journal ou un écrit périodique, même lorsque les critiques dont elles sont l'objet sont justes, sérieuses et mesurées;

Que le débat s'élève, en ce sens que le droit de réponse admis sans restriction d'un auteur à un critique, fait avec prudence et de bonne foi, porterait atteinte à la liberté d'écrire;

Attendu qu'il est aussi soutenu qu'il incombe à l'autorité judiciaire de contrôler et vérifier, pour le maintenir dans ses justes limites, l'exercice des facultés concédées par la loi;...

Attendu qu'un semblable raisonnement, très séduisant en lui-même, et qui reconnait aux tribunaux leur désir et leur volonté d'interpréter la loi, *devrait être accueilli*, s'il ne se trou-

vait en contradiction flagrante avec la loi du 29 septembre 1919, qui a modifié les articles 13 et 34 de la loi du 29 juillet 1881.

Il est difficile à des juges de faire mieux sentir l'opposition entre ce qu'ils auraient voulu et ce qu'ils ont dû faire.

Ce « raisonnement... qui devrait être accueilli », est celui même qu'ont présenté, devant les divers degrés de juridiction, les éminents avocats de la *Revue*, Mᵉ Léouzon Le Duc et Mᵉ de Lavergne, avec une force d'argumentation que les juges eux-mêmes ont cru devoir reconnaître. A Orléans, Mᵉ Léouzon Le Duc, s'élevant au-dessus des subtilités juridiques et chicanes de textes, avait dégagé et mis en toute sa lumière le point de vue social de la question. L'individu admis à se faire lui-même justice, c'est la négation des principes sur lesquels repose toute société. La Cour d'Orléans, en s'appropriant ce point de vue, en a souligné l'importance.

Son arrêt constitue une manifestation si rare qu'elle paraît nouvelle : **l'appel judiciaire au législateur.**

***

Cet appel reçoit une importance particulière du fait qu'il vient confirmer et fortifier le vœu déjà formulé par les Associations de presse.

On se souvient qu'au lendemain du jugement rendu par le Tribunal civil de la Seine, le 13 février 1921, l'émotion avait été grande dans la presse. Ce jugement consacrait purement et simplement l'application mécanique du droit de réponse, considéré comme un droit général et absolu. Menacées dans leur activité professionnelle, les diverses associations de presse parisienne et départementale s'étaient réunies et avaient cherché, d'un commun accord, les moyens de préserver la liberté d'écrire. Une Commission fut désignée à cet effet. Dans le rapport présenté, au nom de cette Commission, au Comité général des Associations de presse, Mᵉ Justal s'exprimait en ces termes :

« Votre Commission a pensé qu'il importait avant tout de mettre un terme aux abus du droit de réponse, en matière de critique littéraire, dramatique, artistique ou scientifique, abus que les tribunaux étroitement liés par un texte impératif, n'ont sanctionnés qu'avec des regrets formellement et constamment exprimés. Plusieurs Cours d'appel et tribunaux ont même essayé de se dégager d'une jurisprudence à laquelle cependant ils ont été ramenés par la volonté

immuable de la Cour de cassation. Toutes les décisions judiciaires sont des appels indirects au législateur pour abroger des prescriptions absurdes et surannées. »

La Cour d'Orléans n'a fait autre chose que renouveler cet *appel au législateur pour abroger des prescriptions absurdes et surannées.*

Me Justal ajoutait :

« Vous avez estimé que la modification de l'article 13 ne devait pas viser simplement le cas de la critique artistique, littéraire et scientifique, mais mettre sur un pied d'égalité tous les citoyens. Ainsi nul ne serait fondé à exiger l'insertion d'une réponse à un article, où il est nommé ou désigné, s'il n'exerce un droit de légitime défense. Il y a légitime défense lorsque l'honneur ou la considération de l'intéressé a été mis en jeu. »

En conséquence, la Commission proposait de modifier le texte de l'article 13. — « Le gérant sera tenu d'insérer dans les trois jours de leur réception les réponses de toute personne nommée ou désignée », — ainsi qu'il suit :

Le gérant sera tenu d'insérer, dans les trois jours de leur réception, les rectifications, *ou, s'il a été porté atteinte à leur honneur ou à leur considération, les* réponses *de toutes personnes nommées ou désignées.*

Ce texte, — ou tout autre texte ayant pour effet de rendre aux tribunaux leur faculté d'appréciation, et de faire rentrer le droit de réponse dans la règle du **droit commun**, — a-t-il chance de remplacer, dans la loi sur la presse, l'actuel, laconique et funeste article 13? Nous croyons savoir que la question est mieux qu'à l'étude, et qu'une solution ne tardera pas à intervenir.

L'affaire Dubout nous a valu la loi de 1919 qui, fixant un maximum de 200 lignes, apporte au droit de réponse une limitation matérielle.

On peut espérer que l'affaire Silvain et Jaubert aura pour résultat d'apporter au droit de réponse une limitation morale garantissant la liberté du critique et la dignité de l'écrivain.

La parole est au législateur.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Après 73 jours d'une gestation particulièrement laborieuse et plusieurs insuccès, la Belgique vient enfin d'enfanter un ministère à deux têtes, image d'un parlement sans majorité et d'un pays profondément divisé qui cherche sa voie. Toutes les nations d'Europe sentent d'instinct le besoin, dans la crise économique et morale d'après la guerre, de nouvelles formes de l'autorité que le vieux parlementarisme ne leur donne pas; elles rejettent les solutions révolutionnaires, tout en aspirant à renouveler le harnois trop usé. Les élections belges du 5 avril ont été nettement démocratiques; elles ont donné, nous l'avons dit, aux deux grands partis socialiste et catholique un nombre égal de 73 députés (chiffres définitifs) et 23 sièges seulement aux libéraux, dont les tendances politiques se rapprochent plutôt de celles de nos radicaux. Le groupe libéral décida de ne prendre aucune part aux responsabilités du pouvoir et de se « retremper dans l'opposition ». Dès lors, comment former un cabinet et le faire vivre? Deux solutions seulement paraissaient possibles : un ministère de minorité ou un gouvernement de coalition avec un programme de transaction. Le roi Albert commença aussitôt ses tentatives. Les socialistes seuls avaient, le 5 avril, gagné des sièges et apparaissaient comme les vainqueurs de la lutte électorale : le Roi fit appel à leur chef, M. Vandervelde. Les tendances du socialisme belge sont réformistes et d'autre part, dans le groupe catholique, une quarantaine de membres appartiennent à la nuance démocratique plus ou moins accentuée, avec MM. Poullet, Tschoffen, le Révérend Père Rutten, sénateur. Les organisations sociales des deux groupes : syndicats, coopératives, institutions de prévoyance et d'éducation, sont sans doute les plus développées et les mieux constituées qu'il y ait en Europe.

M. Vandervelde tenta de réaliser un cabinet « tripartite », en

groupant les éléments démocratiques des trois partis; il échoua devant le double refus des libéraux et des catholiques. Les socialistes, parmi lesquels les Wallons sont nombreux, ont d'ailleurs une difficulté spéciale à s'entendre avec les catholiques démocrates, Flamands pour la plupart, qui appartiennent à la nuance flamingante modérée. Après l'échec du *leader* socialiste, le Roi fit appel à l'expérience et à l'autorité de M. de Broqueville, qui ne réussit pas à mettre sur pied une combinaison catholique et libérale. Le Roi recourut alors à M. Van de Vyvere, l'un des chefs de la droite, sympathique aux Flamands et aux démocrates, qui finit par constituer un cabinet exclusivement composé de catholiques, en réservant toutefois trois portefeuilles pour les libéraux, s'ils se ralliaient à la combinaison : libéraux et socialistes se prononcèrent contre lui et, dès le premier contact avec la Chambre des représentants, il fut renversé. L'abstention des libéraux faisait échouer toute tentative de ministère de coalition : le Roi s'adressa à leur chef, M. Max, bourgmestre de Bruxelles; mais les deux partis les plus nombreux se trouvèrent d'accord pour refuser leur appui soit à un ministère « tripartite » présidé par M. Max, soit à un cabinet de fonctionnaires; il eût été paradoxal que le groupe vaincu le 5 avril fut précisément celui qui bénéficiât des divisions de ses adversaires. Il devenait urgent d'aboutir; on commençait à parler d'une dissolution qui n'eût vraisemblablement profité qu'aux socialistes. Le vicomte Poullet, le chef le plus en vue des catholiques démocrates, appelé par le Roi, après avoir vainement tenté de fléchir l'intransigeance des libéraux et de constituer avec leur concours un cabinet tripartite, se mit d'accord avec M. Vandervelde et aboutit à une combinaison où catholiques et socialistes avaient chacun la moitié des portefeuilles. Mais les socialistes s'étaient réservé les Affaires étrangères et l'Intérieur, c'est-à-dire l'influence dominante au dehors et au dedans; la réunion plénière de la droite y vit une raison de refuser son approbation, et deux de ses membres, M. Carton et M. de Liedekerke, se retirèrent. La combinaison échouait. M. Poullet et M. Vandervelde la reprirent avec quelques modifications. M. Vandervelde garde les Affaires étrangères, mais l'Intérieur est confié à un libéral non parlementaire de tendances conservatrices et de sympathies catholiques, le baron Rolin-Jacquemyns, juriste bien connu, qui représentait la Belgique à la haute commission interalliée des pays rhénans. En revanche, le portefeuille de la Guerre est donné au général Keestens qui passe pour un libéral avancé vers la gauche.

Le ministère se trouve ainsi formé de deux groupes égaux en nombre et en influence. Les catholiques ont la présidence du Conseil et les Affaires économiques avec le vicomte Poullet, la Justice avec M. Tschoffen, les Finances avec M. Jannsen, les Colonies avec M. Carton, l'Agriculture avec M. Van de Vyvere, dont la personnalité apporte au groupe catholique un appoint de haute valeur. Les socialistes mettent M. Vandervelde aux Affaires étrangères, M. Wauters au Travail, M. Anseele aux Chemins de fer, M. Camille Huysmans aux Sciences et Arts, M. Laboulle aux Travaux publics.

Le programme, lu au Parlement le 23, est simple et limité; il résulte d'une sorte de concordat conclu entre M. Poullet et M. Vandervelde : maintien du *statu quo* au point de vue religieux, prééminence des questions financières, économiques et sociales, vote de quelques lois de réforme et d'organisation, telles que les projets d'assurances sociales. Sur ce terrain, on se demande pourquoi un accord et une collaboration entre catholiques et socialistes ne pourraient pas durer; la constitution d'un tel ministère est une satisfaction donnée par le Roi à l'opinion démocratique, qui a révélé sa force aux élections du 5 avril; le règne de la vieille droite, dont M. Wœste était la remarquable incarnation, est fini. Les catholiques avaient à choisir entre une dissolution et une coalition socialiste et libérale dont le programme n'aurait pu être qu'anticlérical. On comprend que, dans ces conditions, le groupe catholique, qui garde la présidence du Conseil, et le groupe socialiste qui, pour la première fois, accède au pouvoir, aient, après des débats très animés, approuvé, dans leurs réunions particulières, la formation du cabinet Poullet-Vandervelde. La presse de langue française, en Belgique et la plupart des journaux catholiques en France paraissent tenir pour évident que les catholiques seront les mauvais marchands d'une telle expérience. C'est faire peu de cas de leur énergie et de leur esprit politique. Le président du Conseil, en Belgique, contresigne tous les décrets émanant des autres ministres en tant qu'ils engagent la politique générale du Gouvernement et son droit de veto est absolu. L'influence de M. Vandervelde sera naturellement considérable, mais M. Poullet est loin d'être un homme d'État sans expérience ni autorité. L'expérience qu'il aborde avec un courage méritoire est intéressante non seulement pour la Belgique, mais pour tous les pays, à une heure critique où les partis de subversion totale s'agitent, où les vieux groupes tels que les radicaux en France et les libéraux en Belgique n'apportent que des formules désuètes, des solutions

inopérantes et où il s'agit de savoir si une force d'ordre et un parti de gouvernement peuvent sortir du socialisme réformiste. Le parti catholique belge, en permettant à plusieurs de ses chefs de tenter l'épreuve d'une collaboration avec les socialistes, sur un programme précis et limité de réformes démocratiques, sociales et financières, fait une expérience qui datera dans l'histoire politique de notre temps et dont les résultats méritent d'être suivis de près. Il est permis d'appréhender que les querelles de langue et de race qui divisent la Belgique ne viennent troubler et fausser la tentative du nouveau Cabinet. Certes nous ne confondons pas les complaisances de patriotes belges, comme le vicomte Poullet ou le Père Rutten, pour le mouvement flamand, qui s'allient au respect de la haute culture française et à l'amitié pour la France, avec les trahisons de l'activisme germanophile. Mais des imprudences comme celles de l'association des étudiants flamands de Louvain, ou certains excès de la démagogie rurale et cléricale, qui propose comme exemple aux paysans des Flandres la sécession irlandaise, compromettent les chefs plus modérés qui accèdent aujourd'hui au pouvoir. La présence de M. Vandervelde au ministère des Affaires étrangères ne modifiera pas, dans ses grandes lignes, la politique extérieure de la Belgique et n'altérera pas sa bonne entente avec la France : c'est un point essentiel au moment où s'affirme le bon accord franco-britannique et où la réponse française, approuvée par l'Angleterre et la Belgique, vient d'être, le 16 juin, remise au Gouvernement allemand.

La réalisation d'un accord franco-anglais pour l'établissement d'un pacte de sécurité est, en elle-même, un fait dont la haute importance ne saurait échapper à quiconque a suivi, depuis 1919, les péripéties de ces négociations décevantes. Nous pouvons aujourd'hui juger sur pièces, d'après les textes que le Gouvernement français vient de publier, du chemin parcouru et du résultat obtenu. De ces documents ressort d'abord l'impression de la loyauté et de la volonté d'entente que M. Austen Chamberlain et le Gouvernement britannique ont apportées dans la négociation. Le ministre des Affaires étrangères avait, on le sait, à vaincre, dans le ministère même, des résistances appuyées par un fort courant d'opinion publique tant en Angleterre que dans les Dominions. Cependant la conversation diplomatique qui rétablit l'accord entre les deux grands alliés, consacre en même temps le succès de la politique britannique sur le continent. La France a recouvré l'Alsace et la Lorraine; l'Angleterre

les lui garantit; si sa frontière de l'Est ou celle de la Belgique était de nouveau attaquée, l'Empire britannique avec toutes ses forces s'engage à la défendre. C'est là un fait dont on ne saurait méconnaître ni l'importance, ni les avantages. Mais la France, sauf en Alsace, est éloignée du Rhin; lorsque les délais prévus par le traité seront écoulés, elle ne trouvera sur la rive gauche du fleuve historique ni un État ami, ni un pays neutre, ni une barrière militaire : sur ce point, les défiances anglaises de 1815, rafraîchies en 1919, l'emportent. Nous le constatons, pour l'histoire, parce qu'il faut bien, en passant, indiquer la signification lointaine des faits contemporains. Après les abandons de M. Herriot, nous ne pouvions guère nous attendre à mieux. L'entente franco-anglo-belge est, dans l'état actuel du monde, particulièrement nécessaire; elle pourra devenir, en face de l'offensive du communisme, un puissant instrument d'ordre et de paix, pourvu qu'on sache en élargir les bases et en développer les conséquences.

Pour apprécier la valeur intrinsèque de l'accord franco-anglais, il faut rappeler d'abord quels avantages l'Allemagne espérait tirer du mémorandum du 9 février auquel répond la note remise le 16 juin à M. Stresemann. L'Allemagne, quel que soit son Gouvernement, poursuit le même objet : revision du traité de Versailles. Le traité est fondé sur la culpabilité et la responsabilité de l'Allemagne dans l'agression de 1914. Si l'Allemagne n'est pas coupable, elle ne doit pas de réparations et les annuités du plan Dawes ne sont plus qu'une contribution qu'elle consent, en raison de sa défaite, à apporter au rétablissement de la prospérité européenne. Si elle n'est pas coupable, les précautions que le traité stipule pour prévenir une nouvelle agression de sa part doivent se transformer en précautions *bilatérales* destinées à sauvegarder la paix générale. Participer à un pacte de sécurité, établir qu'un tel pacte n'est pas seulement dirigé contre l'Allemagne, c'est mettre l'Allemagne, en Europe, sur un pied d'égalité avec les Puissances qu'elle a attaquées en 1914 et qui l'ont vaincue : c'est le résultat constamment poursuivi par les Allemands avec l'appui d'une forte partie de la presse en Angleterre et aux États-Unis et parfois avec le concours des Gouvernements ; c'est une opinion que les Allemands et leurs amis ont eu l'habileté d'accréditer dans le monde qu'effacer toute trace de la guerre et notamment abolir les justes sanctions inscrites dans le Traité ce serait avancer l'heure du rétablissement complet de la confiance et des affaires. Tout le sens de l'offre du 9 février est dans le mot

« réciproquement » inséré dans la phrase relative au *statu quo* territorial actuel sur le Rhin, que l'Allemagne s'engage à respecter « pour une période prolongée ». En renonçant à l'Alsace et à la Lorraine, l'Allemagne prétend faire à la paix de l'Europe un sacrifice qu'elle se réserve de faire valoir et pour lequel elle pense avoir droit à des compensations. Ces compensations, il suffit de lire la presse allemande depuis cinq mois pour les connaître : c'est une revision des frontières de l'Est, notamment en Haute-Silésie et dans le couloir de Dantzig, et c'est l'annexion de l'Autriche. L'Allemagne sortirait ainsi de la guerre agrandie, plus forte qu'en 1914, maîtresse de l'Europe centrale et des routes de l'Orient. Les articles 42 à 44 du traité, interprétés comme le voudraient les Allemands, auraient pour effet de reléguer la France derrière une sorte de muraille diplomatique de territoires neutres ou démilitarisés, si bien qu'elle ne pourrait qu'assister de loin et sans pouvoir s'y opposer à la ruine de l'œuvre du traité de Versailles. Elle devrait d'ailleurs, dans la même mesure que l'Allemagne elle-même et en vertu du principe d'égalité, procéder à un désarmement. Ainsi l'Europe centrale et orientale serait livrée sans défense aux ambitions de l'Allemagne et à son hégémonie.

La manœuvre était bien combinée ; les avis éclairés de M. Houghton et de lord d'Abernon auraient, — dit-on, et il est naturellement difficile de le prouver, — orienté M. Stresemann ; mais l'habileté était un peu grosse et ne pouvait tromper ni l'expérience de M. Briand, ni la loyauté de M. Chamberlain. Il est intéressant de voir, dans les documents, se rapprocher les points de vue des deux Gouvernements. M. Briand, dès son arrivée au quai d'Orsay, prépare un projet de réponse au mémorandum de M. Stresemann et le communique au Gouvernement britannique. L'essentiel, pour M. Briand, est sans doute moins le pacte lui-même que l'accord avec l'Angleterre qui rend le pacte possible et qui lui confère toute sa valeur. Il est entendu que l'Empire britannique répugne à se trouver impliqué dans chaque complication qui peut survenir dans l'Europe orientale ; mais que l'Allemagne ne s'imagine pas qu'il s'en désintéresse ; « il peut être opportun de répéter que, tandis qu'il cherche des moyens pour fortifier la situation à l'Ouest, le Gouvernement de Sa Majesté ne remet pas lui-même en question et ne donne aucun encouragement à d'autres pour remettre en question les autres stipulations des traités qui constituent la base du droit public européen existant. » Il est admis, d'autre part, et la réponse à l'Allemagne, qui expose

« les vues communes des Alliés », le dit expressément, que « la recherche des garanties de sécurité que le monde réclame, ne saurait comporter de novation aux traités de paix. Les accords à conclure ne devraient donc ni impliquer une revision de ces traités, ni aboutir dans la pratique à la modification des conditions spécifiées pour l'application de certaines de leurs clauses. C'est ainsi que, en tout état de cause, les Alliés ne sauraient renoncer au droit de s'opposer à toute inobservation des stipulations de ces traités, même si ces stipulations ne les concernent pas directement. » Les observations échangées entre les deux Gouvernements précisent la portée de cet article. L'Allemagne a exprimé son intention de conclure des conventions d'arbitrage avec les pays voisins, la Pologne par exemple, ou la Tchécoslovaquie ; la France est intéressée à garantir ces conventions. « Le Gouvernement français, écrit M. Chamberlain, a raison de supposer que le Gouvernement britannique reconnaît que le pacte rhénan envisagé ne peut pas avoir l'effet d'une barrière pour empêcher la France d'exercer une action conforme aux garanties qu'elle pourra avoir données aux traités d'arbitrage entre l'Allemagne et ses voisins... Le Gouvernement de Sa Majesté considère que cette proposition est évidente et qu'elle s'applique également à tous les États signataires du pacte envisagé. Il serait manifestement inique que le pacte rhénan proposé pût, dans une circonstance quelconque, jouer en faveur d'une Puissance signataire qui aurait enfreint les obligations résultant des traités conclus par elle. » M. Briand, dans sa lettre du 25 mai, visait explicitement, à titre d'exemple, le cas de la Pologne : si l'Allemagne venait à violer son traité d'arbitrage avec la Pologne, l'Angleterre ne pourrait se trouver automatiquement engagée « au delà de ce que comportent, d'une part, la garantie donnée par elle au traité d'arbitrage... et, d'autre part, sa qualité de membre de la Société des nations. En revanche, la France ne pourrait pas se voir opposer le pacte rhénan par le fait qu'elle pourrait être appelée à assister la Pologne. » Dans la mesure où des textes, si bien étudiés soient-ils, peuvent embrasser tous les cas et prévoir toutes les hypothèses, la réponse française au mémorandum du 9 février, acceptée par le Gouvernement britannique, commentée par les lettres explicatives échangées entre les deux Gouvernements et rendues publiques, coupe court aux calculs et aux arrière-pensées qu'avait pu avoir l'Allemagne en adressant à la France son offre de participer à un pacte rhénan de garantie et de sécurité. L'accord franco-britannique de 1925 a évité les écueils

sur lesquels avait échoué le projet de Cannes en janvier 1922.

La sécurité européenne, dans la conception commune aux deux Gouvernements français et britannique, serait fondée sur un lacis, ou plutôt sur une hiérarchie, de pactes et de conventions d'arbitrage conclus d'État à État et garantis par un ou plusieurs autres États intéressés à leur stricte observation; toutes ces conventions seraient conclues conformément aux principes et dans le cadre du pacte de la Société des nations, garante suprême des engagements réciproques et arbitre des cas litigieux. Nous avons dit souvent ici, mais on ne saurait trop répéter, que de pareilles conventions ne doivent pas devenir l'oreiller commode où les peuples insoucieux du lendemain pourraient sans risques endormir leur vigilance; les formes complexes et inattendues de la vie politique déborderont toujours les cadres où la prévoyance des hommes d'État prétendrait les enfermer. Mais, cela dit, il faut reconnaître que la construction juridique que les Puissances occidentales cherchent avec toute leur bonne foi à mettre debout serait sans doute la plus complète et la mieux étudiée que l'histoire moderne connaisse.

Mais aboutira-t-elle? Ou, en d'autres termes, l'Allemagne acceptera-t-elle, dans les limites où l'enclôt l'accord franco-britannique, de conclure avec la France un pacte rhénan, et un autre avec la Belgique, ainsi que des conventions d'arbitrage avec ses autres voisins? L'embarras de la presse allemande est significatif. L'offre du 9 février, si elle dissimule sans doute les combinaisons que nous avons indiquées, répond aussi aux aspirations pacifiques d'une partie de l'opinion allemande. Revenir sur l'offre du 9 février sous le prétexte que les négociations franco-britanniques en ont précisé et limité la portée, se dérober, pour la session de septembre, à une demande d'admission dans la Société des nations, n'est-ce pas avouer des arrière-pensées tendant à renverser l'ordre établi par les traités? N'est-ce pas risquer de précipiter la conclusion d'une alliance défensive entre la France et l'Angleterre? Jamais, en Allemagne, l'agitation pour la revision des frontières n'a été plus intense; c'est surtout le rattachement de l'Autriche qui fait le thème des discours nationalistes. Le congrès de Kufstein, dans le Tyrol, près de la nouvelle frontière italienne, a été l'occasion d'une campagne de presse par laquelle l'Allemagne cherche à créer un irrédentisme à son profit. C'est le président du Reichstag, M. Lœbe, qui, dans un discours, réclame comme un droit l'annexion de l'Autriche. C'est le chancelier, Dr Luther, qui, à Dusseldorf, cherche à tirer parti de l'accord

franco-anglais et insinue qu'il n'est pas d'usage qu'un arbitrage n'accorde pas quelque avantage même à la partie qui succombe : l'Allemagne soulèverait donc des difficultés à tout propos, provoquerait des arbitrages, dans l'espoir d'en tirer toujours quelque profit. L'Allemagne cherchera, nous en sommes avertis, en apportant la plus insigne mauvaise volonté à l'exécution de certains articles bien choisis des traités, à démontrer qu'ils sont « inexécutables » et réclamera, sous ce prétexte, l'application de l'article 19 du pacte de la Société des nations. On peut craindre que le Gouvernement britannique, en insistant, dans son deuxième mémoire, pour l'insertion de la section VI, qui précise, ce qui d'ailleurs allait de soi, que « les droits et les obligations revenant aux membres de la Société des nations en vertu du pacte de la Société » ne pourraient être affectés en rien « par les traités envisagés par la présente note », n'ait encouragé involontairement les espérances que l'Allemagne met dans cet article 19 dont elle fausse le sens et l'esprit.

En Autriche même, l'agitation rattachiste, encouragée par Berlin, se développe sans obstacle, et l'on s'étonne que le ministre des Affaires étrangères, M. Mataja, paraisse y prêter les mains, en mettant inopportunément à la retraite le ministre d'Autriche à Paris, le baron Eichhoff, qui a tant contribué à tirer son pays de la plus affreuse détresse, et qui a pris si loyalement parti contre les menées pangermanistes. Depuis la publication des documents franco-anglais, le ton de la presse allemande est hésitant et prudent ; elle rend, en général, hommage à la bonne volonté de la France et à son désir de paix. L'Allemagne comprend que sa démarche du 9 février l'a mise au pied du mur : il lui faut, ou se rattacher à un système européen, dont la Société des nations est le pivot et l'Angleterre l'arbitre, mais où la France, sur le terrain du maintien des traités, est inexpugnable, ou bien rompre délibérément en visière à l'Europe occidentale et à sa civilisation, pour tirer les conséquences du traité de Rapallo et rechercher le concours de la Russie bolchéviste. Les mêmes hommes, en Allemagne, qui peut-être se laisseraient séduire par les tentations de la haine et les entraînements du nationalisme, hésitent à sacrifier leurs principes conservateurs à une dangereuse alliance avec la III[e] Internationale. L'Allemagne s'est mise dans l'obligation d'opter : il lui faut aller vers Moscou, ou vers Londres qui marche d'accord avec Paris et Bruxelles. Pour le moment, il semble qu'elle cherche à gagner du temps : Moscou annonce, en effet, que l'insurrection du Rif et le mouvement nationaliste et xénophobe en

Chine ne sont que le commencement de la grande révolte des peuples contre les « impérialismes » européens.

Cette guerre du Rif, que tous les Français, en dépit des calomnies communistes, déplorent mais qu'il ne leur appartient pas de faire cesser, le président du Conseil, ministre de la Guerre, a eu l'heureuse inspiration d'aller la voir de ses yeux. Son voyage par la voie des airs a servi d'abord à démontrer que le Maroc est à proximité de la France. Ses entretiens avec le maréchal Lyautey et avec les chefs énergiques qui ont arrêté l'impétueuse attaque d'Abd-el-Krim, sa tournée sur le front, lui ont permis de se faire une juste idée du danger qu'a couru la grande œuvre de civilisation française au Maroc, et qu'elle courrait encore, si nos braves troupes se relâchaient de leur pénible surveillance. Au sultan Moulai-Youssef qui insistait sur le maintien nécessaire du protectorat français au Maroc, M. Painlevé a dit les mots qu'on attendait : « Il faut que l'autorité du Maghzen reste entière sur tout le Maroc... Oui, il faut qu'elle demeure entière et sans partage. » A la Chambre, le 23, le Président du Conseil a réitéré ses affirmations d'énergie et ses vœux de paix. Cette unité du Maroc sous la souveraineté du Sultan et le double protectorat de la France et de l'Espagne, c'est précisément ce qu'il faudra que le *rogui* Abd-el-Krim reconnaisse, quand il voudra retrouver la paix qu'il lui a plu de rompre. Le général Primo de Rivera, qui vient de reprendre à Tetuan le commandement de l'armée espagnole au Maroc, a fait écho à M. Painlevé : « l'Espagne n'écoutera aucune proposition émanant des rebelles, tant que ceux-ci n'accepteront pas de se soumettre complètement au Sultan » ; et il a proclamé la nécessité d'une étroite collaboration franco-espagnole pour pacifier une zone du Maroc que des aventuriers étrangers ont transformée en un foyer d'agitation et de guerre. A Madrid, une conférence franco-espagnole, réunie depuis le 17, recherche les moyens efficaces de réaliser cette collaboration nécessaire et notamment, par un blocus effectif, d'empêcher la contrebande des armes. Juridiquement, Abd-el-Krim n'a pas la qualité de belligérant, et la France ne peut soit le poursuivre dans ses montagnes, soit arrêter les munitions qui lui sont destinées, que d'accord avec l'Espagne. L'offensive des harkas d'Abd-el-Krim paraît arrêtée, mais il s'en faut que la guerre du Rif soit finie. Si le Gouvernement français écoutait *le Quotidien*, qui voudrait que l'on offrît « au chef rifain une paix digne et libérale », il préparerait, pour un avenir très proche, une guerre plus redoutable et plus longue. Abd-el-Krim joue le tout pour le

tout; sa destinée, s'il ne réussit pas, sera celle de tous les *roguis* : l'oubli, l'abandon et probablement l'assassinat. Il ne renoncera pas à son entreprise, tant qu'il se croira soutenu par les promesses de la Russie et l'agitation, au Parlement français, du petit groupe communiste.

Le vol, dans des conditions qu'il est facile de deviner, d'une lettre privée écrite par M. Vatin-Pérignon, chef de cabinet civil du maréchal résident général, à M. Pierre Lyautey, l'usage qu'en a fait à la tribune le député Doriot ont produit l'effet contraire à celui qu'espéraient les communistes. Leur offensive à la Chambre, trop bien concertée avec celle d'Abd-el-Krim au Maroc, a formé autour du Gouvernement un véritable bloc national sans le nom. Toute menace extérieure à la sécurité de la patrie ou de ses colonies produira toujours, en France, un tel résultat. Mais, pour le groupe socialiste, quelles perplexités! Aura-t-il le courage, abandonnant l'agitation révolutionnaire aux communistes, de se muer en un parti de gouvernement? S'il craint que les troupes ouvrières ne l'abandonnent pour aller aux communistes, les élections au conseil général de la Seine du 21 juin seraient de nature à le rassurer. Verrons-nous une scission se produire dans ses rangs comme nous voyons une fêlure s'accentuer dans le cartel des Gauches? Les récents scrutins ont montré tantôt le groupe socialiste divisé et la majorité refusant sa confiance à M. Painlevé, tandis qu'une minorité, inspirée par M. Paul-Boncour et M. Renaudel, la lui accordait, et tantôt un effort des chefs les plus notoires pour recoller le cartel en soutenant le Gouvernement. Le débat sur la réforme électorale a montré les socialistes en opposition avec les radicaux; malgré les premiers, la majorité, après un discours de M. Albert Milhaud, a voté l'abandon du système proportionnaliste et le retour au scrutin majoritaire. Les prochains débats sur le budget de M. Caillaux vont-ils achever de disloquer le Cartel? On s'agite furieusement dans le microcosme parlementaire et le budget de 1925 n'est toujours pas voté. Une majorité de gouvernement, plus large, plus ouverte, plus nationale, se dessine et, sous la pression des événements, se consolidera. Il n'est pas trop tôt!

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.